Phydime Larue.
Eleve du Collège
Canadien de
Medecine.

TRAITÉ
DE
LA MATIERE MEDICALE,
OU
DE L'HISTOIRE,
DES VERTUS, DU CHOIX
ET DE L'USAGE
DES REMEDES SIMPLES.

Par M. GEOFFROY, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, de l'Académie Royale des Sciences, de la Société Royale de Londres, Professeur de Chymie au Jardin du Roi, & de Médecine au Collége Royal.

*Traduit en François par M. *** Docteur en Médecine.*

TOME QUATRIE'ME.

TRAITE' DES VEGETAUX,

SECTION I.

DES MEDICAMENS EXOTIQUES.

A PARIS,
Chez JEAN DE SAINT & CHARLES SAILLANT
rue saint Jean de Beauvais.

M. DCC. XLIII.
Avec Approbation, & Privilége du Roy.

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES

CSP
RM
84
.G464
1743
v. 4

SUITE DES MEDICAMENS *EXOTIQUES.*

DES RESINES SOLIDES.

ARTICLE I.

Des Réſines Animé, & Copal.

ON emploie quelquefois dans les Boutiques les mêmes Réſines ſous les noms d'*A[illegible]* de *Copal*; & quelques Auteurs les prennent indiſtinctement l'une pour l'autre, quoiqu'elles ſoient bien différentes. Guillaume Piſon dans l'*Hiſtoire Naturelle du Bréſil*, obſerve que le mot de

Copal chez les Americains signifie toutes les Résines & les Gommes odorantes. Hernandez rapporte aussi la même chose dans son *Histoire de la nouvelle Espagne.* Il ajoute de plus, que les Espagnols distinguent les Résines odorantes, & qu'ils ne donnent le nom de *Copal* qu'à celles qui sont blanches; & les noms d'*Animé*, d'*Encens étranger* ou *Indien* à celles qui tirent sur le brun. Or on n'a pas seulement donné le nom d'*Animé* aux Résines odorantes de couleur citrine tirant sur le brun, qui viennent d'Orient, ou plutôt de la partie d'Ethiopie qui est la plus près de l'Arabie; mais les Portugais l'ont encore donné à quelques Résines que l'on trouve dans le Brésil & dans d'autres provinces d'Amérique. C'est pourquoi les Boutiques ont ensuite distingué deux sortes de Résines *Animé*; savoir, celle d'Orient ou d'Ethiopie, & celle d'Occident ou d'Amérique.

L'Animé d'Orient ou d'Ethiopie, Animum & Animum des Portugais, que l'on appelle mal-à-propos dans les Boutiques *Gomme Animé*, est une Résine transparente, en grands morceaux de différente couleur, tantôt blancs, tantôt roussâtres, tantôt bruns, & semblables en quelque façon à la Myrrhe; qui répand une odeur

agréable quand on la brûle. On l'apportoit autrefois de l'Ethiopie qui est voisine de l'Arabie, selon le témoignage de Garzias, & non pas du Brésil. Il est rare d'en trouver à présent dans les Boutiques: car on lui substitue celle d'Occident, ou la Résine que l'on appelle *Courbaril.*

Quelques-uns croient que la Résine Animé d'Orient étoit connue des anciens Grecs, & que c'est ce que Dioscoride & Galien appellent *Myrrha minea*, à cause de la ressemblance des mots: d'autres prétendent que c'est le *Cancamum*, d'autres le *Bdellium.* Mais on n'a rien de certain sur cela: car il y a tant de sortes de Résines qui ne diffèrent que par l'odeur & le goût, & dont on ne peut décrire éxactement les différentes qualités, qu'il n'est pas étonnant qu'il y ait une si grande confusion parmi ces marchandises, surtout depuis qu'on ne nous apporte plus celles qui étoient connues des Grecs, & qu'on leur en substitue de nouvelles qu'ils ne connoissoient pas, & que l'on vend souvent sous l'ancien nom.

Nous ne savons pas encore quel est l'arbre qui fournit la Résine Animé orientale. Paul Herman croit que c'est la même espéce que celui qui donne l'Animé

occidentale, dont nous allons rapporter la description,

L'Animé Occidentale, la Résine de Courbaril, Joticacica & Jetucica, *Brasilienſ.* eſt une Réſine blanche, qui tire un peu ſur la couleur de l'Encens, ou d'un blanc citrin ; tranſparente, plus huileuſe que la Réſine Copal, & qui n'eſt pas ſi blanche ni ſi luiſante que l'Orientale; d'une odeur très-ſuave & très-agréable, qui ſe conſume facilement étant miſe ſur les charbons. On nous l'apporte de la nouvelle Eſpagne, du Bréſil & des Iſles d'Amérique. Elle découle d'un arbre qui s'appelle Arbor siliquosa ex Virginia, lobo fuſco, ſcabro, *C. B. P.* 404. Arbor siliquosa, ex qua Gummi Anime elicitur, *Ejuſd. ibid.* Jetaiba, *Piſ.* 122. *& Marcgr.* 101. Arbor Brasiliensis siliquosa & gummifera, Gummi Anime simili; Lobus ex Wingandecaow, *J. B.* 1. 2. 436. Courbaril bifolia, flore pyramidato, *Plum. n. Pl. Am. gen.* 49. Cet arbre doit être mis au rang des plus hauts de l'Amérique : il eſt des plus utile; parceque ſon bois eſt excellent pour toute ſorte d'ouvrages, & qu'il dure long-tems : il eſt dur & ſolide, preſque rougeâtre, couvert d'une écorce épaiſſe, raboteuſe, ridée, & de couleur de Chataigne, tirant ſur le

noir. Ses branches s'étendent de tout côté au loin & au large ; elles ſont partagées en pluſieurs rameaux, & garnies d'un très-grand nombre de feuilles, fort ſemblables à celles du Laurier, mais plus ſolides, plates, au nombre de ſix, attachées deux à deux à chaque queue ; de ſorte qu'elle repréſente fort bien la marque d'un pié de chévre. Elles ſont pointues à leur ſommet, arrondies à leur baſe, & un peu courbées du côté qu'elles ſe regardent ; elles ſont un peu acerbes au goût, d'un verd gai & un peu foncé, luiſantes, & percées d'une infinité de petits trous comme le Millepertuis, ou plutôt tranſparentes, lorſqu'on les regarde à la lumiére. Les fleurs ſont au ſommet des petites branches, en papillon, tirant ſur le pourpre, ramaſſées en pyramide. Leur piſtile ſe change en un fruit ou une gouſſe longue d'environ un pié, large de deux pouces, obtuſe aux deux bouts, un peu applatie ſur les côtés, & marquées de deux côtes rondes ſur le dos. Cette gouſſe ne s'ouvre point d'elle-même, comme les autres qui s'ouvrent en deux dans leur longueur, & qui laiſſent tomber leurs graines lorſqu'elles ſont mûres. Celle dont il s'agit, reſte entiére, & n'a qu'une cavité : elle eſt compoſée

d'une écorce épaiſſe, dure comme celle de la Chataigne, & de la même couleur; de ſorte qu'elle paroît verniſſée, quoiqu'elle ſoit un peu raboteuſe. Sa cavité intérieure eſt toute remplie de petites fibres réunies comme par paquets, & parſemées de farine jaunâtre, ſéche, douce, & aſſez agréable au goût: entre ces fibres ſont plongées & renfermées quatre ou cinq graines fort ſemblables aux oſſelets des Pignons, mais quatre fois plus grandes; car elles ſont compoſées d'une petite peau, comme la Chataigne, mince, polie, & d'une couleur brune claire. Cette peau eſt ſi bien attachée à la chair, qu'on ne peut l'en ſéparer que difficilement, à moins qu'on ne ſe ſerve d'un couteau.

Cet arbre eſt aſſez commun dans toutes les Iſles d'Amérique: ſes fruits ſont mûrs & tombent aux mois de May & de Juin. Les Négres les recueillent avec empreſſement; ils aiment fort cette légere farine douce que ces fruits renferment. Il découle de cet arbre une larme ou une réſine tranſparente, tantôt blanchâtre, tantôt jaunâtre, fort ſemblable au Succin par ſa couleur & ſa dureté: les Bréſiliens l'appellent JETAICICA, & les Portugais lui donnent le nom d'*Animé*. Lorſqu'on

la met sur les charbons ardens, elle donne un parfum très-suave; mais elle se consume très-facilement.

Dans l'analyse chymique, de ℔ij. de Résine Animé, distillées dans la cornue, il est sorti d'abord ℥ij. ʒij. gr. xij. de flegme limpide, un peu acide, qui avoit la douce odeur du Geniévre; ensuite acide, de couleur rousse, enfin brun empyreumatique: ℥xxvj. ʒj. d'huile, soit limpide & jaunâtre, soit grossiére, butireuse & rousse.

La masse qui est restée dans la cornue, pesoit ℥ij. ʒijß. laquelle étant calcinée pendant huit heures au feu de réverbére, s'est dissipée en fumée & en flamme, & il n'est resté que ʒj. gr. xxv. de cendres brunes, dont on a retiré par la lixiviation vij. gr. de sel salé.

Dans le Brésil, non-seulement les Médecins, mais encore le peuple se sert familiérement de cette Résine, surtout pour les maux de tête qui viennent de froid. Sa seule fumigation sert pour fortifier, non-seulement la tête, mais encore toutes les autres parties du corps qui ont été attaquées du froid. Cette Résine dissoute dans de l'huile ou de l'esprit-de-vin, est utile pour les nerfs, soit qu'on les en frote, soit qu'on l'y applique en forme de

Cérat ou d'Emplâtre. On l'emploie encore dans la goutte, la paralysie, la contraction, les luxations, les contusions, &c.

La Résine Copal, que l'on appelle improprement Gummi Copal, *Off.* est une Résine solide, transparente, de la couleur de l'eau, ou qui tire tant soit peu sur le citrin ; odorante, mais moins que l'Animé. On l'apporte de la nouvelle Espagne. Elle étoit inconnue aux Grecs & aux Arabes, & elle ne nous est connue que depuis la découverte du nouveau monde.

Il y a plusieurs arbres qui portent la Résine Copal. François Hernandez en compte & en décrit huit espéces. La principale s'appelle Copalli Quahuitl, Copallifera prima, *Hernand.* 45. C'est un grand arbre, dont les feuilles sont semblables pour la figure & la grandeur à celles de Chêne, mais plus longues ; le fruit est arrondi, de couleur de pourpre. Il découle de cet arbre une liqueur blanche, transparente, & résineuse quelquefois d'elle-même ; quelquefois on la fait sortir par des scarifications : elle forme bientôt de petites masses solides, dures & transparentes : son odeur est agréable quand on la brûle. Les Américains avoient coutume de brûler ce par-

fum en l'honneur de leurs Dieux; & ils firent la même choſe à l'égard de ceux qui s'emparérent les premiers de l'Amérique, les honorant de la même maniére que leurs Dieux.

Dans l'analyſe chymique, ℔ij. de Réſine Copal ont donné ℥iij. ʒiv. gr. xxx. de flegme acide rouſsâtre, & d'une odeur empyreumatique : ℥xxj. ʒiv. d'huile ſubtile d'abord & limpide, enſuite rouſsâtre & épaiſſe, & enfin butireuſe.

Le *caput mortuum* qui eſt reſté dans la cornue, peſoit ℥iv. ʒj. gr. xliij. lequel étant calciné dans un creuſet au feu de réverbére, a laiſſé ʒv. gr. xxvj. de cendres, dont on a retiré par la lixiviation vij. gr. de ſel ſalé.

On l'emploie très-rarement dans la Médecine : on la dit cependant utile dans les maladies froides de la tête ; mais on s'en ſert fréquemment pour faire des Vernis.

ARTICLE II.

Du Benjoin.

LE Benjoin, BENZOINUM, BELZOINUM, BELZOE, BELZOIM, BENJOINUM, BENIVIVUM, BENIVI, & ASSA DULCIS, *Off.* eſt une Réſine ſéche, dure, fragile, inflammable, formée de différentes miettes ou petits morceaux brillans, tantôt jaunes, tantôt blanchâtres, réunis enſemble, & qui font une maſſe d'un goût réſineux & gras, d'une odeur ſuave & pénétrante, ſurtout lorſqu'on la brûle au feu.

On en trouve de deux ſortes dans les Boutiques. Le premier s'appelle AMYGDALOIDES; il eſt pâle, ou d'un rouge-brun; il contient des grains blancs comme des Amandes. L'autre eſt noirâtre; il n'a point de taches, ou très-peu. On l'apporte du Royaume de Siam, & des Iſles de Java & de Sumatra. On regarde comme le meilleur celui qui eſt tranſparent, qui contient des Amandes, qui répand une douce odeur, & qui n'eſt pas ſouillé par des parties hétérogénes.

Garzias fait voir que cette Réſine étoit inconnue des anciens Grecs & Arabes.

L'arbre qui donne le Benjoin, s'appelle BELZOINUM, *C. B. P.* 503. ARBOR BENZOINI, *Grim. Ephem. Germ. dec.* 11. *an.* 1. [LAURUS FOLIIS ENERVIBUS, obversè ovatis, utrinque acutis, integris, annuis, *Lin. H.Cliff.* 154.] C'eſt un grand arbre fort ample, & fort beau, comme le dit Garzias : ſes feuilles ſont ſemblable à celles du Citronnier ou du Limonnier, plus petites cependant, moins luiſantes, & blanchâtres en deſſous. [Ses fleurs ſont ſemblables à celles du Laurier ; c'eſtpourquoi M. Linnæus a placé cet arbre parmi les Lauriers. Elles ſont au nombre de cinq, renfermées dans une envelope commune, qui n'a point de pédicule, compoſée de quatre feuilles, laquelle reſſemble fort à celle qui entoure les fleurs du Cornouillier. Chacune de ces fleurs a un pédicule auſſi long que l'envelope, & un calyce propre, découpé en ſix quartiers jaunes & très-étroits, huit ou neuf étamines de la longueur du calyce, placées autour d'un embryon ovoide, ſurmonté d'un ſtyle ſimple. Cet embryon occupe le fond du calyce, & les étamines naiſſent de ſes bords.] Ses fruits, au rapport de Ronſius, ſont des Noix de la groſſeur des Muſcades, arrondies, applaties, compoſées d'une écorce

charnue, moins épaisse que celle des Noix ordinaires; raboteuses en dehors & cendrées, vertes en dedans; & d'une coque un peu applatie, cendrée, dont la substance est plus mince & plus tendre que celle de la Noisette. Cette coque renferme une amande blanchâtre, ou verdâtre intérieurement, & couverte d'une peau rougeâtre & ridée.

Dans le livre qui a pour titre *Hortus Amstelodamensis*, on trouve la description & l'estampe d'un certain arbre qui naît dans la Virginie, sous ce nom : ARBOR VIRGINIANA, CITRIÆ, vel LIMONIÆ FOLIO, BENZOINUM FUNDENS, qui est le même que celui dont nous parlons, & qui n'en différe que par le lieu où il naît.

Voici ce que Grimmius rapporte sur la maniére dont les habitans de l'Isle de Sumatra recueillent la Résine du Benjoin. Quand l'arbre qui porte le Benjoin, a cinq ou six ans, on fait des incisions en longueur, un peu obliquement jusqu'au bois dans la partie supérieure, à la couronne du tronc, vers l'origine des branches. C'est de-là que coule cette excellente Résine, qui est d'abord blanche, tenue, glutineuse & transparente, & qui se fige & se durcit peu-à-peu à l'air, &

devient jaune & rougeâtre. Si on la sépare dans le tems convenable, elle est belle & brillante : mais si elle reste trop long-tems à l'arbre, elle devient grossiére, un peu brune ; & il s'y mêle des ordures. On n'en retire pas plus de trois livres du même arbre. Les habitans ne laissent pas croître ces arbres au-delà de six ans ; mais aussitôt qu'ils ont enlevé toute la Résine qui y étoit attachée, ils les coupent ou ils les arrachent comme inutiles, & pour faire place à des plantes plus jeunes. Car les jeunes arbres donnent beaucoup plus de Résine & bien plus excellente, que celle des vieux arbres.

Le Benjoin donne dans l'analyse chymique beaucoup d'huile, soit subtile, limpide, de couleur d'or, & pénétrante ; soit épaisse, & de la consistence du Beurre ; une assez grande portion de flegme acide, peu de terre, & point de sel fixe. Le sel acide mêlé avec quelque portion de terre & d'huile, forme un sel essentiel, lequel s'éleve du marc résineux par la sublimation en fleurs de sel, ou que l'on retire par la décoction dans l'eau commune. Ce sel se dissout dans l'eau bouillante comme les autres sels essentiels ; & lorsque l'eau se refroidit, il forme un amas de pointes salines qui

tombent au fond de l'eau. Une livre de Benjoin fournit par la ſublimation une once & demie, ou même deux onces de fleurs ſalines, & par la décoction une once.

Le principal uſage du Benjoin eſt pour les parfums & les fumigations. Pris intérieurement, il excite l'expectoration, & il eſt d'un grand ſecours dans l'aſthme, dans l'engorgement des poumons, & dans la toux invéterée. On en recommende ſurtout les fleurs pour ces maladies : car elles excitent les ſueurs. On mêle utilement le Benjoin avec les Emplâtres pour l'appliquer extérieurement, pour fortifier la tête, l'eſtomac, & pour le relâchement des nerfs. On en emploie auſſi la teinture, pour laver & déterger les tubercules, & guérir les rougeurs du viſage.

On prépare dans les Boutiques, des fleurs, de l'huile & de la teinture de Benjoin. Les fleurs ſe ſubliment ainſi :

℞. Benjoin groſſiérement concaſſé, q.v. Mêlez-le dans une marmite de terre verniſſée, en ajuſtant au deſſus un chapiteau d'un double papier, formé en maniére de pyramide. Mettez ſous cette marmite peu-à-peu un feu doux de charbon ou de cen-

dres. De cette maniére il se sublimera des fleurs très-belles, blanchâtres & brillantes comme de la Soie, qui s'attacheront au papier. Toutes les heures on changera de chapiteau de papier, & on en mettra un autre. On ramassera les fleurs avec une petite plume, & on les gardera dans une phiole de verre bien bouchée. On réitérera la sublimation, & on continuera l'opération, jusqu'à ce que ces fleurs soient ternies d'une graisse jaune,

On donne ces fleurs depuis iij. gr. jusqu'à ℈ß. pour une prise, dissoutes dans une liqueur convenable, ou sous la forme de bol, dans l'asthme, les tubercules & l'ulcére des poumons.

La masse résineuse & friable qui reste, se distille dans la cornue avec deux ou trois fois autant de sable; & elle donne une huile dorée, limpide, mais en petite quantité, ensuite une huile rousâtre, & enfin une huile épaisse & noire: lesquelles substances huileuses peuvent être distillées de nouveau & rectifiées avec de l'eau. On donne à cette huile rectifiée une vertu balsamique, vulnéraire & sudorifique.

On fait la teinture par le moyen de l'Eſprit-de-vin. Quelques gouttes de cette teinture jettées dans l'eau, la rendent trouble & laiteuſe ; c'eſtpourquoi quelques-uns l'appellent *Lait virginal.*

℞. Fleurs de Benjoin, & ſel de Succin, ana ʒß.
Safran, ℈j.
Gomme Ammoniaque, ℈ij.
Conſerve d'Enula Campana, ʒij.

M. F. un Electuaire : partagez-le en quatre parties, que l'on donnera dans l'aſthme de ſix heures en ſix heures

On emploie le Benjoin dans la Poudre céphalique odorante *de Charas*, les Trochiſques d'Alipta, ou Mélange muſqué, l'Onguent ou Pommade des Boutiques, l'Emplâtre céphalique, l'Emplâtre ſtomachique *du même Auteur*, & dans la Poudre pour embaumer les corps morts, *du même Auteur.*

On emploie les fleurs de Benjoin dans les Pilules balſamiques *de Richard Morton.*

ARTICLE III.

Du Camphre.

LE Camphre s'appelle CAMPHORA & CAPHURA, *Off.* CAPHUR, *Arab.* Καφρα, *Græc. recent. & Aët.* On nous apporte deux Réſines ſous ce nom. L'une eſt groſſiére : c'eſt le *Camphre brut*, qui eſt en maſſes friables, compoſées de pluſieurs petits grains à demi tranſparens, rouſsâtres ou grisâtres, ſemblables à des grains de ſel ; d'une odeur pénétrante, d'un goût âcre, & remplies d'ordures.

L'autre qui eſt le Camphre rafiné, eſt une ſubſtance réſineuſe, un peu graſſe, & un peu fléxible ſous les dents, blanche, tranſparente, légere, en pains ou en maſſes orbiculaires applaties, un peu concaves, luiſantes, longues de cinq ou ſix doigts, & épaiſſes d'un ou deux ; d'un goût âcre, un peu amer, aromatique, qui enflâme toute la bouche, qui cauſe cependant un certain ſentiment de froid ; de l'odeur pénétrante du Romarin, mais plus forte. Le Camphre eſt ſi volatil, qu'étant expoſé à l'air, il ſe diminue peu-à-peu, & ſe diſſipe. Il s'enflâme

auſſi aiſément, & ne laiſſe aucune terre ou charbon après l'inflammation :

Ces deux eſpéces de Camphre ſont la même choſe, & elles ne différent entre elles que par la purification qui ſe fait par la ſublimation, comme nous le dirons plus bas. On rejette la premiére eſpéce ; & on choiſit le Camphre qui eſt blanc, tranſparent, & luiſant. On l'apporte tout brut de la partie occidentale du Japon, & des Iſles voiſines, en Hollande, où on le purifie, & d'où on le tranſporte dans toute l'Europe. Les Indiens diſtinguent deux ſortes de Camphre ; ſavoir, celui du Japon ou de la Chine, qui eſt très-uſité parmi les peuples orientaux auſſi-bien que parmi nous ; & le Camphre de Borneo ou de Sumatra, que nous n'avons pas encore vû, & qui eſt très-rare & très-précieux chez les Indiens mêmes.

L'arbre dont on tire le Camphre ordinaire ou du Japon, s'appelle Camphora Offic. *C. B. P.* 500. Arbor Camphorifera Japonica, foliis laurinis, fructu parvo, globoſo, calyce breviſſimo, *Breyn.* 2°. *Prodr. & H. Amſtel.* [Laurus foliis ovatis, utrinque acuminatis, trinerviis, nitidis, petiolis laxis, *Lin. H. Cliff.* 154.] Cet arbre qui eſt une vraie eſpéce de Laurier, eſt ſi haut

& si étendu, lorsqu'il est dans sa vigueur, qu'il peut le disputer aux Tilleuls & aux Chênes. Son tronc est cylindrique, droit, couvert d'une écorce lisse, unie & verdâtre, lorsque cet arbre est jeune; inégale, raboteuse, bosselée & cendrée, lorsqu'il est vieux. Son bois est blanc, & rougeâtre en séchant, d'un tissu peu serré, composé de fibres grossiéres, panaché en ondes noirâtres comme le bois de Noyer, & d'une odeur aromatique très-agréable. Ses branches sont chargées de feuilles semblables à celles du Laurier, larges de deux travers de doigt, longues de quatre, terminées en pointes longues & étroites aux deux bouts, un peu ondées & crépues à leur circonférence, d'un verd foncé, luisantes & lisses en dessus, verdâtres ou cendrées en dessous: elles sont seules à seules disperſées alternativement & sans ordre, portées chacune sur une queue d'un pouce de longueur, légerement creusées en gouttiére, & qui donne naissance à une côte purpurine, de laquelle sortent des nervures qui s'étendent obliquement jusque sur les bords de la feuille. Ces feuilles étant froissées ont une odeur forte de Camphre, ainsi que tout le reste de l'arbre. Des aisselles des feuilles s'éleve un pédicule long de

deux pouces, terminé par une grape de plusieurs petites fleurs blanches d'une seule piéce en forme de tuyau, partagé en cinq & rarement en six parties arrondies; ayant neuf étamines courtes, garnies de sommets, & un pistile tendre qui en occupe le centre. Ces fleurs sont suivies de bayes de couleur de pourpre foncé quand elles sont mûres, luisantes, ligneuses, de la grosseur d'un Pois, arrondies, portées chacune sur un calyce très-court, oblong, tendre, d'une saveur moyenne entre le Camphre & le Girofle, & d'une odeur beaucoup plus pénétrante que celle des feuilles. L'amande renfermée dans ces bayes est blanchâtre, de la grosseur d'un grain de Poivre, couverte d'une peau noire, luisante: elle est huileuse, & se sépare en deux lobes. Le bois de cet arbre est employé pour plusieurs ouvrages, à cause de son odeur.

Le Camphre est dispersé par toutes les parties de l'arbre. On ne l'en retire pas par l'incision comme les autres Résines, mais par une méthode particuliére. C'est l'ouvrage des payſans (dit Kæmpfer) dans la Province de Satsuma & les Isles Gotho. Ils coupent les racines & le bois en petits morceaux; ils les font bouillir avec de l'eau dans une vessie de fer, sur

laquelle ils placent un grand chapiteau d'argile, pointu, rempli de chaume; ou, comme le rapporte Paul Herman, ils placent un chapiteau fait de chaume ou de natte: la Réſine ſe ſublime comme de la ſuie blanche; ils la détachent en ſecouant le chapiteau, & ils en font des maſſes.

Mais comme ce Camphre, tel que les Hollandois l'apportent des Indes, eſt encore groſſier, & qu'il eſt en maſſes friables & jaunâtres, ſalies par de la terre & des ordures, il a beſoin d'être purifié, ou, comme l'on dit, d'être rafiné. Voici comment ils font cette opération, que Jean Fréderic Gronove décrit dans ſon Traité ſur le Camphre.

Les Hollandois pilent le Camphre brut, tel qu'on l'apporte des Indes; ils le purifient, & en ôtent la craſſe & les ordures en le paſſant par un crible. Alors ils en mettent une livre & demie, ou deux ou trois livres dans un matras ou vaiſſeau de verre, qui n'eſt pas fort haut, & dont le fond eſt plat & le col étroit: ils ne le rempliſſent pas entiérement; ils le placent enſuite ſur le ſable, ſans l'enfoncer.

Le vaiſſeau qui contient le ſable, n'a pas le fond égal, mais il ſe termine peu-à-peu en cone. Ils font au deſſous un feu

violent, qu'ils continuent jusqu'à ce que le Camphre bouille comme de l'eau. Lorsqu'il se fond, ils mettent sur ce matras plusieurs morceaux d'étoffe cousus ensemble, percés au milieu pour laisser passer le col du matras, sur lequel ils mettent ensuite un cone * de fer blanc un peu plus long que le col du matras.

Lorsque le Camphre est entièrement fondu & qu'il bout fortement, ils diminuent le feu, soit en retirant les charbons ardens, soit en les couvrant de cendres; de sorte qu'il reste une chaleur moderée. Une demi-heure après que l'ébullition a cessé, ils ôtent l'étoffe & le cone, & ils laissent seulement un papier gris qui répond au diamétre du matras, & qui est percé au milieu; de peur qu'il ne soit refroidi trop subitement par l'air extérieur, & qu'il ne se brise: ils couvrent le col du matras avec un cone de papier, & ils gardent ainsi le Camphre fondu, en conservant pendant quelques heures un dégré de feu moderé.

Le Camphre est délivré par cette digestion, de quelques particules huileuses & trop subtiles; de sorte qu'on en peut faire des masses plus denses & plus séches.

Après l'avoir laissé en digestion pen-

* On lit dans le texte *Conum ex Blito. Blith* est un mot Hollandois, qui signifie une matiére semblable à notre Fer blanc.

dant quelques heures, ils recommencent à faire un feu violent, qu'ils continuent jusqu'à ce que le Camphre s'éleve à la partie supérieure du matras; alors ils apportent une très-grande précaution, pour empêcher que le col du matras ne se remplisse & ne se rompe: c'est pourquoi ils introduisent continuellement une baguette de bois ou de fer, pour conserver le col ouvert.

Lorsque tout le Camphre s'est sublimé, ils retirent tout le feu, & laissent refroidir les vaisseaux; & s'il y a quelque crasse, on la voit qui est restée au fond du matras: on le casse après qu'il est refroidi, pour en ôter le Camphre purifié, qui a la figure de masses ou de pains orbiculaires, de la figure du matras; & s'il reste quelque ordure à la superficie de ces pains, ils l'ôtent avec un couteau, en coupant & non en raclant, afin qu'ils soient blancs & transparens.

Il y a, comme nous l'avons dit, une autre sorte de Camphre que les Orientaux estiment beaucoup, qui s'appelle *Camphre de Borneo* ou *de Sumatra*.

Il ne différe pas réellement du précedent, mais seulement par la figure: il est en petites lames très-minces, ou en miettes très-petites, tel qu'on le tire du

bois de l'arbre du Camphre, ſans aucune préparation.

L'arbre qui le porte, s'appelle ARBOR LIONO DICTA, *Sladi;* ARBOR CAMPHORIFERA SUMATRANA, foliis Caryophylli aromatici, longiùs mucronatis, fructu majori oblongo, calyce ampliſſimo Tulipæ figuram quodammodò repræſentante, *Breyn.* 2°. *Prodr.* Il convient beaucoup avec le précedent par ſa figure extérieure; cependant il eſt plus petit & plus greſle. Son tronc eſt gros d'environ ſept travers de doigt; il eſt fongueux, & rempli d'une moëlle qui n'eſt pas fort différente de celle du Sureau; il a pluſieurs nœuds comme le Roſeau. Mais ſes fruits ſont entiérement différens de ceux du précédent: ils ſont de la groſſeur d'une petite Aveline, oblongs, arrondis, couverts d'une peau mince; mais ils en ont encore une autre comme les Avelines, qui eſt très-belle & panachée de différentes couleurs, comme de rouge, de pourpre, de jaune, & de verd. Cette peau couvre tout le fruit: elle s'ouvre en haut comme une Tulipe. Ces fruits confits ſont fort agréables, & ils ont le goût & l'odeur ſubtile du Camphre. Cet arbre croît en abondance dans les Iſles de Borneo & de Sumatra, & ſurtout dans la forêt qui eſt près

près de Baros, dans la partie occidentale de Sumatra.

On trouve le Camphre sur cet arbre, sous la forme de très-petites larmes, mais en fort petite quantité; puisque deux ou trois arbres coupés en fournissent à peine deux ou trois onces: c'est pourquoi il est fort cher; & une livre coute autant dans le Japon, que cent livres de Camphre du Japon.

Quand on sait que cette espéce d'arbre est remplie de Camphre, on le coupe en morceau, on le fend & on l'expose au soleil pour le faire sécher. Lorsqu'il est sec, on le réduit en de petites particules; & on en ôte les petits morceaux de Camphre, que l'on nettoie en le passant par un crible. Il différe de celui du Japon, en ce qu'il ne se dissipe pas, & ne se consume pas de lui-même; puisque, selon le rapport de Guillaume Ten Rhyne, cent livres de ce Camphre exposées à l'air pendant six ans, diminuent à peine du poids de six livres, & qu'au contraire cent livres de Camphre du Japon exposées à l'air pendant le même tems, se dissipent totalement. Mais on ne sait pas si ce Camphre est meilleur que celui du Japon pour l'usage de la Médecine: &

Ten Rhyne dit dans Breyn, qu'il n'a pû en faire l'épreuve.

Si on brûle à l'air libre le Camphre purifié, il ne laisse ni cendres ni terre ; mais il se dissipe tout en flamme: il n'en reste qu'une petite portion qui se change en une suie noire. Il ne donne aucune marque d'acidité, en quoi il différe du Benjoin & de plusieurs autres Résines. Mais si on le distille dans des vaisseaux fermés, il ne se résout pas en ses principes; il fait comme le Soufre, il se change en fleurs, & se sublime. Il se dissout dans l'Esprit-de-vin & dans les liqueurs huileuses, comme les autres Résines. Si on verse beaucoup d'eau sur le Camphre dissout par l'Esprit-de-vin, il recouvre sa premiére forme, & il se fige à la superficie de l'eau comme de la neige.

Il se dissout aussi, ou plutôt il se fond dans l'Esprit de Nitre & l'Eau Régale; en quoi il différe des autres Résines, qui se durcissent dans les liqueurs acides.

L'huile de Vitriol très-forte le dissout aussi, mais il ne se change pas en huile: il se fond dans l'Esprit de sel, & il se change en partie en une huile visqueuse & blanche, & en partie il se sublime. Il résiste entiérement à la force du Sel de

Tartre & de l'Eſprit de ſel Ammoniac.

On peut conclure de là que c'eſt une Réſine particuliére, & tellement compoſée de particules huileuſes & acides ſi fines, que les ſels acides ne ſe manifeſtent que par la ſeule déflagration.

Ni Dioſcoride, ni Galien, ni aucun des anciens n'ont fait mention du Camphre avant Aëtius : mais les Arabes l'ont connu & employé.

Les Auteurs ne conviennent pas entre eux de la qualité du Camphre : les uns diſent qu'il eſt chaud ; d'autres diſent qu'il eſt froid.

Pluſieurs aſſurent qu'il eſt froid, parcequ'il éteint & détruit quelquefois les feux de l'amour, qu'il guérit les ophtalmies, les inflammations, & même la brûlure ; & qu'étant mis ſur les parties enflammées, il y cauſe un ſentiment de froid. Les autres au contraire ſoutiennent qu'il eſt chaud ; & les preuves qu'ils en apportent, c'eſt ſa grande inflammabilité, ſon odeur aromatique très-pénétrante, ſon goût très-âcre, la ſubtilité & la volatilité de ſes parties. Ce dernier ſentiment eſt le plus probable.

Le Proverbe qui dit que l'odeur du Camphre rend les hommes impuiſſans, (ce qu'on exprime ainſi : *Camphora per*

nares castrat odore mares.) n'en est pas plus vrai pour être très-commun : car on a observé que beaucoup de gens qui travaillent le Camphre pendant presque toute leur vie dans le Japon, pour gagner de quoi vivre, & que ceux qui le purifient en Hollande depuis plusieurs années, n'en sont pas moins propres au mariage, & qu'au contraire ils ont beaucoup d'enfans.

Il est vrai, & on ne peut le nier, qu'il y a eu quelques personnes dont la force de la nature a été affoiblie & détruite par un trop long usage du Camphre : mais il y en a aussi qui s'étant servi de cette Résine contre les feux de la concupiscence, se sont plaints qu'ils en étoient encore plus tourmentés qu'auparavant.

C'est pourquoi, quoique le Camphre ait la vertu de rafraîchir dans beaucoup de maladies, comme dans les inflammations des yeux, l'érésypele, le redoublement de la fiévre, cependant il n'opére pas cet effet par lui-même, mais seulement par accident, en adoucissant l'acrimonie des humeurs âcres & corrosives, en empéchant la stagnation, & résolvant la coagulation, & en chassant par les pores de la peau, ou par les

voies ordinaires, les particules qui ont été diſſoutes; de ſorte qu'ayant ôté la cauſe de l'inflammation, la chaleur & la douleur de la partie diſparoiſſent. C'eſt ce que nous éprouvons tous les jours de l'Eſprit-de-vin, & des autres remédes que l'on appelle chauds par eux-mêmes.

On emploie le Camphre intérieurement & extérieurement. Pris intérieurement, il eſt anodin & diaphorétique; il réſiſte aux poiſons, & à la malignité des humeurs: c'eſtpourquoi l'on en fait un fréquent uſage dans la peſte, les fiévres putrides, & les maladies qui ont un caractére de malignité. Il excite les régles & les urines, il guérit la ſuffocation utérine; & alors on le fait prendre en ſubſtance, ou l'on fait boire une eau hyſtérique dans laquelle on l'a éteint après l'avoir allumé; ou même on le diſſout par le moyen de quelqu'huile, & on le mêle dans des décoctions pour faire des lavemens. Il remédie aux ulcéres de la matrice, des reins, & de la veſſie. On le recommende auſſi dans la gonorrhée & les fleurs blanches. La doſe eſt depuis iij. gr. juſqu'à ℈j. ſous la forme de bol, ou diſſout avec ſ. q. d'huile d'Amandes douces.

Enfin Jean Groenvelt, Docteur en

Médecine de Londres, dans son *Traité de la sûreté de l'usage interne des Cantharides*, vante le Camphre comme un très-puissant correctif des Cantharides. Il assure qu'il appaise d'une maniére surprenante les ardeurs d'urines qui viennent de l'usage interne que l'on a fait des Cantharides. Nous en parlerons plus au long en traitant des Cantharides.

On emploie extérieurement le Camphre dissout le plus souvent dans de l'Esprit-de-vin, soit pour la paralysie, les douleurs du rhumastime & de la goutte; soit pour appaiser les inflammations, les éréssypeles; pour résoudre les tumeurs, empécher la pourriture, prévenir la gangrenne, & même pour les brûlures. On le mêle aussi quelquefois dans les frontaux, les fomentations, les collyres, les onguens & les cérats.

On attribue aussi au Camphre appliqué extérieurement la vertu fébrifuge: c'estpourquoi dans les fiévres intermittentes on en met ʒj. dans un nouet que l'on suspend près de l'estomac.

Il faut observer que le trop grand usage du Camphre appésantit la tête, cause des veilles, dispose le sang à l'inflammation. C'estpourquoi il ne faut l'employer qu'avec précaution & avec modération.

℞. Racines de Pétasite, de Bistorte en poudre, & Camphre, ana ʒj.
Corne de Cerf, philosophiquement pp. ʒij.
M. F. un poudre, dont la dose est ʒj. dans la peste & les fiévres malignes.

℞. Camphre, gr. xv.
Huile de Canelle, gout. iij.
Laudanum, gr. j.
Conserve de fleurs de Romarin, ſ. q.
M. F. un bol pour exciter la sueur.

℞. Camphre, gr. xij.
Conserve de fleurs de Souci, ſ. q.
M. F. un bol pour la suppression des régles.

℞. Camphre, Castoreum, Assa fetida, ana gr. v.
Myrrhe, Aloës en poudre, ana gr. x.
Huile de Succin, gout. iij.
Conserve de Ruë, ſ. q.
M. F. un bol.

℞. Camphre ʒij.
Térébenthine de Venise, ʒij.
Sang-dragon, ʒiij.
M. éxactement. F. des Pilules, dont la dose est ʒß. dans la gonorrhée.

℞. Eau de Fenouil, ʒij.
Esprit-de-Vin camphré, ʒß.
M. F. un collyre pour l'ophtalmie,

le glaucome, & la cataracte qui commence.

℞. Teinture de Myrrhe & d'Aloës, ℥iv.
Esprit-de-Vin camphré, ℥j.
Ce mélange est excellent pour détérger les ulcéres & les plaies putrides, fétides, & qui tirent vers le sphacéle.

℞. Sucre de Saturne, ℥ß.
Camphre, ʒß.
Huile de Lin, & Huile d'Œufs, ana ℥j.
M. F. un liniment pour la brûlure.

℞. Huile de Lombrics, ℥iij.
Esprit-de-Vin camphré, ℥j.
Huile de Térébenthine, ℥ß.
Esprit de Sel Ammoniac, ʒj.
M. F. un liniment pour la paralysie, & les douleurs de rhumatisme.

L'Esprit-de-vin camphré se fait en dissolvant ℥jß. de Camphre dans ℔j. d'Esprit-de-vin, dans un grand vase de verre fermé, exposé au soleil, ou sur le sable tiéde. On fait de la même maniére l'Eau-de-Vie camphrée.

On prépare ainsi l'Huile de Camphre dans les Boutiques :

℞. Camphre grossiérement concassé, ℥iij.
Esprit de Nitre; ℥vj.
Digérez ensemble dans un vaisseau

de verre bien fermé, au bain Marie, en agitant de tems en tems, jusqu'à ce que le Camphre soit entiérement dissout. Alors séparez l'huile qui nage sur l'esprit, & qui pese ℥iv. On recommende cette huile pour empêcher la carie des os, & pour procurer l'exfoliation des tendons.

On emploie le Camphre dans la Confection d'Hyacinthe, de *Joubert*; les Trochisques de Camphre, les Trochisques blancs, de *Rases*; les Trochisques de Roses, les Pilules hystériques, de *Charas*; la Poudre de Sperniole, de *Crollius*; le mélange de Tribus, ou le Diaphorétique dans les maladies aiguës, de *Paracelse*; l'Onguent de Céruse, le Desficatif rouge, le Cérat Santalin, l'Emplâtre styptique, l'Emplâtre pour les ganglions, de *Charas*; & le Diabotanum, de *M. Blondel.*

Outre cette espéce de Camphre, on tire d'autres substances qui lui sont analogues, de différentes plantes des Indes Orientales; dont la principale se fait dans l'Isle de Ceylan. On la retire de l'écorce de la racine du Canellier; laquelle étant séparée de la matiére ligneuse, se met dans une vessie garnie de son chapiteau, & que l'on distille avec beaucoup d'eau. De cette maniére on retire

de l'eau, de l'huile & du Camphre qui nage sur l'huile, que l'on en sépare aisément en pressant avec les mains. Ce Camphre du Canellier surpasse de beaucoup l'autre par la suavité de son odeur, & on le croit supérieur pour ses vertus ; mais on en apporte très-peu. On retire de la même maniére une huile & du Camphre de toutes les autres espéces de Canellier, des racines de Zédoaire de Ceylan qui sent le Camphre, de la Menthe de Ceylan, du Jonc odorant d'Arabie & de Perse, & d'autres plantes ; mais on n'en fait aucun usage.

Article IV.

De la Caragne.

LA Caragne, Caranna, *Off.* est une substance résineuse, concrète, tenace, ductile comme la Poix, lorsqu'elle est récente ; mais dure & friable, quand elle est vieille ; d'un gris noirâtre en dehors, brune intérieurement ; d'un goût résineux, un peu amer, qui approche un peu de celui de la Myrrhe ; d'une odeur pénétrante, lorsqu'on la brûle. On l'apporte de l'Amérique, & surtout de la nouvelle

Espagne ; en masses qui sont envelopées dans des feuilles de Jonc. On doit choisir celle qui est récente, d'une odeur pénétrante, naturelle, & qui n'est pas salie par des ordures, ou falsifiée par d'autres Résines. Monard fait mention d'une certaine espéce de Caragne transparente comme le Cryſtal, & d'une odeur très-pénétrante, que l'on ne trouve pas présentement dans les Boutiques.

L'arbre d'où découle cette Résine, s'appelle CARANNA Monard. *C. B. P.* 503. TLAHUELILOCA QUAHUITL, c'est-à-dire, arbre de la Folie, appellé Caragne, ARBOR INSANIÆ, CARAGNA NUNCUPATA, *Hernand.* 56. C'est un grand arbre, dit Hernandez, dont les tiges sont fauves, lisses, brillantes, odorantes : ses feuilles sont rondes, semblables à celles de l'Olivier, disposées en forme de croix. Il ne dit rien des fleurs, ni des fruits. Paul Herman dit que ses fruits sont semblables à des petites Pommes.

Cette Résine étant distillée, donne une huile essentielle, subtile, âcre, rouge & fort odorante ; c'est de cette huile que dépend sa vertu de résoudre les tumeurs, d'appaiser les douleurs, & de fortifier les nerfs. On ne l'emploie qu'extérieurement, dans la goutte, la douleur de la

sciatique, les fluxions & les douleurs des dents, sous la forme d'Emplâtres; ou seule, ou mêlée avec de la Térébenthine de Chio, l'huile de Muscade, ou amollie par quelqu'autre huile. On l'applique sur les temples dans le mal de dent, sur la future coronale dans le mal de tête, sur l'estomac pour la foiblesse de ce viscére. On la brûle aussi pour corriger la malignité de l'air.

℞. Caragne, ℥j.
Cire jaune, ℥ß.
Huile de Bouillon blanc, s. q.
M. F. un Emplâtre contre la goutte.

ARTICLE V.

De la Résine Elémi.

ON trouve deux sortes d'Elémi ou d'Elemmi dans les Boutiques : l'un vrai, qui est celui d'Ethiopie ; & l'autre bâtard, qui vient d'Amérique. Le nom de Gomme qu'on leur donne, ne leur convient pas; puisque ce sont de vraies Résines qui s'enflâment aisément, & qui se dissolvent dans l'huile.

Le vrai Elémi, ou celui d'Ethiopie, est une Résine jaunâtre, ou d'un blanc qui

tire tant soit peu sur le verd, solide extérieurement, quoiqu'il ne soit pas entiérement sec ; mol & gluant intérieurement, formé en morceaux cylindriques, qui brûle lorsqu'il est mis sur le feu ; d'une odeur forte qui n'est pas désagréable, & qui approche de celle du Fenouil. Ces morceaux cylindriques sont ordinairement envelopés de grandes feuilles de Roseaux ou de Palmier. On en trouve aujourd'hui rarement dans les Boutiques.

Nous n'avons rien de certain sur l'arbre dont cette Résine découle : peut-être que le tems éclaircira son origine.

Plusieurs prétendent que la Résine Elémi est une larme de l'Olivier d'Egypte, & que c'est d'elle dont Théophraste & Dioscoride ont fait mention, & dont Pline dit qu'on fait un reméde que les Grecs appellent *Enhæmon*, dont l'effet est singulier pour réunir les plaies. Mais ce qui rend cette conjecture encore plus vrai-semblable, c'est ce que dit C. Bauhin des Oliviers francs, & des sauvages, qui donnent une Larme qui est presque semblable à l'Elémi ; & c'est ce qui est confirmé par le témoignage d'André Baccius, dont je rapporterai les paroles tirées du l. v. *des Vins de la Pouille.* La grandeur & l'ancienneté des Oliviers

de la Pouille, dit-il, eſt ſurprenante : ils ſont auſſi grands que les Chênes, ce qui prouve leur fécondité ; ce que je ne vois pas dans les Oliviers de Tivoli, ni dans ceux des Sabins. Je crois que les chaleurs continuelles de la Pouille ſont cauſe qu'il découle des Oliviers de ce pays une gomme excellente, que les Chirurgiens appellent *Gomme Elémi*. C'eſt une matiére graſſe, & d'une odeur pénétrante comme la Myrrhe ; de ſorte que je crois qu'on doit l'eſtimer, non-ſeulement parcequ'on l'emploie dans les Onguens, & qu'étant appliquée ſimplement comme un Cérat, elle diſſipe les tumeurs, elle mondifie les ulcéres ſordides, elle fait naître les chairs, & procure la cicatrice ; mais encore parcequ'étant jettée ſur les charbons, elle répand une odeur très-agréable, & qui ſurpaſſe la bonne odeur de l'Encens & de la Myrrhe, appellée *Stacte*.

L'Elémi d'Amérique eſt une eſpéce de réſine quelquefois blanchâtre, tantôt verdâtre, tantôt jaunâtre, tranſparente, approchant de la réſine du Pin ; de conſiſtence tantôt plus molle, tantôt plus ſéche ; d'une odeur réſineuſe, déſagréable. On en trouve partout dans les Boutiques. On eſtime celle qui eſt récente,

transparente, un peu verte, grasse, gluante, odorante. On l'apporte du Brésil, de la nouvelle Espagne, & des Isles d'Amérique.

L'arbre qui la porte, s'appelle ICICARIBA Brasiliens. *Marcgr.* 98. ICICARIBA, & illius gummi ICICA, sive Elemmi, *Pison.* 122. ARBOR BRASILIENSIS, gummi Elemi simile fundens, foliis pinnatis, floscülis verticillatis, fructu Olivæ figurâ & magnitudine, *Raii Hist.* 1546. C'est un grand arbre qui vient & s'éleve comme le Hêtre. Son tronc n'est pas fort gros; son écorce est lisse & cendrée; ses feuilles sont composées de deux & quelquefois de trois paires de petites feuilles, terminées à l'extrémité par une seule, semblables à celles du Poirier, longues de trois doigts, terminées en pointe, épaisses comme du parchemin; d'un verd-gai, & luisantes; ayant une côte qui les partage dans toute leur longueur, & des nervures qui s'étendent obliquement. Vers la base des feuilles composées, sortent plusieurs petites fleurs ramassées en grape, ou par anneau; elles sont fort petites, à quatre feuilles ou pétales, vertes, en forme d'étoile; & ces petites feuilles vertes sont bordées d'une ligne blanche. Le milieu de la fleur est occupé par quel-

ques petites étamines jaunâtres. Ces fleurs étant tombées, il leur succéde des fruits de la grosseur & de la figure d'une Olive, & de la couleur de la Grenade. Ils renferment une pulpe, qui a la même odeur que la résine de cet arbre ; car si l'on fait une incision à l'écorce, il en découle pendant la nuit une résine très-odorante, ayant l'odeur de l'Anis nouvellement écrasé, & que l'on peut recueillir le lendemain ; elle a la consistence de la Manne, & est d'une couleur verte, un peu jaunâtre, & elle se manie aisément. Si l'on presse un peu l'écorce extérieure de cet arbre sans l'ouvrir, il donne aussitôt une odeur vive.

Dans l'analyse chymique, de ℔iij. d'Elémi très-pur distillé à la cornue il est sorti ℥iij. ʒij. gr. lxvj. d'une liqueur qui avoit d'abord le goût & l'odeur de cette résine ; ensuite acide, & qui donnoit la couleur rouge à la teinture de Tourne-sol : ℥vj. ʒvj. gr. xxxvj. d'huile limpide rousâtre : ℥xxix. ʒvj. gr. xxxvj. d'huile grossiére & brune.

La masse noire comme du charbon, qui est restée dans la cornue, pesoit ℥iij. ʒvij. gr. xxxvj. laquelle étant calcinée dans un creuset au feu de réverbére pendant 16. heures, jusqu'à ce quelle ne don-

nât plus de fumée, a tellement perdu de ſon poids, qu'elle ne peſoit plus que ʒiij. gr. lx. & ſa couleur noire a été changée en rouſſe. On a tiré de ces cendres par la lixiviation, xviij. gr. de ſel fixe ſalé. La perte des parties de cette Réſine dans la diſtillation a été de ʒiv. gr. xlviij. & dans la calcination de ʒiij. ʒij. gr. xlviij.

Cette Réſine n'a donné aucune marque de ſel alkali : d'où il eſt clair qu'elle eſt compoſée preſque comme toutes les autres, d'un ſel acide ſubtil, & d'une huile ſubtile & groſſiére, fort unis enſemble.

L'une & l'autre Réſine Elémi appliquée extérieurement réſout les tumeurs, déterge les ulcéres, adoucit & appaiſe les douleurs internes, réſiſte très-bien à la corruption ; & on les recommende ſurtout pour les plaies & les contuſions de la tête & des tendons. On les emploie très-rarement pour l'intérieur. Cependant quelques-uns les vantent comme diurétiques, priſes intérieurement.

On ſe ſert de l'Elémi pour faire le Baume digeſtif d'Arcæus, qui eſt très en uſage parmi les Chirurgiens pour les plaies de la tête, & dont voici la deſcription.

℞. Elémi, Térébenthine de Sapin, ana ℥jß.
Vieux ſuif de Bouc fondu, ℥ij.
Graiſſe de Porc vieille & fondue, ℥j.
M. F. ſ. l. un liniment.

On l'emploie dans l'Emplâtre *d'André de la Croix*, l'Emplâtre *de Paracelſe*, & l'Emplâtre pour l'encloüeure de pié de cheval, de *Charas*.

On apporte d'Amérique pour le vrai Elémi, beaucoup de Réſines jaunâtres, blanchâtres ou griſes : mais on les en diſtingue facilement par leurs vertus & leur odeur, qui ſont bien inférieures à celles du vrai Elémi.

Article V.

De la Larme, que l'on appelle communément Gomme de Lierre.

LA Réſine de Lierre appellée improprement Gomme de Lierre des Boutiques, Δάκρυον τῦ Κισσῦ, *Dioſc.* eſt une ſubſtancé réſineuſe, ſéche, dure, compacte, d'une couleur de rouille de fer foncée : elle paroît tranſparente & rouge, quand on la briſe en petits morceaux, & parſemée de miettes rougeâtres ; elle a un goût un peu âcre, légerement aſtrin-

gent, & tant soit peu aromatique : elle est sans odeur, si ce n'est lorsqu'on l'approche de la flamme ; car elle répand alors une odeur agréable qui approche de celle de l'Encens, & une flamme claire & qu'on a peine à éteindre. On l'apporte de Perse & des pays orientaux.

Jean Bauhin a trouvé sur un Lierre près de Genéve une Résine de cette nature ; rouge, odorante, transparente, âcre au goût, & inflammable.

Jean Rai dit que l'on en a trouvé une semblable à Wocester en Angleterre.

Pierre Pomet dit aussi que l'on en a recueilli un gros morceau à Montpellier, sur un vieux Lierre en arbre. Mais cette Résine se trouve très-rarement dans ces pays froids.

La plante d'où découle cette larme, s'appelle HEDERA ARBOREA, *C. B. P.* 305. *& I. R. H.* 613. Elle prend différente forme, selon le lieu où elle croît, & selon son âge : c'est ce qui fait qu'on lit dans les Auteurs anciens tant de diverses sortes de Lierre.

On a coutume de mettre cette plante au nombre de celles qui ont besoin d'être soutenues & appuyées sur quelque chose, quoiqu'elle se soutienne quelquefois d'elle-même, & qu'elle s'éleve si bien

qu'elle paroît n'avoir aucun rapport avec le Lierre rempant, ſurtout dans le tems qu'elle porte des fruits. Ses rameaux ſont ſarmenteux & greſles ; ils s'élevent & s'étendent beaucoup, en rampant & s'attachant par leurs fibres chevelues aux arbres voiſins & aux murailles qui leur ſervent comme d'échalas, s'inſinuant dans les jointures des pierres où ils jettent de profondes racines. Son écorce eſt cendrée, ridée pour la plus grande partie, verte dans les jeunes branches. Son bois eſt dur, & blanc. Ses feuilles ſont toujours vertes, placées ſans ordre, portées par des queues d'une demie palme ou d'une palme, différentes ſelon les différens âges de la plante.

Car tandis qu'elle rempe & qu'elle eſt ſoutenue, ſes feuilles ſont remplies de nervures, d'un verd foncé en deſſus, & luiſantes ; d'un verd tirant un peu ſur le jaune en deſſous ; terminées par cinq angles tout au plus, dont deux ſont plus ſaillans aux deux côtés ; il y en a toujours un à l'extrémité de la feuille. Mais plus cette plante vieillit, moins il y a d'angles, & ils ſont plus obtus : les feuilles deviennent plus grandes, plus vertes & plus uniformes pour la couleur ; au lieu que dans la jeuneſſe

de cet arbre elles ſont petites, noires, marquées de taches blanches dans la longueur des nervures, & quelquefois rougeâtres en deſſous.

Mais lorſqu'il ſe ſoutient de lui-même, les feuilles s'arrondiſſent, les angles des côtés s'effacent, & il ne reſte que celui qui eſt à l'extrémité; ces feuilles ont une ſaveur aſtringente & âcre. Les fleurs naiſſent en maniére de Paraſol en grand nombre à l'extrémité des ſarmens; elles ſont en roſe, compoſées chacune de ſix pétales de couleur herbacée. Elles ont auſſi ſix ſommets jaunâtres; du milieu deſquels s'éleve un piſtile, qui ſe change dans la ſuite en une baye preſque ronde, égale à celle du Geniévre; noire, quand elle eſt mûre, comme applatie des deux côtés, marquée d'un cercle en maniére de nombril, qui n'a pas le même éclat que le reſte de la baye, & qui eſt comme un couvercle placé ſur un petit vaſe, dont le centre a un ſtylet noir, & un peu ſaillant. Cette baye contient dans des loges ſéparées par des membranes un peu pulpeuſes, une, deux, trois, quatre ou cinq graines oblongues, convéxes d'un côté, applaties de l'autre, couvertes d'une peau mince, moëlleuſes en dedans, ſemblables au

Ris écrasé avec sa coque, ou à une pâte dont on fait le pain de ménage.

Le Lierre croît partout dans la France, le long des arbres dans les forêts, dans les champs, dans les jardins, & sur les murailles.

Dans l'analyse chymique, de ℔iij. ʒxij. de feuilles de Lierre distillées dans la cornue on a tiré ℔j. ʒxiij. de flegme d'abord limpide, d'une odeur un peu aromatique; d'un goût d'abord un peu âcre, un peu amer, & enfin acide: ʒvj. ʒvj. gr. xxxvj. de liqueur acide, âcre, empyreumatique, rousâtre, trouble, qui a donné des marques d'un sel acide & urineux: ʒiij. ʒiv. d'huile d'abord limpide & jaunâtre, ensuite épaisse.

La masse noire qui est restée, pesoit ʒix. ʒv. La perte des parties dans cette distillation a été d'environ ʒxj. Cette masse noire étant calcinée au feu de réverbére n'a laissé que ʒij. de cendres, qui ont donné par la lixiviation ʒvj. gr. xv. de sel alkali fixe.

On voit par cette analyse, que les feuilles de Lierre contiennent quelques particules subtiles & âcres, & un sel essentiel qui n'est pas différent de la Crême de Tartre; savoir, un sel salé mêlé avec une huile épaisse. C'est par ces par-

ties âcres, ſubtiles & irritantes, que les feuilles de Lierre terreſtre attirent & font ſuppurer : & c'eſt par leur huile groſſiére, temperée par les ſels acides & alkalis, qu'elles détergent, qu'elles ſont incraſſantes, & empêchent l'inflammation.

La larme de Lierre diſtillée dans la cornue au poids de ℔ij. a donné ℥iij. ʒvj. de flegme limpide, qui avoit l'odeur de cette Réſine, d'un goût acide : enſuite ℥j. ʒvj. gr. vj. d'une liqueur acide rouſsâtre : enfin ʒij. gr. liv. de liqueur alkaline qui fermentoit avec les acides, très-limpide : ℥ij. ʒvj. gr. xviij. d'huile jaunâtre : ℥vij. gr. xxiv. d'huile rouſsâtre & fluide, qui paroiſſoit contenir un peu d'acide.

La maſſe noire qui eſt reſtée, peſoit ℥x. ʒv. laquelle étant calcinée pendant 16. heures dans un creuſet, eſt devenue rouſsâtre, & n'a plus peſé que ʒvij. gr. lx. On a retiré de ces cendres viij. gr. de ſel fixe alkali. La perte dans la diſtillation a été de ℥v. ʒv. gr. xxvij.

La Réſine contient une huile plus tenue que les feuilles ; elle a plus de ſel alkali, & moins de ſel acide. Quoiqu'elle laiſſe plus de charbon que les feuilles, elle donne cependant moins de cendres ou de terre inutile : d'où l'on peut conclure que la Réſine contient une moindre quantité

de terre ; mais que les sels & les huiles sont unis trop intimement, pour pouvoir être séparés par un feu fermé.

Tout Lierre, dit Dioscoride, est âcre, astringent, blesse les nerfs. On fait rarement usage des feuilles de cette plante pour l'intérieur du corps, mais souvent pour l'extérieur, & pour dessécher & arrêter le pus sereux & âcre qui découle des vieux ulcéres, pour garantir les cautéres d'inflammation, pour les tenir ouverts, & pour attirer par la vertu d'attraction les eaux qui y coulent.

On applique tous les jours la feuille de Lierre pour guérir les ulcéres putrides du nez, pour appaiser la douleur des oreilles qui suppurent. Les anciens recommendoient les feuilles de Lierre cuites dans du Vin pour les brûlures & les ulcéres malins, pour réfoudre les gonflemens & les duretés de la rate : ils les faisoient cuire avec du Vinaigre, ou ils les piloient toutes crues avec du pain, & les appliquoient sur le côté.

On fait de petites boules avec le bois du Lierre ; & on les met dans les cautéres avec un heureux succès ; car ce bois attire très-bien : & on ne renouvelle ces globules qu'une fois le mois.

Les anciens employoient rarement les

les bayes intérieurement ; parcequ'ils croyoient qu'étant avalées, elles excitoient puiſſamment le vomiſſement & les ſelles. Mais les nouveaux ayant faît quelques expériences, emploient ces bayes mûres & pulvériſées, en petite doſe ; & ils les recommendent à cauſe de leur vertu diaphorétique & antipeſtilentielle. C'eſtpourquoi Boyle aſſure dans ſes *Expériences phyſiques*, qu'elles ont été très-utiles dans une certaine peſte qui régnoit à Londres ; on les pulvériſoit dans du Vinaigre, ou on les prenoit dans du Vin blanc, pour exciter la ſueur. Palmarius eſt du même avis dans ſon *Traité de la peſte & des maladies contagieuſes*, p. 453. Quelques-uns les recommendent auſſi dans l'hydropiſie aſcite.

Les anciens placent auſſi la Réſine de Lierre parmi les dépilatoires ; mais l'expérience ne prouve pas qu'elle ait cette vertu : de ſorte qu'ou il y a quelque erreur dans leurs manuſcrits, ou ils ont entendu quelqu'autre choſe. On lui attribue la vertu balſamique, ou de déterger & conſolider les plaies : elle réſout les tumeurs.

Les Perſes l'emploient parmi les aſtringens externes. Nous ne l'employons qu'à l'extérieur. C. Hoffman & S. Pauli croient

que l'usage interne de toutes les parties du Lierre en arbre, n'est pas sans danger, à cause de leur acrimonie.

La Résine du Lierre est employée dans l'Onguent d'Althæa, de *Charas*.

Article VII.

Du Labdanum.

Le Labdanum, Ladanum vel Labdanum, *Off.* Λάδανον, *Græc.* Loden & Laden, *Arab.* est une substance résineuse, dont on trouve deux espéces dans les Boutiques: l'une en grandes masses, molles, qui approchent de la consistence d'Emplâtre ou d'Extrait; gluantes, lorsqu'on les manie avec les doigts, d'une odeur agréable, d'un roux noirâtre; envelopées dans des vessies, ou dans des peaux: c'est ce que l'on nomme communément *Labdanum en masses ou en pains*. L'autre est en pains entortillés & roulés, secs, durs, fragiles, qui s'amollissent cependant à la chaleur du feu; mêlés d'un petit sable noir, de couleur noire, d'une odeur foible: on les appelle communément dans les Boutiques *Labdanum*

in tortis. On trouve cette derniére eſpéce plus fréquemment.

On doit choiſir le Labdanum pur, d'une odeur forte, mais douce ; inflammable, & qui étant mis ſur le feu répand une odeur agréable ; qui s'amollit facilement par la chaleur. On rejette celui qui eſt mêlé de ſable & d'ordures. On l'apporte de l'Iſle de Créte, & d'autres Iſles de l'Archipel. Les anciens Grecs l'ont connu.

Cette Réſine découle en Eſté, des feuilles d'une plante qui s'appelle CISTUS LADANIFERA CRETICA, flore purpureo, *Corol. I. R. H.* 19. LADANUM CRETICUM, *P. Alp. Exot.* 88. C'eſt un arbriſſeau branchu, toufu & couché ſur la terre, haut d'un ou de deux piés. Sa racine eſt ligneuſe, blanchâtre en dedans, noirâtre en dehors, longue d'un pié, fibrée & chevelue : elle pouſſe beaucoup de rameaux durs, ſouvent de la groſſeur du pouce, bruns, quelquefois cendrés, couverts d'une écorce gerſée; qui ſe partagent en d'autres petits rameaux d'un rouge foncé, dont les plus jeunes ſont velus, & d'un verd blanchâtre. Les feuilles y naiſſent oppoſées deux à deux, d'un verd foncé, oblongues, ondées à leur bord, rudes, garnies de côtes & de plu-

ſieurs nervures: elles ſont longues d'un pouce, larges de huit ou neuf lignes, terminées en pointe mouſſe, portées par une queue large d'une ligne, & longue de trois ou quatre; d'un goût herbacé, un peu ſtyptique. L'extrémité des rameaux eſt garnie de fleurs en roſe, compoſées de cinq pétales d'un pouce de longueur, différemment & inégalement pliés, arrondis, de couleur de pourpre, plus étroits & marqués d'une tache noire vers leur baſe. Le milieu de ces fleurs eſt occupé par un nombreux amas d'étamines jaunes, garnies de ſommets bruns. Le calyce eſt compoſé de cinq feuilles longues de ſept ou huit lignes, ovalaires, veinées & velues en dehors, terminées par une longue pointe recourbée. Du milieu de ce calyce s'éleve un piſtile verd, qui ſe change enſuite en un fruit qui a pluſieurs capſules; ſphérique, brun, d'un demi-pouce de diamétre, & diviſé en dix loges, où ſont contenues quantité de ſemences menues, anguleuſes & rouſſes.

Cette plante vient en abondance dans les montagnes qui ſont auprès de la Canée, autrefois Cydon capitale de l'Iſle de Créte.

M. Tournefort a obſervé une autre eſpéce de Ciſtus, ou plutôt une variété,

qui croît dans le Pont, & qui eſt entiérement ſemblable à celui dont il s'agit; mais ſa fleur eſt beaucoup plus grande. Il s'appelle CISTUS LADANIFERA, orientalis, flore purpureo majore, *Corol. R. H.* 19.

Du tems de Dioſcoride on recueilloit de deux maniéres le Labdanum ſur cette plante. Quand les boucs & les chévres, en broutant les branches du Ciſte, enlévent une matiére graſſe, avec leur barbe & le poil de leurs jambes auſquelles elle s'attache par ſa viſcoſité, les payſans les peignent: ils paſſent cette liqueur, & ils en font des maſſes qu'ils conſervent. D'autres ſe ſervent de cordes, qu'ils traînent ſur ces arbriſſeaux; & ils en emportent la viſcoſité pour former des maſſes de Labdanum. C'eſt de-là que quelques Parfumeurs ont voulu diſtinguer le Labdanum tiré par la barbe des chévres, & celui qui eſt ramaſſé avec des cordes. Mais du tems de Belon il n'y avoit qu'une maniére de le recueillir, de même qu'à préſent, ſelon le rapport de M. Tournefort.

Les Grecs ont un inſtrument particulier pour faire cette récolte; il eſt ſemblable à un rateau qui n'a point de dents, & ils l'appellent du mot ἐργαστὴρ. Ils y attachent pluſieurs languettes ou

courroies de cuir groſſier, & qui n'a pas été préparé : ils les paſſent & repaſſent dans les plus grandes chaleurs ſur les arbriſſeaux du Labdanum ; afin que l'humeur réſineuſe qui eſt ſur les feuilles, s'attache à ces cuirs, d'où ils la retirent en les raclant avec des couteaux. C'eſt-pourquoi c'eſt un travail très-pénible & très-fatigant ; & il n'y a que les payſans qui l'entreprennent, puiſquil faut être expoſé ſur les montagnes à la chaleur la plus brûlante de la Canicule. Cependant on dit qu'un ouvrier qui travaille aſſiduement, peu recueillir plus de trois livres ou ℥xlviij. de Labdanum en un jour. Le tems le plus propre pour cet ouvrage eſt celui de la plus grande chaleur de la Canicule, lorſque l'air eſt brûlant par l'ardeur du ſoleil, & qu'il n'eſt point agité par les vents : car c'eſt alors que cette liqueur tranſpire abondamment, & qu'elle eſt plus pure ; car lorſqu'il fait du vent, elle eſt ſalie par beaucoup de pouſſiére & d'ordures. Il n'eſt pas facile d'avoir un Labdanum pur des habitans du pays ; l'avidité ſordide du gain les porte à y mêler un certain ſable noir, très-fin & ferrugineux, que l'on trouve dans ce pays, qui en augmente beaucoup le poids.

Les femmes Grecques portent ſouvent

dans leurs mains des boules faites de Labdanum seulement, ou mêlé avec de l'Ambre, pour leur servir d'amusement, & les flairer.

Dans l'analyse chymique, ℔ij. de Labdanum en pains ont donné ʒij. ʒij. gr. xlviij. de flegme rousâtre, d'une odeur agréable, & d'un goût aigre : ʒiijß. de liqueur brune, qui coaguloit la solution d'un sel alkali ou du Sublimé corrosif, & qui bouillonnoit avec les acides : ʒiv. gr. xxiv. d'huile odorante, limpide, & rousâtre : ʒj. ʒiij. d'huile brune, épaisse, & un peu empyreumatique.

La masse noire qui est restée, pesoit ʒxxvj. ʒvij. laquelle étant calcinée dans un creuset pendant 8. heures au feu de réverbére, a acquis une couleur fauve ; & étant encore calcinée pendant 6. heures, est devenue rougeâtre : mais alors elle ne paroissoit être autre chose qu'un sable insipide, dont on n'a presque point tiré de sel fixe. Ce sable avoit été sûrement mêlé avec le Labdanum.

Ainsi on voit par cette analyse, que le Labdanum est composé d'une huile subtile & d'une huile grossiére, unies avec un sel essentiel Ammoniacal. Mais il faut encore remarquer que deux livres de Labdanum contiennent environ ʒxxiv.

de ſable, & que par conſéquent à peine y a-t-il ℥iv. de Labdanum pur & vrai dans une livre de Labdanum commun, ou, comme on l'appelle, *in tortis.* Ce ſable eſt ferrugineux ; ainſi il n'eſt pas ſurprenant qu'il acquiere par la calcination une couleur rouge, telle que celle que l'on découvre dans le Safran de Mars.

Le Labdanum appliqué extérieurement amollit, cuit, atténue & réſout ; mais intérieurement il eſt aſtringent, il fortifie, & il appaiſe les douleurs : cependant on en fait uſage moins fréquemment pour l'intérieur du corps.

On le preſcrit au poids de ʒj. pour fortifier l'eſtomac, pour aider la digeſtion, contre la ſéroſité trop abondante & les catarrhes, & dans les dyſſenteries. On le vante dans l'intempérie froide du cerveau, appliqué ſur la tête ; dans la foibleſſe de l'eſtomac, étant placé ſur ſa région ; dans le mal de dents, mis ſur les temples. On le recommende pour les vieux ulcéres fiſtuleux accompagnés de tumeur & de dureté, & pour guérir les maladies de la matrice. On le mêle dans les fumigations odorantes ; & on en prépare des boules ou des pommes contre l'air peſtilentiel.

℞. Labdanum pur, ʒj.
Noix Muſcade, ʒß.
Cardamome, ℈j.
Maſtic, gr. viij.
Jalap en poudre, ℈j.
Huile de Canelle, gout. vj.
Syrop de Stéchas, ſ. q.
F. une maſſe de Pilules, dont la doſe eſt de xv. ou xx. gr. que l'on prendra à l'heure du ſommeil pour les catarrhes qui viennent d'une cauſe froide.

℞. Labdanum très-pur, ʒj.
Corail rouge pp. ℈j.
Gelée de Coings, ʒij.
M. F. un bol pour la foibleſſe de l'eſtomac, & la dyſſenterie.

℞. Labdanum, ʒß.
Storax Calamite, ʒiij.
Benjoin, ʒij.
Bois d'Aloës, Canelle, Santal citrin, ana ℈ij.
Clous de Girofle, Marum, Lavande, Ecorces de Citron, ana ʒß.
Camphre, ℈j.
Storax liquide, ſ. q.
M. F. une maſſe dans le mortier chaud, en ajoutant, ſi l'on veut, une très-petite quantité d'Ambre & de Muſc.

On fera une boule avec cette masse que l'on portera dans les mains, ou que l'on pendra au col, pour empêcher la contagion de l'air corrompu.

Les Parfumeurs préparent de la maniére suivante une huile odorante de Labdanum.

℞. Labdanum gras & excellent, ℔j. Réduisez-le en de très-petits morceaux. F. bouillir pendant une demi-heure, dans ℥j. d'Eau Rose & ℥iv. d'Huile d'Amandes douces. Passez la liqueur huileuse.

On emploie le Labdanum dans les Baumes apoplectiques ; dans l'Emplâtre céphalique, de *Charas ;* dans l'Emplâtre stomachique, *du même Auteur ;* dans l'Emplâtre pour les hernies, du *Prieur de Cabriéres ;* dans les Trochisques, Pastilles, ou Oiselets de Chypre, de *Charas.*

Article VIII.

Du Mastic.

Le Mastic, Mastiche, Mastix & Resina Lentiscina, *Off.* Πτισίνη σχινίνη, ἢ Μαστίχη, *Dioſc.* Mastech, *Arab.* est une Résine séche, transparente, d'un jaune-pâle, en larmes ou en grumeaux,

de la grosseur d'un petit Pois ou d'un grain de Ris ; fragile, qui se casse bien vîte sous la dent, & s'amollit cependant par la chaleur comme de la cire ; qui s'enflâme sur les charbons ; qui répand une odeur agréable, & qui a un goût légerement aromatique, résineux, & un peu astringent.

Il faut choisir le Mastic blanc ou pâle, ou citrin, transparent, sec, fragile, craquant, odorant. On ne fait aucun cas de celui qui est noir, verd, livide, ou impur.

On nous l'apporte de Chio, Isle de l'Archipel, où l'on en recueille d'excellent, & en grande quantité.

On vend dans les Boutiques sous le nom de *Mastic* quelques masses résineuses, séches, grossiéres, faites de Mastic, & d'autres Résines ; mais elles sont entiérement inutiles pour l'usage de la Médecine. On les réserve pour coller les pierres, & en remplir les fentes.

Le Mastic découle de lui-même, ou par l'incision que l'on fait à un arbre du genre des Térébinthes, qui s'appelle Lentisque, LENTISCUS VULGARIS, *C. B. P.* 399. Sa racine est ferme, partagée en plusieurs, brune, dure & fibrée ; & pousse des tiges pliantes, de la hauteur de celles

du Noiſetier ou du Coignaſſier, nombreuſes & branchues; ſur leſquelles naiſſent des feuilles compoſées de pluſieurs feuilles rangées par paire ſur une côte creuſée en gouttiére, & terminée par une petite pointe molle; elles ſont liſſes, luiſantes, longues d'un pouce, pointues aux deux bouts, étroites, réſineuſes, fermes, d'un verd-gai, d'une odeur forte, & d'un goût un peu aigrelet & aſtringent. Il s'éleve quelquefois ſur ces feuilles des follicules ou de petites veſſies, remplies de petits moucherons, de même que ſur les feuilles du Térébinthe ou de l'Ormeau. L'eſpéce de Lentiſque qui porte des fleurs à étamines, ne donne jamais de fruits; & celle qui porte des fruits, n'a point d'étamines. Les fleurs ſont à étamines, attachées enſemble en maniére de grapes; elles ſont rougeâtres, & elles naiſſent de l'aiſſelle des feuilles. Les fruits ſont ramaſſés en grapes, un peu arrondis, rougeâtres, noirâtres lorſqu'ils ſont mûrs, longs de deux lignes, ayant une coque dure, couverte d'une membrane ſucculente & réſineuſe: l'amande intérieure eſt blanche & odorante.

Cette plante n'eſt différente du Térébinthe que par ſes feuilles qui ſont atta-

chées par conjugaiſon à une côte, le plus ſouvent ſans feuille impaire qui les termine. Elle eſt commune dans le Languedoc, l'Italie, l'Eſpagne, l'Iſle de Chio, & les autres Iſles de l'Archipel.

Belon aſſure que le Lentiſque ne donne la Réſine que l'on appelle Maſtic, que dans l'Iſle de Chio. Cependant elle naiſſoit autrefois en Egypte; puiſque Galien, *Liv. 2. à Glaucon*, recommende le Maſtic d'Egypte. Quelques-uns diſent qu'il en découle auſſi des Lentiſques d'Italie : & Gaſſendi rapporte dans la *vie de Peyreſc*, qu'il découle du Maſtic en Provence, près de la ville de Toulon. Mais le Maſtic que l'on trouve aujourd'hui dans les Boutiques, ne vient que de l'Iſle de Chio. On y cultive, dit Belon, les Lentiſques avec autant de ſoin, d'éxactitude, & de dépenſes, que ſi c'étoient des Vignes ; & avec raiſon, puiſque les principales richeſſes de cette Iſle conſiſtent dans le Maſtic : & ſi on ne les cultivoit avec ſoin, ils donneroient peu de Réſine. Effectivement il en vient une ſi grande quantité dans cette Iſle, que le Grand Seigneur retire tous les ans trois cens ciſtes ou 84375. livres de Maſtic : car chaque ciſte contient 281. ℔. & ℥iv. Les habitans font des inciſions aux Lentiſques, dans les mois

d'Août & de Septembre ; le Maſtic en découle, & ſe forme en grains.

Dans l'analyſe chymique, de ℔ij. de Maſtic il eſt ſorti ℥j. ʒvij. gr. liv. de flegme limpide, acide, odorant : ℥ij. ʒj. gr. xij. de liqueur brune plus acide, & qui avoit un peu d'amertume : ʒj. gr. xlij. de liqueur limpide, rouſsâtre, un peu acide & un peu alkaline, qui a rendu trouble la ſolution de Sublimé corroſif : ʒj. d'huile limpide jaunâtre : ʒij. d'huile un peu rouſſe : ℥ij. ʒj. gr. x. d'huile, brune, limpide & fluide : & ℥xx. d'huile plus épaiſſe, preſque de la conſiſtence du Miel, & de couleur brune.

La maſſe qui eſt reſtée dans la cornue, peſoit ℥iij. laquelle étant calcinée au feu de réverbére dans un creuſet, a laiſſé ʒiij. de cendres brunes, dont on a retiré par la lixiviation gr. iv. de ſel fixe ſalé. La perte des parties dans la diſtillation a été de ℥ij. ʒj. gr. xxvj. & dans la calcination de ℥ij. ʒv.

On doit conclure de cette analyſe, que le Maſtic eſt compoſé de beaucoup d'huile denſe & épaiſſe, de beaucoup plus de ſel acide, d'une très-petite portion de ſel alkali & de terre ; & qu'il contient très-peu de parties ſubtiles & volatiles.

Les habitans de l'Iſle de Chio, ſoit les

hommes, soit les femmes & les enfans, ont presque toujours du Mastic dans la bouche, pour fortifier les dents & les gencives, & pour corriger l'haleine de la bouche : ils ont aussi coutume d'en mêler & d'en faire cuire avec le pain, pour le rendre plus délicat au goût.

Le Mastic est recommendé en Médecine pour beaucoup d'usages : il est légerement aromatique, on le place parmi les astringens & les stomachiques. Il est très-bon, lorsqu'il faut dessécher, affermir & fortifier les fibres des viscéres qui sont trop humides, trop lâches & trop foibles : il adoucit de plus l'acrimonie des humeurs, soit en envelopant les pointes des sels, soit en humectant les membranes. Il est utile dans le crachement de sang & la toux invéterée, pris intérieurement depuis ℈ß. jusqu'à ʒß. Il est encore utile à l'estomac, il l'affermit & le fortifie ; il aide la digestion, & arrête le vomissement : cependant il excite des rots, si on ne le prend pas avec modération. Il guérit les catarrhes & les diarrhées, & il adoucit l'acrimonie des purgatifs : étant mâché, il resserre & affermit les gencives : si on le mâche long-tems, il excite la salivation. S. Pauli recommende l'usage du Mastic contre les catarrhes & l'oüie dure :

il le préfere même à la Pyréthre & au Tabac ; parcequ'il excite autant & plus de salive, & qu'il est d'une odeur & d'un goût agréable. Il assure qu'étant mâché il guérit la surdité, en attirant dans la bouche par la trompe d'Eustachi, la matiére qui étoit dans le conduit auditif, & qui causoit le mal.

Le Mastic appaise la colique, le vomissement & les nausées, appliqué extérieurement sur la région de l'estomac; il arrête la superpurgation & le flux de ventre, placé sur la région ombilicale; & mis sur les temples, il guérit le mal de dents & les fluxions.

℞. Grains de Mastic choisi : broyez-les dans les dents comme de la cire, pour exciter la salivation, dans les catarrhes & la difficulté de l'oüie.

℞. Mastic, ʒß.
F. cuire dans ℔iij. d'eau jusqu'à la diminution du tiers : donnez cette liqueur dans la diarrhée pour boisson ordinaire.

℞. Vieille Conserve de Roses, ʒj.
Mastic choisi, ʒß.
Diacode, ... f. q.
M. F. un bol pour les toux violentes, & les catarrhes.

℞. Maſtic, 3ß.
Jalap en poudre, gr. x.
Elixir des Propriétés, ou Baume du Pérou, ſ. q.
F. des Pilules, que l'on fera prendre le ſoir pour le catarrhe,

On emploie le Maſtic dans la Poudre de Roſes, la Poudre contre l'avortement, de *Charas;* l'Hiera picra, de *Galien;* l'Electuaire du ſuc de Roſes, les Trochiſques de Karabé, d'Hédicroon, les Pilules *ſine quibus*; les Pilules polychreſtes, ſtomachiques de Rhubarbe, d'Ammoniac *de Quercetan*, univerſelles *de Poterius;* l'Huile de Maſtic; l'Onguent Martiatum, le ſtyptique, le mondificatif de Réſine; le Cérat ſtomachique, l'Emplâtre céphalique, ſtomachique, diaphorétique; Manus-Dei, divin *de Paracelſe*, de Charpy, d'Oxicroceum, & pour les fractures, de *Charas*.

Toutes les parties du Lentiſque, ſes bourgeons, ſes feuilles & ſes fruits, l'écorce des branches & des racines ſont aſtringentes, ſelon Dioſcoride. On exprime un ſuc de la racine de l'écorce, ou des feuilles bouillies dans l'eau, ou même des feuilles vertes pilées, qui eſt bon pour les hémorragies, les flux de ventre & la dyſſenterie : on le prend en boiſſon. Il eſt encore utile, appliqué extérieurement,

contre les chûtes de la matrice & des intestins.

Jean-Baptiste de Wenckh, Docteur en Médecine de Stirie, recommende fort la vertu astringente, fortifiante & balsamique du bois du Lentisque, dans les *Ephemerides d'Allemagne*, *Dec. III. ann. 9. & 10.* On en vante la décoction sous le titre d'Or potable végétal, comme une Panacée singuliére, pour guérir la goutte & les catarrhes, pour fortifier l'estomac, pour aider la digestion, & pour dissiper les vents & les rots, pour appaiser les vomissemens opiniâtres, pour exciter les urines, chasser les calculs, en un mot pour aider toutes les fonctions du corps, en rétablissant le ton des fibres, & en adoucissant l'acrimonie des sels. Cette même décoction affermit les dents chancelantes, & resserre les gencives.

℞. Bois de Lentisque coupé en petits morceaux, ℥v.
Eau commune, ℔vj.
F. macerer pendant trois ou quatre jours dans un vaisseau fermé. On en donnera la colature pour boisson ordinaire.

℞. Bois de Lentisque, ℥v.
Eau commune, ℔vj.
Macérez pendant trois jours, ensuite

faites bouillir doucement jusqu'à la diminution d'un tiers. On donnera ℥viij. de cette décoction le matin à jeun, & le soir en se couchant.

On prépare des cure-dents avec le Lentisque, qui sont recommendés de tout tems pour fortifier les gencives.

On tire une huile du fruit mûr du Lentisque, que l'on emploie utilement quand on veut resserrer, comme dans la chûte de l'anus & de la matrice.

ARTICLE IX.

De l'Oliban, ou de l'Encens.

L'Encens ou l'Oliban, OLIBANUM, THUS & THUS MASCULUM, *Off.* Λίβανος, *Theophr. & Dioſc.* Λιβανωτὸν, *Hippoc.* THUS vel TUS, *Latin.* RONDER, CONDER, & KATETH, *Arab.* est une substance résineuse, d'un jaune pâle ou transparent, en larmes semblables à celles du Mastic, mais plus grosses. L'Encens est sec & dur; d'un goût un peu amer, modérément âcre & résineux, non-désagréable; d'une odeur pénétrante. Lorsqu'on le jette sur du feu, il devient aussitôt ardent, & répand une flamme vive, & qui a peine à s'éteindre; il ne coule point

comme le Maſtic. Lorſqu'on le met ſous les dents, il ſe briſe auſſitôt en petits morceaux; mais il ne ſe réunit pas comme le Maſtic, & on ne peut pas le rouler comme lui dans la bouche, parcequ'il s'attache aux dents. Les gouttes d'Encens ſont tranſparentes, oblongues & arrondies: quelquefois elles ſont ſeules; quelquefois il y en a deux enſemble, & elles reſſemblent à des teſticules ou à des mammelles, ſelon qu'elles ſont plus ou moins groſſes. C'eſt de-là que ſont venus les noms d'*Encens mâle* & d'*Encens femelle*. Quelquefois auſſi il y a quatre ou cinq gouttes de la groſſeur d'un Pois ou d'une Aveline, ou même plus groſſes, qui ſont quelquefois attachées à l'écorce de l'arbre d'où elles ont découlé. Les Grecs appellent *Manne d'Encens* les miettes ou les petites parties qui ſe ſont formées de la colliſion des grumeaux. On eſtime l'Encens qui eſt blanchâtre tranſparent, pur, brillant, ſec. L'Encens a été connu non-ſeulement des Grecs & des Arabes, mais auſſi de preſque toutes les nations & dans tous les tems; & ſon uſage a été très-célébre & très-fréquent dans les ſacrifices: car autrefois on les faiſoit avec de l'Encens, & on s'en ſervoit comme l'on s'en ſert encore à préſent pour exci-

ter une odeur agréable dans les temples. Cette coutume a passé parmi toutes les nations, dans toutes les Religions, & dans tous les tems.

Les Auteurs ne conviennent pas du pays natal de l'Encens. Quelques-uns disent qu'il n'y a que l'Arabie qui le produise; & encore, que ce n'est pas ce pays-là tout entier, mais seulement la partie que l'on appelle *Saba*. D'autres disent que l'Ethiopie, dont quelques peuples s'appellent aussi Sabéens, porte aussi cette Résine odoriférante.

Nous sommes encore moins certains de l'arbre qui porte l'Encens. Théophraste assure qu'il n'est pas grand, qu'il est haut de cinq coudées, branchu, & que ses feuilles sont semblables à celles du Poirier. D'autres cependant, dit-il, soutiennent qu'il est semblable au Lentisque; & d'autres, qu'il a l'écorce & les feuilles du Laurier. Diodore de Sicile lui donne la figure de l'Acacia d'Egypte, & les feuilles de Saule. Garzias dit aussi que l'arbre de l'Encens n'est pas fort haut, & que ses feuilles sont semblables à celles du Lentisque: & Thevet au contraire dit qu'il ressemble aux Pins qui portent de la Résine.

Dans l'analyse chymique, Ibij. d'Encens

distillées dans la cornue ont donné ℥vij. ʒvij. gr. xxiv. de flegme acide, un peu auſtére, odorant, rouſsâtre : ℥j. ʒij. gr. lxvj. de flegme, ſoit acide, ſoit urineux & roux : ℥j. ʒij. gr. xxiv. d'huile limpide, fluide, odorante & jaunâtre : ℥v. ʒiij. d'huile brune, épaiſſe : ℥vj. ʒv. gr. xxx. d'huile épaiſſe, & de la conſiſtence du Miel.

La maſſe noire qui eſt reſtée dans la cornue, peſoit ℥v. ʒvij. gr. xliij. laquelle étant calcinée pendant 15. heures dans un creuſet, eſt devenue brune, & peſoit ℥j. ʒiij. gr. vj. On a retiré de ces cendres par la lixiviation gr. xxij. de ſel fixe alkali. La perte des parties dans la diſtillation a été de ℥iv. ʒiij. gr. xxix. & dans la calcination elle a été de ℥iv. ʒiv. gr. xxxvij. par où il eſt conſtant que l'Encens contient plus de terre & un peu plus de ſel ammoniacal que le Maſtic, & que les parties ſalines & huileuſes de l'Oliban ſont mêlées très-intimement & unies très-étroitement.

On recommende l'uſage interne de l'Encens pour différentes maladies de la tête & de la poitrine, auſſi-bien que pour les flux de ventre & de la matrice, pour la toux, le crachement de ſang, la diarrhée & la dyſſenterie : car il adoucit &

tempére les ſucs trop âcres du corps, & ſurtout la lymphe qui eſt ſalée. La doſe eſt depuis ℈j. juſqu'à ʒj. ou ʒij. Il paſſe pour un ſpécifique ſingulier contre la pleuréſie, ſurtout celle qui eſt épidémique. Quercetan *dans ſa Pharmacopée* vante contre cette maladie une Pomme creuſée que l'on remplit de ʒj. d'Encens en poudre, que l'on recouvre enſuite, & que l'on fait cuire ſous la cendre. Il la fait prendre au malade, & lui donne ℥iij. d'eau de Chardon-beni : enſuite il le fait bien couvrir pour le faire ſuer. Riviére *dans ſes Obſervations* aſſure qu'il a vû guérir par ce reméde pluſieurs perſonnes que la pleuréſie avoit réduites à l'extrémité. Il cauſoit ou des ſueurs abondantes, ou il purgeoit facilement. J'ai donné ſouvent ce reméde avec un heureux ſuccès après deux ou trois ſaignées ; mais il ne m'a pas toujours réuſſi. S'il n'excite pas la ſueur après la premiére priſe, il faut le réiterer ſix heures après.

On emploie l'Encens extérieurement dans les fumigations de la tête pour les catarrhes, le vertige, le corryza, comme auſſi pour la chûte de l'anus ; & dans ce dernier cas, la fumigation ſe fait dans une chaiſe percée. Il eſt utile pour les plaies de la tête & des nerfs : il

remplit les ulcéres de chair, & il les fait cicatriſer. C'eſtpourquoi on le mêle dans pluſieurs Onguens & Emplâtres vulneraires, & conſolidans.

L'huile que l'on diſtille de l'Encens, paſſe chez quelques-uns pour un reméde très-efficace pour la phthiſie.

On prépare encore avec l'Encens une liqueur *per deliquium*: on met de l'Encens en poudre dans un blanc d'œuf cuit & chaud, que l'on place dans un cellier: car l'Encens ſe réſout en une liqueur qui eſt bonne pour ôter les taches du viſage, & remplir les cavités des cicatrices.

Matthiol recommende un reméde fait avec l'Encens, comme très-excellent contre la chaſſie & la rougeur des yeux. On le prépare ainſi: On met au bout d'un ſtilet un grain d'Encens, on l'allume à une bougie, & on l'éteint dans ℥iv. d'Eau Roſe; on recommence trente fois la même choſe: enſuite on paſſe cette eau au travers d'un linge blanc; & on en frote les coins des yeux avec une plume, le ſoir lorſque le malade eſt prêt de ſe coucher. Mais ſi la rougeur & les larmes ſont accompagnées d'une violente douleur, on ajoute une égale quantité de lait de femme.

Dioſcoride croit que l'uſage interne immoderé

immoderé de l'Encens n'eſt pas ſans danger : car il aſſure que ſi on en avale lorſqu'on ſe porte bien, il excite la folie. Mais Galien & les autres Médecins gardent un profond ſilence ſur ce danger de l'Encens, & on ne découvre rien de nuiſible dans l'uſage que l'on en fait tous les jours.

℞. Encens en poudre, 3ß.
Fleurs de Soufre, 3j.
Mettez-les dans ſ. q. de Gingembre confit, ou dans de la Conſerve d'Ache. F. un bol pour l'aſthme.

℞. Encens mâle, 3j.
Trochiſques d'Agaric, ʒiv.
M. avec du ſuc d'Hyſſope. F. dix pilules, contre la toux qui vient de pituite ou de catarrhe. Le malade n'en prendra qu'une tous les ſoirs à l'heure du ſommeil.

℞. Encens, Maſtic, ana 3ij.
Bol d'Arménie, 3j.
Corail rouge pp. Corne de Cerf brûlée, ana 3ß.
Pierre Hématite, ʒij.
Toutes ces drogues étant bien pulvériſées, on les mêlera enſemble, & on en fera une poudre, dont la doſe eſt 3jß. dans la dyſſenterie.

On emploie l'Encens dans la Poudre de

Sperniole, de *Crollius*; la Thériaque, le Mithridat, les Trochisques de Karabé, les Pilules de Cynoglosse, les Pilules contre la gonorrhée, de *Charas*; l'Onguent Martiatum, le Mondificatif de Résine, les Emplâtres de Bétoine, divin, céphalique, diaphorétique, de Charpy, d'Oxicroceon, contre la rupture, pour les fractures, de Grenouilles avec le Mercure, styptique, de *Charas*.

Autrefois on avoit coutume d'apporter avec l'Encens, l'écorce de l'arbre de l'Encens, qui a la même vertu que cette Résine, mais qui est plus astringente; elle n'est plus en usage aujourd'hui.

Il y a une autre chose que quelques-uns appellent *Ecorce de l'Encens*, ou *Parfum*, ou *Encens des Juifs*; parcequ'ils s'en servoient souvent dans leurs temples. C'est une masse séche, un peu résineuse, rougeâtre, en écorce, qui a l'odeur pénétrante du Storax liquide, faite des écorces de l'arbre appellé *Rosa Mallas*, que l'on fait bouillir, & que l'on exprime après que l'on en a tiré le Storax liquide. Nous avons parlé de cet arbre à l'*article du Storax*. Cette écorce ne sert que pour brûler.

ARTICLE X.

De la Sandaraque.

LE mot *Sandaracha* a été donné à trois différentes ſubſtances : 1°. à une certaine eſpéce d'Arſenic rouge que les Grecs appelloient Σανδαραχη ; c'eſt pourquoi on l'appelle à préſent *Sandaraque des Grecs*, pour la diſtinguer des autres eſpéces : 2°. à la Réſine du Geniévre, que les Arabes appellent *Sandarach* ou *Sandarax*, & que leurs interprétes ont appellé *Sandaraque des Arabes* : 3°. à une ſubſtance qui tient le milieu entre le Miel & la Cire, que l'on trouve ſouvent à part dans les endroits vuides des ruches ; & c'eſt la nourriture des abeilles lorſqu'elles travaillent : & on l'appelle *Sandaracha*, *Erithàce* & *Cærinthus*, comme Pline le rapporte. Cette derniére eſpéce n'eſt point en uſage, & elle n'eſt point connue dans les Boutiques. Nous avons déja parlé de la premiére eſpéce qui eſt la Sandaraque des Grecs, ou la Sandaraque minérale. Nous parlerons ici de la Sandaraque des Arabes.

Ainſi la Sandaraque, le Vernix, la

Gomme ou Réſine de Genévrier, SANDARACHA, VERNIX, & GUMMI JUNIPERINUM, *Off.* Κόμμι Αρκευθίδος, *Græc.* SANDARAX, *Arab.* eſt une ſubſtance réſineuſe, ſéche, inflammable, tranſparente; d'un jaune pâle ou citrin, en gouttes ſemblables au Maſtic; d'un goût réſineux; d'une odeur pénétrante & ſuave, quand on la brûle; qui ne ſe diſſout pas dans l'eau, mais ſeulement dans l'huile ou l'eſprit-de-vin. On eſtime celle qui eſt brillante, tranſparente, jaunâtre. On nous l'apporte des côtes d'Afrique par Marſeille.

Cette Réſine découle d'elle-même dans les pays chauds, ou par les inciſions que l'on fait à l'écorce du Genévrier en arbre, & du Cédre qui s'appelle *Cedrus baccifera.* La Sandaraque qui découle de ce Cédre, a une odeur un peu plus ſuave quand on la brûle; & c'eſt pourquoi elle eſt plus eſtimée: mais on en trouve très-rarement dans les Boutiques.

Le grand Genévrier ou le Genévrier en arbre, JUNIPERUS VULGARIS ARBOR, *C. B. P.* ne différe du Genévrier ordinaire, ou du petit Genévrier, que par la grandeur & par le pays où il naît. Car ſouvent il eſt ſeulement garni d'une grande quantité de branches: quelquefois il a la hauteur d'un arbre. Son tronc cepen-

dant n'eſt pas fort gros. Son écorce eſt raboteuſe, rougeâtre, & tombe par lambeaux; ſon bois eſt dur, auſſi un peu rougeâtre, ſurtout lorſqu'il eſt ſec : il a une odeur agréable de Réſine. Ses rameaux ſe partagent en un grand nombre de tiges garnies de feuilles très-pointues, très-étroites, roides, piquantes, luiſantes, & toujours vertes. Aux mois d'Avril & de May, il ſort des aiſſelles des feuilles, des chatons longs de deux ou trois lignes, panachés, de couleur de pourpre & de ſafran, formés de pluſieurs écailles, dont le bord inférieur eſt garni de trois ou quatre véſicules, remplies d'une pouſſiére dorée & très-fine. Ces fleurs ſont ſtériles. Les fruits naiſſent en grand nombre ſur les autres eſpéces de Genévrier, qui n'ont point d'étamines. Ces fruits ſont des bayes ſphériques, deux fois plus groſſes qu'un grain de Poivre, avec une eſpéce de nombril à trois ſillons, vertes d'abord, noires quand elles ſont mûres, & couvertes d'une pouſſiére bleue, remplies d'une pulpe rouſsâtre ; d'un goût âcre, aromatique, réſineux, doux. Ces bayes contiennent chacune trois oſſelets oblongs, anguleux, durs, renfermant une graine oblongue ; & chacun de ces oſſelets eſt garni d'une véſicule pleine d'un

ſuc réſineux. Ces fruits ne ſont mûrs qu'à la ſeconde année ; de ſorte que l'on voit quelquefois ſur le même arbre les fruits de trois différentes années. Il y a quelques eſpéces de Genévrier en arbre, dont les bayes ne ſont pas ſphériques, mais oblongues & arrondies : dans d'autres les bayes ſont rouſsâtres.

Le Genévrier eſt commun dans tous les pays de l'Europe ; il croît dans les forêts & ſur les montagnes. Toutes les parties du Genévrier ſont odorantes & employées en Médecine ; ſavoir, les racines, le bois, les feuilles, les bayes, & la réſine : nous en parlerons ailleurs ; il ne s'agit ici que de la Réſine.

Le Cédre, Cedrus baccifera prima, ſeu Cedrus folio Cupreſſi, major, fructu flaveſcente, *C. B. P.* 487. Oxycedrus Lycia, *Dod. Pempt.* 853. eſt un petit arbre, haut de trois coudées, d'une odeur agréable de Cyprès. Son tronc eſt tortu, garni de pluſieurs rameaux fléxibles & plians, couvert d'une écorce raboteuſe. Ses feuilles ſont petites, charnues, compoſées de pluſieurs rangs de quatre feuilles jointes enſemble, de même que dans le Cyprès. Ses fleurs ſont ſemblables à celles du Genévrier ordinaire, jaunes, attachées à l'extrémité des rameaux com-

me dans le Cyprès, & ſtériles. Les fruits naiſſent ſur d'autres branches de ce même arbre. Ce ſont des bayes de la groſſeur de celles du Myrthe, ou même plus grandes, ſphériques, ſemblables en quelque façon, par leurs petites tubéroſités, à des cones de Cyprès, vertes d'abord, enſuite tirant ſur la couleur de pourpre; qui s'amolliſſent un peu en meuriſſant; d'un goût & d'une odeur ſemblables aux bayes de Geniévre; renfermant trois, quatre ou même un plus grand nombre de petits oſſelets, canelés, oblongs, réſineux, remplis d'une graine oblongue, blanche, ſemblable en quelque maniére à celle du Ris. Cet arbriſſeau fleurit au Printems, & conſerve long-tems ſon fruit verd, de même que le Genévrier. Quand il eſt nouvellement élevé de ſa ſemence, & encore tendre, ſes feuilles ſont entiérement différentes; car elles reſſembleroient aux feuilles du Genévrier, ſi elles n'étoient plus courtes & un peu plus molles. Mais lorſqu'il a trois ou quatre ans, il commence à porter des feuilles rondes, & ſemblables à celles du Cyprès; de ſorte que les rameaux inférieurs ſont chargés de feuilles piquantes & pointues; & les rameaux ſupérieurs, de feuilles obtuſes & arrondies.

Cette plante donne d'elle-même dans les pays chauds, de la Réſine fort ſemblable à celle du Genévrier. Elle croît dans le Languedoc & dans les Alpes.

Dans l'analyſe chymique, de ℔ij. de Sandaraque diſtillées dans la cornue il eſt ſorti ℥ij. ʒiij. gr. xviij. de flegme limpide, acide, & de l'odeur du Geniévre: ʒvij. gr. lx. de flegme rouſsâtre, ſoit acide, ſoit urineux: ℥xvj. ʒij. gr. lxx. d'huile rouſsâtre, tranſparente, fluide: ℥vj. ʒvij. gr. ij. d'huile plus épaiſſe & de la conſiſtence du Miel.

La maſſe noire qui eſt reſtée au fond de la cornue, peſoit ℥ij. ʒiv. gr. xviij. laquelle étant calcinée dans un creuſet pendant 12. heures, a laiſſé ʒiv. de cendres brunes, dont on a retiré par la lixiviation gr. iv. de ſel fixe ſalé. La perte des parties dans la diſtillation a été de ℥ij. ʒvj. gr. xlviij. & dans la calcination, de ℥ij. gr. xviij.

On voit par cette analyſe, que la Sandaraque approche du Maſtic; qu'elle contient cependant plus de ſel Ammoniacal, & que ſes parties huileuſes ſont plus ſubtiles.

On attribue à la Sandaraque preſque les mêmes vertus qu'au Maſtic. On l'emploie cependant plus rarement pour

l'intérieur du corps. La doſe eſt depuis ℈j. juſqu'à ʒj. Priſe intérieurement, elle guérit les hémorragies & les vieilles diarrhées, elle déterge & conſolide les ulcéres internes. Appliquée extérieurement, elle arrête le ſang; elle guérit les plaies & les ulcéres putrides, elle adoucit les douleurs des membres; elle eſt d'un grand ſecours dans la réſolution des nerfs cauſée par des humeurs froides. On en recommende la fumigation pour les catarrhes. Diſſoute dans l'huile Roſat ou dans quelque autre huile, elle eſt utile pour les douleurs & les tumeurs des hémorrhoïdes, & c'eſt un puiſſant ſecours dans les crevaſſes des mains & des piés, produites par le froid.

℞. Sandaraque, ʒiij.
Maſtic, ʒj.
Benjoin, ʒß.
Succin rapé, ʒij.
M. F. un poudre, pour faire des fumigations dans les catarrhes & le coryza.

On emploie la Sandaraque dans l'Emplâtre diaphorétique & ſtyptique *de Charas*.

La Sandaraque s'appelle *Vernis à écrire*, parcequ'elle ſert à faire une poudre dont on frote le papier, pour l'empécher de

boire, & pour rendre les lettres plus belles. On s'en ſert auſſi pour préparer un Vernis liquide, en la faiſant diſſoudre dans l'huile de Lin, de Térébenthine, d'Aſpic, ou dans de l'Eſprit-de-vin; quoique l'on faſſe encore un autre Vernis liquide avec de la raclure de Succin diſſoute dans l'huile de Lin ou d'Aſpic.

Article XI.

Du Sang-Dragon.

Le Sang-Dragon, Sanguis Draconis, *Off.* Κιννάβαρις, *Dioſc.* Αἷμα Δρακοντος, *Græc. recent.* Alachnen, *Arab.* eſt une ſubſtance réſineuſe, ſéche, friable, qui ſe fond aiſément au feu, inflammable; d'un rouge foncé de couleur de ſang, lorſqu'elle eſt pilée; tranſparente, quand elle eſt étendue en lames minces; ſans goût & ſans odeur, ſi ce n'eſt lorſqu'on la brûle: car alors elle répand une odeur qui approche beaucoup de celle du Storax liquide.

On trouve dans les Boutiques deux ſortes de Sang-Dragon; ſavoir, le dur, qui eſt formé en grumeaux ou en petites maſſes de la longueur d'un pouce, & de

la largeur d'un demi-pouce, envelopées dans des feuilles longues, étroites presque comme celles de Jonc ou de Palmier : c'eſt ce que l'on appelle chez les Apoticaires *Larmes* ou *Gouttes de Sang-Dragon*. Il y en a auſſi en maſſes ou en pains, qui eſt moins pur, & mêlé d'écorces, de bois, de terre, ou d'autres corps hétérogénes. L'autre eſpéce de Sang-Dragon, que l'on trouve quelquefois dans les Boutiques, eſt fluide, mol, tenace, réſineux, inflammable, d'une couleur de ſang très-foncée. Lorſqu'on le brûle, il approche de l'odeur de celui qui eſt ſolide; il eſt cependant moins agréable. Il ſe ſéche avec le tems, & devient ſemblable à celui qui eſt ſolide.

On trouve auſſi très-ſouvent un faux Sang-Dragon dans les Boutiques, qu'il eſt très-facile de diſtinguer du véritable. Ce ſont des maſſes gommeuſes, rondes, applaties, d'une couleur rouge-brune & ſale, compoſées de différentes eſpéces de Gommes, auſquelles on donne la teinture avec du vrai Sang-Dragon, ou avec le bois du Bréſil. Ces maſſes ne s'enflâment point, mais elles font des bulles, & elles pétillent; elles s'amolliſſent & ſe diſſolvent dans l'eau, qu'elles rendent mucilagineuſe comme les Gommes:

on doit les rejetter entiérement. On estime le Sang-Dragon que l'on apporte en gouttes pures, brillantes, d'un rouge-brun, inflammables, envelopées dans des feuilles, & qui étant pulvérisées font paroître une couleur d'écarlate brillante.

Les anciens Grecs connoissoient ce suc résineux sous le nom de *Cinnabre*, comme nous l'avons déja dit à l'*article du Cinnabre & du Vif-Argent.* Ce mot de *Cinnabre* a été donné par abus à notre Cinnabre minéral, que les Grecs appelloient *Minium*: c'est par le même abus que l'on a donné peu-à-peu le nom de *Minium* à la Chaux rouge du Plomb.

Dans le tems de Dioscoride, quelques-uns pensoient que le suc dont nous parlons, étoit le sang desséché de quelque Dragon. Dioscoride à la vérité rejette ce sentiment; mais il ne dit pas ce que c'est que ce suc. Il y a long-tems que ceux qui ont écrit sur la Matiére Médicale, conviennent que ce suc découle d'un arbre.

Monard assure que cet arbre s'appelle *Dragon*, à cause de la figure d'un Dragon que la nature a imprimée sur son fruit. Mais ne peut-on pas dire que c'est à cause du nom de l'arbre, que l'on a cherché & imaginé cette figure de Dragon dans ce fruit? Quoi qu'il en soit,

les Botaniſtes font mention de quatre eſpéces de plantes qui portent le nom de Sang-Dragon des Boutiques.

La premiére eſpéce s'appelle DRACO ARBOR, *Cluſ. Hiſt.* 1. *C. B. P.* 505. PALMA PRUNIFERA, foliis Yuccæ, è qua Sanguis Draconis, Offic. *Commel. H. Amſtel.* C'eſt un grand arbre, qui reſſemble de loin au Pin : tant ſes rameaux ſont égaux & toujours verds. Son tronc eſt gros, haut de huit ou neuf coudées, partagé en différens rameaux, dénués de feuilles vers le bas & terminés à leur extrémité par un grand nombre de feuilles, longues d'une coudée, larges d'un pouce d'abord, diminuant inſenſiblement de largeur, & ſe terminant en pointe; partagées dans leur milieu par une côte épaiſſe & ſaillante, comme dans les feuilles d'Iris. Ses fruits ſont ſphériques, de quatre lignes de diamétre, jaunâtres & un peu acides ; ils contiennent un noyau ſemblable à celui du petit Palmier. Son tronc qui eſt raboteux, ſe fend en pluſieurs endroits, & répand dans le tems de la Canicule une liqueur, qui ſe condenſe en une larme rouge, molle d'abord, enſuite ſéche & friable ; & c'eſt le vrai & naturel Sang-Dragon des Boutiques. Cet arbre croît dans les Iſles Ca-

naries, ſurtout dans celle du Port-ſaint, près de Madére.

La ſeconde eſpéce eſt appellée Palma Amboinensis Sanguinem Draconis fundens altera, foliis & caudice undique ſpinis longis, acutiſſimis, nigris armata, *D. Sherard. Dale Pharmacol. ſuppl.* Arundo farcta Indiæ orientalis, Sanguinem Draconis manans, *Hiſt. Oxon.* Palma-pinus, ſive conifera, *J. B.* 1. 398. Arundo Rotang, *Bont.* Rotani Dsjerenang, *Ind.* Arundo farcta ſeu Palma conifera spinosa, *Kæmpfer. Amœn. exot.* 552. Cet arbre eſt haut de trois toiſes tout au plus, hériſſé de toute part d'épines d'un brun foncé, droites, longues preſque d'un pouce, applaties & minces. Son tronc s'éleve juſqu'à la hauteur de trois aulnes, de la groſſeur du bras; ſimple, droit, jaunâtre, garni d'épines horiſontales fort nombreuſes vers le bas: il eſt noueux par des intervales d'un empan, & ſes nœuds ne ſont pas apparens, étant entouré par les baſes des branches feuillées; elles forment un tuyau par leur baſe, & naiſſent chacune d'un nœud, de maniére que la branche feuillée inférieure embraſſe toujours par le bas celle qui eſt au deſſus; ce qui fait que ſes nœuds ne paroiſſent

pas, à moins qu'on en ôte ces enveloppes. Ces baſes de branches feuillées ou ces eſpéces de tuyaux forment la plus grande partie de la ſurface extérieure du tronc; car lorſqu'elles ont été enlevées, on voit la partie intérieure & médullaire du tronc dont la ſurface eſt luiſante, de couleur brune, d'une ſubſtance mollaſſe, fibrée, plus ferme vers le ſommet, charnue, bonne à manger, ſans goût, & très-blanche. Ses branches feuillées ſont clair-ſemées & ſans ordre ſur le tronc, & plus rapprochées vers le ſommet: les plus extérieures ſont plus longues, comme dans les Palmiers; les intérieures qui naiſſent ſucceſſivement, ſont plus courtes & imparfaites. Les branches feuillées ſont longues d'une aune, garnies de feuilles rangées par paire de chaque côté, & nues à leurs partie inférieure. La côte de ces branches feuillées eſt liſſe, un peu applatie, plus épaiſſe à ſon origine, & inſenſiblement plus mince, verte en deſſus, pâle & jaunâtre en deſſous, creuſée en gouttiére de chaque côté, d'où partent les feuilles: elle eſt hériſſée d'épines courtes clair-ſemées, recourbées, jointes deux à deux comme des cornes. Les feuilles que les Botaniſtes appellent ordinairement des aîles, ſont comme celles du

Roſeau, vertes, longues d'une coudée, larges d'un demi-pouce, terminées par une longue pointe, menues & pendantes, ayant quelques épines en deſſous, & trois nervures qui s'étendent dans toute la longueur, & dont celle du milieu eſt plus groſſe, & les deux autres plus greſles: d'où elles prennent autant de plis, & par où elles ſe rapprochent en ſe ſéchant.

Les fruits naiſſent d'une façon ſinguliére, ramaſſés en grapes ſur une tige qui vient de l'aiſſelle des branches feuillées, & qui ſur le tronc ſort à la diſtance d'une palme des branches feuillées. Ces grapes ſont renfermées dans une graine compoſée de deux feuillets oppoſés, minces, canelés, bruns, qui forment une longue pointe aiguë. L'un de ces feuillets eſt plus bas & plus externe; il a deux empans de longueur, & plus d'un pouce & demi de largeur; il eſt armé ſur le dos d'épines applaties, longues d'un pouce, & qui forment un angle droit: l'autre feuillet qui eſt plus haut, regarde le tronc; il eſt nud & plus court. La grape a neuf pouces de longueur, & eſt compoſée de quatre, cinq ou ſix petites grapes qui accompagnent la tige dans toute ſa longueur; & chaque petite grape ſe trouve ſéparée par d'autres feuillets ſemblables

aux précédens, insensiblement plus courts & plus étroits ; de sorte que les premiers embrassent & couvrent les derniers en maniére d'écailles. Ces grapes se divisent en branches ou pédicules courts, gros, fermes, courbés & posés près l'un de l'autre, & alternativement ils sont garnis de petites éminences écailleuses, & qui ne tombent pas, & ils portent chacun un fruit dont la base est formée de six découpures ou petits feuillets minces ; membraneuses, de couleur brune, (qui servoient de calyce à la fleur :) trois sont extérieures, très-courtes, larges & arrondies ; les autres s'élevent dans les intervales des précédentes, & sont plus longues, plus étroites & terminées en pointe.

Le fruit est arrondi, ovoide, plus gros qu'une Aveline, couvert d'écailles très-luisantes, rangées de façon qu'il représente un cone de Sapin renversé ; car les pointes des écailles supérieures couvrent les intervalles qui se trouvent entre les inférieures ; d'où il en résulte un arrangement régulier en échiquier. Le sommet de ce fruit est chargé de trois styles gresles, secs, un peu roides, & recourbés en dehors.

Les petites écailles sont très-menues,

un peu dures, collées fortement enſemble, de couleur de pourpre, dont les bords ſont bruns; terminées en angle droit par leur pointe: ſous ces écailles on trouve une membrane charnue, blanchâtre, qui envelope un globule charnu, d'un verd pâle avant ſa maturité, pulpeux, plein de ſuc, d'un goût de légumes, & fort aſtringent, qui ſe répand très-promtement de la langue aux gencives & à toute la bouche, & qui diſparoît auſſitôt. Bontius a tâché de donner une eſtampe de cette grape ſous le nom Malaïen du genre de *Rotang*, mais cette figure eſt defectueuſe & imparfaite. J. Bauhin en propoſe une preſque ſemblable, ſous le titre de *Palma-Pinus*. Mais ni l'un ni l'autre n'en ſavoient pas l'uſage.

Les Orientaux, les Malaïes, & les peuples de l'Iſle de Java tirent le ſuc réſineux du fruit de cet arbre de la maniére ſuivante, comme le rapporte Kæmpfer, *Amœn. exot.* On place les fruits ſur une claye poſée ſur un grand vaiſſeau de terre, lequel eſt rempli d'eau juſqu'à moitié. On place ſur le feu ce vaiſſeau légerement couvert; afin que la vapeur de l'eau bouillante amolliſſe le fruit, & le rende flaſque: par ce moyen la matiére ſanguine qui ne paroiſſoit pas dans

ce fruit coupé, en sort par cette vapeur chaude, & se répand sur la superficie des fruits. On l'enléve avec de petits bâtons, & on la renferme dans des follicules faites de feuilles de Roseau pliées, qu'on lie ensuite avec du fil, & que l'on expose à l'air, jusqu'à ce qu'elle soit desséchée.

D'autres tirent ce suc résineux par la simple décoction du fruit: ils le font bouillir, jusqu'à ce que l'eau en ait tiré tout le suc rouge; ils jettent ensuite le fruit, & ils font bouillir & évaporer cette eau, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un suc épais, qu'ils renferment pareillement dans des follicules.

La troisiéme espéce de Sang-Dragon s'appelle EZQUA-HUITL, seu SANGUINIS ARBOR, *Hernand.* 59. C'est un grand arbre, dit Hernandez, qui a les feuilles du Bouillon-blanc, grandes, & anguleuses: il en découle une liqueur appellée Sang-Dragon. Cet arbre croît dans la nouvelle Espagne.

La quatriéme espéce s'appelle DRACO ARBOR INDICA SILIQUOSA, Populi folio, ANGSANA vel ANGSAVA Javanensibus, *Commel. H. Med. Amst. rarior.* 213. Cet arbre qui croît dans Java, & même dans la ville de Batavia, est grand; son

bois eſt dur, & ſon écorce rougeâtre. Ses feuilles ſont placées ſans ordre, portées par des queues longues & greſles; elles ſont ſemblables aux feuilles du Peuplier, mais plus petites, longues de deux pouces, larges à peine d'un pouce & demi, pointues, molles, liſſes, luiſantes, d'un beau verd-gai qui tire ſur le jaune, d'un goût inſipide. Ses fleurs ſont petites, jaunes, odorantes, un peu améres. Ses fruits ſont portés par de longs pédicules; ils ſont d'une couleur cendrée, durs, ronds, applatis, & cependant convéxes des deux côtés dans leur milieu, membraneux à leur bord, garnis de petites côtes ſaillantes. Chaque fruit contient deux ou trois graines oblongues, recourbées, rougeâtres, dures, liſſes, luiſantes, qui reſſemblent un peu à des reins ou à des petits Haricots. Commelin aſſure que ce fruit ne reſſemble pas mal à celui que Monard a décrit, ſur lequel il dit que la nature a imprimé la figure d'un petit Dragon. Car quand on enléve la peau extérieure, on voit pluſieurs veines diſtribuées & entrelaſſées; de ſorte qu'il ſemble que l'on voye un Dragon, tel qu'on a coutume de ſe l'imaginer en regardant la flamme du feu, les nuées & autres choſes ſemblables. Quand on fait une in-

cision au tronc ou aux branches de cet arbre, il en découle une liqueur qui se condense aussitôt en des larmes rouges, que l'on nous apporte en globules enveloppés dans du Jonc.

Je ne puis dire en quoi consiste la différence des sucs que l'on tire de ces différentes plantes, si toutefois il y en a quelqu'une; car on ne distingue point ces sucs dans les Boutiques.

Le vrai Sang-Dragon ne se dissout point dans l'eau, mais dans l'Esprit-de-vin & dans les substances huileuses. La fumée qu'il répand, lorsqu'on le brûle, est un peu acide, & comme celle du Benjoin. C'est une Résine composée de beaucoup d'huile grossiére & d'un sel acide, mêlés ensemble: elle contient peu de parties volatiles huileuses, comme on peut le conclure de ce quelle n'a ni goût, ni odeur.

Le Sang-Dragon a une vertu incrassante, dessicative & astringente; & on l'emploie avec utilité intérieurement depuis ʒß. jusqu'à ʒj. pour la dyssenterie, les hémorragies, les flux de ventre violens, & les ulcéres internes. Appliqué extérieurement, il dessèche les ulcéres, il agglutine les lévres des plaies, il affermit les dents ébranlées, & il fortifie les gencives.

℞. Sang-Dragon, Corail rouge, ana ʒj.
M. F. une poudre, que l'on partagera en ſix priſes, dont on en donnera une de quatre heures en quatre heures, ou de ſix heures en ſix heures, dans les crachemens de ſang, ou les hémorragies.

℞. Sang-Dragon, ʒj.
Cryſtaux d'Alun de Roche, ʒij.
Conſerve de Roſes rouges, ʒiij.
M. F. un Electuaire, dont la doſe eſt ʒj. que l'on réiterera de quatre heures en quatre heures dans les grandes hémorragies.

℞. Sang-Dragon, Corail rouge, Terre du Japon, Bol d'Arménie lavé, ana ʒß.
Conſerve de Coings. ſ. q.
M. F. un Electuaire pour la dyſſenterie.

℞. Sang-Dragon, ʒiij.
Camphre, ʒij.
Térébenthine de Veniſe, ʒij.
M. F. des Pilules pour la gonorrhée; la doſe eſt ʒß.

On emploie le Sang-Dragon dans la Poudre dyſſentérique, & les Pilules pour arrêter la gonorrhée, de *Charas*; l'Emplâtre ſtyptique, celui pour l'encloüeure de pié de cheval, & celui d'Albâtre, *du même Auteur.*

Les Peintres s'en ſervent pour faire un Vernis rouge, dont on a coutume de peindre les boëtes, & les petits coffres de la Chine.

ARTICLE XII.

Du Storax ſolide.

IL y a deux ſortes de Storax dans les Boutiques; ſavoir, le liquide, & le ſolide : ils ſont différens, & tirent leur origine de différens arbres. Nous avons déja parlé du liquide ; il s'agit à préſent du Storax ſolide.

Le Storax, STYRAX SOLIDUS, vel STORAX, *Off.* Στύραξ, *Dioſc. & Græc. veter.* ASTARAC, vel ASTORAC & LEBNI, *Avicen.* eſt une ſubſtance réſineuſe, dont les anciens Grecs ont diſtingué deux eſpéces, & qui ſont encore diſtinguées à préſent dans les Boutiques; ſavoir, le Storax Calamite, & le Storax ordinaire ou en maſſes.

Le Storax Calamite, ou en larmes, STYRAX CALAMITA, *Off.* Στύραξ Καλαμίτης, *Græc.* eſt une ſubſtance réſineuſe, brillante, ſolide, un peu graſſe, qui s'amollit ſous les dents, compoſée de grumeaux ou de miettes blanchâtres & rouſ-

sâtres ; d'un goût réſineux, un peu âcre, agréable ; d'une odeur très-pénétrante, ſurtout lorſqu'on le jette ſur les charbons; qui ſe fond auſſitôt au feu ; qui s'enflâme lorſqu'on l'approche de la flamme, & qui forme une lueur très-claire.

On l'apportoit autrefois de Pamphilie dans des Roſeaux, ſelon le témoignage de Galien ; c'eſt pourquoi on l'a appellé Calamite : il étoit très-eſtimé.

Le Storax commun, ou en maſſes, la Réſine du Storax, STYRAX VULGARIS, ſeu in glebas compactus, *Off.* STYRAX RUBER, *Quorumd.* eſt une ſubſtance en maſſes ; réſineuſe, d'un jaune rougeâtre ou brun ; brillante, graſſe, un peu gluante, qui jette comme une liqueur mielleuſe ; parſemée de quelques miettes blanchâtres, & qui a le même goût & la même odeur que le Storax Calamite.

Ces deux eſpéces de Réſine ne différent pas l'une de l'autre. La premiére eſpéce eſt la larme du Storax, qui découle goutte à goutte des petites fentes ou des inciſions de cet arbre, & qui a été ſechée auſſitôt & recueillie promtement. L'autre eſt un ſuc qui coule plus abondamment de plus grandes inciſions, qui ne s'épaiſſit qu'après beaucoup de tems ; de ſorte que le contact de l'air chaud

chaud la rend rouſſe ou noire, avant qu'elle ſe ſéche.

On choiſit les larmes du Storax ou les morceaux qui ſont purs, brillans, odorans, ſans être mêlés d'aucune ſciure de bois ou d'autres ordures. On nous apporte le Storax de la Syrie & des autres pays des Indes, par Marſeille.

Enfin on vend dans les Boutiques une certaine ſciure de bois un peu réſineuſe, qui a l'odeur du Storax, que l'on appelle *Sarrilles* du Storax. Elle eſt inutile pour la Médecine, & on doit la rejetter.

Quelques Arabes, & ſurtout Sérapion, confondent le Storax liquide, qu'ils appellent *Miha*, dont nous avons deja parlé, avec le Storax ſolide ou le Storax des Grecs. Cependant Avicenne les a diſtingués, en parlant du Storax liquide ſous le nom de *Miha*, & du Storax ſec ou des Grecs, tantôt ſous le nom d'*Aſtorac*, tantôt ſous celui de *Lebni*.

P. Eginette, Nicolas Myrepſe, & quelques Grecs font mention d'un certain Storax *Stacte*, que pluſieurs perſonnes regardent comme une Réſine particuliére & bien différente du Storax: d'autres au contraire croient que ce n'eſt autre choſe que la Réſine liquide du Storax, que l'on a ramaſſée & recueillie avant qu'elle fût

ſéche, dont Dioſcoride a fait mention. Peut-être auſſi que les Grecs ont donné ce nom au Storax liquide, ou au *Miha* des Arabes. Il eſt fort difficile de décider cette queſtion, qui eſt d'ailleurs de peu de conſéquence.

L'arbre d'où découle le Storax, s'appelle STYRAX FOLIO MALI COTONEI, *C. B. P.* 452. *I. R. H.* 598. Il eſt de la grandeur d'un Olivier, & ſe trouve dans les forêts de la Provence, autour de la *Chartreuſe de Monrieu*, *à Baugencier*, *à Soliers*, & entre la Sainte-Baume & Toulon. Il reſſemble au Coignaſſier par ſon tronc, ſon écorce, & ſes feuilles; leſquelles naiſſent alternativement, & ſont arrondies & terminées en pointes; longues d'un pouce & demi, & un peu moins larges; vertes & luiſantes en deſſus, blanches & velues en deſſous. Ses feuilles viennent ſur les nouvelles branches, quatre, cinq, ou ſix enſemble: elles ſont blanches, odorantes, ſemblables aux fleurs de l'Oranger, mais d'une ſeule piéce; formant un tuyau court par le bas, & découpées en maniére d'étoile par le haut en cinq ou ſix quartiers, d'un demi-pouce de longueur, aigus, larges de deux lignes. Leur calyce eſt creux en forme de petite cloche, long de deux lignes; & leur piſ-

tile est arrondi & attaché à la partie postérieure de la fleur en maniére de clou, & devient un fruit de la grosseur & de la figure d'une Noisette : il est blanchâtre, charnu, douceâtre dans le commencement, ensuite un peu amer ; il contient un ou deux noyaux très-durs, lisses, luisans, d'un rouge-brun, qui renferment une amande blanche, grasse, huileuse ; d'une odeur qui approche beaucoup de celle de la Résine de Storax, & d'un goût âcre & désagréable. Ces arbres ne donnent que très-peu ou point du tout de Résine en Provence ; mais on en retire beaucoup de ceux qui viennent dans les pays plus chauds. Le Storax dont on se sert dans les Boutiques, est tiré des arbres qui naissent en Syrie & en Cilicie.

Dans l'analyse chymique, de ℔ij. de Storax pur il est sorti ℥ij. ʒvij. gr. xlviij. de flegme limpide, roussâtre, acide, d'une odeur résineuse de Storax : ℥j. ʒv. gr. xxxvj. d'huile essentielle, limpide, roussâtre : ℥ij. ʒij. d'huile épaisse, de la consistence du Miel, mêlée avec un sel essentiel, volatil, ou semblable aux fleurs salines de Benjoin : (trois ou quatre jours après, cette substance butireuse s'est presque toute fondue en huile.) Enfin il est

ſorti ℥iij. ʒiij. d'huile fluide, rouſſe, un peu empyreumatique.

La maſſe noire qui eſt reſtée dans la cornue, peſoit ℥ix. ʒv. laquelle étant calcinée dans le creuſet pendant 20. heures, de noire qu'elle étoit, eſt devenue rouſſe ; & elle peſoit ℥j. ʒiv. On en a retiré par la lixiviation vij. gr. de ſel fixe ſalé. La quantité des parties qui ſe ſont perdues dans la diſtillation, a été du poids de ℥iv. gr. lx. & dans la calcination, de ℥viij. & ʒj.

On voit par-là que le Storax eſt une Réſine compoſée d'une grande quantité d'huile groſſiére, d'une moindre quantité d'huile plus fine, d'une portion médiocre de ſel acide, & de peu de terre & de ſel alkali. Il contient moins de ſel eſſentiel volatil, que le Benjoin, & plus d'huile tenue.

Le Storax eſt un peu plus pénétrant que le Benjoin, parcequ'il contient plus d'huile très-ſubtile : cependant il eſt moins déterſif, parcequ'il contient moins de ſel eſſentiel. Ainſi, quoiqu'on puiſſe l'employer utilement dans l'aſthme humoral & la toux opiniâtre, pour diſſiper l'engorgement des poumons, & pour réſoudre leurs tubercules, cependant on lui préfere le Benjoin comme plus efficace.

On recommende le Storax à cauſe de ſa douce odeur, pour fortifier le cerveau, pour récréer les eſprits animaux, & pour en calmer les mouvemens déreglés : c'eſt pourquoi on l'emploie utilement dans les antidotes cordiales. Il réſiſte aux poiſons qu'on dit qui nuiſent par leur vertu rafraîchiſſante ; quoique l'on y découvre une vertu anodine, par laquelle il appaiſe les douleurs de tête & la toux invéterée, en adouciſſant l'acrimonie des humeurs par ſes parties huileuſes. C'eſt par ces mêmes parties qu'il eſt utile pris intérieurement à la doſe de ℈ß. juſqu'à. ʒß. dans l'enrouëment, dans la péſanteur & les fluxions de la tête : extérieurement en fumigation, il fortifie la tête, il eſt utile dans le vertige & les catarrhes : appliqué ſur la région de l'eſtomac, il le fortifie & aide la digeſtion ; il remédie à la paralyſie, & aux douleurs qui viennent de froid. On l'emploie fréquemment avec le Benjoin, pour faire des parfums & des fumigations.

℞. Storax Calamite, Benjoin, ana ℈j.
Jus de Réglisſe, ℈ß.
Laudanum, gr. ß.
Elixir des Propriétés, ſ. q.
M. F. des Pilules, que l'on donnera à l'heure du ſommeil dans le mal de

tête, le coryza, les catarrhes & la toux invéterée.

℞. Storax, ʒß.
Baume du Pérou, ʒß.
M. F. un liniment, pour froter les membres paralytiques, ou qui ſont attaqués de rhumatiſme.

On prépare avec le Storax une huile odorante très-ſuave, en le macérant dans ſ. q. d'eau commune pendant trois jours, en diſtillant d'abord l'eau, enſuite une huile jaune. Cette huile eſt excellente pour les ulcéres internes, & ſurtout pour ceux de la poitrine: on en donne huit ou dix gouttes pour une doſe.

On peut faire des fleurs de Storax comme l'on en fait de Benjoin, & qui ont la même efficacité: mais elles ſont peu uſitées On fait auſſi une teinture de Storax par le moyen de l'Eſprit-de-vin de la même maniére que la teinture de Benjoin, & qui eſt propre pour les mêmes choſes.

On emploie le Storax dans la Poudre de Joie, de *Charas;* la Poudre céphalique odorante, la Thériaque, le Mithridat, le Diaſcordium, les Trochiſques d'Alipte muſqués, le Baume apoplectique, l'Onguent ou Pommade des Boutiques, l'Onguent Martiatum, l'Emplâtre céphali

que, & ſtomachique, de *Charas*; & dans les Trochiſques, Paſtilles ou Oiſelets de Chypre, du *même Auteur*.

ARTICLE XIII.

De la Tacamaque.

LA Tacamaque, TACAMAHACA, *Off.* eſt une ſubſtance réſineuſe, ſéche, d'une odeur pénétrante, dont on trouve deux eſpéces dans les Boutiques. L'une qui eſt plus excellente, que l'on appelle communément *Tacamaque ſublimée*, ou *en coque*, eſt une Réſine concréte, graſſe cependant & un peu molle, pâle, tantôt jaunâtre, tantôt verdâtre, que l'on recueille dans des coquilles faites de fruits de Cucurbite, & que l'on couvre de feuilles; d'une odeur aromatique, très-pénétrante & très-ſuave, qui approche de celle de la Lavande & de l'Ambre gris; d'un goût réſineux, aromatique. On en trouve très-rarement dans les Boutiques.

L'autre eſpéce eſt la Tacamaque vulgaire, qui eſt en grains, ou en morceaux blanchâtres, jaunâtres, rouſsâtres, verdâtres, ou de différentes couleurs, à demi tranſparens; d'une odeur pénétrante, qui approche de l'odeur de la premiére eſpéce,

mais qui eſt moins agréable. Les Eſpagnols l'ont apportée les premiers de la nouvelle Eſpagne en Europe ; auparavant elle étoit entiérement inconnue. On en recueille auſſi dans d'autres Provinces de l'Amérique, & dans l'Iſle Madagaſcar.

L'arbre d'où découle cette Réſine ou par elle-même, ou par l'inciſion que l'on fait à ſon écorce, s'appelle Arbor Populo similis resinosa altera, *C. B. P.* 430. Tecomahaca, *Hernand.* 55. Tacamahaca foliis crenatis, lignum ad ephippia conficienda aptum, *Pluk. Phyt.* C'eſt un grand arbre qui reſſemble un peu au Peuplier ; il a beaucoup d'odeur. Ses feuilles ſont arrondies, médiocres, terminées en pointe & dentelées. Les Auteurs ne font aucune mention de ſes fleurs. Ses fruits naiſſent à l'extrémité des menues branches ; ils ſont petits, arrondis, de couleur fauve, & renferment un noyau qui différe peu de celui de la Pêche. Il découle naturellement de cet arbre des larmes réſineuſes pâles, qui par leur odeur & la fineſſe de leurs parties forment la plus excellente Tacamaque : mais le ſuc réſineux qui découle des inciſions de l'écorce, prend différentes couleurs ſelon les différentes parties de l'écorce, ſur leſ-

quelles il se répand ; & étant épaissi par l'ardeur du soleil, il forme des morceaux de Résine, tantôt jaunes, tantôt roussâtres, & tantôt brunes & panachés de paillettes blanchâtres : mais on préfére la premiére.

Dans l'analyse chymique, ℔ij. de Tacamaque ont donné ʒiij. ʒv. de flegme, qui d'abord avoit une agréable odeur, & qui étoit un peu acide, ensuite moins odorant, & d'un goût acide & piquant : ʒij. ʒv. gr. liv. d'huile limpide, roussâtre & fluide : ʒxij. ʒj. gr. xxxvj. d'une huile plus épaisse, ou de la consistence du Miel, & de couleur brune : ʒvij. ʒij. gr. liv. d'une huile concréte, & de la consistence du Beurre.

La masse noire qui est restée dans la cornue, pesoit ʒij. ʒiij. gr. xlvij. laquelle étant calcinée dans un creuset pendant 15. heures, n'a laissé que ʒj. de cendres d'un brun-rougeâtre, & dont on n'a tiré aucun sel fixe. La perte des parties dans la distillation a été de ʒiij. ʒv. gr. xxv. & dans la calcination, de ʒij. ʒij. gr. xlvij.

On voit par-là, que cette Résine contient beaucoup de sel acide, mais subtil, uni avec une huile tenue, une médiocre portion d'huile plus épaisse, très-peu ou point du tout de terre ; & c'est pour cela que

cette Réſine a des parties très-fines, ſi bien mêlées avec des parties groſſiéres, qu'il en réſulte un compoſé d'une odeur très-pénétrante.

On emploie rarement la Tacamaque intérieurement. Quelques-uns la recommendent pour les maladies de la poitrine: mais on en fait un fréquent uſage extérieurement. On la preſcrit utilement pour appaiſer quelque douleur que ce ſoit des parties externes, ſurtout celles qui viennent d'humeurs froides & de vents: elle réſout & fait meurir les tumeurs; elle détourne les fluxions des yeux & des autres parties du viſage, étant miſe ſur un linge en forme d'Emplâtre, & appliquée ſur les temples ou derriére les oreilles; ou en fumigation, & on en reçoit l'odeur par les narines. Appliquée ſur le nombril, elle appaiſe la paſſion hyſtérique, & les ſuffocations de la matrice: ſi on en met ſur la région de l'eſtomac, elle le fortifie, elle aide la digeſtion, elle diſſipe les vents, & excite l'appétit. Potérius ſurtout la vante comme un ſpécifique éprouvé dans les douleurs de l'eſtomac. Michaelis s'en ſervoit heureuſement dans les fiévres malignes, lorſque les malades ſe plaignoient d'anxiété. Etmuller en recommende l'Emplâtre, pour appaiſer le vomiſſement.

Appliquée ſur la tête, elle en diminue le mal, & empêche les catarrhes: elle eſt utile dans les plaies des nerfs, des tendons & des articulations. Hocſteterus rapporte *dans ſes Obſervations*, qu'il a guéri de la ſurdité, en appliquant un Emplâtre de Tacamaque ſur la tête, après l'avoir fait raſer.

℞. Tacamaque, ℥j ß.
Storax Calamite, ℥ß.
Huile de Noix muſcade, ſ. q.
M. F. un Emplâtre, pour appliquer ſur l'eſtomac lorſqu'il eſt douloureux & foible, & dans les douleurs de colique.

℞. Tacamaque, Labdanùm, ana ℥ß.
Caſtoreum, ℥ß.
Huile de Succin, ſ. q.
M. F. un Emplâtre, pour appliquer ſur l'ombilic, dans la paſſion hyſtérique & la ſuffocation de la matrice.

℞. Tacamaque, Caragne, ana q. v.
Diſſolvez dans ſ. q. d'huile eſſentielle de Lavande.
F. un liniment, dont on frotera les parties attaquées de paralyſie ou de douleurs de rhumatiſme.

On emploie la Tacamaque dans l'Emplâtre céphalique odorant, de *Charas*,

dans les Emplâtres céphaliques, ſtomachiques, pour la matrice, *du même Auteur*; dans l'Emplâtre Diabotanum, de *Mr Blondel*; & dans l'Emplâtre de Maſtic, de la *Pharmacopée de Londres*.

DES SUCS GOMMEUX.

ARTICLE I.

De la Gomme Arabique, de celle du Sénégal, & de celle de notre Pays.

LA Gomme Arabique, GUMMI ARABICUM, *Off.* Κόμμι Ἀκακίας ἀκανθης, *Dioſc.* Κόμμι propriè dictum, & Κόμμι Θηβάικὸν, *Gal.* GUMMI BABYLONICUM, GUMMI SARRACENICUM, *Quorumd.* eſt un ſuc en grumeaux de la groſſeur d'une Aveline ou d'une Noix, & même plus gros, en forme de petite boule, quelquefois longs & cylindriques, de la figure des vers; d'autres fois tortillés, & imitant la figure d'une chenille repliée ſur elle-même; tranſparens, d'un jaune pâle, ou même entiérement jaunes, ou brillans; ridés ordinairement à leur ſuperficie,

fragiles & brillans en dedans, comme du verre : ils s'amollissent dans la bouche, & s'attachent aux dents ; ils donnent à l'eau dans laquelle on les dissout, une viscosité gluante, & sont sans goût. On apporte la Gomme Arabique, d'Egypte, d'Arabie, & des côtes d'Afrique.

On estime celle qui est blanche, ou d'un jaune pâle ; transparente, brillante, séche, qui n'est point souillée d'aucune ordure.

On en apporte aussi en morceaux plus grands, rousâtres, sordides, que l'on ne réserve que pour les méchaniques.

Il est assez constant que la Gomme proprement dite, la Gomme Thébaïque ou Egyptiaque des Grecs, la Gomme Arabique de Sérapion, est un suc gommeux qui découle d'un arbre épineux que l'on appelle *Acacia*.

Mais quelques-uns ont douté si la Gomme que l'on appelle aujourd'hui Gomme *Arabique* dans les Boutiques, est la même chose que la Gomme des Grecs ; ou si elle n'est pas plutôt la Gomme des Pommiers, des Cerisiers & des Pruniers. Mais toutes les Gommes que l'on nous apporte par Marseille, d'Egypte ou des côtes d'Afrique, ne peut être la Gomme de ces arbres ; puisqu'on ne les trouve point dans ces pays. D'ail-

leurs les Acacias se trouvent en abondance dans ces pays, & ils y donnent beaucoup de Gomme, comme Belon & P. Alpin le témoignent.

De plus, les fruits & les épines que l'on trouve dans les caisses de Gomme Arabique, sont des fruits des Acacias d'Egypte : d'où l'on peut conclure que si l'on ne retire pas cette Gomme de l'Acacia seulement, du moins on en retire la plus grande partie.

L'arbre d'où découle ce suc gommeux, s'appelle Acacia folio Scorpioides leguminosæ, *C. B. P.* 392. Acacia vera, *J. B.* 1. 429. Acacia sant Akakia, *P. Alpin. de Plant. Ægypt.* 15. Acacia Ægyptia, *Fab. Column. in Recch. observ.* 866. Acacia Ægyptiaca foliis Scorpioides leguminosæ, siliquis albis compressis, isthmo interceptis, floribus luteis, *H. Lugd. Bat.* C'est un grand arbre & fort branchu, dont les racines se partagent en plusieurs rameaux, & se répandent de tout côté, & dont le tronc a souvent un pié d'épaisseur, & égale en hauteur ou surpasse les autres espéces d'Acacia; il est ferme, garni de branches, & armé de fortes épines. Ses feuilles sont très-menues, conjuguées & rangées par paire sur une côte de deux pouces de lon-

gueur; elles ſont d'un verd obſcur, longues de trois lignes, larges à peine d'une ligne. Ses fleurs viennent dans les aiſſelles des côtes qui portent les feuilles, & ſont ramaſſées en un bouton ſphérique, porté ſur un pédicule d'un pouce de longueur: elles ſont de couleur d'or, & ſans odeur; d'une ſeule piéce, en maniére de tuyau greſle, renflé à ſon extrémité ſupérieure, & découpé en cinq quartiers. Elles ſont garnies d'une grande quantité d'étamines, & d'un piſtile qui devient une gouſſe, ſemblable en quelque façon à celle du Lupin, longue de cinq pouces plus ou moins, brune ou rouſsâtre, applatie, épaiſſe d'une ligne dans ſon milieu, plus mince ſur les bords, large inégalement, & rétrecie ſi fort par intervalle, qu'elle repréſente quatre, cinq, ſix, huit, dix, & un plus grand nombre d'eſpéces de paſtilles applaties, liées enſemble comme par un fil. Elles ont un demi-pouce dans leur plus grande largeur, & la partie intermédiaire a à peine une ligne: l'intérieur de chacune eſt rempli par une ſemence ovalaire, applatie, dure, mais moins que celle du Caroubier; de couleur de Chataigne, marquée d'une ligne tout-autour comme les graines de Tamarins, & envelopée d'une

espéce de mucilage gommeux, astringent, un peu acide & rousâtre. Cet arbre se trouve fréquemment en Egypte auprès du grand Cayre, selon le témoignage d'Augustin Lippi dans ses *lettres manuscrites à M. Fagon.*

On pile les gousses d'Acacia, lorsqu'elles sont encore vertes, pour en exprimer un suc, que l'on fait épaissir, & que l'on appelle *suc* d'Acacia, dont nous parlerons en son lieu.

Il découle des fentes de l'écorce, du tronc & des rameaux de l'Acacia une humeur visqueuse qui se durcit avec le tems; & c'est une Gomme qui n'est pas différente du suc gommeux qui découle de lui-même des Pruniers, des Pommiers, des Cerisiers, ou d'autres arbres de notre pays. Il se forme souvent des grumeaux de différente grandeur & de différente figure, quelquefois même en gouttes longues, cylindriques, recourbées, & de la figure des vers ou des chenilles: c'est ce qu'on appelle *Gomme vermiculaire*, que les anciens estimoient beaucoup, quoiqu'elle ne différe de l'autre que par la seule figure.

Dans l'analyse chymique, ℔ij. de Gomme Arabique choisie ont donné ʒiij. ʒv. de flegme limpide, sans goût & sans

odeur : ℥x. ʒiij. gr. liv. d'acide rouſsâtre : ℥j. ʒvj. gr. xxxvj. de liqueur alcaline : ℥j. ʒv. gr. xxiv. d'huile, ſoit ſubtile, ſoit épaiſſe.

La maſſe noire qui eſt reſtée dans la cornue, peſoit ℥vij. ʒv. laquelle étant calcinée dans un creuſet au feu de réverbére pendant 30. heures, a laiſſé ℥j. gr. xxxvj. de cendres griſes, dont on a retiré ʒiij. gr. xxxvj. de ſel fixe alkali.

La Gomme Arabique n'a ni goût, ni odeur: elle ſe diſſout dans l'eau, & non dans l'Eſprit-de vin, ou l'huile. Elle ſe change en charbon dans le feu ; elle ne s'y enflâme pas : par où il eſt clair qu'elle eſt compoſée d'un ſel ſalé, uni avec une huile groſſiére & une portion aſſez conſidérable de terre.

Par ſes parties mucilagineuſes elle adoucit la lymphe âcre, elle épaiſſit celle qui eſt trop tenue ; elle appaiſe le mouvement trop violent des humeurs. On la donne utilement dans les maladies de la gorge, dans l'enrouëment, la toux, les catarrhes ſalés, le crachement de ſang, la ſtrangurie, & l'ardeur de l'urine. La doſe eſt depuis ℈j. juſqu'à ʒij. Elle convient auſſi, lorſque le mucus qui couvre les parties internes, a été enlevé, comme dans la gorge, l'eſtomac, les inteſtins,

la veſſie, l'urétre : car elle couvre les conduits par ſon mucilage, & elle les préſerve de l'acrimonie corroſive des humeurs. De plus, on l'emploie utilement avec les remédes âcres & irritans, pour en émouſſer & tempérer la violence. Elle arrête le ſang, étant appliquée ſur les plaies. Il faut la piler dans un mortier chaud, ſi l'on veut la bien pulvériſer.

Non-ſeulement on la donne intérieurement en poudre ; mais encore on la diſſout dans une liqueur convenable, & on la fait avaler.

℞. Gomme Arabique, ʒj.
Jus de Réglisſe, ʒß.
Sucre Candi, ʒß.
Eau de fleurs d'Orange, ſ. q.
M. F. des Trochiſques ou des Rotules contre l'aſpérité du goſier, l'enroüement & la toux continuelle.

℞. Gomme Arabique, ʒß.
Réglisſe en poudre, ℈j.
M. F. une poudre contre les ardeurs d'urine.

℞. Gomme Arabique, ʒß.
Diſſolvez dans ʒiij. d'eau de Scabieuſe, ʒiij.
Délayez Thériaque, ℈j.
Diacode, ʒß.
Eau ſpiritueuſe de Canelle, ʒj.

F. une potion, que l'on donnera par cuillerées la nuit, contre la toux qui fatigue beaucoup, lorſqu'on eſt dans le lit.

℞. Gomme Arabique, ℥j.
F. bouillir dans ℔ij. d'eau d'Orge, juſqu'à ce qu'elle ſoit diſſoute. Faites une émulſion avec cette diſſolution, & avec graines de Melons, de Pavots blancs, d'Amandes douces pelées, ana ℥ß.
Ajoutez-y Syrop d'Althæa, ℥iij.
Le malade en boira par verrées dans toute ſorte d'ardeur d'urine.

℞. Gomme Arabique, ʒß.
F. diſſoudre dans ſ. q. d'eau de Pouliot ou de Coquelicot.
Ajoutez à la ſolution, de l'Huile de Lin récemment tirée, ℥j.
Syrop de Guimauve, ou de Conſoude, ℥ij.
M. F. un looch pour la toux catarrhale, & le crachement de ſang.

On emploie la Gomme Arabique dans le Looch de ſanté réformé, de *Charas*; le Suc de Réglisſe noir, *du même Auteur*; la Poudre des trois Santaux, la Poudre Adragant froide, la Thériaque *d'Andromaque*, le Mithridat *de Damocrate*, les Trochiſques blancs *de Raſes*, les Trochiſ-

ques de Karabé, les Trochiſques de Gordon, les Trochiſques de Camphre. On l'emploie encore pour différens uſages méchaniques.

La Gomme du Sénégal, GUMMI SENECA vel SENICA, *Off.* eſt une autre ſorte de Gomme entiérement ſemblable à la Gomme Arabique. On l'appelle *Gomme du Sénégal*, parcequ'on l'apporte de la Province des Négres ſituée ſur le bord du fleuve Sénégal. On en trouve préſentement une grande quantité dans les Boutiques, & en plus grands morceaux que la Gomme d'Arabie. Mais nous ne ſavons pas de quel arbre elle découle, à moins que ce ne ſoit de quelque eſpéce d'Acacia. On en vend ſouvent des morceaux blancs & tranſparens, pour la véritable Gomme Arabique: on ne peut les en diſtinguer en aucune maniére, & ces Gommes ne paroiſſent point différentes pour les vertus & les qualités. Les Négres ſe nourriſſent ſouvent de cette Gomme bouillie avec du lait.

La Gomme de notre pays, GUMMI NOSTRAS, *Off.* ne paroît pas différente de celle d'Arabie. Elle découle des Ceriſiers, des Pruniers, des Pommiers, des Pêchers, & d'autres arbres ſemblables. Elle a les mêmes vertus que la Gomme Arabique.

Mais on préfere celle-ci à toutes les autres pour les uſages de la Médecine; parceque ſes vertus ſont connues & approuvées par un long uſage.

La Gomme du Sénégal & celle de notre pays ſont réſervées ſeulement pour les méchaniques.

ARTICLE II.

De la Gomme Adragant.

LA Gomme Adragant, TRAGACANTHA, TRAGACANTHUM & DRAGACANTHUM, *Off.* Τραγακανθα, *Dioſc.* CHITICA, ITICA, CHATETH, ALCUTED, ALCHATAD, *Arab.* eſt un ſuc gommeux, qui eſt tantôt en filets longs, cylindriques, tortillés de différente maniére, qui reſſemblent à de petits vers, ou à des bandes roulées & pliées de différente maniére : tantôt ce ſuc eſt en grumeaux blancs, tranſparens, quelquefois jaunâtres ou noirâtres; il eſt ſec, quoiqu'un peu gluant, ſans odeur, & ſans goût.

On apporte la Gomme Adragant de l'Iſle de Créte, de l'Aſie & de la Grece. On doit choiſir celle qui reſſemble à des

vermisseaux, qui est blanche, semblable à la colle de poisson, qui n'est souillée d'aucune ordure. On rejette celle qui est rousâtre, noirâtre; & on la réserve pour les méchaniques.

La Gomme Adragant découle d'elle-même, ou par l'incision que l'on fait au tronc & aux branches d'une plante qui s'appelle Tragacantha Cretica incana, flore parvo, lineis purpureis striato, *Corol. inst. R. H.* 29. Ses racines sont brunes, plongées profondément dans la terre, & partagées en plusieurs branches: elles donnent naissance à des tiges épaisses d'un pouce, longues de deux ou trois piés, couchées en rond sur la terre: elles sont fermes, d'une substance spongieuse, remplies d'un suc gommeux, & entrelassées de différentes fibres, les unes circulaires, les autres longitudinales, & d'autres qui s'étendent en forme de rayon, du centre à la circonférence.

Ces tiges sont couvertes d'une écorce ridée, brune, épaisse d'une ligne, & se partagent en un nombre infini de rameaux, hérissés d'épines; lesquels sont dénués de feuilles à leur partie inférieure qui paroît séche & comme morte; & la partie supérieure est chargée de beaucoup de feuilles, composées de sept

ou huit paires de petites feuilles attachées sur une côte d'un pouce de longueur : ces petites feuilles sont longues de deux ou trois lignes, larges d'une demi-ligne, arrondies, terminées en pointe mousse, blanches & molles : la côte qui les porte, se termine en une épine longue, roide, aigüe & jaunâtre ; & sa base est large, membraneuse, garnie de deux ailerons, par le moyen desquels elle embrasse les tiges. Les fleurs sortent à l'extrémité des rameaux, de l'aisselle de ces côtes feuillées : elles sont légumineuses, longues de quatre lignes, légerement purpurines, dont l'étendart qui est plus long que les autres parties, est arrondi, un peu échancré, & panaché de lignes blanches.

[Les étamines sont au nombre de dix filets, dont neuf sont réunis ensemble dans presque toute leur longueur : ils sont égaux, droits, chargés de sommets arrondis, & forment une gaîne membraneuse qui envelope l'embryon ; laquelle est entr'ouverte en dessus dans sa longueur, & cette ouverture est fermée par le dixiéme filet. Le pistile est un embryon long, dont la base creusée en dessus répand une liqueur miellée : cet embryon se termine en un style gresle,

un peu redreſſé, chargé d'un petit ſtigmate obtus.] Le calyce a la forme d'un petit coqueluchon; il eſt long de trois lignes, partagé en cinq parties, velu & couvert d'un duvet blanchâtre. Quand les fleurs ſont tombées, il leur ſuccéde des gouſſes velues, renflées, & partagées en deux loges, remplies de petites graines de la figure d'un rein.

Cet arbriſſeau croît dans l'Iſle de Créte, & dans pluſieurs endroits de l'Aſie. M. Tournefort en a trouvé une grande quantité, & d'où découloit beaucoup de ſuc gommeux, dans les vallées qui ſont auprès du mont Ida. Dans le mois de Juillet il eſt tellement rempli de ce ſuc, que non-ſeulement les vaiſſeaux de l'écorce en ſont pleins, mais encore les pores de la ſubſtance ligneuſe, comme on le voit lorſqu'on coupe des rameaux. Mais quand les fibres ligneuſes ſe ſéchent & ſe rident par la trop grande chaleur, elles expriment le ſuc avec tant de violence que ſes vaiſſeaux s'entr'ouvrant, il ſort de ces fentes en maniére de filets, ou de bandes plus ou moins longues ſelon la grandeur de l'ouverture & l'abondance du ſuc gommeux, lequel ſe fige bientôt après. Si on foule aux piés l'écorce des rameaux, ou ſi les bêtes la déchirent en

en la mordant, il en découle beaucoup de suc.

Dans l'analyse chymique, ℔ij. de Gomme Adragant ont donné ℥iij. ʒvij. de flegme limpide, sans odeur, & sans goût : ℥x. gr. xlviij. de liqueur flegmatique, rousâtre, d'une odeur empyreumatique ; d'un goût un peu acide, un peu amer, comme de noyaux de Pêches ; laquelle a donné des marques d'un acide violent : ℥j. ʒij. gr. lx. de liqueur légerement rousâtre, soit acide, soit urineuse alkaline : ℥j. ʒij. gr. lvj. d'une huile rousâtre, soit subtile, soit épaisse.

La masse noire qui est restée dans la cornue, qui étoit compacte & comme du charbon, pesoit ℥viij. laquelle étant calcinée pendant 28. heures, a laissé ℥j. de cendres grises, dont on a retiré par la lixiviation ʒij. gr. xxx. de sel alkali fixe. La perte des parties dans la distillation a été de ℥vij. ʒij. gr. lij. & dans la calcination, de ℥vij.

Ainsi la Gomme Adragant a les mêmes principes & presque en même quantité que la Gomme Arabique ; elle contient cependant un peu plus de sel acide, moins d'huile, & un peu plus de terre. Elle ne se dissout point dans l'huile, ni

dans l'Eſprit-de-vin. Lorſqu'on la macére dans l'eau, elle s'enfle; elle ſe raréfie, & elle ſe convertit en une mucoſité denſe & épaiſſe, qui a peine à ſe diſſoudre dans une grande quantité d'eau. C'eſtpourquoi les Apoticaires s'en ſervent fréquemment pour faire des poudres, & pour réduire le Sucre en trochiſques, en pilules, en rotules, en petits gâteaux & en tablettes ; puiſqu'une petite quantité de cette mucoſité ſuffit pour réduire en maſſe une grande quantité de poudre.

La Gomme Adragant épaiſſit les humeurs; elle en diminue le mouvement : elle enduit d'une mucoſité les parties irritées ou excoriées, & par conſéquent elle en adoucit les douleurs. C'eſtpourquoi on la preſcrit ſouvent dans la toux ſéche & âcre, dans l'enrouëment, & les autres maladies de la poitrine qui viennent d'une lymphe âcre.

On l'emploie auſſi fréquemment dans les maladies qui viennent de l'acrimonie de l'urine, comme dans la dyſurie, la ſtrangurie, & l'ulcération des reins. On en unit la poudre avec les autres remédes incraſſans & adouciſſans; ou on la réduit en mucilage avec l'Eau Roſe, l'Eau de fleurs d'Orange, ou quelqu'autre Eau

convenable. La dose est depuis ℈ß. jusqu'à ʒij. On l'emploie rarement à l'extérieur : quelques-uns la recommendent pour les crevasses des mains, des piés & des mammelles : mais elle est alors peu utile, & même très-souvent nuisible; car étant appliquée à la peau & desséchée par la chaleur, elle sépare les lévres des petites plaies, & elle les déchire davantage.

Elle entre dans la Poudre de Sympathie composée, qui convient dans les plaies avec contusion, fracture des os, & autres semblables symptomes, lorsqu'il est besoin de suppuration. On compose cette Poudre de Sympathie avec partie égale de Vitriol Romain calciné au soleil, & de poudre de Gomme Adragant, bien mêlés ensemble. Cette Poudre ne ferme pas aussitôt les plaies; au contraire elle les déterge, & alors elle excite la suppuration. Car la Gomme Adragant diminue l'astriction du Vitriol.

℞. Jus de Réglisse, Cachou, ana ʒj.
Sucre Candi, ʒiij.
Opium, gr. ij.
Mucilage de Gomme Adragant épais, s. q.
M. F. des Trochisques, pour mettre

ſur la langue, pour abſorber les humeurs catarrhales, & appaiſer la toux. Ou bien :

℞. Gomme Adragant concaſſée, ſ. q. F. digerer dans ſ. q. d'eau de Scabieuſe, juſqu'à ce que cette eau ait acquis la conſiſtence de Syrop. Alors,

℞. De ce Mucilage,	℥iij.
Eau de fleurs d'Orange,	ʒj.
Huile d'Amandes douces,	℥j.
Syrop d'Althæa,	℥ij.

M. F. un looch.

℞. Mucilage clair de Gomme Adragant,	℥ij.
Huile de Lin,	℥j.
Syrop de Jujubes & de Diacode, ana	℥j.

M. F. un looch.

On emploie la Gomme Adragant dans la Poudre Diatragacanth rafraîchiſſante, dans la Poudre aromatique de Roſes, la Poudre Diarrhodon, la Poudre des trois Santaux, les Trochiſques blancs de Raſes, les Trochiſques de Karabé, les Trochiſques de Camphre.

ARTICLE III.

De la Manne ſolutive.

MAN, ou *Manna*, eſt un mot Hebreu, Chaldaïque, Arabe, Grec, & Latin, que l'on donne à quatre ſortes de ſubſtance. Les Hebreux, les Chaldéens, les Arabes, & les nouveaux Grecs ont donné ce nom à un certain ſuc épais & mielleux, qu'ils s'imaginoient tomber du ciel ſur les feuilles de quelques arbres, & qu'ils appelloient *Miel céleſte*. Dans la ſuite les Hebreux donnérent le même nom à la nourriture que Dieu leur envoya du ciel dans le deſert ; parcequ'elle étoit ſemblable à la Manne qu'ils connoiſſoient déja. Car c'étoit de petits grains ronds, blancs, de la figure & de la groſſeur du Coriandre, qui tomboient du ciel tous les matins comme la roſée, & qui ſe fondoient enſuite, & ſe diſſipoient dès que le ſoleil étoit levé.

On ne pourroit peut-être avancer ſans témérité, que la Manne dont les Iſraélites ont été nourris par un bienfait de Dieu dans le deſert pendant tant d'années, étoit la même que celle qui eſt

très-connue par tout l'Orient. Mais si ce n'eſt pas la même choſe, c'eſt du moins le même nom. Lorſque cette roſée céleſte, dit Saumaiſe, commença à tomber pour la premiére fois en faveur des Iſraélites qui étoient dans le deſert, comme ils ne ſavoient ce que c'étoit, ils ſe dirent les uns aux autres: *Man-hu.* C'eſt de la Manne; à cauſe de la reſſemblance qu'ils voyoient qu'elle avoit avec la Manne qu'ils connoiſſoient. Ils ne demandoient pas ce que c'étoit, en parlant de la ſorte, comme quelques-uns le prétendent; car ils prononcérent que c'étoit véritablement de la Manne. Mais comme la Manne qu'ils connoiſſoient, étoit plutôt une eſpéce d'aſſaiſonnement qu'un aliment; Moyſe à la vérité ne les détrompa point, en leur diſant que ce n'étoit pas de la Manne: mais il leur déclara que ce ſeroit-là déſormais leur nourriture, les laiſſant penſer tout ce qu'ils voudroient.

Outre cela, le nom de Manne, *Manna*, a été fort en uſage chez les anciens Grecs, mais dans un ſens bien différent; car c'eſt le nom qu'ils ont donné à de petits grains d'Encens, quoiqu'ils ont connu ce ſuc mielleux, qu'ils appelloient communément Δροσόμελι, Ἀερόμελι, Ελαιόμελι, c'eſt-à-dire *Miel de roſée, Miel céleſte, Huile mielleuſe.*

Enfin quelques Botaniſtes ont donné le nom de *Manne* à la graine d'une certaine herbe bonne à manger, qui s'appelle GRAMEN DACTYLOIDES ESCULENTUM, *C. B. P.* 8. GRAMEN MANNÆ, *Matth.* MANNA CŒLESTIS GERMANIS, *Geſn.* GRAMEN MANNÆ ESCULENTUM, *Adverſ. Lob.*

Nous avons déja traité de la Manne d'Encens : il ne s'agit point ici de la Manne céleſte, ni de la graine que l'on appelle *Manne*. Il ne nous reſte donc à examiner que ce ſuc mielleux, dont on fait un grand uſage en Médecine.

Preſque tous les Grecs anciens, les Latins, & les Arabes en ont fait mention. Il paroît qu'Ariſtote a eu en vûe ce Miel céleſte, lorſqu'il parle ainſi des abeilles : „ Elles compoſent leurs rayons du ſuc „ des fleurs, & font leur cire des larmes „ qui découlent des arbres. " Et dans le livre *des Secrets admirables* : „ On dit „ qu'en certains endroits, vers la Cappadoce, on tranſporte du Miel ſans „ rayons, qui eſt comme de l'huile. „ On rapporte qu'à Trébiſonte, ville du „ Pont, il naît du *Buis* un Miel d'une „ odeur très-forte, &c. On dit que dans „ la Lydie on ramaſſe ſur les arbres beaucoup de miel, dont on forme dans le

„ pays des paſtilles ſans le ſecours de la „ cire, qui ſont ſi dures que l'on n'en „ peut rien avoir que l'on ne les broye for- „ tement. On fait auſſi dans la Thrace „ un Miel qui n'eſt pas ſi dur, mais „ qui eſt en grumeaux & par petits „ grains. "

Il paroît que Théophraſte ſon diſciple a eu une plus grande connoiſſance de ce Miel. Car non-ſeulement il a parlé du Miel céleſte dans le 3. livre de l'*Hiſtoire des Plantes*, chap. 9. où il s'explique ainſi : „ Le Chêne eſt un arbre qui pro- „ duit beaucoup de choſes ; ce qui eſt en- „ core confirmé, ſi comme le dit Héſiode, „ il porte le Miel & les abeilles. Cette „ liqueur donc ſe forme dans l'air, & ſe „ repoſe plus volontiers ſur les feuilles „ du Chêne, que ſur aucun autre. " Il en a parlé encore *dans un fragment de ſon livre ſur les abeilles*, que Photius nous a conſervé *dans ſa Bibliothéque.* Il y diſtingue trois ſortes de Miel : le premier, qui eſt compoſé du ſuc des fleurs par les abeilles : le ſecond, qui ſe forme dans l'air, lorſque la vapeur qui s'eſt élevée de la terre vient à tomber, après avoir été digerée par le ſoleil ; ce qui arrive particuliérement au tems de la moiſſon, & ce qui convient à notre Manne : le

troisiéme, qui naît dans des cannes, & qui est le même que notre Sucre.

Dioscoride rapporte que l'Eléomeli coule d'un certain arbre autour de Palmire en Syrie : il ajoute que c'est une huile plus épaisse que le Miel, & d'une saveur douce ; & il assure que deux verrées de cette huile dans une *Hémine* * d'eau purge la bile, & guérit les crudités ; ce qui convient assez avec notre Manne grasse.

Galien, dans le liv. 3. *des Alimens*, ch. 39. distingue le Miel qui vient des plantes, d'avec celui qui vient des animaux ; & il parle ainsi du premier. „ Il vient sur „ les feuilles des plantes : ce n'en est ni „ le suc, ni le fruit, & il n'en fait point „ partie ; mais c'est une espéce de rosée. „ Il ne tombe pas ni aussi assiduement, „ ni aussi abondamment que la rosée. Je „ me souviens qu'un jour en Esté, comme „ l'on avoit trouvé une grande quantité „ de Miel sur les feuilles des arbres, sur „ les arbrisseaux, & sur l'herbe, les gens „ de la campagne chantoient en dansant „ & en témoignant leur joie : *Jupiter fait „ pleuvoir du Miel.* La nuit qui avoit pré- „ cedé, avoit été froide pour une nuit „ d'Esté ; (car on étoit alors en Esté ;).

* Selon plusieurs Auteurs le mot Κοτύλη, ou *Hemina* signifie une chopine.

„ & le jour précedent, le ciel avoit été „ fort chaud & fort sec. Or les habiles „ Interprétes de la nature croyoient que „ les exhalaisons qui s'étoient élevées de „ la terre & des eaux, après avoir été „ atténuées & digerées par la chaleur du „ soleil, avoient été réunies & condensées „ par le froid de la nuit suivante. Ce pro- „ dige qui arrive rarement chez nous, „ arrive souvent chaque année sur le mont „ Liban. On étend alors des peaux sur „ la terre, on secoue ensuite les arbres ; „ & après avoir ramassé le Miel qui en „ est tombé, on en remplit des cruches „ & des vases de terre. On appelle ce „ Miel, *Miel de rosée, & Miel céleste.*"

Il paroît qu'Hippocrate a voulu parler de ce suc mielleux du mont Liban dans le *Livre des ulcéres.* „ Pour guérir „ les ulcéres, (dit-il) on met un autre „ médicament dans le Vin ; savoir, un peu „ de Miel de Cédre, &c." Il l'appelle *Miel de Cédre*, parcequ'on le recueille sur les Cédres de cette montagne, comme on a coutume de recueillir la Manne de Briançon dans le Dauphiné sur le Meléze.

Amynthas, au rapport d'Athénée, parle ainsi du Miel céleste dans le livre 1. *des habitations d'Asie :* „ On le cueille avec les „ feuilles sur lesquelles il est ; ensuite on

„ le prépare & on le façonne à peu près „ comme une masse de Syrie : quelques- „ uns en font de petites boules ; & lorsqu'on en veut prendre, on en casse de „ petites parcelles : après les avoir fait „ fondre dans l'eau & les avoir passées, „ on les boit dans des tasses de bois que „ l'on appelle *Tabetes*. Elles ont le goût „ de Miel délayé dans de l'eau, & même „ elles sont encore plus agréables. " Tout cela convient assez bien à notre Manne, ou à la Manne que l'on emploie dans les Boutiques.

Pline parle de ce suc mielleux d'une manière fort agréable, mais avec peu de vérité. „ Au point du jour (dit-il) on „ trouve les feuilles des arbres couvertes „ d'un Miel en rosée : & si quelqu'un a „ été à l'air de grand matin, il s'apper- „ çoit que ses habits sont impregnés de „ cette liqueur, & que ses cheveux se „ collent l'un contre l'autre, soit que ce „ soit comme la sueur du ciel, ou une es- „ péce de salive des astres, ou un suc de „ l'air qui se décharge. "

Les Poëtes Latins en ont aussi fait mention. *Les Chênes*, dit Virgile, Ecl. iv. *donneront un Miel abondant, semblable à la rosée. On voyoit couler le Miel du Chêne*, dit Ovide, liv. 1, des Metamorph.

Les Arabes comprennent ſous le nom de Miel céleſte, le Tereniabin, la Manne, & le Sacchar Alhuzar ou Alaſſer ; & ils parlent avec tant d'obſcurité de ces différentes eſpéces de Miel, que l'on ne ſauroit démêler ce qu'ils veulent dire. Avicenne appelle Manne toute ſorte de roſée douce qui tombe du ciel ſur les pierres ou ſur les arbres, & qui s'épaiſſit en conſiſtence de Miel, ou ſe durcit comme la Gomme, tel qu'eſt le Tereniabin, le Siracon & le Miel que l'on apporte du mont Caſſerien, en Rob ; (peut-être entend-il le Miel gras & liquide du mont Liban, qui a la conſiſtence d'un Syrop épais.) „ Le Tereniabin, ou le Trungibin (dit-il ailleurs) eſt une roſée qui „ tombe pour l'ordinaire dans le Coraſ„ ſéni, dans les pays qui ſont au-delà du „ fleuve : dans notre pays il tombe le plus „ ſouvent ſur l'Alhagi. Le Sacchar Alaſ„ ſer eſt une Manne qui tombe ſur l'Alhu„ zar, en forme de grains de ſel. "

Sérapion dit que le Tereniabin eſt une roſée qui tombe du ciel, & qui eſt ſemblable à un Miel dur & grené. „ On l'ap„ pelle (dit-il) *Miel de roſée* : il tombe „ ordinairement ſur les arbres dans une „ région de l'Orient appellée *Coraſſéni*. „ Ces arbres ont des feuilles ſemblables

„ aux Epines vertes, & des fleurs rouges, „ & qui ne portent jamais de fruit.“

La Manne dont parle ici Sérapion, n'eſt peut-être pas différente de celle que l'on ramaſſe ſur l'Alhagi, comme Avicenne vient de le dire. Je paſſe ſous ſilence les autres Auteurs Arabes, des écrits deſquels on ne peut rien tirer de certain ſur la nature de la Manne & ſes différentes eſpéces. Il eſt ſeulement certain qu'ils ont connu ce ſuc appellé *Manne* ou *Miel céleſte*, de même que les Latins & les Grecs.

Il ſe préſente ici deux queſtions à examiner. La premiére eſt, ſi cette roſée ou Miel céleſte, tel que quelques anciens l'ont imaginée, a jamais éxiſté.

La ſeconde, ſi notre Manne tombe du ciel ſur les arbres & ſur les plantes, ou ſi elle naît du ſein même des arbres & des plantes.

Quant à la premiére queſtion, j'avouerai ingenuëment que je n'ai jamais connu cette eſpéce de roſée. On n'a jamais remarqué, du moins à mon avis, qu'il fût tombé du ciel un ſuc mielleux ſur les fleurs, ſur les feuilles, ni ſur les pierres. Quant au ſuc qui ſe trouve renfermé dans beaucoup de fleurs, il tire ſon origine des organes intérieurs de la plante,

Le ſuc liquide ou concret que l'on remarque quelquefois ſur les feuilles, eſt un ſuc qui eſt ſorti par les pores des feuilles, ou qui eſt tombé des feuilles des autres arbres. Enfin s'il paroît quelquefois ſur les pierres des gouttes d'une liqueur mielleuſe, ou cette liqueur eſt tombée des feuilles des arbres voiſins, où elle y a été apportée de quelqu'autre maniére. Bodœus à Stapel, dans les *notes ſur l'hiſtoire des Plantes de Théophraſte*, rapporte une obſervation au ſujet d'une Manne excellente, très-blanche, abondante, & auſſi douce que le Sucre, que l'on avoit trouvée ſur des Saules, ſur des pierres & ſur la terre. De gros moucherons qui étoient en fort grand nombre la venoient dépoſer en ſi grande quantité, qu'à conſiderer le nombre des gouttes qui tomboient de l'endroit du Saule où elles avoient été ramaſſées, on auroit dit que c'étoit une roſée. Cette liqueur dépoſée goutte à goutte ſur les feuilles & ſur les pierres, ſe durciſſoit en fort peu de tems, & ſe changeoit en une Manne très-pure, qui avoit la blancheur, la douceur, la conſiſtence & la vertu de la meilleure Manne; & pluſieurs la ramaſſoient pour s'en ſervir. On laiſſoit perdre ce qui étoit tombé à terre & dans

des endroits sales. Il est vrai-semblable ou que ce suc mielleux avoit été produit sur ces Saules mêmes, ou que ces moucherons l'avoient recueilli sur les autres plantes, & qu'ils s'en étoient remplis tellement, qu'ils étoient obligés de le déposer en différens endroits tel qu'ils l'avoient pris. Cela est d'autant plus probable, que l'on remarquoit dans ces moucherons certaines parties de leurs corps qui sortoient plus en dehors que les autres; ou l'on voyoit de petits trous par où découloit en abondance de petites gouttes très-blanches, comme si c'eût été de la sueur.

Pour ce qui est de l'autre question, les Savans se sont partagés en différentes opinions. Presque tous les anciens, soit Grecs, soit Arabes, ont crû que la Manne que l'on recueille sur les arbres, étoit formée des vapeurs de la terre; qui ayant été élevées par la chaleur du soleil se condensoient assez près de la terre par le froid de la nuit, de même que la rosée ou la gelée blanche; ou que c'étoit un suc excellent qui s'élevoit en vapeur de la terre dans les chaleurs de l'Esté; qu'il se digeroit dans l'air, & se changeoit en une liqueur douce, qui étant condensée par le froid de la nuit, tomboit en forme de rosée sur

les feuilles des arbres & des arbriſſeaux. Ange Palea & Barthélemi de Lavieux-ville Franciſcains, qui ont donné un Commentaire ſur Méſué l'an 1543. ont été les premiers qui ont écrit que la Manne étoit un ſuc épaiſſi du Frêne, ſoit de l'ordinaire, ſoit de celui qu'on appelle *Frêne ſauvage.*

Donat-Antoine Altomarus, Médecin & Philoſophe de Naples, qui a été fort célebre vers l'an 1558. a confirmé ce ſentiment par les obſervations ſuivantes. „ La Manne eſt donc proprement (dit il) „ le ſuc ou l'humeur des arbres nommés „ ci-deſſus, que l'on recueille tous les ans „ pendant pluſieurs jours de ſuite dans „ la Canicule. Car ayant fait couvrir les „ Frênes de toiles ou d'étoffes de laine „ pendant pluſieurs jours & pluſieurs „ nuits, enſorte que la roſée ne pouvoit „ tomber deſſus, on ne laiſſa pas d'y trou-„ ver & d'y recueillir de la Manne pen-„ dant ce tems-là. Or cela n'auroit pû „ être, ſi elle ne provenoit pas des ar-„ bres mêmes."

2°. Tous ceux qui recueillent la Manne, reconnoiſſent qu'après l'avoir ramaſſée, il en ſort encore des mêmes endroits, d'où elle découle peu-à-peu, & s'épaiſſit enſuite par la chaleur du ſoleil.

3°. De plus, on rapporte qu'aux troncs des Frênes il s'éleve ſouvent ſur l'écorce comme de petites véſicules, ou tubercules remplis d'une liqueur blanche, douce, & épaiſſe, qui ſe change en une excellente Manne.

4°. Si on fait des inciſions dans ces arbres, & que dans l'endroit où elles ont été faites, on y trouve le même ſuc épaiſſi & coagulé ; qui oſera douter après cela que ce ne ſoit le ſuc de ces arbres, qui a été porté à leurs branches & à leurs tiges ?

5°. Cela eſt encore confirmé par le rapport de ceux du pays, qui aſſurent avoir vû de leurs propres yeux des cigales ou d'autres animaux qui avoient percé l'écorce de ces arbres, & en ſuccoient les larmes qui en découloient ; & que les ayant chaſſés, il étoit ſorti une nouvelle Manne par ces trous & ces ouvertures.

6°. J'ai connu des hommes dignes de foi, qui m'ont aſſuré qu'ils avoient coupé pluſieurs fois des Frênes ſauvages pour en faire des cerceaux ; & qu'après les avoir fendus & les avoir expoſés au ſoleil, ils avoient trouvé dans le bois même une aſſez grande quantité de Manne.

7°. Ceux qui font du charbon, ont ſouvent remarqué que la chaleur du feu

fait sortir de la Manne des Frênes voisins.

Le même Auteur observe encore que, quoiqu'il vienne beaucoup de Manne sur le Frêne, il ne s'en trouve jamais sur les feuilles du Frêne sauvage ; qu'il ne s'en trouve que très-rarement sur ses branches ou sur ses rejettons, & que l'on n'en recueille que sur le tronc même ou sur les branches un peu grosses. La cause de cela est peut-être que comme ce Frêne sauvage ne croît que sur des pierres, & dans des lieux arides & montueux, il est plus sec de sa nature : c'est pourquoi il ne contient point une si grande quantité d'humidité ; & cette humidité n'est point assez subtile ni assez déliée, pour arriver jusqu'aux feuilles & aux petites branches. De plus cet arbre est raboteux & plein de nœuds ; de sorte qu'avant que le suc arrive jusqu'à ses feuilles & à ses petits rejettons, il est totalement absorbé entre l'écorce du tronc & des grosses branches.

Il ajoute que l'on recueille encore de la Manne tous les ans des Frênes qui en ont donné sans discontinuer pendant 30. ou 40. ans ; de sorte qu'il se trouve toujours des gens qui les achétent dans l'espérance d'en tirer ce revenû annuel. Il y a aussi quelques arbres qui croissent dans le même lieu & qui sont de la même

espéce, sur lesquels cependant on ne trouve point de Manne.

Ces observations de Donat-Antoine Altomarus ont été confirmées par Goropius dans son livre qui a pour titre *Niloscopium*, & par Lobel, Pena, la Coste, Corneille, Consentin, Paul Boccone, & plusieurs autres qui s'en sont plus rapporté à leurs yeux qu'à l'autorité des Auteurs.

La Manne est donc une espéce de Gomme, qui d'abord est fluide lorsqu'elle sort des différentes plantes, & qui ensuite s'épaissit & se met en grumeaux sous la forme de sel essentiel huileux.

On la trouve non-seulement sur les Frênes, mais quelquefois aussi sur le Meléze, le Pin, le Sapin, le Chêne, le Genévrier, l'Erable, l'Olivier, le Figuier, & plusieurs autres arbres.

Elle est de différente espéce, selon sa consistence, sa forme, le lieu où on la recueille, & les arbres d'où elle sort. Car l'une est liquide & de consistence de Miel : l'autre est dure & en grains; on l'appelle *Manne en grains*. Celle-ci est en grumeaux, ou par petites masses, & on l'appelle *Manne en marons*. Celle-là est en larmes, ou ressemble à ces gouttes d'eau pendantes ou à des stalactites ; elle s'ap-

pelle alors *Vermiculaire* ou *Bombycine*. On distingue encore la Manne orientale, qui vient de la Perse & de l'Arabie; la Manne Européenne, qui croît dans la Calabre & à Briançon; la Manne de Cédre, de Frêne, du Meléze; la Manne Alhagine, & plusieurs autres.

Par rapport au lieu d'où on apporte la Manne, on la divise en Orientale & Européenne. La premiére nous est apportée de l'Inde, de la Perse, & de l'Arabie: & elle est de deux sortes; la Manne liquide qui a la consistence de Miel, & la Manne dure. Plusieurs on fait mention de la Manne liquide. Robert Constentin & Belon rapportent qu'on l'appelle en Arabie *Tereniabin*, qui est un nom fort ancien. Ils croient que c'est le Κέδριον Μελι d'Hippocrate, ou le Miel Cédrin, & la rosée du mont Liban, dont Galien fait mention.

Belon *dans ses Observations* remarque que les Moines ou les Caloyers du mont Sina ont une Manne liquide qu'ils recueillent sur leurs montagnes, & qu'ils appellent *Tereniabin* pour la distinguer de la Manne dure. Garzias & Césalpin disent que l'on trouve aussi cette Manne chez les Indiens, & même en Italie sur le mont Apennin; & qu'elle est sembla-

ble au Miel blanc purifié, & se corrompt facilement. Cette Manne liquide ne diffère de la Manne dure que par sa fluidité: car celle qui est solide, a d'abord été fluide; elle ne s'épaissit point, si le tems est humide. On ne nous en apporte plus à présent.

Avicenne, Garzias & Acosta parlent encore de plusieurs espéces de Manne dure, qui ne sont pas distinguées avec assez de soin. Cependant on en compte particuliérement trois espéces; savoir, celle que l'on appelle Manne en grains, *Manna Mastichina*; parcequ'elle est par grains très-durs, comme les grains de Mastic: celle que l'on appelle Bombycine, *Manna Bombycina*, qui s'est durcie en larmes ou en grumeaux longs & cylindriques, semblables à des Vers à soie, & qui est par petites masses, telle qu'étoit la Manne d'Athenée, ou le Miel céleste des anciens que l'on apportoit en masses. Telle est encore aujourd'hui la Manne que l'on apporte par grumeaux, appellée communément *Manne en marons*.

La Manne Européenne est de plusieurs sortes; savoir, celle d'Italie ou de Calabre, & de Sicile, & celle de France ou de Briançon. Ces espéces de Manne ne sont point liquides.

Si on considére les arbres sur lesquels on recueille la Manne, elle a encore différens noms. L'une s'appelle *Cédrine*; c'est celle dont Hippocrate, Galien & Belon font mention. L'autre est nommée *Manne de Chêne*, dont parle Théophraste. Celle-ci, Manne de Frêne, qui est fort en usage parmi nous: celle-là, Manne du Meléze, que l'on trouve dans le territoire de Briançon : une autre Alhagine, dont ont parlé quelques Arabes & Rauvolfius.

De toutes ces espéces de Manne, nous ne faisons usage que de celle de Calabre ou de Sicile, que l'on recueille dans ces pays-là sur quelques espéces de Frêne.

La Manne de Calabre, MANNA CALABRA, *Off.* est un suc mielleux, qui est tantôt en grains, tantôt en larmes par grumeaux, & de figure de stalactites ; friable, blanc, lorsqu'il est récent ; qui devient rousâtre à la longueur du tems, & se liquefie, & acquiert la consistence de Miel par l'humidité de l'air, & qui a le goût agréable du Sucre avec un peu d'acreté. La meilleure Manne est celle qui est blanche ou jaunâtre, légére, en grains ou par grumeaux creux, douce & agréable au goût, & la moins malpropre. On rejette celle qui est grasse, mielleuse,

noirâtre & sale. C'est mal-à-propos que quelques-uns préférent celle dont la substance est grasse & mielleuse, & que l'on appelle pour cela *Manne grasse*; puisque ce n'est souvent qu'une Manne gâtée par l'humidité de l'air; ou bien parceque les caisses où elle a été apportée, ont été mouillées par l'eau de la mer, ou par l'eau de la pluie, ou de quelqu'autre maniére. Souvent même cette Manne grasse n'est autre chose qu'un Sucre épais, mêlé avec du Miel & un peu de Scammonée. C'est ce qui fait que cette Manne grasse & mielleuse purge fortement. On rejette aussi certaines masses blanches, mais opaques, dures, pésantes, qui ne sont point en stalactites. Ce n'est que du Sucre & de la Manne que l'on a fait cuire ensemble, jusqu'à la consistence d'un Electuaire solide. Mais il est aisé de distinguer cette Manne artificielle, de celle qui est naturelle; car elle est compacte, pésante; d'un blanc opaque, & d'un goût tout différent de celui de la Manne.

Dans la Calabre & la Sicile, la Manne coule d'elle-même ou par incision, de deux espéces de Frênes. L'un s'appelle le Frêne de la petite espéce, HUMILIOR sive ALTERA FRAXINUS Theophrasti, MINORE ET TENUIORE FOLIO, *C. B. P.* 416. ORNUS,

Lugd. 83. Ce n'eſt pas tant une eſpéce particuliére de Frêne, qu'une différence qui ſe rencontre dans ſa figure. Ses feuilles ſont aîlées & partagées en pluſieurs ſegmens fort menus, ſerrés & pointus; mais dentelées comme les feuilles du Frêne vulgaire. Ses branches ſont inégales, remplies d'un grand nombre de petits tubercules d'où ſortent les queues des feuilles.

L'autre eſpéce de Frêne s'appelle Frêne à la feuille ronde, FRAXINUS ROTUNDIORE FOLIO, *C. B. P.* 416. ORNUS, *Quorumd.* Ce n'eſt-là non plus qu'une différence. Ses feuilles ſont conjuguées, & reſſemblent aux feuilles des Piſtachiers: elles ſont arrondies, plus petites que celles du Frêne ordinaire, dentelées autour. Leur moitié intérieure juſqu'au bas de la côte eſt ſouvent plus courte que leur moitié extérieure; ce qui arrive ordinairement au Térébinthe & aux Piſtachiers.

Dans la Calabre & la Sicile pendant les chaleurs de l'Eſté, à moins qu'il ne tombe de la pluie, la Manne ſort des branches & des feuilles de cet arbre, & elle ſe durcit par la chaleur du ſoleil en grains ou en grumeaux. Celle qui coule d'elle-même, s'appelle *Spontanée*: celle qui ne ſort que par inciſion, eſt appellée par

par les habitans de la Calabre, *Forzata* ou *Forzatella*; parcequ'on ne peut l'avoir qu'en faisant une incision à l'écorce de l'arbre. On appelle *Manna di fronde*, c'est-à-dire, *Manne des feuilles*, celle que l'on recueille sur les feuilles, & *Manna di corpo*, celle que l'on tire du tronc de l'arbre.

Dans la Calabre, la Manne coule d'elle-même par un tems serein depuis le vingt de Juin jusqu'à la fin de Juillet, du tronc & des grosses branches des arbres. Elle commence à couler à midi environ, & elle continue jusqu'au soir sous la forme d'une liqueur très-claire; elle s'épaissit ensuite peu-à-peu, & se forme en grumeaux qui durcissent, & deviennent blancs. On ne les ramasse que le matin du lendemain, en les détachant avec des couteaux de bois, pourvû que le tems ait été serein pendant la nuit; car s'il survient de la pluie ou du brouillard, la Manne se fond & se perd entiérement. Après que l'on a ramassé les grumeaux, on les met dans des vases de terre non vernissés; ensuite on les étend sur du papier blanc, & on les expose au soleil, jusqu'à ce qu'ils ne s'attachent plus aux mains. C'est-là ce qu'on appelle la Manne choisie du tronc de l'arbre.

Sur la fin de Juillet, lorſque cette liqueur ceſſe de couler, les payſans font des inciſions dans l'écorce des deux ſortes de Frêne juſqu'au corps de l'arbre: alors la même liqueur découle encore depuis midi juſqu'au ſoir, & ſe transforme en grumeaux plus gros. Quelquefois ce ſuc eſt ſi abondant, qu'il coule juſqu'au pié de l'arbre, & y forme de grandes maſſes qui reſſemblent à de la Cire ou à de la Réſine. On les y laiſſe pendant un ou deux jours, afin qu'elles ſe durciſſent. Enſuite on les coupe par petits morceaux, & on les fait ſécher au ſoleil. C'eſt-là ce qu'on appelle la Manne tirée par inciſion, *Forzata*, & *Forzatella*. Sa couleur n'eſt pas ſi blanche: elle devient rouſſe, & ſouvent même noire, à cauſe des ordures & de la terre qui y ſont mêlées.

La troiſiéme eſpéce de Manne eſt celle que l'on recueille ſur les feuilles du Frêne, & que l'on appelle *Manna di fronde*. Au mois de Juillet & au mois d'Août, vers le midi, on la voit paroître d'elle-même, comme de petites gouttes d'une liqueur très-claire, ſur les fibres nerveuſes des grandes feuilles, & ſur les veines des petites. La chaleur fait ſécher ces petites gouttes, & elles ſe changent en petits grains blancs, de la groſſeur du

Millet ou du Froment. Quoique l'on ait fait autrefois un grand usage de cette Manne recueillie sur les feuilles, cependant on en trouve très-rarement dans les Boutiques d'Italie, à cause de la difficulté de la ramasser.

Les habitans de la Calabre mettent de la différence entre la Manne tirée par incision des arbres qui en ont déja donné d'eux-mêmes, & la Manne tirée par incision des Frênes sauvages qui n'en donnent jamais d'eux-mêmes. On croit que cette derniére est bien meilleure que la premiére, de même que la Manne qui coule d'elle-même du tronc, est bien meilleure que les autres. Quelquefois, après que l'on a fait l'incision dans l'écorce des Frênes, on y insére des pailles, des fétus, ou de petites branches. Le suc qui coule le long de ces corps, s'épaissit, & forme de grosses gouttes pendantes ou stalactites, que l'on ôte quand elles sont assez grandes. On en retire la paille, & on les fait sécher au soleil. Il s'en forme des larmes très-belles, longues, creuses, légéres, & comme canelées en dedans; blanchâtres, & tirant quelquefois sur le rouge. Quand elles sont séches, on les renferme bien précieusement dans des caisses. On en fait très-grand cas, & avec

raiſon ; car elles ne contiennent aucune ordure. On les appelle communément chez nous *Manne en larmes*. Après la Manne en larmes on fait plus de cas dans nos Boutiques de la Manne de Calabre, & de celle que l'on recueille dans la Pouille près du mont Garganus, appellé aujourd'hui mont Saint-Ange, quoiqu'elle ne ſoit pas fort ſéche, & qu'elle ſoit un peu jaune. On place après celle-là la Manne de Sicile, qui eſt plus blanche & plus ſéche. Enfin la moins eſtimée eſt celle qui vient dans le territoire de Rome, appellée *la Tolfa* près de *Civita-vecchia*, qui eſt ſéche, plus opaque & plus péſante, & qui eſt moins chére.

Par l'analyſe chymique, de ℔ij. de Manne choiſie, diſtillée au B. V. on a tiré ℥ij. ʒvj. gr. xlviij. de flegme limpide, ſans odeur & ſans ſaveur, qui cependant a rendu un peu rouge la teinture du Tourne-ſol. Enſuite la maſſe qui eſt reſtée, après avoir été ſechée, réduite en poudre, & diſtillée dans une cornue, a donné ℥j. ʒj. de liqueur limpide, & manifeſtement acide : ℥ix, ʒv. de liqueur rouſsâtre, empyreumatique, non-ſeulement acide, mais encore un peu urineuſe ; ℥ij. d'huile très-ſubtile & rouſsâtre : ℥ij. ʒiv. d'une huile groſſiére, réſineuſe & en grumeaux,

La masse noire qui est restée au fond de la cornue, pesoit ℥vj. ʒv. gr. xij. Elle étoit dure, compacte, & sans saveur. Ayant été calcinée pendant 8. heures au feu de réverbére, jusqu'à ce qu'il n'en sortît plus de fumée, il en est resté ʒvj. gr. vj. de cendres noirâtres, dont on a tiré par la lixiviation ʒij. de sel alkali fixe. Les parties qui se sont perdues dans cette distillation, ont été de ℥vij. ʒij. gr. xij. & dans la calcination, de ℥v. ʒvij. gr. vj.

La Manne est donc composée de sel essentiel ou de tartre très-abondant, & d'une petite partie de sel Ammoniac, envelopés d'une grande quantité de soufre, tant subtil que grossier.

Galien n'a point connu la vertu laxative de la Manne, quoiqu'il paroisse que Dioscoride ne l'ait pas ignorée : car il dit que l'Eleomeli purge la bile & les humeurs crues. Actuarius est le premier parmi les Grecs, qui fasse mention de la vertu solutive de la Manne : „ La Casse „ noire (dit-il) & la Manne purgent très- „ doucement. Si on ne prend que trois „ ou quatre gros de Casse, elle n'est pas „ capable d'ébranler le ventre. Il faut en- „ core prendre la Manne en plus grande „ quantité, & elle purge la bile jaune."

Les Arabes lui ont donné la vertu de

purger doucement, d'adoucir la gorge & la poitrine, & de nettoyer l'eſtomac. Les nouveaux Médecins font un très-grand uſage de la Manne, pour lâcher doucement le ventre, pour purger les humeurs ſéreuſes, & pour chaſſer les matiéres épaiſſes & viſqueuſes des premiéres voies. Elle paſſe pour le purgatif le plus doux que l'on peut donner en toute ſûreté aux vieillards, aux enfans, & même aux femmes enceintes & délicates.

Elle convient particuliérement, dit Rolfincius, aux maladies froides, aux compléxions mixtes, dans les pays temperés. Elle adoucit l'acrimonie des humeurs, & elle diſſout celles qui ſont épaiſſes & viſqueuſes; c'eſt pourquoi on l'emploie heureuſement dans les catarrhes, & dans la toux qui vient d'une pituite fluide & âcre, dans le commencement de la maladie; car elle précipite auſſitôt cette humeur par les inteſtins. Elle eſt encore d'un grand ſecours dans les maladies de la poitrine, ſurtout lorſque les poumons ſont remplis d'une pituite tenace & viſqueuſe, comme dans l'aſthme humoral. Elle eſt très-utile dans les maladies qui viennent de la bile, dans celles où il y a de l'inflammation, comme dans la pleuréſie, la péripneumonie, la tenſion du

bas ventre, causées par une bile épaisse, & qui fermente; parcequ'elle dissout les humeurs & les évacue par les selles, quoique quelques-uns disent le contraire.

Elle est nuisible, dit Rolfincius, aux tempéramens chauds, & aux maladies qui naissent de chaleur, à moins qu'on n'y mêle des acides, comme les Tamarins: Autrement elle se change en bile, & fomente une cacochimie chaude & séche. Rondelet & Duret croient qu'elle est dangéreuse pour les tempéramens bilieux. En effet, il ne faut point leur donner cette sorte de Médecine, à moins qu'il ne soit nécessaire de purger. Mais quand il faut le faire, on ne sauroit employer un purgatif plus sûr & plus doux, en le tempérant, comme il convient avec des acides, comme les Tamarins, la Crême de tartre, le Suc de limon, ou le Nitre purifié, le sel Polychreste, ou même la pulpe de Casse.

Mésué dit qu'elle opére lentement; c'estpourquoi il avertit de la mêler avec d'autres purgatifs: c'est ce qui a été pratiqué par les nouveaux Médecins qui la prescrivent avec la Casse, le Séné, la Rhubarbe, &c. Elle a encore cet inconvénient, qui est qu'elle fermente aisément; ou, comme dit Hoffman, elle a

je ne ſçai quoi de venteux. C'eſt pourquoi il conſeille de ne la donner qu'après l'avoir fait bouillir. Cependant il faut, ſelon l'avertiſſement de Rolfincius, que la décoction en ſoit légere, de peur qu'elle ne perde ſa force par l'évaporation de ſes parties légeres & ſubtiles. On objecte enfin qu'elle diſſout les humeurs, & n'évacue que celles qui ſont ſéreuſes; d'où il s'en ſuit une grande ſéchereſſe; & une grande ſoif dans les maladies. Toutes ces raiſons ont rendu depuis peu la Manne ſuſpecte à des Praticiens très-habiles.

Mais ſi on examine ſi ſcrupuleuſement tous les purgatifs, il ne s'en trouvera aucun qui n'ait ſes inconvéniens; puiſque ſelon le témoignage de Galien, ils ſemblent tous en quelque façon contraires à la nature: ce qu'il faut ſurtout entendre des hydragogues, qui agiſſent non-ſeulement en picotant les membranes des inteſtins, mais encore particuliérement en faiſant fermenter, & en diſſolvant la maſſe du ſang & la lymphe.

Puis donc qu'il eſt néceſſaire d'employer les purgatifs, & même quelquefois les hydragogues, on doit préferer la Manne à tous les autres; parcequ'elle a beaucoup plus de vertu, & que de tous les hydragogues c'eſt celui qui fait moins de

mal. On peut adoucir l'acrimonie qu'elle peut avoir, en y mêlant des Tamarins ou de la Caſſe; elle ſera temperée, ſi on la fait bouillir un tant ſoit peu avec ces autres purgatifs. S'il faut, pour ainſi dire, lui donner de l'aiguillon, & la rendre plus efficace, on y joindra du Séné ou de la Rhubarbe. Mais rien ne lui donne plus de vertu que quelques grains de Tartre ſtibié diſtribués en pluſieurs doſes, un grain pour chaque doſe. Par ce moyen on procurera une abondante évacuation d'humeurs bilieuſes ſans aucune incommodité, ſans nauſée, ſans vomiſſement, & ſans tranchées. Ainſi la Manne ſera un reméde doux & bienfaiſant, pourvû qu'on l'employe comme les autres purgatifs en tems & lieu, & en la maniére convenable.

℞. Manne de Calabre, ℥ij.
Cryſtal minéral, ʒj.
F. fondre dans un bouillon altérant. Donnez au malade, pour lui lâcher doucement le ventre.

℞. Manne choiſie, ℥ij.
Tamarins, ʒj.
F. bouillir dans ℥xij. de petit lait. Paſſez, & partagez en deux priſes, que vous donnerez à une heure de diſtance l'une de l'autre.

℞. Manne de Calabre, ℥jß.
Rhubarbe choisie, Sel végétal, ana ʒj.
F. bouillir légérement dans ℥vj. de décoction de Chien-dent & de Chicorée sauvage. Ajoutez à la colature le suc exprimé d'une Orange ou d'un Citron.

℞. Moëlle de Casse avec les noyaux, ℥j.
Manne de Calabre, ℥jß.
Sel Polychreste, ʒj.
F. bouillir dans ℥vij. d'eau de Chicorée. Ajoutez à la colature Syrop de Pommes composé, ou de fleurs de Pêchers; ℥j.
F. prendre le matin à jeun, & donnez un bouillon deux heures après.

℞. Moëlle de Casse récente avec les pepins, ℥iij.
Manne de Calabre, ℥ij.
F. bouillir dans ℥xij. de décoction d'Orge. Dissolvez dans la colature vj. gr. de Tartre stibié.
Partagez en deux verres, que l'on prendra à quatre heures de distance l'un de l'autre, & un bouillon entre les deux.

℞. Manne de Calabre, ℥ij.
Tartre ſtibié, gr. v.
Diſſolvez dans ℔ij. d'eau claire.
Paſſez, & donnez par verrées.

℞. Manne de Calabre, ℥ß. ou ʒvj.
Lait de Vache, ℥iij.
F. bouillir, & donnez la colature aux enfans.

℞. Manne de Calabre, ℥ij.
Sel commun, ʒß.
Diſſolvez dans ℥iv. d'eau bouillante.
Pilez dans cette liqueur vj. Amandes améres : ajoutez ℥iv. de lait de Vache.
Paſſez en exprimant, & donnez cette liqueur chaude.

℞. Feuilles de Séné, ʒijß.
Canelle, Coriandre, ana ʒß.
Régliſſe ratiſſée & écraſée, ʒij.
Sel végétal, ʒj.
Macérez pendant 6. heures dans ℥viij. d'eau claire.
F. fondre dans la colature ʒijß. de Manne de Calabre. Clarifiez avec un blanc d'œuf & ℥ß. de bon Vinaigre.
F. une potion.

℞. Manne de Calabre, ℥ij.
Feuilles de Séné, ʒij.
Rhubarbe coupée par petits mor-

ceaux, Sel Polychreſte, ana ʒj. Macérez pendant deux heures dans ℔ß. de bouillon de Veau, fait avec les feuilles d'Alleluia, d'Oſeille, de Cerfeuil, de Pimprenelle, de Laitue, de Pourpier, & de Chicorée ſauvage, de chaque une poignée. On pilera dans la colature l'écorce extérieure de pluſieurs Citrons coupée par petits morceaux. On paſſera la liqueur une ſeconde fois, & on la fera prendre chaude au malade.

℞. Manne de Calabre, & Catholicon double, ana ʒj. F. bouillir dans ʒvj. d'eau de Plantain. On en donnera la colature dans les diarrhées & les dyſſenteries.

℞. Miel céleſte, ʒjß. Catholicon double, ʒj. F. bouillir légerement dans ʒvj. de décoction de Chien-dent. Ajoutez à la colature ʒj. d'huile d'Amandes douces. F. prendre dans les coliques & l'inflammation des viſcéres, lorſqu'il eſt néceſſaire de purger.

Dans les Opiates purgatifs & altérans on peut employer la Manne à la place de Conſerve.

℞. Manne choisie, ʒiij.
Jalap en poudre, gr. xij.
Poudre Cornachine, ℈j.
Aquila alba, gr. x.
Syrop de Nerprun, f. q.
M. F. un bol hydragogue.

℞. Manne choisie & Safran de Mars pp. à la rosée du mois de May, ana ʒß.
Myrrhe, Safran Oriental, & Aquila alba, ʒij.
Aloës lavé, Crême de Tartre, & Gomme Ammoniac, ana ʒiij.
Diagréde, ʒjß.
M. avec Syrop de Chicorée, composé de Rhubarbe, f. q.
F. f. l. une masse de Pilules mésenteriques, dont la dose est ʒß. tous les jours, ou ʒj. tous les trois ou tous les quatre jours.

On emploie la Manne dans l'Electuaire Diacarthame, dans l'Hydragogue excellent, de *De Renou;* dans la Confection Hamech réformée, de *Charas.*

Outre la Manne de Calabre, nous avons encore celle de France nommée *Manne de Briançon* ou *du Meléze;* parcequ'elle découle près de Briançon en Dauphiné, d'un arbre qui porte le nom de Meléze. Elle est blanche & divisée en

grumeaux, tantôt de figure sphérique de la grosseur de la Coriandre, tantôt un peu longs & gros. Elle est douce & agréable, d'un goût de Sucre, & un peu résineux. On en fait rarement usage à Paris : elle est bien moins bonne que la Manne d'Italie, car elle purge beaucoup moins.

La Manne du Meléze est le suc nourricier d'un arbre appellé Larix folio deciduo conifera, *J. B.* Nous en avons donné la description, quand nous avons parlé des espéces de Térébenthine. Depuis le vingt de Juin jusqu'à la fin d'Août, la Manne paroît en différens tems sur les feuilles : ce qui n'arrive que quand l'année est chaude & séche ; car il ne paroît point de Manne quand la saison est pluvieuse. On a de la peine à la séparer des feuilles du Meléze, où elle est attachée fortement. Les payſans vont le matin abbatre à coups de haches les branches de cet arbre ; & les ayant mis par morceaux, ils les gardent à l'ombre sous les arbres. Le suc qui est encore alors trop mou pour pouvoir être recueilli, s'épaissit & se durcit dans l'espace de 24. heures. Alors on le ramasse, on l'expose au soleil, afin qu'il se séche entiérement, & on en sépare autant que l'on peut les

petites feuilles qui s'y trouvent mêlées.

Quelques-uns assurent que cette Manne est une espéce de rosée. Mais Lobel & Pena rapportent qu'ayant serré dans un cellier des branches de Meléze en Esté, on y avoit apperçu le lendemain de la Manne. Cette expérience montre évidemment que cette Manne est le suc du Meléze, & non une rosée du ciel.

On fait usage en Orient d'une autre espéce de Manne qui vient d'un petit arbrisseau nommé Alhagi, ALHAGI MAURORUM, *Rauvolfii Histor. Lugd.* 94. GENISTA-SPARTIUM SPINOSUM, foliis Poligoni, *C. B. P.* 394. Cet arbrisseau est de la hauteur d'une coudée & plus : de sa racine médiocrement longue & brune s'élevent de petites tiges droites, menues, de la grosseur environ de deux lignes ; molles, vertes, blanchâtres, d'où sortent alternativement de tous côtés de petites branches presque sans nombre, cylindriques, hérissées de toute part d'un grand nombre d'épines de la longueur d'un pouce, très-pointues, gresles & pliantes. Au pié de chaque épine est attachée une feuille ovalaire de quatre lignes de longueur, sur une ligne & demie de largeur, & d'un verd de mer. Les fleurs sont très-petites, légumineuses, légere-

ment purpurines, & ont l'étendart ou le pétale ſupérieur réfléchi en dehors: chaque fleur ſort du milieu d'une épine verte, dont le piſtile ſe change en une gouſſe d'un pouce de long environ, cylindrique, courte, & de la groſſeur d'une ligne & demie, compoſée de pluſieurs parties renflées, & comme jointes par articulation: elle eſt diviſée en autant de petites loges ſemblables à celle du Pié d'oiſeau; de couleur d'écarlate, blanchâtre, & qui s'ouvre en deux. Dans chaque loge eſt renfermée une graine rouge, ovoide, de figure de rein, de la longueur environ d'une ligne. Toute la plante a un goût aſtringent: elle croît abondamment en Egypte, en Arménie, en Géorgie, en Perſe, autour du mont Ararat, & d'Ecbatanes, & dans quelques Iſles de l'Archipel. On la trouve ſouvent environnée de cuſcute.

Au rapport d'Auguſtin Lippi, elle jette quelquefois en Egypte une larme rouge, aſtringente, ſemblable au Sang-Dragon.

Rauvolfius & Tournefort diſent que l'on recueille la Manne ſur ſes feuilles, ſa tige & ſes branches, ſurtout en Perſe. Ces peuples l'appellent *Trunſchibin*, & les Arabes *Tereniabin* & *Trun-*

gibin. Elle sort par petites gouttes dans les mois les plus chauds de l'Esté: ces gouttes se durcissent ensuite, & se changent en grains rousâtres, semblables à la Coriandre. Ceux qui les ramassent, en forment une masse où sont mêlées les feuilles, les petites épines, & d'autres ordures. Elle ne seroit pas d'une moindre vertu que la Manne de la Calabre, si elle étoit nettoyée des ordures & des feuilles. On en donne dans le pays jusqu'à la dose ʒxxiv. ou ʒiij. parcequ'elle contient très-souvent plus de feuilles que de suc.

Le célebre Tournefort ne doute point que ce ne soit la même chose que le *Tereniabin* de Sérapion & d'Avicenne, qui ont écrit que cette Manne tomboit du ciel comme une rosée sur certains arbrisseaux chargés d'épines.

DES GOMMES RESINES.

ARTICLE I.

De la Gomme Ammoniac.

ON a donné le nom d'*Ammoniac* à deux ſortes de ſubſtances ; ſavoir, à un certain Sel, ſoit naturel, ſoit fait par l'art, & à un Suc concret tiré d'une certaine plante. Nous avons parlé du Sel dans la Minéralogie : il s'agit préſentement du Suc.

La Gomme Ammoniac, AMMONIACUM & GUMMI ARMONIACUM, *Off.* Αμμωνιακὸν, *Dioſc.* Αμμωνιακὸν θυμίαμα, *Gal.* GUTTA HAMMONIACA, *Latin.* RAXACH & ASSACH. *Arab.* eſt un ſuc concret, qui tient le milieu entre la Gomme & la Réſine ; il s'amollit & devient gluant dans les mains lorſqu'on le manie. Il eſt tantôt en gros morceaux formés de petits grumeaux ; rempli de taches blanches ou rouſsâtres, parſemées dans ſa ſubſtance de couleur ſale, & preſque brune ; de ſorte que l'on peut fort bien le comparer au mélange de couleurs que l'on voit dans le Benjoin amydgaloïde : tantôt cette

Gomme eſt en larmes ou en petits grumeaux compactes & ſolides, ſemblables à de l'Encens, jaunâtres & bruns en dehors, blancs ou jaunâtres en dedans, luiſans & brillans. Sa ſaveur eſt douce d'abord, enſuite un peu amére: ſon odeur eſt pénétrante, & approche de celle du Galbanon; mais elle eſt plus puante, elle s'étend facilement ſous les dents ſans ſe briſer, & elle y devient plus blanche: jettée ſur les charbons ardens, elle s'enflâme, & elle ſe diſſout dans le vinaigre ou dans l'eau chaude. On nous l'apporte d'Aléxandrie qui eſt en Egypte.

Pour l'uſage intérieur on préfere le Suc en larmes aux gros morceaux. On doit choiſir celles qui ſont grandes, pures, ſéches, qui ne ſont point mêlées de ſable, de terre, ou d'autres choſes étrangéres. On eſtime auſſi les gros morceaux qui ſont naturels, & mêlés de pluſieurs grains purs. S'ils ſont remplis d'ordures, on les purifie, en les faiſant diſſoudre dans du Vinaigre: on les paſſe enſuite, & on les fait épaiſſir; mais cette préparation emporte beaucoup de ſes parties tenues & volatiles.

Dioſcoride donne le nom de θρῦμμα au Suc Ammoniac qui eſt pur & en larmes; & le nom de Φῦραμα à celui qui eſt im-

pur, & qui contient de la terre ou du ſable. Il dit que c'eſt la liqueur d'un arbre du genre de la Férule, qui naît dans cette partie de la Lybie, qui eſt près du temple de Jupiter Ammon. Cet arbriſſeaux, dit-il, s'appelle Ἀγασυλλίς : Pline l'appelle *Metopion*.

La Gomme Ammoniac découle comme du lait ou d'elle-même, ou par l'inciſion que l'on fait à une plante ombellifére, dont on n'a pas encore la deſcription. Les graines que l'on trouve ſouvent dans les morceaux de cette Gomme, le font bien voir ; car elles ſont foliacées, & ſemblables à celles d'Anet, mais plus grandes. La plante qui les porte, croît dans cette partie de l'Afrique qui eſt au couchant de l'Egypte, & que l'on appelle aujourd'hui Royaume de Barca, où il y a eu autrefois un temple très-célebre dédié à Jupiter Ammon, d'où eſt venu le nom de cette Gomme.

Dans l'analyſe chymique, de ℔ij. de Gomme Ammoniac choiſie il eſt ſorti par la diſtillation ℥vj. ʒj. gr. xxxiv. de flegme limpide, rouſsâtre, odorant, & un peu acide : ℥j. ʒvj. de flegme urineux : ℥ij. ʒv. gr. xlviij. d'huile limpide, jaunâtre, odorante : ℥vij. ʒij. d'huile épaiſſe rouſsâtre & brune.

La masse noire qui est restée dans la cornue, pesoit ℥viij. ʒvij. laquelle étant calcinée dans un creuset pendant 20. heures, a laissé ℥j. gr. xij. de cendres brunes, dont on a retiré par la lixiviation lxj. gr. de sel alkali fixe. La perte des parties dans cette distillation a été de ℥v. ʒij. & dans la calcination, de ℥vij. ʒvj. gr. lx.

On voit par cette analyse, que la Gomme Ammoniac est composée de beaucoup de soufre, soit grossier, soit subtil, mêlé avec un sel de Tartre un sel ammoniacal, & très-peu de terre.

La Gomme Ammoniac amollit les parties dures, incise les humeurs épaisses, résout celles qui sont visqueuses & tenaces, dissipe les congestions, est utile aux asthmatiques, guérit les tubercules cruds des poumons; résout les squirrhes du foie, du mésentére, de la rate & de la matrice; fait revenir les régles supprimées, léve les obstructions, dissipe les matiéres tophacées des articulations, & quelquefois elle lâche doucement le ventre. On la donne en substance depuis ℈ß. jusqu'à ʒj. sous la forme d'émulsion, d'électuaire, de bol ou de pilules. On l'emploie extérieurement pour résoudre les squirrhes, les matiéres tophacées, les écrouelles, les tumeurs les plus dures & les plus rebelles.

℞. Gomme Ammoniac choisie, ʒß.
Dissolvez dans un mortier avec eau
d'Hyssope, ʒiv.
Vin blanc, ʒij.
On en donnera la colature en deux
doses, dans l'asthme.

℞. Gomme Ammoniac,
Fleurs de Benjoin, ana ʒß.
Baume de Soufre anisé, ſ. q.
M. F. un bol, pour dissoudre l'engor-
gement des poumons.

℞. Gomme Ammoniac très-pure, ʒiß.
Fleurs de Benjoin, ʒj.
Poudre de Cloportes, ʒiij.
Extrait de Safran, Baume du Pérou,
ana ϑß.
Baume de Soufre térébenthiné, ſ. q.
M. F. des Pilules, que Richard Mor-
ton recommende fort dans la phthi-
sie écrouelleuse qui commence. La
dose en est de xij. gr. trois fois le
jour.

℞. Gomme Ammoniac, Aloës lavé,
ana ʒj.
Myrrhe, Feuilles de Séné en poudre,
Safran, ana ʒß.
Syrop d'Absynthe, ſ. q.
M. F. des Pilules pour les obstructions
de la matrice & des viscéres. La dose
est ϑj. tous les jours le matin à jeun.

℞. Gomme Ammoniac, Poudre de Cloportes, ana gr. xx.
Ethiops minéral, ʒß.
Conſerves de fleurs de Souci, ſ. q.
M. F. un bol, que l'on donnera tous les jours pour les écrouelles, en purgeant tous les quatre jours avec le bol ſuivant.

℞. Gomme Ammoniac, Aquila alba, ana ʒ. xv.
Trochiſques Alhandal, gr. x.
Syrop de fleurs de Pêcher, ſ. q.
M. F. un bol.

℞. Gomme Ammoniac, Aloës, Safran de Mars apéritif, ana ʒj
Canelle, Noix muſcade, ana ʒß.
Tartre vitriolé, ʒij.
Conſerve de fleurs de Souci, ʒiij.
Syrop d'Abſynthe, ſ. q.
M. F. un Electuaire. La doſe eſt ʒij. deux fois le jour dans la ſuppreſſion des régles, & dans les obſtructions du foie & de la matrice.

℞. Gomme Ammoniac, Crême de Tartre, ana ʒj.
Séné en poudre, ʒvj.
Diaphorétique minéral, ʒiij.
Trochiſques d'Agaric, ʒij.
Trochiſques d'Alhandal, ʒij.
Diagréde, ʒj.

Electuaire Catholique, ou Bénédicte laxative, ℥ij.
Syrop de fleurs de Pêcher, f. q.
F. un Electuaire, dont la dose est de ʒiij. de deux jours l'un, dans les vieilles obstructions du mésentére.

℞. Gomme Ammoniac, Emplâtre de Cigue, ana p. e.
M. F. un Emplâtre pour appliquer extérieurement dans le squirrhe du foie, de la rate, & du mésentére.

℞. Gomme Ammoniac, q. v.
Huile de Clous de Girofle, & Huile d'Amande douces, ana p. e. f. q.
M. F. un liniment, pour résoudre les tumeurs écrouelleuses, & les matiéres tophacées des articulations.

On tire de la Gomme Ammoniac par la cornue une huile jaunâtre ou rousâtre, recommendée dans l'asthme & la difficulté de respirer. Il vient ensuite une huile noire, utile pour résoudre les tumeurs écrouelleuses.

On emploie la Gomme Ammoniac dans les Pilules Ammoniaques, de *Quercetan;* les Pilules fétides, tartareuses, de *Bontius;* les Pilules de Sagapenum, de *Camille;* les Pilules mésentériques, de *Charas;* l'Electuaire apéritif purgatif, l'Electuaire antihydropique, du *même Auteur;*

Auteur ; l'Emplâtre Diachylon composé avec les Gommes, l'Emplâtre de Cigue, de Mélilot, Divin, d'Oxycroceon, Magnétique d'*Angelus Sala*, & l'Opodeltoch *de Paracelse*, dont voici la description.

℞. Huile commune, ℔jß.
Litharge préparée, ʒix.
Pierre Calaminaire préparée, ʒij.
F. bouillir jusqu'à la consistence d'Emplâtre. Ajoutez alors Cire jaune, ℔j.
Huile de Laurier, ʒiij.
Galbanum, Opopanax, ana ʒiij.
Myrrhe, Encens, Mastic, ana ʒij.
Gomme Ammoniac, Bdellium, ana ʒj.
Racines d'Aristoloche ronde, ʒij.
Safran de Mars astringent, Mumie, Pierre d'Aiman préparée, Magistére de Corail blanc & rouge, Térébenthine de Venise, ana ʒß.
Huile grossiére de Succin, Camphre, ana ʒj.
Safran Oriental, ʒß.
F. un Emplâtre, s. l.

ARTICLE II.

De l'Assa fœtida.

ON donne dans les Boutiques le nom d'*Assa* à deux sortes de suc concret, dont l'un s'appelle *Assa dulcis* ; & c'est le

Benjoin dont nous avons déja parlé parmi les Réſines. L'autre eſt l'Aſſa fœtida, qui s'appelle ainſi à cauſe de ſa grande puanteur ; & c'eſt celle dont il s'agit ici.

Assa fœtida, *Off.* Σίλφιον, *Dioſc. & Theophr.* Οπος, *Hippocr.* Οπος Μηδικὸς, Παρθικὸς, Κυρεναϊκὸς, *Nonnull.* Laser & Laserpitium, *Plin. & Latin.* Althit, *Avic.* Σκορδόλασαρον, *Quorumd. rec. Græc.* Hingh, *Perſar. & Indor.* Stercus Diaboli, *Nonnull.* eſt une eſpéce de Gomme-réſine compacte, molle & obéiſſante comme la cire, compoſée de différens grumeaux brillans, en partie blanchâtres ou jaunâtres, en partie rouſsâtres, de couleur de chair ou de violette. Elle eſt en gros morceaux ; d'une odeur puante, qui approche de l'Ail, mais plus forte ; d'un goût amer, âcre & mordicant. On en trouve deux eſpéces dans les Boutiques : l'une impure, brune & ſale ; l'autre pure, rougeâtre, tranſparente, qui contient pluſieurs belles larmes blanches. On nous l'apporte de Perſe & des Indes Orientales. On eſtime celle qui eſt récente, pénétrante & fétide, qui n'eſt pas trop graſſe, qui eſt remplie de larmes ou de grumeaux purs & brillans. On doit rejetter celle qui eſt vieille, graſſe, noire, opaque, ſouillée de ſable, d'écorces & d'autres choſes ſemblables.

Ce Suc a été célebre chez les anciens, non-seulement en qualité de remède; mais encore pour les sauces & les ragoûts. On en distinguoit deux espéces, par rapport au lieu où il naissoit. L'un s'appelloit *Cyrénaïque;* on le recueilloit dans la Cyrénaïque, Province d'Afrique; c'étoit le meilleur. L'autre se nommoit *Persan* & *Mede;* on l'apportoit de Médie & de Perse; c'étoit le plus commun & le moins cher. Le Cyrénaïque répandoit une odeur forte de Myrrhe, selon Dioscoride: celui de Perse étoit plus puant, & il approchoit de l'odeur d'Ail ou de Porreau; c'est-pourquoi on l'appelloit *Scordolasarum.* Son odeur n'étoit pas beaucoup différente de celle du Sagapenum; puisque Dioscoride dit que l'odeur du Sagapenum tient le milieu entre l'odeur de l'Assa fœtida & du Galbanum, & que l'on falsifie l'Assa fœtida avec le Sagapenum. L'Assa fœtida Cyrénaïque étoit donc différente de celle de Perse, en ce que son odeur étoit moins puante, qu'elle ne rendoit pas l'haleine puante, comme la commune, & que son odeur ne restoit pas long-tems dans la bouche.

Du tems de Pline on ne trouvoit déja plus d'Assa fœtida Cyrénaïque. On ne trouva alors dans cette Province qu'une

ſeule tige de Laſerpitium, que l'on envoya à l'Empereur Neron ; & il y avoit long-tems que l'on ne portoit point d'autres Laſer à Rome que celui qui croiſſoit en abondance dans la Perſe, la Médie ou l'Arménie, comme il y naît encore aujourd'hui.

Il y a eu une grande diſpute parmi les Auteurs ſur l'Aſſa fœtida *des Boutiques* ſavoir, ſi c'étoit le Silphium, le Laſer & le Suc Cyrénaïque des anciens, ou non. Voici les raiſons qui en faiſoient douter. 1°. C'eſt que le Laſer étoit ſi eſtimé des anciens, que les Cyrénéens offrirent une plante de Silphium à Battus leur fondateur, pour lui marquer leur reſpect, & leur reconnoiſſance; & qu'on frapa une medaille qui repréſentoit Battus d'un côté & les Cyrénéens de l'autre qui lui offroient le Royaume & le Silphium. C'eſt de-là que ſont venus ces proverbes : *Le Silphium de Battus ; il eſt digne du Silphium.* Ces mêmes Cyrénéens offroient tous les ans à Apollon de Delphes une plante de Silphium qu'ils prenoient dans leurs terres, comme étant ce qu'elles produiſoient de plus précieux.

2°. C'eſt que l'on plaçoit parmi les aſſaiſonnemens les plus agréables au goût & parmi les remédes les plus excellens;

le Laſer, ſoit le Cyrénaïque, ſoit celui de Perſe & de Médie, comme Pline le témoigne, liv. 19. chap. 15. 570. T. 3. „ Après les Truffes & les Champignons, „ le fameux *Laſerpitium* tient le premier „ rang. Les Grecs l'appellent Silphion. „ On l'a trouvé dans la Province Cyrénaï„ que. Son ſuc s'appelle *Laſer:* il eſt céle„ bre tant en Médecine que pour les uſa„ ges particuliers que l'on en fait, & il „ eſt eſtimé au poids de l'argent. Il y a „ déja beaucoup d'années que l'on n'en „ trouve plus dans ce pays, &c. Et il y a „ long-tems que l'on ne nous apporte que „ le Laſer qui naît en abondance dans la „ Perſe, la Médie & l'Arménie ; mais il eſt „ bien au deſſous du Cyrénaïque. "

3°. Pluſieurs Auteurs ont dit que l'excellent Silphium; ſavoir, le Cyrénaïque, avoit une douce odeur & un goût agréable; en quoi il paroiſſoit bien différent de notre Aſſa fœtida, qui ſent mauvais, qui eſt très-puante, & que tous les Européens déteſtent de telle ſorte, qu'ils la nomment *Stercus Diaboli.*

Mais ſi le Silphium a été tant eſtimé des Cyrénéens, des Grecs & des Latins, l'Aſſa fœtida ne l'eſt pas moins des Perſes & de preſque tous les Aſiatiques; car ils l'appellent *le manger des Dieux* : & on

eſſuie les fatigues les plus pénibles pour la recueillir, qui conſiſtent à errer pendant pluſieurs jours ſur les lieux les plus eſcarpés des montagnes, à l'ardeur la plus brûlante du ſoleil.

Le Silphium n'étoit pas plus agréable au goût que l'Aſſa fœtida, puiſqu'il répandoit une odeur ſi puante & ſi forte, que quelques-uns l'ont appellé Κάκοσμον Φυτάριον, c'eſt-à-dire, *la plus puante des plantes*. Les Indiens au contraire qui mangent familiérement de l'Aſſa fœtida, y trouvent une bonne odeur & un goût exquis.

D'ailleurs il ne faut pas en juger ſelon notre goût. Car il eſt évident qu'il y a beaucoup de choſes qui ont plû aux anciens, ſoit par leur goût, ſoit par leur odeur, qui ſont préſentement déſagréables, & qui nous paroiſſent très-puantes. Nous ſavons au contraire, que la plûpart des anciens ont eu en exécration l'odeur du Citron. Cette diverſité bizarre de goûts regne encore aujourd'hui. Il y en a qui ont tant d'horreur pour l'Ail qu'ils ne peuvent ſouffrir l'haleine de ceux qui en ont mangé; tant s'en faut qu'ils puiſſent en goûter. Cependant d'autres le regardent comme un aſſaiſonnement ſi excellent, qu'ils le prodiguent dans tous leurs mets : tant il eſt vrai que l'on

ne doit pas disputer des goûts. Notre siécle a vû la même inconstance sur les odeurs. Les aromates que l'on faisoit il y a cinquante ans avec le Musc, & qui étoient si agréables, sont tellement mis en oubli, qu'il arrivera peut-être que la postérité ne saura ce que c'étoit; car il lui sera très-difficile de concilier avec son ancienne suavité la puanteur ou l'odeur nuisible qu'elle croira y trouver.

On ne doit pas juger autrement de l'excellent Silphium Cyrénaïque, auquel quelques-uns ont certainement attribué par comparaison une odeur douce & un goût agréable. Dioscoride dit que le Suc Cyrénaïque est moins puant que celui de Perse; mais il ne lui ôte pas totalement l'odeur puante. Il dit qu'il n'étoit différent de celui de Perse qu'en ce qu'il ne rendoit pas l'haleine si mauvaise, que son odeur ne restoit pas si long-tems dans la bouche, & qu'il répandoit une exhalaison très-douce.

Puis donc que presque tout le monde convient que la Perse est le lieu natal du Laser & de l'Assa fœtida; que l'usage que les Indiens en font aujourd'hui, est le même que celui que les anciens faisoient du Laser; que l'estime que l'on fait de l'un & de l'autre, est la même; que l'on

prépare à préſent l'Aſſa en Perſe préciſément de la même maniére que l'on faiſoit autrefois le ſuc du Silphinm ; & enfin que le ſuc du Silphium Cyrénaïque ne différe de celui de Perſe que parceque ſa puanteur eſt moindre : il faut conclure que le Silphium, le Laſer, le ſuc Cyrénaïque des anciens & l'Aſſa fœtida des Boutiques ne ſont pas des ſucs de différens genres, & qu'il y a entr'eux peu de différence.

La plante que les Grecs appelloient *Silphium*, & les Latins *Laſerpitium*, avoit, ſelon Théophraſte & Dioſcoride, une groſſe racine, une tige ſemblable à celle de la Férule, laquelle tige s'appelloit *Maſpetum*. La feuille étoit ſemblable à celle de l'Ache ; la graine étoit large & feuillée : c'eſt pourquoi quelques-uns donnoient à la feuille le nom de φυλλον : & le ſuc qui découloit de la tige & de la racine, étoit appellé par quelques Grecs Οπος par excellence, c'eſt-à-dire, le *Suc des Sucs*. D'autres le nommoient Οπος Σιλφιυ, & les Latins lui donnoient le nom de *Laſer*.

On employoit toutes les parties de cette plante pour l'uſage de la Médecine & pour la cuiſine. Non-ſeulement les anciens diſtinguoient ce ſuc par rapport aux pays

d'où on l'apportoit, mais encore par rapport à la partie d'où il sortoit: ainsi celui qui venoit de la tige, s'appelloit καυλίας; celui de la racine, ῥιζίας: celui-ci étoit le plus vil. Il y a, dit Théophraste, de certaines mesures selon lesquelles on coupe la racine. On réserve ce qu'il faut pour la coupe prochaine, & l'on coupe le reste. Ces mesures s'observent encore en Perse, comme nous le verrons bientôt.

Tant s'en faut que les Auteurs qui ont écrit de ce Suc & de cette plante, en ayent éclairci l'histoire, qu'au contraire ils l'ont rendue plus obscure. Garzias lui donne la feuille du Coudrier. Jacques Bontius fait venir ce même Suc de deux plantes; savoir, d'une certaine plante sarmenteuse, presque semblable au Saule aquatique, & d'une autre plante dont les racines sont très-grosses, qui ressemblent à des Raiforts, & dont les feuilles sont comme celles du Tithymale. Un nommé Mandesio dit que l'une est un arbrisseau sarmenteux, & dont les feuilles sont petites & semblables à celles du Ris; & que l'autre a la feuille de Navet, de couleur verte, & semblable à la feuille de Figuier. D'autres veulent que ce soit une espéce de *Phyllirea*. Mais

perſonne n'avoit rien dit de certain ſur cette plante, juſqu'à Engelber Kæmpfer, qui dans ſon voyage de Perſe & des Indes, déſirant ardemment de connoître cette plante, fit 40. ou 50. mille de chemin avec beaucoup de fatigues, & en publia enfin une deſcription éxacte & une hiſtoire véritable, dans ſon livre qui a pour titre *Amœnitates exoticæ.*

Cette plante, de même que ſon ſuc, ſont ſouvent appellés indifféremment dans la Perſe *Hingiſeh*, & dans les Indes *Hiing.* Cependant le mot *Hingiſeh* eſt plus en uſage, pour marquer la plante; & celui de *Hiing*, pour déſigner la larme qui en découle. Ainſi l'Hingiseh, *Perſis*, Umbellifera, Leviſtico affinis, foliis inſtar Pœoniæ ramoſis, caule pleno maximo, ſemine foliaceo, nudo, ſolitario, Brancæ urſinæ vel Paſtinacæ ſimili, radice Aſſam fœtidam fundente, *Kæmpf. amœn. exot. faſc.* 3. 535. eſt une plante dont la racine dure pluſieurs années, grande, péſante, nue, noire en dehors, liſſe lorſqu'elle eſt dans une terre limoneuſe, raboteuſe, & en quelque facon ridée quand elle eſt dans le ſable; ſimple le plus ſouvent comme la racine du Panais; ordinairement partagée en deux, ou en un plus grand nombre de branches

un peu au dessous de son colet, qui sort de terre, & est garni, comme la queue de Pourceau, de fibrilles droites, semblables à des crins, roides, & d'un roux-brun. L'écorce de la racine est charnue, pleine de suc, se séparant aisément dans le tems que l'on tire la racine de la terre; lisse & humide en dedans. Cette racine est d'une substance pésante, solide comme celle de la Rave, très-blanche, pleine d'un suc gras très-blanc, très-puant, & qui frape vivement les narines, d'une odeur de Porreau. Le suc que l'on en retire, est appellé *Hingh* par les Persans, & Assa fœtida par les Européens. Les feuilles sortent du sommet de cette racine sur la fin de l'Automne au nombre de six, sept, plus ou moins, selon la grosseur de la racine: elles sont dans leur vigueur pendant l'Hyver, & elles se sechent vers le milieu du Printems. La feuille est branchue, plate, de la longueur d'une coudée, de la figure le plus souvent d'une feuille de Pivoine; de la même substance, de la même couleur, & aussi lisse que celle de la Livêche; de la même odeur que le suc, mais plus foible; d'un goût amer, âcre, aromatique, & puant. Cette feuille est composée d'une queue & d'une côte.

La queue a un empan & plus, de longueur, plus menue que le doigt, canelée en quelque façon, garnie de nervures, verte, creusée en gouttiére près de la base, cylindrique dans le reste.

La côte porte cinq lobes inégalement opposés, rarement sept, de la longueur de plus d'une palme, obliques, & dont les inférieurs sont plus longs que les supérieurs. Ces lobes se divisent de chaque côté en plusieurs lobules, dont le nombre n'est pas constant ; ils sont d'inégale grandeur, oblongs & en quelque maniére ovalaires ; plus longs & très-étroits dans quelques plantes, séparés les uns des autres jusqu'à la côte, & fort écartés, de sorte qu'ils paroissent en petit nombre, solitaires, & comme autant de feuilles : dans d'autres plantes ils sont plus larges, plus courts & comme unis ensemble, étant moins divisés. Les sinuosités ou les découpures sont le plus souvent ovalaires ou orbiculaires, par le jeu de la nature qui met quelquefois tant de différence dans les feuilles des plantes de la même espéce, qu'à peine paroissent-elles en être. Ces lobes s'élevent obliquement ; ils sortent par dessous des côtés de la côte par un principe court : leur couleur est d'un

verd de mer; ils sont lisses, sans suc, roides, cassans, un peu concaves en dessous, garnis d'une seule nervure qui sort de la côte, & s'étend inégalement dans toute leur longueur : il est rare qu'il y ait des nervures latérales qui accompagnent celle du milieu.

La grandeur de ces lobes n'est pas constante; on peut leur donner trois pouces de longueur, & plus ou moins d'un pouce de largeur.

Avant que la racine meure, ce qui arrive le plus souvent lorsqu'elle est fort vieille, il en sort un faisceau de feuilles d'une tige simple, droite, cylindrique, canelée en quelque maniére, lisse, verte, de la longueur d'une brasse, d'une brasse & demie, & même davantage; de la grosseur de sept ou huit pouces vers le bas; diminuant insensiblement, & se terminant en un petit nombre de rameaux qui portent des fleurs en Parasol, comme les plantes Férulacées. Cette tige est revétue des bases des feuilles, placées alternativement à des intervalles d'une palme. Ces bases sont larges, membraneuses, renflées; & elles embrassent la tige inégalement, & comme en sautoir : lorsqu'elles sont tombées, elles laissent des vestiges que l'on prendroit

pour des nœuds. Cette tige eſt remplie de moëlle qui n'eſt pas entrecoupée par des nœuds ; elle eſt très-abondante, très-blanche, fongueuſe, entremêlée d'un petit nombre de fibres courtes, vagues & étendues dans toute la longueur.

Les Para-ſols ſont portés ſur des pédicules greſles, longs d'un pié, d'un empan, & même plus courts, leſquels ſe partagent en 10. 15. 20. brins écartés en rond, chacun deſquels ſoutient à ſon extrémité un petit para-ſol formé par 5. ou 6. filets de deux pouces de longueur, chargés de ſemences nues & droites. Ces ſemences ſont applaties, feuillées, d'un roux-brun, de figure ovalaire, ſemblables à celles de la Berce ou du Panais de Jardin, mais plus grandes, plus noires ; garnies de poils en quelque maniére, ou rudes ; marquées de trois canelures, dont l'une eſt au milieu, & parcoure toute la longueur : les deux autres ſont ſur les bords, & s'étendent en ſe courbant aux deux extrémités. Ces ſemences ont une légere odeur de Porreau ; leur goût eſt déſagréable, fort amer : la ſubſtance intérieure qui eſt proprement la vraie ſemence, eſt noire, applatie, pointue, ovalaire. Kæmpfer n'a pas vû les fleurs ; mais il dit, ſelon le rapport qu'on lui en a

fait, qu'elles ſont très-petites, pâles, blanchâtres; & il ne doute point qu'elles ne ſoient à cinq pétales.

Cette plante naît dans la Perſe; & toute l'Aſſa fœtida que l'on apporte en Europe, ne vient que de ce ſeul pays. Cependant on ne la trouve pas partout, mais ſeulement en deux endroits de ce Royaume, ſavoir dans les champs & les montagnes qui ſont autour de la ville de *Heraat*, dans la Province de *Coraſaan*, & dans la Province de *Laar*, ſur le ſommet des montagnes qui s'étendent depuis le fleuve *Cuur* juſqu'à la ville de *Congo*, le long du golfe Perſique, loin du rivage de deux ou trois paraſanges, & même davantage, (la paraſange contient 3600. pas géométriques).

De plus, cette plante ne porte pas du ſuc dans tous les endroits de ces deux pays: mais auprès de *Heraat*, c'eſt celle qui ſe trouve dans les deſerts champêtres; & dans la Province de *Laar* il n'y a que celle qui croît ſur les montagnes voiſines du territoire & de la ville de *Diſguun*, qui en fourniſſent. Toutes celles qui naiſſent dans ces pays en-deçà ou en-delà des lieux dont nous venons de parler, n'ont point de ſuc, ou ſi peu qu'il ne vaut pas la peine d'être recueilli;

& quand même il ſeroit abondant, on ne le recueilleroit pas. On dit que la plante qui eſt au-delà de *Diſguun*, eſt douce, & a preſque perdu ſa puanteur; de ſorte que les troupeaux de chévres la broutent avec avidité, & s'en engraiſſent d'une maniére ſurprenante. Cette plante ſe plaît dans les terres arides, ſabloneuſes & pierreuſes, entremêlées de limon. On en trouve rarement dans une terre humide ou graſſe.

Quelques-uns diſtinguent deux eſpéces de cette plante: l'une maigre, & qui fournit peu de larmes, d'une odeur & d'une vertu foible; elle s'appelle *Hus jeh*: l'autre fournit un ſuc abondant, gras, fétide, & par conſéquent plus excellent. Mais Kæmpfer aſſure qu'elles ne différent que par rapport aux lieux où elles naiſſent.

On dit que la racine de cette plante vit très-long-tems, & même autant que les hommes; ce qui fait qu'elle acquiert quelquefois une groſſeur monſtrueuſe.

On rapporte que ſelon la nature du terroir, & ſi elle ne s'éleve pas dans ſon premier âge en Férule (ce qui arrive quelquefois,) elle devient longue d'une aune & de la groſſeur de la cuiſſe: lorſqu'elle eſt à ſon moyen âge, elle eſt

de la groſſeur de la jambe ou du bras; & ſi elle n'a qu'un an, elle eſt ſeulement de la groſſeur du pouce : ſa longueur eſt toujours proportionnée à ſa groſſeur. On ne trouve aucune racine, qui ne donne du ſuc avant que la Férule paroiſſe : mais ſi on l'abandonne à ſon propre ſort, elle s'éleve en tige tôt ou tard, & elle produit de la graine; enſuite le ſuc de la racine s'épuiſe, la plante ſéche, & elle meurt totalement.

Toute l'Aſſa fœtida découle à préſent par l'inciſion que l'on fait à la racine. On n'en retire plus des tiges, ſoit par l'art, ni autrement : ainſi la diviſion des anciens de l'Aſſa qui vient de la tige ou de la racine, ne ſert de rien. La racine qui a moins de quatre ans, donne peu de ſuc, & on ne la coupe point : mais plus elle eſt vieille & grande, plus elle donne de lait. Coupée tranſverſalement, elle couvre ſon diſque de ſon ſuc laiteux : lorſqu'on l'éxamine attentivement, on voit qu'elle produit deux ſubſtances, l'une plus ferme & fibreuſe, l'autre plus ſpongieuſe, molle, & de même nature que l'autre. La racine étant deſſéchée, toute la ſubſtance la plus molle ſe diſſipe; il ne reſte que celle qui eſt fibreuſe, qui ſe change en une moëlle qui eſt comme de

l'étoupe, tandis que l'écorce ridée perd un peu de ſa grandeur. Le ſuc qui coule de ſes petites véſicules, étant récent eſt très-blanc, très-liquide & gras, fort ſemblable à de la Crême de lait, & il n'a par conſéquent rien de gluant : mais étant expoſé au ſoleil ou à l'air, il devient brun & viſqueux. La puanteur eſt la marque de la vertu de l'Aſſa ; plus elle eſt puante, & meilleure eſt-elle : mais cette puanteur eſt très-vive, lorſqu'elle eſt récente ; on ne peut en aucune maniére la comparer avec la puanteur de celle qui ſe trouve en Europe. Kæmpfer aſſure qu'un gros d'Aſſa fœtida récente répand plus de puanteur que cent livres de celle qui eſt vieille & ſéche, & telle que nos Droguiſtes la vendent.

Théophraſte, dans ſon *hiſtoire des Plantes*, rapporte qu'il y a certaines meſures ſelon leſquelles on coupe la racine de cette plante. Et en effet on les obſerve encore à préſent dans la Perſe, lorſqu'on coupe cette racine pour en tirer le ſuc. Voici la maniére d'en faire la récolte, telle que Kæmpfer la rapporte ; elle ſe fait en quatre opérations ou en quatre courſes par les habitans des villages voiſins, ſur le ſommet des montagnes d'Hingifer.

I. Ceux qui la recueillent, se rendent en troupe sur le haut des montagnes à la mi-Avril, qui est le tems que les feuilles des plantes deviennent pâles, perdent de leur vigueur, & sont prêtes à se sécher : ils s'écartent & se séparent fort loin les uns des autres dans ces vastes montagnes; de sorte que ceux qui sont convenus de faire cette récolte en commun, soit que ce soit une ou plusieurs familles, ou des villages entiers, ou enfin d'autres sociétés, s'emparent les uns d'un certain terrain des montagnes, les autres d'un autre, selon qu'ils se le sont distribué. Une société de quatre ou cinq hommes a coutume de se charger d'environ deux mille piés de cette plante. Chacun d'eux travaille avec émulation & avec joie. D'abord ils creusent la terre qui environne la racine, & la découvrent un peu avec un hoyau d'une palme de haut, dont il sont tous armés.

2°. Ils arrachent de la racine les queues des feuilles, en les tortillant avec la main. Ils nettoient encore le colet de la racine des fibres entortillées, qui ressemblent à une coëffure hérissée ; lesquelles étant ôtées, cette racine paroît comme un crane ridé.

3°. Ils la recouvrent de terre avec la

main ou le hoyau. Ils font de petits fagots des feuilles qu'ils ont arrachées, & des autres herbes, s'il y en a; & ils les placent sur la racine, en mettant une pierre par dessus; de peur que le vent, qui est souvent très-violent dans ces montagnes, n'emporte les fagots, & ne les disperse fort loin. Cette couverture est nécessaire pour préserver la racine des rayons du soleil; parceque dès qu'elle en est frapée, elle pourrit en un jour. Les racines étant ainsi préparées, (ce qui se fait ordinairement en trois jours,) les ouvriers quittent les montagnes, & s'en retournent à leurs maisons.

II. Trente ou quarante jours après ils retournent de nouveau sur les montagnes, & chacun prend sa premiére place, pour retirer des racines le tribut de son premier travail. Ils se munissent des instrumens nécessaires; savoir, d'un couteau bien afilé pour couper la racine, d'une spatule de fer grosse comme le poing, large par le bout, pour arracher la larme; d'un petit vase ou d'une petite coupe, qu'ils attachent à leur ceinture, pour y mettre la liqueur à mesure qu'ils la retirent; & de deux corbeilles qu'ils portent sur les épaules, pour y mettre le suc qu'ils ont recueilli, & l'emporter chez eux.

Il faut remarquer que chaque ſociété partage en deux le canton qui lui eſt échu pour ſa récolte, & que par conſéquent elle partage auſſi toutes les racines en deux claſſes, pour travailler à l'une en laiſſant l'autre alternativement de deux jours l'un : car après avoir tiré le ſuc d'une racine, il lui faut un jour, ſoit pour en fournir de nouveau, ſoit pour laiſſer un peu épaiſſir celui qu'elle a déja donné.

Auſſitôt que les ouvriers ſont arrivés, ils courent chacun à leurs racines; ils les découvrent, & ôtent avec la main toute la terre qui pourroit leur nuire dans leur travail. Enſuite ils coupent tranſverſalement le ſommet de la racine; de ſorte que le tronc repréſente un diſque, ſur lequel ſe rend la liqueur ſans être expoſé à s'écouler, laquelle on doit recueillir deux jours après.

Enſuite ils mettent encore la racine à couvert des ardeurs du ſoleil; mais avec cette précaution, que le fagot d'herbe ne poſe pas ſur le diſque; c'eſt pour cela qu'ils en font comme un arc, ſans quoi il conſumeroit tout le ſuc qui ſe rend ſur le diſque.

Le lendemain ils vont dans un autre endroit, ils coupent la racine de la même maniére, & la couvrent avec grand ſoin.

Le troiſiéme jour ils retournent au premier endroit, ils découvrent la racine, & recueillent avec leur ſpatule la liqueur qui s'eſt dépoſée ſur le diſque; & à meſure qu'ils la retirent, ils la verſent dans le vaſe qui eſt attaché à leur ceinture. Enſuite ayant écarté toute la terre qui empécheroit de couper la racine de nouveau, ils coupent la ſuperficie du diſque qui eſt ſéche, ils en emportent le moins qu'ils peuvent, & ils en enlévent à peine l'épaiſſeur d'une paille d'Avoine; car il ſuffit d'emporter la ſuperficie extérieure qui bouchoit les pores, afin que le ſuc puiſſe couler de nouveau.

Les ouvriers vuident de tems en tems leurs petits vaſes, & ils dépoſent le ſuc gommeux dans de plus grands, ou ſur des feuilles placées ſur la terre pour le faire mieux durcir au ſoleil. De cettte maniére il acquiert une couleur différente de celle qui eſt naturelle, ſelon que les parties ſont molles, & qu'elles reçoivent inégalement les rayons brûlans du ſoleil. La racine étant couverte, le travail eſt fini. Le quatriéme jour ils retournent aux racines du ſecond endroit. Ils recueillent le ſuc gommeux; ils écartent la terre, ils coupent la racine & la recouvrent: & c'eſt en quoi ſe paſſe la ſe-

conde opération ; coupant alternativement les racines trois fois, & en recueillant deux fois le ſuc.

Alors ils laiſſent ces racines huit ou dix jours ſans y toucher, & ils emportent toute leur récolte dans des corbeilles ſur leurs épaules à la maiſon. Chaque ſociété de quatre ou cinq hommes recueille environ cinquante livres de ce ſuc. Le ſuc que l'on recueille dans cette premiére récolte, n'eſt pas le meilleur; au contraire c'eſt le moins eſtimable.

III. Après que l'on a laiſſé à ces racines huit ou dix jours pour recouvrer leur ſuc, on fait une nouvelle récolte. On commence par les racines de la premiére claſſe; on les découvre, on écarte la terre, on recueille le ſuc, on coupe la ſurface, on la recouvre. Le lendemain on fait les mêmes opérations aux racines de la ſeconde claſſe, & ainſi alternativement trois fois de ſuite; & enfin on les couvre de nouveau, & on les laiſſe.

IV. Trois jours après on retourne à ces racines, & on en coupe trois fois alternativement les deux claſſes. Enfin on ne les coupe plus, on les laiſſe expoſées à l'air & aux rayons du ſoleil; ce qui les fait bientôt mourir. C'eſt ainſi que finit ordinairement la récolte d'Hingifer. Car ſi

les racines ſont fort grandes, c'eſt-à-dire, ſi elles ont plus de vingt ans, on ne les quitte pas ſitôt, mais ſeulement après qu'elles ont été épuiſées.

Dans l'analyſe chymique, de ℔ij. d'Aſſa fœtida choiſie il eſt ſorti ℥v. ʒiij. de flegme laiteux, de l'odeur d'Ail, & acide: ℥j. ʒvij. de flegme rouſsâtre, ſoit acide, ſoit urineux: ℥ij. ʒij. gr. xxxvj. d'huile fétide, jaunâtre, fluide & limpide: ℥xj. ʒv. gr. xxiv. d'huile rouſſe & d'une conſiſtence épaiſſe.

La maſſe noire qui eſt reſtée dans la cornue, peſoit ℥ix. ʒij: laquelle étant calcinée dans un creuſet pendant 30. heures, à laiſſé ℥ij. ʒiv. gr. xxxvj. de cendres griſes, dont on a retiré xij. gr. de ſel fixe ſalé. La quantité des parties qui ſe ſont perdues dans la diſtillation, a été de ℥ij. ʒiv. gr. xij. & dans la calcination de ℥vj. ʒv. gr. xxxvj.

On voit par cette analyſe, que l'Aſſa fœtida eſt compoſée de beaucoup de ſoufre fétide, ſoit ſubtil, ſoit groſſier; d'une aſſez grande portion de ſel acide; d'une petite quantité de ſel volatil urineux, & d'un peu de terre: d'où il reſulte un compoſé ſalin ſulfureux, dont une grande portion ſe diſſout dans l'Eſprit-de-vin, & la plus grande partie dans l'eau chaude.

L

Les anciens Médecins ont donné beaucoup de belles qualités au Laſer: ils diſent qu'étant pris intérieurement il guérit la paralyſie & les maladies des nerfs; qu'il excite les régles & l'urine; qu'il ſert beaucoup pour aider la digeſtion; qu'il récrée l'eſprit, & le délivre de la triſteſſe; qu'il détruit le venin des traits & des ſerpens; qu'il engraiſſe les corps, & qu'il guérit la peſte & les maladies malignes; qu'il eſt utile dans l'hydropiſie, la jauniſſe, la pleuréſie, les contractions ſpaſmodiques, l'aſthme, la difficulté de reſpirer, la toux, & l'enrouëment; qu'étant appliqué extérieurement, il réſout les gonflemens de la rate; & qu'étant mis ſur la vulve, il excite les régles; qu'étant mêlé avec de la cire, il tire des piés les clous, après les avoir déchauſſés tout-autour avec le fer; qu'il eſt fort bon dans les plaies empoiſonnées, dans les bleſſures d'animaux venimeux, dans les ulcéres qui ne ſont pas mûrs, dans les charbons qui croiſſent autour de l'anus, dans les douleurs de la goutte & du rhumatiſme.

Garzias & d'autres aſſurent qu'il n'y a aucun reméde ſimple dans toutes les Indes, qui ſoit plus en uſage que l'Aſſa fœtida, ſoit dans la Médecine, ſoit pour

assaisonner les viandes. Car presque tous les Indiens, & surtout les Banéanes, ont coutume de la mêler dans leurs potages & parmi leurs légumes. Ils en frotent d'abord leurs chaudrons, & ils ne se servent d'aucun autre assaisonnement dans tous leurs mets. Ils prennent aussi de l'Assa comme un reméde pour se guérir du dégoût, pour fortifier l'estomac, dissiper les vents, & s'exciter à l'amour.

Cependant Galien, l. 8. *des Simples*, prononce que toutes les parties du Silphium sont venteuses, & par conséquent difficiles à digerer : mais si on les applique extérieurement, elles sont plus efficaces; & surtout le suc, auquel il attribue une grande vertu d'attraction, & de plus celle d'amollir & de fondre les excroissances.

Pline accuse aussi le Laser mêlé avec les nourritures, comme étant difficile à digerer. Il dit qu'il produit des vents & des rots, & qu'il est nuisible pour les urines. De plus il en craint l'usage dans le mal de dents, fondé sur une expérience célebre d'un homme qui se précipita à cause de cela d'un lieu fort élevé. Il ajoute encore, que si on en frote les narines d'un taureau, il devient furieux. C'est pour-

quoi on ne doit pas l'appliquer téméraire-rement à l'extérieur.

En Europe, non-seulement on rejette bien-loin l'Assa fœtida des assaisonnemens, mais encore on l'emploie rarement dans les remédes, à cause de sa puanteur. Cependant on l'emploie utilement dans les coliques venteuses & dans les maladies hystériques, soit extérieurement, soit intérieurement. Elle convient aussi pour faire sortir les régles, les lochies & l'arriére-faix: elle excite puissamment la transpiration & les sueurs: elle chasse les humeurs malignes du centre à la circonférence; c'est pourquoi elle est fort utile dans les fiévres malignes, la petite vérole & la rougeole: elle remédie encore aux maladies des nerfs & à la paralysie.

On la prescrit depuis gr. xij. jusqu'à ʒj. ou même jusqu'à ʒij. On la recommende dans l'asthme prise dans un œuf à la coque, & on la vante comme très-efficace contre la vertu de l'Opium & des autres narcotiques. Par son odeur, elle délivre les femmes de la suffocation hystérique: appliquée extérieurement, elle amollit & résout puissamment; c'est pourquoi on la recommende pour résoudre les tumeurs de la rate.

On prépare une Teinture antihystérique avec l'Assa fœtida & l'Esprit-de-vin tartarisé, dont la dose est de ʒij.

℞. Assa fœtida, ʒß.
Sel Ammoniac, gr. xviij.
Extrait de Coquelicot, ſ. q.
M. F. un bol, pour exciter la transpiration.

℞. Assa fœtida, Myrrhe, ana ʒj.
Extrait de Safran, gr. ij.
Conserve de fleurs de Souci, ſ. q.
M. F. un bol, pour exciter les régles.

℞. Assa fœtida, ʒj.
Castoreum, gr. vj.
Succin préparé, gr. xx.
Extrait de Mélisse, ſ. q.
M. F. un bol, pour donner dans la passion hystérique.

℞. Assa fœtida, graine de Geniévre,
Castoreum, ana ʒß.
Miel, ʒivß.
F. un Electuaire, dont la dose est ʒj. contre le sommeil qui dure trop long-tems, après avoir pris de l'Opium ou d'autres narcotiques.

On emploie l'Assa fœtida dans la Poudre hystérique *de Charas*, les Trochisques de Myrrhe, le Baume uterin, & l'Emplâtre pour la matrice.

ARTICLE III.

Du Bdellium.

ON n'eſt pas bien aſſuré de ce que c'eſt que le Βδέλλα & le Βδέλλιον des anciens Grecs, ni ſi cette drogue eſt parvenue juſqu'à nous.

Dioſcoride diſtingue trois ſortes de Bdellium. Le premier eſt la larme d'un arbre du pays des Sarraſins; & c'eſt une gomme tranſparente, & comme la colle de taureau, graſſe en dedans, qui ſe fond facilement, ſans bois & ſans ordures, amére au goût, odorante lorſqu'on la brûle, de la couleur de l'ongle. La ſeconde eſpéce eſt ſordide, noire, en groſſes maſſes, de l'odeur de l'Aſpalathe, & que l'on apporte des Indes. La troiſiéme eſpéce vient de la ville de Pétra : elle eſt ſéche, réſineuſe, livide; mais elle tient le ſecond rang pour la vertu.

Galien, l. 1. *des Remédes ſimples*, fait mention de deux ſortes de Bdellium; l'un de Scythie, qui eſt plus noir & plus réſineux; l'autre d'Arabie, dont la couleur eſt plus claire, qui eſt humide, & qui s'amollit facilement.

Voici ce que Pline dit du Bdellium:

„ La Bactriane eſt près de-là, le Bdellium „ y eſt très-fameux. C'eſt un arbre noir de „ grandeur d'un Olivier, qui a la feuille „ de Chêne, le fruit & la forme du Fi- „ guier ſauvage. Les uns en appellent la „ gomme *Brochon*; les autres, *Malachran*; „ les autres, *Maldacon*; & celle qui eſt „ noire & en maſſes, *Hadrobolon*. Or elle „ doit être tranſparente, ſemblable à de „ la Cire, odorante, graſſe lorſqu'on la „ frote entre les doigts, amére au goût, „ ſans acreté. Elle naît encore dans l'Ara- „ bie, dans les Indes, dans la Médie & „ à Babylone. Quelques-uns donnent le „ nom de *Peraticum* à celle que l'on ap- „ porte de la Médie: celle-ci eſt plus fra- „ gile & plus amére, elle eſt en croutes; „ mais celle des Indes eſt plus humide & „ plus gommeuſe. "

On voit par-là combien l'hiſtoire du Bdellium eſt incertaine dans les écrits des anciens. Les Arabes ne l'ont pas mieux éclaircie, puiſque Sérapion établit deux ſortes de Bdellium: l'un de Judée, qu'Avicenne nomme *Mochel Judaïcum*, & qui paroît être le Bdellium de Dioſcoride: l'autre eſt le fruit d'une certaine plante ſemblable au Palmier. Avicenne appelle celui-ci *Mochel Mecchenſe*.

Les nouveaux Auteurs ne ſont pas non

plus d'accord ſur cela : car quelques-uns croient, ſelon le témoignage de Matthiol, que la Myrrhe eſt le vrai Bdellium. Il y en a d'autres, dit Cluſius, qui croient que l'Animé eſt le vrai Bdellium. Les autres, ſelon le témoignage d'Olivus, entendent par le mot de *Bdellium*, des Eſcarboucles ; d'autres, du Cryſtal. C. Bauhin dans Matthiol rapporte ſix différentes eſpéces de Bdellium.

1°. Celui qui eſt en gros morceaux, & roux, qui ſaute en pluſieurs grumeaux quand on le briſe, & qui eſt médiocrement brillant.

2°. Celui qui eſt en petits morceaux, un peu brun, roux en dedans, qui ſe partage comme en deux parties lorſqu'on le briſe, qui eſt tranſparent, compacte, pliant, gluant, gras, & qui laiſſe tomber des larmes blanches lorſqu'il eſt dans un lieu chaud.

3°. Le noir, qui eſt intérieurement d'un noir roux, gluant, & qui a une odeur qui tient le milieu entre l'Encens & la Gomme des Ceriſiers.

4°. Celui qui eſt auſſi noir, mais qui eſt de couleur fauve en dedans, d'une couleur de pourpre, fort tranſparent, mol, gluant, ſemblable à la Gomme de Ceriſier, & qui en a le goût.

5°. Celui qui a la couleur & le goût ſemblables au précedent, mais qui eſt parſemé en dedans de taches pâles ou blanchâtres.

6°. Celui qui eſt pâle ou blanc, dont les grumeaux ſont oblongs, médiocres, en grand nombre ; formé de longues gouttes condenſées ; amer, déſagréable, & plus âcre que toutes les autres eſpéces.

Samuel Dale décrit *dans ſa Pharmacologie* deux eſpéces de Bdellium. „ La „ premiére (dit-il) eſt une ſubſtance gom- „ meuſe & réſineuſe, graſſe comme de „ la Cire, tenace, gluante, de couleur de „ fer tirant ſur le noir, qui approche de „ la Myrrhe, dont elle imite l'odeur & „ le goût. On l'apporte de l'Arabie, de „ la Médie & des Indes. La ſeconde eſ- „ péce eſt une ſubſtance réſineuſe, un peu „ dure, noirâtre, friable, en gouttes dur- „ cies, qui a l'odeur & le goût de la pré- „ cedente. " On l'apporte de Ganea.

Pierre Pomet, *dans ſon hiſtoire des Drogues*, obſerve que l'on trouve dans les Boutiques pluſieurs eſpéces de Gomme ſous le nom de *Bdellium:* tantôt c'eſt une Réſine d'Amérique, qui découle de l'arbre appellé *Courbaril*, & que l'on nomme Animé ; tantôt c'eſt la réſine d'un autre arbre qui s'appelle *Caninga* ou *Caſſia*

Caryophyllata ; tantôt c'eſt la Réſine du *Coſtus corticoſus*, que l'on nomme Gomme *Alouch* ; ou bien ce ſont d'autres Réſines moins connues.

Mais ce que l'on trouve dans nos Boutiques pour le vrai Bdellium, n'eſt pas différent de la premiére eſpéce décrite par Samuel Dale. C'eſt une Gomme-réſine en morceaux de différente figure & de différente groſſeur. Extérieurement elle reſſemble quelquefois à la Myrrhe ordinaire ; elle eſt de couleur de fer, rougeâtre, quelquefois d'un brun un peu rouſsâtre : intérieurement elle eſt en quelque façon tranſparente, ſemblable à la colle forte, & fragile ; elle s'amollit dans la bouche, & s'attache aux dents : elle eſt d'un goût un peu amer, plus foible cependant que celui de la Myrrhe ; d'une odeur qui n'eſt pas déſagréable, ſurtout lorſqu'on la met ſur le feu : elle s'enflâme & brûle opiniatrement, en pétillant & faiſant du bruit : on voit alors quelquefois de petits grains qui ſortent de côté & d'autre de ſa ſubſtance. On la trouve ſouvent mêlée avec la moitié de Myrrhe dans les caiſſes dans leſquelles on l'apporte, & quelquefois avec la Gomme du Sénegal. Si cette ſubſtance n'eſt pas le plus excellent Bdellium de Dioſcori-

de, du moins elle en approche beaucoup.

Il n'y a rien de certain sur l'arbre qui porte le Bdellium. Selon la description de Pline, il est noir, de la grandeur d'un Olivier; il a la feuille de Chêne, & le fruit du Figuier sauvage. Les autres le font ressembler à l'arbre de la Myrrhe : & Thevet assure qu'il a vû deux mille arbres de Myrrhe & de Bdellium qui croissoient ensemble dans la même forêt. Lobel & Pena disent qu'ils ont trouvé parmi les autres marchandises plusieurs branches de cet arbre ; leur substance étoit solide, leur écorce dure, noirâtre & hérissée de plusieurs épines dures & grossiéres. C'est pourquoi Samuel Dale demande si c'est l'arbre qui s'appelle Arbor lactescens aculeata, foliis quernis, Americana, (Bdellifera forte,) sive arbor Bdellium ferens in America, *Pluk. Phyt. Tab.* 145.

Une partie du Bdellium se dissout dans l'eau, & l'autre dans l'Esprit-de-vin ou dans l'huile ; il s'enflâme & répand une grande lumiére & durable, quoiqu'en le brûlant il pétille un peu, à cause de la partie saline-aqueuse mêlée avec la Résine. Toute sa substance se dissout dans l'Esprit-de-vin tartarisé, dans les liqueurs alkalines, dans le Vin ou le Vinaigre.

On donne au Bdellium la vertu emolliente, & même très-puissante, lorsqu'il est récent. Il est aussi fort discussif, résolutif, & déterſif, mais dans différens âges. Si l'on veut résoudre, il faut prendre celui qui est de moyen âge ; si l'on veut seulement déterger, alors le plus vieux est le meilleur. On l'emploie rarement à l'intérieur ; cependant on le recommende dans les maladies de la poitrine, la toux, la difficulté de respirer, les abcès du poumon, pour exciter l'urine & chasser les calculs. Plusieurs personnes vantent fort les Pilules de Bdellium à la dose de ʒj. dans le flux hémorrhoïdal ; & surtout Solenander, Foreste & Riviére. Car il arrête puissamment ce flux, principalement si on y joint la fumigation du Bdellium recue par l'anus. Extérieurement il amollit & résout les tumeurs ; il fait meurir les abcès, & il guérit les plaies récentes.

℞. Excellent Bdellium, ʒxij.
Graine d'Ammi, ʒiij.
Myrobolans Chébules, Indiens, Bellirics, Embliques, Coquille de Venus calcinée, Succin pp. ana ʒijß.
M. F. une masse de Pilules avec ſ. q. de Miel Rosat. La dose est ʒj. dans le flux hémorrhoïdal.

On emploie le Bdellium dans le Mithridat *de Damocrate*, les Trochisques de Cyphi, les Pilules fétides, l'Onguent des Apôtres, l'Emplâtre Diachylon avec les Gommes, l'Emplâtre divin *de Paracelse*, le Stiptique, le Diabotanum *de M. Blondel.*

Article IV.

De l'Euphorbe.

L'Euphorbe, Euphorbium, *Off.* Εὐφόρβιον, *Dioſc.* Euforbion & Forbion, *Arab.* eſt une Gomme-réſine en gouttes ou en larmes, d'un jaune-pâle ou de couleur d'or, brillantes, tantôt rondes, tantôt oblongues, branchues & caverneuſes; d'un goût très-âcre, brûlant, qui cauſe des nauſées; ſans odeur. On l'apporte en Barbarie des pays de l'Afrique les plus éloignés de la mer, par la ville de *Salé*, d'où on le tranſporte en Europe. On choiſit celui qui eſt pur, ſec, pâle ou jaunâtre, âcre, & qui étant touché légerement de la langue, allume le feu dans toute la bouche.

Dioſcoride rapporte que l'Euphorbe a été découvert du tems de Juba Roi de Lybie. Mais Pline dit que c'eſt Juba lui-

même qui l'a découvert, & qu'il lui a donné le nom de son Médecin, qui s'appelloit Euphorbe, & qui étoit frere du célebre Antoine Musa Médecin de Cesar Auguste. Cependant Saumaise observe dans son Traité *de Homonimis*, qu'il est fait mention de l'Ευφόρβη ἀκάνθη dans un Auteur qui est bien plus ancien que Juba; savoir, dans le Poëte Meléagre qui vivoit du tems de Menippe le Cynique, dans son poëme Grec intitulé Στεφανος.

La plante d'où découle l'Euphorbe, s'appelle EUPHORBIUM ANTIQUORUM VERUM, *Commel. H. Med. Amst.* 23. SCHADIDACAILI, *H. Malab.* 2. 81. C'est un arbrisseau qui dans les terres sabloneuses est haut de dix piés & plus. Sa racine est grosse, plongée perpendiculairement dans la terre, & jette des fibres de tout côté; elle est ligneuse intérieurement, couverte d'une écorce brune en dehors, & d'un blanc de lait en dedans. Sa tige qui est simple, a trois ou quatre angles; elle est comme articulée & entrecoupée de différens nœuds; les bords anguleux sont échancrés entre les nœuds; & les angles sont garnis d'épines roides, pointues, droites, brunes & luisantes, placées deux à deux: elle est composée d'une écorce épaisse, verte, brune, & d'une pulpe hu-

mide, blanchâtre, pleine de lait, & ſans partie ligneuſe. Elle ſe partage en pluſieurs branches dénuées de feuilles, à moins qu'on ne veuille donner le nom de feuilles à quelques petites appendices, rondes, épaiſſes, laiteuſes, placées ſur les bords, ſeules à ſeules, & ſous les épines, & portées ſur des queues courtes, épaiſſes, applaties, vertes & laiteuſes. Les fleurs naiſſent principalement du fond des ſinuoſités qui ſe trouvent ſur les bords anguleux & entre les épines. Elles ſont au nombre de trois enſemble, portées ſur un petit pédicule d'environ un demi-pouce, cylindrique, verd, laiteux, épais & droit. La fleur du milieu eſt la plus grande, & s'épanouit la premiére; les autres enſuite, leſquelles ſont ſur la même ligne, portées ſur de très-petits pédicules, ou même elles n'en ont point du tout.

Ces fleurs ſont compoſées d'un calyce d'une ſeule piéce, renflé, ridé, coloré, partagé en cinq quartiers, & qui ne tombe pas; & de cinq pétales de figure de Poire, convéxes, épais, placés dans les échancrures du calyce, & attachés par leur baſe au bord du calyce. Du milieu de ces fleurs s'élevent des étamines au nombre de cinq ou ſix, fourchues, rouges par le haut, ſans ordre. Le piſtile

eſt un ſtyle ſimple qui porte un petit embryon, arrondi, triangulaire, & chargé de trois ſtigmates. Lorſque les fleurs paroiſſent, les appendices feuillées ou ces petites feuilles tombent. Il ſuccéde à ces fleurs, des fruits ou des capſules à trois loges; applaties, laiteuſes, vertes d'abord, & qui rougiſſent un peu dans la ſuite en partie, d'un goût aſtringent; leſquelles contiennent trois graines rondes, cendrées extérieurement, blanchâtres intérieurement. On trouve ſouvent dans les ſacs de peau dans leſquels on apporte l'Euphorbe, des fragmens de cette plante, des capſules ſéminales & des fleurs deſſéchées. Toute la plante eſt remplie d'un ſuc laiteux & âcre qui en découle en abondance, en quelqu'endroit qu'on y faſſe une inciſion. Il croît dans l'Afrique, le Malabar & aux Indes Orientales. Il paroît que les peuples du Malabar ne ſavent pas la maniére de recueillir cette Gomme.

Dans l'analyſe chymique, ℔ij. d'Euphorbe ont donné ʒiij. ʒij. de liqueur limpide, d'une odeur déſagréable, telle que celle qui exhale de l'huile d'Olive diſtillée, d'un goût âcre & un peu brûlant, ſans acide ou alkali manifeſte. Ce goût lui vient d'un certain eſprit ſubtil,

analogue aux liqueurs que l'on retire de l'Ellébore, du Safran & d'autres plantes ſemblables. Il eſt ſorti enſuite ℥iij. ʒvij. gr. liv. de flegme acide, limpide, rouſsâtre, d'une odeur & d'un goût empyreumatique : ℥j. ʒiij. gr. xij. de liqueur rouſſe, qui a donné des marques d'un acide & d'un alkali volatil urineux très-violent : ℥xj. ʒij. gr. xviij. d'huile brune, ſoit fluide, ſoit d'une conſiſtence épaiſſe.

La maſſe noire & compacte qui eſt reſtée dans la cornue, peſoit ℥viij. ʒij. laquelle étant calcinée dans un creuſet pendant 19. heures, a laiſſé ℥ij. ʒiij. de cendres rouſsâtres, dont on a retiré ʒij. gr. lviij. de ſel alkali fixe. La perte des parties dans la diſtillation a été de ℥iij. ʒvj. gr. lx. & dans la calcination ℥v. ʒvij.

Les anciens ne diſent rien des vertus médicinales de l'Euphorbe. Les habitans du Malabar, ſelon les Auteurs de l'*Hortus Malabaricus*, préparent avec ſa racine un Emplâtre en y ajoutant un peu d'Aſſa fœtida, que l'on applique utilement ſur le ventre des enfans pour faire mourir les vers. Son écorce pilée & priſe avec de l'eau lâche le ventre. Le tronc & les branches étant pilées & bouillies dans l'eau, ſont d'un grand ſecours dans les

douleurs de la goutte, en exposant la partie malade à la fumée ou à la vapeur de cette décoction.

Hippocrate ne fait aucune mention du suc de l'Euphorbe. Galien & Dioscoride n'ont rien laissé sur sa vertu purgative. Les nouveaux Grecs & les Arabes lui attribuent une grande vertu de tirer la serosité de tout le corps. C'est le plus âcre & le plus ardent de tous les hydragogues; il ne purge pas sans faire de peine, & il cause la défaillance, une sueur froide, & souvent des ulcéres dans les intestins. C'est pourquoi C. Hoffman avertit que l'usage intérieur de l'Euphorbe n'est point sûr, pas même lorsque les viscéres sont refroidis. Mésué défend aussi de le donner intérieurement, comme étant un remède nuisible, si ce n'est après l'avoir mêlé avec des remédes qui puissent émousser son acreté, qui est très-grande.

Fernel dit que l'on corrige les dangers de l'Euphorbe, en le faisant macerer pendant un jour dans l'huile d'Amandes douces, le plongeant ensuite dans un limon, que l'on recouvre ensuite, & que l'on fait cuire; & lorsqu'on veut en faire usage, on le donne depuis vj. gr. jusqu'à x. avec du Mastic, de la Canelle & de l'Aspic:

mais lorſque le corps commence à en être troublé, il faut donner auſſitôt une potion rafraîchiſſante & adouciſſante. D'autres le réduiſent en poudre fine, & le renferment dans un coing, & ils le font cuire au four. D'autres le tempérent avec du Vinaigre, du ſuc de Limon ou de Grenade, ou dans le flegme de Vitriol. Mais toutes ces corrections ſont peu ſûres; & nous croyons avec Ludovic, Hoffman, Wedelius, Timæus & d'autres, qu'il ne faut pas employer ce purgatif, ou du moins qu'il faut ſeulement l'employer dans les maladies dans leſquelles les membranes des viſcéres ſont attaquées de paralyſie, & ne peuvent être ébranlées que par des remédes très-forts & très-irritans, comme dans les affections ſoporeuſes, la léthargie, l'apopléxie, la paralyſie: & alors il faut le donner depuis ij. ou iij. grains juſqu'à vj. ou viij.

Sérapion & Avicenne obſervent que ſi l'on en prend le poids de trois dragmes, il fait mourir en trois jours, après avoir rongé les inteſtins & l'eſtomac.

Les particules de l'Euphorbe ſont ſi ſubtiles, que ſa ſeule odeur fait éternuer: ſi on frote les narines de ſon huile, il en découle beaucoup d'humeurs aqueuſes ſi on en prend la poudre en guiſe de ta-

bac, il excite une ſi forte irritation, que ſouvent il produit une très-grande hémorrhagie, & il enflâme quelquefois les membranes du cerveau.

Appliqué extérieurement, il inciſe les humeurs épaiſſes & viſqueuſes, il les digére; & ce qui eſt encore plus, il cauſe de la rougeur, il excite l'inflammation, & quelquefois il cauſe des ulcéres. C'eſt-pourquoi Méſué le recommende comme utile dans la réſolution des nerfs, dans leur convulſion, leur engourdiſſement, leur tremblement, & toutes leurs autres maladies qui viennent de froid. On le broye avec de l'huile de Violier, & on en frote les parties malades. Il aſſure que ſi l'on en frote le foie & la rate, il en guérit les douleurs qui viennent de froid ou de vents; & ſi l'on en frote le derriére de la tête, il eſt utile dans la léthargie, & pour ceux qui perdent la mémoire: ſelon Fernel, il eſt encore utile pour la ſciatique & la paralyſie. On le mêle alors avec des linimens & des onguens. Herman diſſout les tumeurs ſquirrheuſes en peu de jours, avec de l'Euphorbe diſſout dans de l'huile.

On vante l'uſage de l'Euphorbe comme excellent dans la carie des os & la piquûre des nerfs. Etant pulvériſé, on en

ſaupoudre les os cariés, ou ſeul, ou mêlé avec partie égale de racine d'Iris de Florence, ou d'Ariſtoloche ronde, ou d'autres remédes ſemblables.

℞. Euphorbe choiſi, ℈j.
Térébenthine de Veniſe, ʒß.
Un peu de Cire. F. un Onguent, que l'on appliquera tout chaud ſur le nerf piqué.

On s'en ſert pour préparer une huile qui s'appelle Huile d'Euphorbe. On l'emploie dans les Pilules d'Euphorbe de *Quercetan*, les Pilules fétides, & dans le grand Philonium, ou le Philonium Romain.

Son acrimonie très-violente eſt cauſe qu'on ne le pulvériſe qu'avec beaucoup de peine. Les Apoticaires qui ſavent cela, le font pulvériſer par des payſans ou des gens de baſſe condition, & ils les avertiſſent de détourner le viſage de deſſus le mortier. Cependant ils ne ſont jamais hors d'atteinte de ſa violence: car ſa poudre fine, & ſa vapeur s'élevant en haut, frape ſi fort les narines & le cerveau, que l'éternuëment, l'acrimonie, la chaleur & la douleur viennent tout à la fois.

ARTICLE V.

Du Galbanum.

LE Galbanum, GALBANUM, *Off.* Χαλβάνη, *Dioſc.* CHENE, *Arab.* eſt une ſubſtance graſſe, ductile comme de la Cire, à demi-tranſparente, brillante, dont la nature tient en quelque maniére le milieu entre la Gomme & la Réſine; car elle s'allume au feu comme la Réſine, & elle ſe diſſout dans l'eau comme les Gommes, & non dans les huiles. Sa couleur eſt blanchâtre & preſque tranſparente lorſqu'elle eſt récente, enſuite jaunâtre ou rouſſe; d'un goût amer, âcre; d'une odeur forte & puante.

On trouve deux eſpéces de Galbanum dans les Boutiques. L'un eſt *en larmes*, & l'autre *en pains*. On eſtime celui qui eſt récent, pur, gras, médiocrement viſqueux, inflammable, formé de grumeaux blanchâtres & brillans. On rejette celui qui eſt brun, ſordide, mêlé de ſable, de terre ou de bois. On l'apporte de Syrie par Marſeille.

Les anciens Grecs ont connu cette larme. Dioſcoride dit qu'elle découle d'une certaine Férule qui s'appelloit *Metopion*,

En effet elle découle d'elle-même, ou par l'inciſion que l'on fait à une certaine plante férulacée ou ombellifére, qui s'appelle Oreoselinum Africanum Galbaniferum, fruteſcens, Aniſi folio, *I. R. H.* Ferula Africana, Galbanifera, Liguſtici foliis & facie, *P. Bat.* Anisum Africanum frutescens, folio & caule colore cæruleo tinctis, *Plukn.* t. 12. Oreoselinum Anisoides arborescens, Liguſtici foliis & facie, flore luteo, Capitis-bonæ-ſpei, *Breyn.* 2°. *Prodr.* Sa racine eſt groſſe, ligneuſe, pâle, partagée en quelques branches ou fibres; ſes tiges ſont de la groſſeur d'un pouce: elles s'élevent à la hauteur de plus de deux ou trois coudées; elles ſubſiſtent, & ſont ligneuſes rondes, genouillées, remplies d'une moëlle blanchâtre un peu dure, & partagées en quelques rameaux. Chaque eſpace qui eſt entre les nœuds des tiges & des rameaux eſt couvert d'un feuillet membraneux, d'où ſortent les feuilles ſemblables à celles de l'Anis, mais plus amples, plus fermes & découpées plus aigu; de couleur de verd de mer; d'une ſaveur & d'une odeur âcres. Les tiges, les rameaux & les feuilles ſont couvertes d'une roſée de la même couleur. Les fleurs naiſſent au ſommet des tiges diſpoſées en para-ſol; elles ſo-

petites, à cinq pétales, en roſe, de couleur jaune. Quand elles ſont tombées, il leur ſuccéde des graines preſque rondes, applaties, d'un brun-rouſsâtre, canelées & bordées tout-autour d'une aîle mince & membraneuſe; elles ont un goût âcre, aromatique, & piquant. Toute cette plante eſt remplie d'un ſuc viſqueux, laiteux, clair, qui ſe condenſe en une larme qui répond au Galbanum par tous ſes caractéres; il découle de cette plante en petite quantité par l'inciſion, & quelquefois de lui-même des nœuds des tiges qui ont trois ou quatre ans. Mais on a coutume de couper la tige à deux ou trois travers de doigt de la racine; & le ſuc découle goutte à goutte: quelques heures après il s'épaiſſit & ſe durcit, & on le recueille. Cette plante croît dans la Perſe & dans différens pays de l'Afrique, ſurtout dans la Mauritanie.

La plante qui s'appelle FERULA GALBANIFERA, *Lob. Icon.* 779. FERULAGO latiore folio, eſt bien différente de celle dont il s'agit. Car cette Férule de Lobel ne produit point le Galbanum, comme M. Tournefort l'a obſervé, mais une autre ſorte de Gomme fort rouge, & dont l'odeur n'eſt pas trop forte.

Dans l'analyſe chymique, ℔ij. de Gal-

banum choisi ont donné ℥iij. ʒij. de flegme rousâtre, odorant, un peu acide : ℥iij. ʒv. gr. xxxiv. de liqueur acide, rousse : ʒvij. gr. xxxvj. de liqueur brune, empyreumatique, en partie acide, & en partie alkaline : ℥j. ʒvij. gr. xxx. d'huile fluide & brune : ℥v. ʒv. d'huile épaisse, & d'un verd-brun : ℥vij. d'huile de la consistence du Miel.

La masse qui est restée dans la cornue, pesoit ℥vij. ʒj. gr. xxxvj. laquelle étant calcinée pendant 20. heures dans un creuset a laissé ʒv. gr. xlviij. de cendres, dont on a retiré par la lixiviation xiij. gr. de sel fixe, qui n'étoit pas purement alkali. La perte des parties dans cette distillation a été de ℥ij. ʒiv. & dans la calcination, de ℥vj. ʒiij. gr. lx. L'huile étant purifiée par des distillations réiterées, est devenue d'un très-beau bleu.

Le Galbanum se dissout dans le Vin & le Vinaigre, & même dans l'eau chaude ; & difficilement dans l'huile, ou l'Esprit-de-vin. Il est composé d'un sel tartareux, & d'une huile épaisse fétide.

Le Galbanum pris intérieurement a les mêmes vertus que la Gomme Ammoniac, quoiqu'il soit plus foible. Il dissout la pituite qui est tenace ; c'est pourquoi il est utile pour l'asthme & la toux invéterée

invéterée : il dissipe les vents, il remédie aux douleurs de colique ; il ouvre les obstructions de la matrice ; il excite les mois, & les purgations après l'accouchement ; il chasse le fétus & l'arriére-faix ; il soulage les maladies hystériques qui viennent d'obstruction de la matrice. On le recommende aussi contre les poisons coagulans. Sa fumigation est utile dans la suffocation de la matrice, & dans les redoublemens épileptiques. Appliqué extérieurement, il incise, il attire puissamment, il amollit & fait meurir ; c'est pour cela qu'on le mêle dans plusieurs Emplâtres pour faire meurir les bubons & les charbons, & pour résoudre les tumeurs squirrheuses. Appliqué sur l'ombilic, il adoucit les maladies hystériques ; il arrête les mouvemens spasmodiques des intestins, les convulsions des membres, & la paralysie : on l'étend sur du Chamois, & on l'applique sur la partie malade.

℞. Galbanum, Gomme Ammoniac, ana ℥ij.
Vitriol de Mars de Riviére, ℥ß.
Diagréde, ʒx.
Syrop de Nerprun, s. q.
M. F. une masse de Pilules, dont la dose est depuis v. gr. jusqu'à ℈j. pour la suppression des mois, & pour les

purgations qui ſe ſont arrêtées après l'accouchement, pourvû qu'il n'y ait point d'inflammation.

℞. Galbanum, Aſſa fœtida, Myrrhe, ana ʒj.
Camphre, Sel de Succin, ana ℈ß.
Borax, ℈ij.
Syrop d'Armoiſe, ſ. q.
M. F. une maſſe de Pilules. La doſe eſt ℈j. dans la paſſion hyſtérique, & lorſque les purgations ſe ſont arrêtées après l'accouchement.

℞. Galbanum, Aſſa fœtida, Myrrhe, ana ʒß.
Caſtoreum, ℈j.
M. F. des Trochiſques, pour faire des fumigations dans les accès hyſtériques.

℞. Galbanum, ſ. q.
Diſſolvez dans l'huile de Succin & d'Aſpic, ana ſ. q.
F. un liniment, dont on frotera les parties convulſives & paralytiques.

On prépare avec le Galbanum, le Galbanetum Theophraſti de *Paracelſe*, qui paſſe pour un excellent reméde, appliqué extérieurement dans la contraction des nerfs, les maladies ſpaſmodiques, les coliques convulſives, & la paralyſie des membres. Voici comment on le doit faire.

℞. Galbanum, ℔j.
Gomme de Lierre, ℥iij.
Huile de Térébenthine, ℔ß.
Huile de Laurier, d'Aſpic, ana ℥j.
Digerez pendant deux ou trois jours : diſtillez enſuite dans la cornue. Gardez la liqueur diſtillée pour l'uſage.

On emploie le Galbanum dans la Thériaque, le Mithridat, le Diaſcordium, l'Onguent des Apôtres, le Baume uterin *de Charas*, l'Onguent d'Althæa, les Emplâtres de Galbanum, le Diachylon avec les Gommes, de Mucilage; dans l'Emplâtre diaphorétique, Manus-Dei, le Magnétique d'*Angelus Sala*, le Divin, celui pour la matrice, l'Oxicroceon, le Styptique, le Diabotanum *de M. Blondel.*

ARTICLE VI.

De la Myrrhe.

LEs anciens ont parlé de pluſieurs ſortes de Myrrhe, qu'ils ont décrites & diſtinguées les unes des autres peu éxactement. Et même préſentement on trouve dans les caiſſes de Myrrhe pluſieurs morceaux différens par le goût, l'odeur & la conſiſtence. Tantôt ils ont l'odeur agréa-

ble de la Myrrhe ; tantôt ils ont une odeur incommode & désagréable ; tantôt ils sont très-amers, & excitent des nausées ; tantôt ils ont une légere amertume, outre qu'ils sont mêlés de Bdellium & de Gomme Arabique. Par où l'on voit qu'il y a quelque différence entre les larmes de la Myrrhe, selon qu'elle vient de différens arbres, ou de différentes parties du même arbre, selon les différentes saisons de l'année où on la recueille, selon la différente culture, & selon qu'elles découlent d'elles-mêmes ou par incision.

Fuchs soupçonne que la Myrrhe des Boutiques n'est pas la véritable Myrrhe des anciens, mais l'espéce la plus vile, à laquelle Dioscoride donne le surnom de *Caucalis* & d'*Ergasine*. Mais je crois qu'on nous apporte présentement ces différentes sortes de Myrrhes confondues ensemble.

Brassavolus & d'autres Auteurs ont regardé notre Myrrhe comme le Bdellium des anciens : cependant on l'en distingue facilement ; parcequ'elle est amére, moins visqueuse, d'une odeur fort âcre, & plus piquante que celle du Bdellium. Langius & d'autres rejettent notre Myrrhe, & prennent le Benjoin pour la Myrrhe des

anciens. Cependant, de l'aveu même de Langius, le Benjoin n'a pas l'amertume que Dioscoride prétend qui doit être dans la Myrrhe. Ainsi nous pensons avec J. Bauhin & d'autres Auteurs, que l'on nous apporte encore à présent la véritable Myrrhe, quoique mêlée très-souvent avec de la Gomme.

Les anciens à la vérité comptoient la Myrrhe parmi les aromates les plus doux, & ils s'en servoient pour donner de l'odeur aux vins les plus précieux. Mais, comme nous l'avons déja dit ailleurs, on ne doit pas disputer ni des goûts, ni des odeurs; puisque les hommes sont en cela fort inconstans.

Les anciens distinguoient deux sortes de Myrrhe; savoir, celle qui étoit liquide, qu'ils appelloient *Stacte*; & celle qui étoit solide ou en masse. Ils distinguoient encore deux sortes de Myrrhe liquide; l'une qui étoit naturelle, & qui découloit d'elle-même des arbres, avant que l'on y fasse une incision : c'est, dit Pline, la plus estimable de toutes. Ou bien on l'exprimoit des morceaux de Myrrhe récens, dont la substance intérieure ne s'étoit pas encore durcie, & qui restoit encore liquide & huileuse. On trouve quelquefois dans les Boutiques de ces sortes de mor-

ceaux de Myrrhe récente, pleins d'un suc huileux, que les Parfumeurs appellent encore *Stacte*. L'autre, qui étoit faite par l'art, étoit une Myrrhe récente, pilée avec une petite quantité d'eau, que les anciens passoient en exprimant fortement. Cette préparation n'est plus en usage aujourd'hui, & elle est inconnue.

Il y a des Auteurs qui assurent que le Storax liquide des Boutiques est la larme qui découle de l'arbre de la Myrrhe, que les anciens appelloient *Stacte*. Ce sentiment ne s'accorde nullement avec la vérité. Car le Storax liquide des Boutiques est entiérement différent de la Myrrhe.

Les anciens font mention de plusieurs sortes de Myrrhe solide ou en masse, entre lesquelles est la Myrrhe *Troglodytique*, ainsi appellée du pays des Troglodytes d'où on l'apportoit. Galien regarde cette espéce comme la meilleure. La seconde s'appelloit *Minnæa*, du village de Minné. Cependant Dioscoride paroît désapprouver celle-ci; à moins que, comme quelques-uns le prétendent, la Myrrhe de Minné de Dioscoride ne soit différente de la Myrrhe Minnée de Galien; ce qu'il est très-difficile de décider.

Il ne faut pas omettre ce que Galien

rapporte de l'*Opocalpaſum* ou *Opocarpaſum*, qui reſſembloit à la meilleure Myrrhe, que l'on mêloit avec elle très-ſouvent de ſon tems, & dont on ne pouvoit la diſtinguer facilement. C'étoit un ſuc empoiſonné qui cauſoit l'aſſoupiſſement & l'étranglement ſubit. Et Galien dit qu'il a vû pluſieurs perſonnes mourir, pour avoir pris de la Myrrhe dans laquelle il y avoit de l'*Opocarpaſum*, ſans qu'ils le ſçuſſent. Aucun des anciens ne nous a appris de quelle plante, de quel arbre, ou de quelle herbe étoit tiré le ſuc que l'on appelloit *Opocarpaſum*; & aucun des nouveaux Auteurs ne le ſait encore aujourd'hui.

Dioſcoride fait mention d'une certaine Myrrhe de Béotie, qui étoit la racine d'un certain arbre qui naît dans la Béotie. On ne la connoît point du tout aujourd'hui.

La Myrrhe donc, MYRRHA, *Off.* Σμύρνα, *Dioſc.* Μύῤῥα, *Hippocr.* LER, MUR, ſeu MOR, *Arab.* eſt un ſuc réſineux-gommeux en morceaux fragiles, de différente grandeur; tantôt de la groſſeur d'une Aveline ou d'une Noix, tantôt plus gros; de couleur jaune, rouſſe, ou ferrugineuſe; tranſparens en quelque manière, & brillans: lorſqu'on les briſe, on

y voit des veines blanchâtres à demi circulaires, ou en forme de lune, à peu près comme des ongles : ſon goût eſt amer, un peu âcre, aromatique ; il cauſe cependant des nauſées : ſon odeur eſt forte ; elle frape les narines, lorſqu'on la pile ; & quand on la brûle, elle répand une fumée agréable. On eſtime celle qui eſt friable, légere, de même couleur de tous côtés, amére, âcre, odorante. On rejette celle qui eſt noire, péſante, pleine d'ordures. On apporte la Myrrhe de cette partie d'Ethiopie que l'on appelloit autrefois le *pays des Troglodytes*.

On ne dit rien de certain ſur l'arbre dont la Myrrhe découle.

Dans l'analyſe chymique, ℔ij. de Myrrhe choiſie diſtillées dans la cornue ont donné ℥iij. ʒiv. de flegme rouſsâtre, qui avoit l'odeur & le goût de la Myrrhe : ℥iv. ʒvij. gr. xxxiv. de liqueur acide & auſtére : ℥j. ʒv. de liqueur, ſoit acide, ſoit urineuſe : ℥j. ʒvij. gr. xxxij. d'huile rouſſe, limpide & odorante : ℥iij. ʒvj. gr. xxxvj. d'huile brune, un peu empyreumatique, d'une conſiſtence épaiſſe comme du Syrop.

La maſſe noire qui eſt reſtée dans la cornue, peſoit ℥ix. ʒvj. gr. liv. laquelle étant calcinée pendant 26. heures a laiſſé

℥ij. ʒiij. gr. xxxvj. de cendres rouſſes, dont on a retiré par la lixiviation xviij. gr. de ſel fixe ſalé. La perte des parties dans la diſtillation a été de ℥vj. ʒij. gr. lxx. & dans la calcination, de ℥vij. ʒiij. gr. xviij.

La Myrrhe s'enflâme comme les Réſines : cependant elle ne ſe diſſout pas parfaitement comme elles dans les liqueurs huileuſes, mais elle ſe gruméle en partie : elle ne ſe diſſout pas non plus facilement & entiérement dans l'eau comme les Gommes ; mais quand on l'y laiſſe, la plus grande partie devient ſemblable à du limon. L'Eſprit-de-vin rectifié en tire une teinture, ou une partie réſineuſe, par une très-longue digeſtion ; & il ne reſte que la partie gommeuſe qui eſt ſans odeur & ſans aucune amertume, laquelle ſe diſſout dans l'eau, ou du moins elle s'y amollit, & elle ſe change en une mucoſité gluante & viſqueuſe. Elle ſe diſſout totalement dans l'Eſprit-de-vin tartariſé, ou uni avec l'eſprit urineux de ſel Ammoniac.

Ainſi la Myrrhe eſt une compoſition de Réſine, de Tartre & de ſel Ammoniacal mélés ſi éxactement enſemble, qu'on ne peut les ſéparer.

Galien attribue à la Myrrhe la vertu

deſſicative & modérément déterſive : d'autres y reconnoiſſent une très-grande vertu réſolutive. En effet elle diſſout puiſſamment le ſang groſſier & viſqueux, la bile grumelée, les humeurs gluantes & concrétes : c'eſtpourquoi on la recommende priſe intérieurement pour les obſtructions de la matrice & des viſcéres. Elle excite les régles, les purgations des accouchées, & le flux hémorrhoïdal : elle chaſſe le placenta & le fétus qui eſt mort : elle diſſipe l'engorgement des poumons. On la preſcrit utilement dans l'aſthme, la toux, & pour réſoudre les tubercules des poumons ; dans la jauniſſe, les affections ſcorbutiques & cachectiques. Elle fait mourir les vers, ſoit par ſa grande amertume, ſoit même en diſſolvant & en chaſſant l'humeur viſqueuſe, dont l'eſtomac & les parois internes des inteſtins ſont tapiſſés, & dans leſquelles ſe cachent les œufs de ces petits animaux. Elle fortifie l'eſtomac, elle aide la digeſtion, elle diſſipe les vents. Elle eſt utile dans les fiévres malignes, putrides & peſtilentielles, dans la petite vérole & la rougeole, en détournant la pourriture, en excitant une douce tranſpiration, & en accélerant l'éruption à la peau. On la recommende comme un

baume ſingulier dans les ulcéres, ſoit internes, ſoit externes. Elle corrige la corruption & la pourriture ulcéreuſe, dans quelque partie du corps qu'elle ſoit : c'eſtpourquoi on l'emploie heureuſement dans l'empiéme, l'ulcére des poumons, du foie, des reins, de la matrice ou des autres viſcéres, & dans la dyſſenterie. On la donne en ſubſtance depuis ʒß. juſqu'à ʒß. ſous la forme de bol ou de pilules, & rarement en diſſolution, à cauſe de ſa grande amertume.

Appliquée extérieurement, elle attenue & réſout, & c'eſt une excellent vulnéraire. Elle mondifie les plaies inveterées qui ſe tournent déja en ulcéres, & elle les préſerve de la pourriture vermineuſe. Elle remédie auſſi à la gangrêne, & à la corruption des plaies qui vient du défaut des eſprits animaux dans la partie bleſſée, ſoit qu'on l'employe avec des décoctions, des teintures, des emplâtres, ou des onguens.

Mais la Myrrhe n'eſt pas toujours ſans danger ; puiſque l'odeur de la Myrrhe, comme J. Bauhin l'obſerve après Galien, cauſe le mal de tête à pluſieurs perſonnes qui ſe portent bien. D'ailleurs la Myrrhe excite non-ſeulement les mois des femmes, mais encore toutes les au-

tres éruptions de ſang dans quelque partie du corps qu'elles ſe faſſent, & même elle les augmente : c'eſt pourquoi ſon uſage rappelle le crachement, & le piſſement de ſang, & toutes les autres hémorrhagies qui étoient comme aſſoupies. Il ne faut pas non plus la donner témérairement & ſans précaution aux femmes groſſes, de peur qu'elle ne cauſe l'avortement.

Les préparations de Myrrhe les plus uſitées ſont les teintures & les huiles.

La teinture ſe tire avec de l'Eſprit-de-vin rectifié, ou ſeul ; & alors il n'y a que la partie réſineuſe qui ſe diſſolve, & non la partie gommeuſe, inſipide & ſans odeur : ou bien on mêle l'Eſprit-de-vin avec de l'eſprit volatil urineux de ſel Ammoniac ; & alors toute la ſubſtance de la Myrrhe ſe diſſout. On donne cette teinture depuis v. gout. juſqu'à ʒß.

On fait l'huile de Myrrhe en la diſtillant dans la cornue, à un feu doux que l'on augmente par degrés : car de cette maniére on retire une huile épaiſſe avec un eſprit acide ; laquelle étant ſéparée de la liqueur ſpiritueuſe ſe diſtille de nouveau avec beaucoup d'eau, pour en retirer une huile tenue & odorante. Il y a encore dans les Boutiques une autre

liqueur, que l'on appelle improprement huile de Myrrhe *per deliquium*, puiſque ce n'eſt autre choſe que le ſuc de la Myrrhe fondue par le moyen de l'humeur ſulfureuſe & ſaline des blancs d'œufs. Voici comme on la prépare.

On coupe des œufs frais durs, par la moitié, ſelon leur longueur; on en ôte le jaune, & on met à la place de la Myrrhe choiſie en poudre: on réunit ces moitiés d'œufs; on les lie avec un fil, & on les ſuſpend dans un cellier ou dans un lieu humide; de ſorte que le ſuc de la Myrrhe découle peu-à-peu dans un vaiſſeau de verre qui eſt au deſſous.

On fait exhaler cette liqueur à un feu doux dans un vaiſſeau ouvert, juſqu'à la diminution de la quatriéme partie, & on la garde pour l'uſage. On la recommende pour détruire les rouſſeurs du viſage, les rides & les cicatrices difformes des plaies. Il faut s'en froter ſouvent.

℞. Myrrhe choiſie, gr. xij.
Safran de Mars apéritif, Gomme Ammoniac, ana gr. x.
Syrop d'Abſynthe, ſ. q.
F. un bol, que l'on prendra matin & ſoir pour la ſuppreſſion des régles.

℞. Myrrhe, gr. xv.
Borax, ℈j.
Canelle, gr. xviij.
F. une poudre.

M. avec ſ. q. de Conſerve d'Abſynthe ou de Souci. F. un bol pour la ſuppreſſion des régles, ou pour rappeller les purgations des femmes accouchées, ou pour chaſſer le fétus qui eſt mort.

℞. Myrrhe, Oliban, ana gr. xv.
Safran en poudre, gr. vj.
Baume d'Egypte, ſ. q.

M. F. des pilules pour la phthiſie qui commence, pour réſoudre les tubercules des poumons, & guérir les petits ulcéres.

℞. Myrrhe choiſie, ℈ß.
Diaphorétique minéral, Vipérine de Virginie, ana ℈j.

M. F. un bol avec ſ. q. de Syrop d'œillets de Jardins, pour la petite vérole, la rougeole & les fiévres d'un mauvais caractére.

℞. Racine d'Ariſtoloche ronde, Iris de Florence, Euphorbe, ana ʒj.
Myrrhe, Aloës, ana ʒjß.
M. F. une poudre pour ſaupoudrer les os cari

Ou bien, l'on tirera une teinture de

cette même poudre par le moyen de l'Esprit-de-vin, pour empêcher la pourriture des chairs.

La Myrrhe a donné le nom aux Trochisques de Myrrhe. On l'emploie dans la Thériaque *d'Andromaque*, la Thériaque Diatessaron, le Mithridat *de Damocrate*, la Confection d'Hyacinthe, le Philonium, les Pilules de *Rufus*, celles d'Agaric, les Pilules catholiques de *Potérius*, l'Elixir des Propriétés *de Paracelse*, l'Huile de Scorpion composée, l'Onguent de Mars, des Apôtres, le Mondificatif, l'Onguent de Résine, l'Emplâtre de Mélilot, le Divin, l'Oxicroceon, le Stiptique, & autres.

ARTICLE VII.

De l'Opopanax.

L'OPOPANAX & OPOPANACUM, *Off.* Ὀποπάναξ, *Græc.* est un suc gommeux & résineux, en grumeaux, environ de la grosseur d'un Pois; tantôt plus grands, tantôt plus petits; roussâtres en dehors, & d'un jaune blanchâtre en dedans; fort amers, âcres, de mauvaise odeur; d'un goût qui excite un peu la nausée; gras, & cependant friables.

On l'apporte quelquefois en masses très-sales, d'un roux-noirâtre, mêlé des squilles de la tige, ou d'autres ordures.

On doit choisir les larmes brillantes, grasses, friables, de couleur de Safran en dehors, blanches ou jaunâtres en dedans, d'un goût amer, d'une odeur forte. On rejette celles qui sont noires & sordides.

On apporte l'Opopanax d'Orient; mais nous ne savons point du tout de quelle plante il vient. Il a été connu des Grecs.

On le tire, selon Galien, du Panax Heracleus, dont on coupe les racines & les tiges. Mais il n'y a rien de certain dans les Auteurs sur le Panax Heracleus.

Dans l'analyse chymique, de ℔ij. d'Opopanax très-pur il est sorti ℥iv. ʒiv. de flegme limpide, odorant, & un peu acide: ℥iv. ʒv. gr. xij. de liqueur rousâtre, acide, empyreumatique: ℥j. ʒvj. gr. lx. de liqueur, soit acide, soit urineuse: ℥j. ʒj. gr. lxvj. d'huile limpide, tenue, légere, rousâtre: ℥iv. ʒj. gr. xij. d'huile grossiére, épaisse, plus pésante que l'eau, & brune.

La masse noire rarefiée & spongieuse, qui est restée dans la cornue, pesoit ℥xj.

℥j. laquelle étant calcinée dans le creuſet pendant 26. heures, a laiſſé ℥j. ʒiij. gr. xxxvj. de cendres brunes, dont on a retiré par la lixiviation ʒij. gr. xlij. de ſel alkali fixe. La perte des parties dans la diſtillation a été de ℥iv. ʒiij. gr. lxvj. & dans la calcination, de ℥ix. ʒv. gr. xxxvj.

L'Opopanax s'enflâme comme les Réſines : il ſe diſſout dans l'eau comme les ſubſtances gommeuſes ; mais il rend l'eau laiteuſe, à cauſe de ſa grande quantité d'huile. Il eſt donc compoſé d'huile de Tartre & de ſel Ammoniacal étroitement unis enſemble.

Pris intérieurement il inciſe & diviſe les humeurs viſqueuſes & épaiſſes, il diſſipe les vents, & il purge ſans cauſer de peine. C'eſtpourquoi on le donne utilement depuis ʒß. juſqu'à ʒj. dans les maladies du cerveau & des nerfs, dans la paralyſie, l'épilepſie, l'aſthme humoral, la toux invéterée, les obſtructions du méſentére & des viſcéres, & la ſuppreſſion des régles. Extérieurement il amollit les tumeurs ; il diſcute, il réſout les ſquirrhes, les nœuds & les ganglions.

℞. Opopanax, ʒß.
Safran, gr. vj.
Canelle, ℈j.

M. avec ſ. q. de Syrop d'Abſynthe. F. un bol pour la ſuppreſſion des régles.

℞. Opopanax, Racine d'Iris de Florence, Agaric leger, ana ʒß. Syrop d'Eryſimum, ſ. q. M. F. un bol pour l'aſthme.

On emploie l'Opopanax dans la Thériaque, le Mithridat, la Sacrée amére de Coloquinte, les Trochiſques de Myrrhe, les Pilules d'Opopanax, les Pilules fétides, l'Electuaire antihydropique *de Charas*, l'Onguent des Apôtres, l'Emplâtre de Mucilage, de Manus-Dei, le Divin, le Styptique, & le Diabotanum. *Collectan. Pharmaceuticor. Penicher.*

Article VIII.

Du Sagapenum.

Le Sagapenum & Serapinum, *Off.* Σαγάπηνον, *Græc.* Sachabenigi ſive Sechbenigi, *Arab.* eſt un ſuc qui tient le milieu entre la Gomme & la Réſine; tantôt il eſt en grandes gouttes comme l'Encens, tantôt en gros morceaux. Il eſt rouſsâtre en dehors, & d'une certaine couleur de corne en dedans:

il plie & il blanchit ſous la dent, & même entre les doigts : il eſt d'un goût mordant & âcre ; d'une odeur puante, forte & qui approche de celle du Porreau ou du Pin, & qui tient comme le milieu entre l'Aſſa fœtida & le Galbanum. Lorſqu'on l'approche de la chandelle, il s'enflâme ; & étant cuit ſur le feu avec de l'eau, du vin, ou du vinaigre, il ſe réſout entiérement. On en trouve dans les Boutiques des morceaux impurs & comme fondus, d'une couleur obſcure ou ſordide, & qui ont le même goût & la même odeur que le pur.

On eſtime le Sagapenum qui eſt tranſparent, roux en dehors, & qui paroît formé intérieurement de gouttes blanches ou jaunâtres lorſqu'on le briſe, qui plie ſous les doigts lorſqu'on le manie, & qui répand une odeur pénétrante & déſagréable. Charas fait mention d'un certain Sagapenum blanc en dedans & en dehors, qu'il croît être récent & le plus excellent : mais on en trouve rarement de tel dans les Boutiques.

Les anciens Grecs connoiſſoient le Sagapenum. Dioſcoride dit que c'eſt le ſuc d'une plante férulacée qui naît dans la Médie. On nous l'apporte encore aujourd'hui de Perſe & d'Orient.

La plante d'où il découle, nous eſt inconnue. On conjecture par les parcelles de tiges, & les graines qui ſont ſouvent mêlées avec ce ſuc, que c'eſt une eſpéce de Férule.

Dans l'analyſe chymique, de ℔ij. de Sagapenum très-pur il eſt ſorti ℥vj. ʒiij. gr. xviij. de flegme rouſsâtre, acide, d'une odeur de Porreau, d'un goût réſineux qui approche du Geniévre: ℥iij. ʒij. gr. xxxvj. de liqueur acide, brune, ou de couleur de Safran: ℥j. ʒj. de liqueur alkaline, urineuſe: ℥j. ʒvj. gr. xlij. d'huile limpide, fluide, verte: ℥iij. ʒij. gr. xlij. d'huile bleue: ℥iij. ʒiij. gr. xij. d'huile épaiſſe & d'un brun-rouſsâtre.

La maſſe noire qui eſt reſtée dans la cornue, peſoit ℥viij. gr. lxvj. laquelle étant calcinée dans un creuſet pendant 20. heures, a laiſſé ℥j. ʒiij. gr. xxxvj. de cendres rouſſes, dont on a retiré par la lixiviation ʒj. gr. ix. de ſel fixe ſalé. La perte des parties dans la diſtillation a été de ℥viij. ʒvj. gr. xlij. & dans la calcination de ℥vj. ʒv. gr. xxx.

Le Sagapenum eſt donc compoſé de ſoufre, de ſel acide & urineux volatil, avec un peu de terre, ce qui fait un compoſé réſineux ſalé & ammoniacal.

Les Arabes mettent le Sagapenum

parmi les remédes purgatifs, quoique les Grecs ayent paſſé ſous ſilence cette vertu. Il eſt vrai qu'il lâche le ventre, mais ſi foiblement & ſi lentement, qu'il a beſoin d'être excité par d'autres purgatifs.

C'eſt un puiſſant apéritif; il réſout & atténue, il déterge fortement. C'eſtpourquoi on le recommende dans les maladies de la poitrine qui viennent d'une pituite épaiſſe, & dans les tumeurs dures & calleuſes, ſurtout des parties nerveuſes, & dans les vieilles maladies de la tête, en un mot toutes les fois qu'il faut diſſoudre & atténuer les humeurs craſſes, épaiſſes & coagulées. On le prend intérieurement depuis ℈j. juſqu'à ʒj. L'uſage a voulu qu'on ne le prît jamais ſeul, mais toujours mêlé avec d'autres remédes propres & convenables; & le plus ſouvent ſous la forme de pilules, à cauſe de ſon goût déſagréable. On le preſcrit utilement dans l'aſthme, l'obſtruction & la tumeur de la rate; dans l'hydropiſie, les maladies des nerfs, le ſpaſme, l'épilepſie, le tremblement des membres & la paralyſie.

Il excite les régles; mais on dit qu'il fait mourir le fétus: c'eſtpourquoi les femmes groſſes doivent s'en abſtenir,

De plus, Méſué aſſure qu'il nuit à l'eſtomac & au foie ; c'eſtpourquoi on le tempére avec les aſtringens & les ſtomachiques fortifians, comme l'Aſpic, le Maſtic, la Canelle, & autres. On le recommende auſſi dans la fiévre quarte, & on en fait des Pilules décrites par Quercetan, que l'on appelle *Pilules de Sagapenum de Camillus*, nom d'un célebre Médecin de Genes.

℞. Sagapenum choiſi, ʒvj.
Gomme Ammoniac très-pure, ʒiij.
Extrait de Trochiſque d'Alhandal, ʒj.
Diagréde, ʒß.
Sel gemme, ʒjß.
M. avec du Syrop violat rendu aigre par l'addition de quelque peu d'acide, comme avec de l'eſprit de Vitriol.
F. une maſſe, dont on fera des Pilules de la groſſeur d'un Pois.

On ne donnera qu'une de ces Pilules au commencement du paroxiſme, & l'on continuera pendant quelques jours. Elles ſont encore utiles pour guérir les maladies opiniâtres, les maladies hypochondriaques, & les engorgemens des viſcéres qui viennent d'humeurs épaiſſes & gluantes,

Rolfincius attribue au Sagapenum une si grande vertu de lever les obstructions, que même appliqué extérieurement il les guérit comme par enchantement. Il adoucit les douleurs de côté; il remédie aux squirrhes de la rate; il leve la dureté & l'obstruction des viscéres.

On l'emploie dans la Thériaque *d'Andromaque*, le Mithridat *de Damocrate*, l'Electuaire apéritif & purgatif *de Charas*, l'Electuaire antihydropique *du même Auteur*, la Sacrée amére de Coloquinte, les Trochisques de Myrrhe, les Pilules fétides, les Emplâtres Diachylon avec les Gommes, de Mucilage, le Manus-Dei, le Magnétique *d'Angelus Sala*, le Styptique *de Crollius*, le Diabotanum *de M. Blondel.*

ARTICLE IX.

De la Sarcocolle.

LA Sarcocolle, SARCOCOLLA, *Off.* Σαρκοκόλλη, *Græc.* ANSAROT, ANAZARON & AUZURUT, *Arab.* est un suc gommeux, un peu résineux, composé de petits grumeaux ou de petites parcelles comme des miettes blanchâtres, ou d'un

blanc-roux, ou rougeâtres ; ſpongieuſes, friables : ces miettes jettent un éclat qui les fait briller par intervalle.

Ce ſuc eſt d'un goût un peu âcre, amer, avec une certaine douceur fade, déſagréable, qui excite des nauſées. Ces parcelles paroiſſent être des fragmens de larmes, de la groſſeur d'un Pois ou d'une Aveline ; elles ne ſont guéres plus groſſes que des graines de Pavot.

La Sarcocolle obéit ſous la dent, elle ſe diſſout dans l'eau : lorſqu'on l'approche d'une chandelle, elle bout d'abord ; enſuite elle jette une flamme brillante. On doit choiſir celle qui eſt ſpongieuſe, blanche, amére. On l'apporte de Perſe & d'Arabie.

Il y a une autre eſpéce de Sarcocolle brune, ſordide, & en maſſes, dont Pomet fait mention ; mais on doit la rejetter.

La plante qui donne ce ſuc, n'a été décrite par aucun Auteur, ſoit ancien, ſoit nouveau ; & on ne la connoît pas encore aujourd'hui.

Dans l'analyſe chymique, ℔ij. de Sarcocolle ont donné ℥ij. ʒvj. de flegme limpide, jaunâtre ; d'un goût un peu ſalé, fade, qui a donné des marques légeres d'un alkali urineux : ℥v. ʒj. gr. xxxvj. de liqueur acide rouſsâtre : ℥ij. ʒiij. gr. xxxvj

de

de liqueur soit acide, soit urineuse : ℥iij. ʒvj. d'huile fluide & brune : ℥iv. gr. xxxvj. d'huile épaisse.

La masse noire raréfiée & spongieuse, qui est restée dans la cornue, pesoit ℥vij. ʒvj. gr. lxvj. laquelle étant calcinée dans un creuset pendant 24. heures, a laissé ʒvij. gr. liv. de cendres d'un roux-brun, dont on a retiré par la lixiviation ʒj. gr. ix de sel fixe salé. La perte des parties dans la distillation a été de ℥v. ʒij. gr. xlij. & dans la calcination, de ℥vj. ʒvij. gr. xij.

Ainsi la Sarcocolle est composée de beaucoup d'huile, d'une petite portion de sel acide, d'un sel alkali, soit volatil, soit fixe en grande quantité, & de terre; dont il résulte un composé gommeux ou savoneux, & un peu résineux.

Les Auteurs ne conviennent pas entr'eux des vertus de la Sarcocolle.

Les Grecs n'ont pas fait mention de sa vertu purgative, & ils ne s'en servoient qu'extérieurement. Les Arabes lui donnent la faculté de purger la pituite épaisse & gluante. Galien rapporte qu'elle dessèche sans mordre, & qu'elle ferme les plaies. Sérapion la place parmi les cathérétiques : il assure qu extérieurement elle mange les chairs des ulcéres,

& qu'intérieurement elle exulcére les inteſtins, & qu'elle rend chauve. Cependant il en propoſe l'uſage intérieur depuis ʒj. juſqu'à ʒiij. pourvû qu'on la tempére avec l'huile de Noix ou d'Amandes, comme l'on fait pour l'Euphorbe. Mais C. Hoffman en condamne entiérement l'uſage interne.

Cependant preſque tous recommendent la Sarcocolle macerée dans du lait d'âneſſe ou de femme, pour l'ophtalmie ou les fluxions des yeux, qu'elle adoucit en tempérant l'acrimonie des larmes. De plus elle déterge les plaies, elle les conſolide & les cicatriſe. C'eſt même de-là qu'elle a pris ſon nom.

℞. Sarcocolle macerée dans du lait, ʒj.
Tuthie préparée, ʒß.
Mucilage de graines de Coings extrait dans l'Eau roſe, ʒiij.
M. F. un collyre pour l'inflammation des yeux.

℞. Myrrhe, Aloës, Sarcocolle, ana q.v.
M. F. une poudre, pour conſolider les plaies.

On l'emploie dans l'Onguent mondificatif de Réſine.

CHAPITRE HUITIE'ME.

Des Sucs extraits des Plantes par l'art.

NOUS avons parlé des Sucs liquides & concrets, qui découlent des plantes d'eux-mêmes, ou par l'inciſion que l'on y fait. Il nous reſte à traiter de quelques autres Sucs concrets, que l'on retire par l'art ; ſoit qu'ils conſervent la conſiſtence d'Extrait ſolide, tels que ſont l'Aloës, la Scammonée, la Gomme Gutte, l'Opium, l'Acacia, l'Hypociſte, le Cachou ; ſoit qu'ils ayent la figure de ſel, comme le Sucre & le Tartre.

ARTICLE I.

Du Suc d'Aloës.

L'Aloës, ALOE & SUCCUS ALOES, *Off.* L'Αλόη, *Dioſc.* LABER, & CEBUR, *Arab.* eſt un ſuc épaiſſi, dont on diſtingue pluſieurs eſpéces dans les Boutiques, ſoit par rapport au pays, ſoit par rapport aux

plantes dont on le tire, soit par rapport à sa propre substance.

Les anciens en distinguoient seulement deux sortes, selon Dioscoride; l'un sabloneux, grossier & impur, qui étoit la lie du plus pur; l'autre pur, que l'on appelloit hépatique, ou qui tiroit sur la couleur du foie, c'est-à-dire, d'un roux tirant sur le rouge.

Mais aujourd'hui la plus commune distinction de l'Aloës dans les Boutiques est par rapport à sa substance pure ou impure, en soccotrin, hépatique & caballin. Les nouveaux Auteurs ont fait une distinction entre l'Aloës soccotrin, ou comme d'autres disent, sycotin, & l'hépatique; quoiqu'il paroisse que ce soit la même chose chez les anciens. En effet l'Aloës hépatique appellé par les anciens Grecs Ἡπατὶς & Ἡπατίζουσα, étoit nommé par les Barbares, Sycotin, d'un mot des nouveaux Grecs συκωτὸν, qui signifie *le foie*. Mais comme le meilleur Aloës hépatique étoit apporté de l'Isle de Socotora, alors ils ont dit *Aloës soccotrin*, & *sycotrin*, au lieu de dire *sycotin* : nom qui ne désigne plus comme autrefois l'Aloës hépatique, mais seulement le meilleur Aloës; savoir, l'Aloës le plus pur, d'un roux tirant sur le rouge, ou jau-

nâtre, brillant & transparent: c'eſt pourquoi on l'appelle auſſi Aloës brillant, luiſant : ſon goût eſt amer, aſtringent, un peu aromatique : ſon odeur eſt forte, non déſagréable.

On appelle *Aloës hépatique* celui qui eſt compacte, ſec, opaque, qui approche de la couleur du foie ; d'un goût plus amer & aſtringent, & d'une odeur plus forte.

Enfin l'*Aloës caballin* eſt l'eſpéce la moins eſtimée ; il eſt peſant, compacte, noir, plein de terre & de ſable, très-amer ; d'un goût qui excite des nauſées, puant, & que l'on doit laiſſer pour les animaux.

Pour nous, nous ſuivons les Botaniſtes les plus éxacts, & nous diſtinguons avec eux, d'après Commelin, trois ſortes d'Aloës ; ſavoir, l'Aloës excellent ou ſoccotrin, le commun ou moins excellent, & le fétide ou caballin. Le commun eſt ou pur, & il s'appelle *hépatique* ; ou impur & vile, & il ſe nomme *caballin ;* de même que le fétide ſe diviſe en hépatique ou pur, & en ſordide ou caballin.

Le meilleur Aloës, ou le ſoccotrin & le luiſant, eſt très-pur, brillant, tranſparent, gras, friable en Hyver, un peu plus mol en Eſté, fléxible dans les doigts, jaune ou d'un pourpre rouſsâtre ; lequel étant

réduit en poudre a la couleur brillante de l'or ; d'un goût amer, aromatique ; d'une odeur forte, aromatique cependant, qui n'eſt pas fort déſagréable, & qui approche de la Myrrhe.

On ne tire pas l'Aloës ſoccotrin de la même plante que l'hépatique & le cabalin, comme l'a obſervé Samuel Dale *dans le Supplément de ſa Pharmacologie* d'après Commelin.

La plante dont on le retire s'appelle ALOE SOCCOTRINA, anguſtifolia, ſpinoſa, flore purpureo, *Breyn.* 2°. *Prodr. H. Amſt. rarior.* 91. ALOE INDIÆ ORIENTALIS SERRATA, ſive SOCCOTRINA VERA, floribus Phæniceis, *H. Beaum.* ALOE AMERICANA, Ananæ folio, floribus ſuaverubentibus, *Pluk. Phyt. tab.* 240. *fig.* 4. Sa racine eſt tubéreuſe, couverte d'une écorce cendrée. Ses feuilles ſont d'un verd foncé, longues d'un pié & demi, étroites, épaiſſes, ſucculentes, terminées en pointe, garnies de beaucoup de petites épines pâles & tendres. Du milieu de ces feuilles s'éleve une tige d'un pié & demi & davantage, cylindrique, liſſe, chargée dans ſa partie ſupérieure de beaucoup de petites feuilles écailleuſes, de couleur brune, & d'un grand nombre de fleurs diſpoſées en épi ; elles ſont en lys, d'une ſeule piéce,

en forme de tuyau, découpées en six quartiers, de couleur purpurine, pendantes, garnies de six étamines rougeâtres, saillantes hors de la fleur, attachées à la base du pistile, & non pas à la fleur comme dans les autres fleurs, d'une seule piéce. Quand elles sont passées, il leur succéde des fruits triangulaires, & à trois loges remplies de graines. La tige étant desséchée, il sort des côtés de cette plante, des bourgeons ou de nouveaux piés, qui dans la suite donnent dans le même tems plusieurs tiges de fleurs. Quand on coupe transversalement les feuilles, il en découle un suc jaune & amer, dont l'odeur est plus agréable que celle de l'Aloës ordinaire.

Pour retirer cet Aloës, après avoir arraché les feuilles de la racine avec la main, ou avec quelque instrument, on les presse légerement, & on en fait couler le suc dans un vaisseau convenable, dans lequel on le laisse pendant une nuit; afin que les parties les plus grossiéres tombent au fond. Le lendemain on verse la liqueur qui surnage dans un autre vaisseau, on l'expose au soleil; afin qu'elle s'épaississe, & se durcisse. Alors ce suc acquiert une couleur fauve. On nous l'apporte dans des cuirs de l'Isle de Soccotora.

L'Aloës hépatique qui eſt moins bon, eſt d'une couleur plus foncée, moins brillant, plus compacte & plus ſec, de la couleur du foie, d'une odeur plus déſagréable, & d'un goût plus amer.

On retire l'Aloës hépatique d'une plante qui eſt nommée ALOE VULGARIS, *C. B. P.* 286. Sa racine eſt d'un pié de longueur, épaiſſe de plus de deux pouces, garnie de fibres un peu jaunâtres; d'où ſortent des feuilles diſpoſées en rond, longues d'une coudée, larges de trois ou quatre pouces, épaiſſes d'un pouce, terminées inſenſiblement en pointe, dentées à leur circonférence, légerement épineuſes, & couvertes d'une pouſſiére bleuâtre. La chair intérieure en eſt molle, douceâtre, gluante, ſemblable à de la gelée; tranſparente, traverſée de côté & d'autre de quelques vaiſſeaux qui répandent un ſuc jaune & fort amer. L'écorce des feuilles eſt tiſſue de pareils vaiſſeaux, remplis du même ſuc, qui s'épaiſſit & devient ſec, & d'un roux foncé. La tige monte juſqu'à deux coudées; elle eſt droite, & ordinairement partagée en deux ou trois. Les fleurs y ſont rangées par une longue ſuite: elles ſont pendantes, d'une ſeule piéce, de plus d'un pouce de longueur, en forme de tuyau par leur baſe, & divi-

ſées à leur extrémité ſupérieure en ſix quartiers, jaunâtres, & panachées de quelques lignes verdâtres. Le piſtile qui ſe trouve au fond de la fleur, ſe change en un fruit triangulaire, à trois loges remplies de graines plates.

Cette plante croît dans l'Orient, & l'Occident ; & on tire le ſuc, non-ſeulement dans pluſieurs endroits des Indes, comme à Camboge & à Bengale ; mais encore dans pluſieurs Provinces de l'Amérique, comme dans le Méxique, la nouvelle Eſpagne, le Bréſil, les Iſles Barbades, &c.

On coupe fort menu les feuilles de cet Aloës ; on les pile, on les met dans un vaiſſeau long, de forme cylindrique ; & on les y laiſſe pendant 25. jours : il s'en éleve une écume inutile, & qu'on doit jetter ; on enléve enſuite la partie ſupérieure du ſuc, on la ſépare de la lie, on la fait ſécher au ſoleil : & c'eſt ce qu'on appelle *Aloës hépatique*. La lie étant ſéche forme un extrait moins pur, que l'on appelle *Aloës caballin*.

L'Aloës caballin, proprement dit, ſe diſtingue facilement des autres eſpéces par ſon odeur déſagréable & forte, quoique d'ailleurs il reſſemble aſſez à l'Aloës commun. Bien plus, on en prépare quelquefois de ſi tranſparent & ſi pur, qu'on

ne peut le distinguer de l'Aloës soccotrin que par sa mauvaise odeur. On l'appelle *caballin*, parcequ'on le laisse aux Maréchaux pour l'usage des bêtes, à cause de son mauvais goût, & de son odeur puante. L'Aloës commun est aussi quelquefois pur, d'autres fois fort sale.

Presque tout le monde recherche l'Aloës soccotrin pour l'usage intérieur, & l'hépatique pour appliquer extérieurement; quoique quelques-uns pensent différemment, & assurent que l'hépatique est plus excellent pour l'usage, soit intérieur, soit extérieur.

En effet, le savant Simon Boulduc, de l'Académie Royale des Sciences, a observé beaucoup de différence dans les diverses espéces d'Aloës; car il a découvert en faisant l'extrait de ces Aloës, que le soccotrin luisant contenoit moins de résine ou de soufre, & plus de substance gommeuse ou saline, que l'Aloës hépatique; puisqu'ayant versé une s. q. d'eau bouillante sur ℥iv. d'Aloës soccotrin, & l'ayant fait macerer au feu de sable, toute sa substance a été dissoute. Mais ayant mis cette dissolution dans un lieu frais pendant quelques heures, une certaine portion résineuse, plus épaisse & plus pésante, est ombée au fond du vaisseau, & la liqueur

aqueuſe ſurnageoit. Après l'avoir ſéparée, & fait ſécher aux rayons du ſoleil le ſédiment réſineux, il peſoit ʒvij. gr. xij. Il a fait diſſoudre cette réſine ſéche dans de l'Eſprit-de-vin, & il eſt reſté une portion ſemblable à du ſable ou à de la terre, qui ne s'eſt pas diſſoute, & qui peſoit lx. gr. Mais l'Eſprit-de-vin s'étant évaporé à une douce chaleur du feu, l'extrait réſineux qui eſt reſté, & qui étoit entiérement inflammable, peſoit ʒvj. gr. xxiv. La liqueur aqueuſe ou gommeuſe deſſéchée au bain de cendres, a laiſſé un extrait gommeux qui peſoit ℥ij. ʒj.

Ayant diſſout de la même maniére ℥iv. d'Aloës hépatique dans l'eau bouillante, & ayant laiſſé refroidir la diſſolution, une certaine portion plus peſante, plus épaiſſe & plus réſineuſe, eſt tombée avec le tems au fond du vaiſſeau. Les deux liqueurs étant ſéparées, le ſédiment réſineux ſeché peſoit ℥ij. dont il a retiré par le moyen de l'Eſprit-de-vin ʒxj. de réſine inflammable; & il eſt reſté une portion ſaline & terreuſe qui peſoit ʒiv. gr. xxxv. que je ſoupçonne être un ſel eſſentiel preſque ſemblable au Tartre. La ſolution aqueuſe étant évaporée, il a retiré ʒxj. d'extrait gommeux.

Il y a eu beaucoup de perte de parties

dans ces ſolutions & ces extraits; ſavoir, dans l'opération de l'Aloës ſoccotrin, la perte a été de ʒvij. gr. lx. & dans celle de l'Aloës hépatique de ʒv. D'où l'on pourroit conclure que l'Aloës ſoccotrin contient une plus grande quantité de parties volatiles, ſoit ſalines, ſoit ſulfureuſes, que l'hépatique; la moitié moins de portion réſineuſe; preſque le double de ſubſtance gommeuſe, & très-peu de terre ou de ſel fixe.

Le même Auteur a reconnu par l'expérience que la réſine ou la partie ſulfureuſe n'eſt preſque point purgative, & qu'il n'y a que la partie gommeuſe qui le ſoit, & même plus fortement lorſqu'elle a été ſéparée de la ſubſtance réſineuſe. Il aſſure que l'Aloës ſoccotrin purge plus violemment que l'hépatique. En effet le ſoccotrin a beaucoup plus de parties volatiles & actives, d'où dépend principalement ſa vertu purgative. De plus, la partie ſaline dans l'Aloës hépatique eſt ſuffiſamment temperée par les parties réſineuſes: mais il n'en eſt pas de même dans l'Aloës ſoccotrin. Outre cela, l'Aloës ſoccotrin n'eſt pas le meilleur pour l'uſage extérieur; au contraire il eſt inférieur à l'hépatique, qui a beaucoup plus de parties ſulfureuſes & balſamiques. Il a auſſi

éprouvé que la substance résineuse de l'Aloës a une grande vertu balsamique; & qu'ayant été appliquée extérieurement dans les plaies, elle avoit produit un très-bon effet. D'où il faut conclure que l'Aloës hépatique doit être préferé à l'Aloës soccotrin, soit pour l'usage externe, soit même pour l'usage interne. C'est ce que quelques-uns ont déja essayé de soutenir & de prouver contre l'opinion vulgaire; comme Jubera, Apoticaire Espagnol, dans *Zacutus Portugais*, & plusieurs autres, comme on le peut voir dans Rolfincius, p. 36. *Des Purgatifs.*

Dans l'analyse chymique, de ℔ij. d'Aloës hépatique distillées dans la cornue il est sorti ʒiv. gr. xxxvj. de flegme limpide, sans odeur & sans goût : ʒv. gr. xxvj. de liqueur limpide, un peu astringente, qui a cependant donné des marques d'un alkali volatil : ℥x. ʒiv. gr. xviij. de liqueur, soit acide, soit urineuse, d'abord limpide, & d'une odeur de bitume; ensuite rousâtre & empyreumatique: ℥j. ʒvij. gr. xlvj. d'une huile épaisse, & de la consistence du Syrop ; d'un goût âcre, piquant, sans amertume, & plus pésante que l'eau.

La masse noire, raréfiée, légere, sans goût, qui est restée dans la cornue, pesoit

℥xv. ʒij. laquelle étant calcinée pendant quelques heures, a laiſſé ℥ij. ʒv. gr. xlij. de cendres, dont on a retiré par la lixiviation ʒiij. gr. xxxiij. de ſel fixe ſalé. La perte des parties dans la diſtillation a été de ℥iij. gr. xvij. & dans la calcination, de ℥xij. ʒiv. gr. xxx.

On voit par cette analyſe, que l'Aloës eſt compoſé d'un ſoufre groſſier & abondant, d'une grande portion de ſel Ammoniac, de peu de Tartre, unis avec beaucoup de terre. D'où il réſulte un compoſé ſalin, gommeux & réſineux.

L'Aloës eſt un reméde fort recommendé de tout tems, ſoit pour l'uſage interne, ſoit pour l'externe. Les anciens lui ont attribué la vertu de purger, de fortifier les viſcéres, d'ouvrir les veines, de fermer les plaies & les ulcéres, & d'arrêter les flux de ſang. Mais ce n'eſt pas cependant ſans controverſe.

1°. On doute ſi l'on doit placer l'Aloës parmi les remédes laxatifs, ou parmi les purgatifs. Galien, l. 6. *des facultés des Remédes ſimples*, chap. *de l'Aloës*, place l'Aloës parmi les remédes qui font ſortir les groſſes matiéres des inteſtins; & Paul Eginete eſt de ſon avis. Le même Galien, l. 8. *de la compoſition des Remédes ſelon les lieux*, chap. 2. dit que ce reméde a

une foible vertu purgative, & qu'il ne purge que ce qui se trouve dans le ventre: & dans le liv. 6. *de la maniére de conserver la santé*, chap. 10. il dit qu'il ne purge que la bile qui se trouve dans le ventre; & dans un autre endroit, il exclut la pituite, lorsqu'il enseigne que l'Aloës n'est pas utile à ceux qui ont les tuniques de l'estomac farcies de pituite.

Mais les Arabes sont d'un sentiment tout différent : & Mésué assure que ce reméde purge la bile, la pituite, les autres humeurs visqueuses, tenaces & épaisses ; qu'il nettoie la tête & l'estomac, & délivre le foie de ses engorgemens.

En effet, non-seulement l'Aloës chasse les grosses matiéres du ventre ; mais encore il remédie aux vices de la bile, en divisant & atténuant celle qui est trop grossiére, en excitant celle qui est sans action ; de sorte qu'elle coule ensuite plus facilement & plus abondamment par les intestins. Mais si on en donne une trop grande dose pour exciter une purgation plus abondante, alors il n'évacue pas tant les humeurs que le sang, en le faisant fermenter & raréfier dans les vaisseaux hémorrhoïdaux. Ainsi l'Aloës pris en petite dose doit être placé parmi les remédes qui font sortir les grosses matiéres

des inteſtins; mais étant donné à une trop grande doſe, ce n'eſt pas tant un violent purgatif qu'un reméde dangereux. Si l'on veut augmenter ſa vertu purgative, il faut l'unir avec d'autres purgatifs, que l'on choiſit, & que l'on mêle avec lui ſelon l'occurrence.

2°. Les Auteurs ne ſont pas plus d'accord entre eux ſur la vertu de fortifier les viſcéres, l'eſtomac & le foie, & de corriger les autres purgatifs. Dioſcoride rapporte que l'Aloës mêlé avec les autres purgatifs, eſt moins nuiſible à l'eſtomac. Galien, l. 6. *des facultés des Remédes ſimples*, décide qu'il n'y a rien qui ſoit plus convenable à l'eſtomac. Paul Eginete eſt du même ſentiment. Tous les purgatifs, dit-il, ſont ennemis de l'eſtomac; il n'y a que l'Aloës qui lui ſoit agréable. Méſué donne un bon témoignage de ſon opération ſalutaire. Car il propoſe l'Aloës comme un purgatif bien plus excellent que les autres; qui bien-loin d'affoiblir le corps, comme ils le font, le fortifie au contraire; qui corrige les défauts des autres, guérit le mal qu'ils peuvent avoir fait, & en augmente la vertu. Enfin d'autres l'ont décoré du nom de Baume d'une nature ſalutaire; puiſqu'il conſerve les humeurs naturelles, qu'il évacue celles

qui ſont contre nature, qu'il corrige celles qui tiennent le milieu entre les unes & les autres, & qu'il empêche qu'elles ne ſe corrompent & ne ſe pourriſſent toutes. C'eſt de-là qu'eſt venu ce proverbe : *Qui vult vivere annos Noe, ſumat pilulas de Aloe ;* c'eſt-à-dire, que celui qui veut vivre autant que Noé, prenne des pilules d'Aloës.

Cependant tous les Auteurs ne ſont pas de même ſentiment ſur les vertus de l'Aloës ; puiſque quelques-uns au contraire aſſurent qu'il nuit à l'eſtomac & au foie, & que même il abrége les jours.

Galien, l. 3. *Aphoriſm.* 15. condamne en ces termes le trop fréquent uſage des purgatifs, même adouciſſans : „ Celui qui „ ſe purge deux fois ou même une fois le „ mois, de peur qu'il ne s'amaſſe beau„ coup d'excrémens dans ſon corps, non„ ſeulement lui fera prendre une mau„ vaiſe habitude, mais encore il l'affoi„ blira, & le rendra plus malade. " Quoiqu'il n'ait pas dit cela ſpécialement de l'Aloës, on doit pourtant l'entendre autant de ce reméde que de tout autre purgatif.

Cardan & Scaliger s'élevent fortement contre ceux qui répondent avec Galien, que l'Aloës eſt très-ami de l'eſtomac. Car

ils assurent qu'une infinité de personnes étant dans cette erreur, & espérant que par ce secours elles parviendroient à une heureuse vieillesse, sont péris avant l'âge de maturité, ou sont tombés dans de très-grandes maladies, pour en avoir fait usage.

Le jugement de Fernel sur l'Aloës, l. 3. *de la Méthode de guérir*, chap. 9. n'est pas plus favorable. L'Aloës, dit-il, nuit au foie; il en irrite les petites veines par son amertume & son acrimonie; il corrode l'anus, & ouvre les hémorrhoïdes. Il est très-contraire à ceux qui vomissent ou crachent du sang, ou en qui il y a quelque hémorrhagie par les selles ou par la matrice. Il est inutile aux constitutions chaudes & séches, & aux corps qui sont exténués, si ce n'est lorsqu'il y a une grande quantité d'excrémens humides. Il ne convient pas aux enfans; il n'est pas sûr pour les femmes grosses, & il n'est pas propre aux vieillards qui ne sont pas remplis d'excrémens.

C. Hoffman, *dans son traité des Remédes officinaux*, dit après Helidé, que l'usage intérieur de l'Aloës est suspect, à moins qu'on ne le donne pour exciter le mouvement du sang. Il croit aussi qu'il faut prendre dans un bon sens les grands éloges

que Méſué & les autres lui donnent, ſurtout quand on dit qu'il eſt ami de l'eſtomac, non-ſeulement par l'aſtriction qu'il y cauſe, mais encore par une propriété occulte. Car premiérement c'eſt un purgatif proprement dit, ce qui marque qu'il contient quelque choſe de contraire à la nature; & en voulant le corriger par le Maſtic, le Safran & la Canelle, on avoue tacitement qu'il n'eſt pas innocent. Il ne faut donc pas, comme nous l'avons déja dit, le compter parmi les lénitifs, mais parmi les purgatifs, quoique dans un degré inférieur, comme la Manne & la Rhubarbe.

Voici le moyen d'accorder ces différens ſentimens. L'uſage immoderé & illégitime de l'Aloës eſt nuiſible: mais lorſqu'il eſt moderé & légitime, il eſt utile, ſurtout aux grands & aux riches qui vivent dans la bonne-chere, & qui ſe rempliſſent continuellement l'eſtomac de tant d'eſpéces de mets & d'aſſaiſonnemens différens; de ſorte que l'eſtomac fatigué & affoibli par le travail continuel de la digeſtion, & par la quantité énorme de viandes, a quelquefois beſoin d'être animé par ce reméde amer, ſoit pour inciſer & réſoudre, ſoit même pour chaſſer avec les groſſes matiéres, dont les inteſtins ſont

farcis, un amas de matiére crue, tenace, attachée aux parois de l'eſtomac. L'Aloës, dis-je, convient très-bien à ceux qui menent une vie oiſive, ſans éxercice; ce qui fait que des humeurs épaiſſes, viſqueuſes & comparables à de la boue, croupiſſent dans les vaiſſeaux du bas ventre, & s'y accroiſſent de plus en plus. Alors l'Aloës ſoulage l'eſtomac & les inteſtins, en chaſſant les matiéres dont ils ſont remplis, & en aidant la digeſtion: il eſt utile pour le foie, en diſſolvant le ſang épaiſſi & la bile viſqueuſe, en les rendant fluide l'un & l'autre, & en augmentant leur mouvement. Et ſi les grands mangeurs ſouffrent quelque incommodité du trop fréquent uſage de l'Aloës, elle doit être regardée comme peu de choſe en comparaiſon du dommage que cauſeroit l'amas des humeurs ſuperflues. Mais il faut penſer tout autrement de ceux qui ſont ſobres. Car ce reméde nuit aux corps vuides d'excrémens; il deſſéche de plus en plus les corps ſecs & bilieux, & il les conduit à l'atrophie: il enflâme les viſcéres qui ſont déja échauffés, il cauſe des hémorrhagies, & il augmente de plus en plus le bouillonnement du ſang.

Les Arabes & pluſieurs des nouveaux attribuent à l'Aloës la vertu d'ouvrir les

orifices des vaisseaux, & de faire sortir le sang. Mais les Grecs gardent un profond silence sur cette vertu : & au contraire Dioscoride lui attribue le pouvoir d'arrêter les crachemens de sang. Mais l'expérience journaliére confirme que le long usage de l'Aloës excite les hémorrhoïdes, les régles abondantes, & chasse le fétus. C'estpourquoi tous les Médecins l'emploient utilement, ou seul, ou avec d'autres remédes convenables, pour rétablir les régles, ou l'écoulement ordinaire des hémorrhoïdes qui est arrêté.

Cela étant ainsi, on demande si l'Aloës qui a la vertu d'ouvrir les vaisseaux inférieurs, ne peut pas aussi ouvrir les vaisseaux supérieurs, & surtout ceux des poumons. Dioscoride dit que l'Aloës mêlé avec de l'eau ou du petit lait, arrête les crachemens de sang : Pline rapporte aussi la même chose. Mais quoique Galien reconnoisse dans l'Aloës appliqué extérieurement la vertu astringente & celle de fermer les ulcéres, il ne le propose cependant pas pris intérieurement pour arrêter le crachement de sang. Parmi les Arabes, Sérapion suit Dioscoride, & défend son sentiment : mais Mésué n'a pas fait mention de sa vertu, pris intérieurement. Quelques nouveaux Auteurs, comme

Monard, attribuent l'une & l'autre vertu au ſuc d'Aloës pris intérieurement ; ſavoir, d'ouvrir les orifices des veines inférieures, comme de la matrice & des hémorrhoïdaux, & en même tems de fermer les vaiſſeaux ouverts du poumon. On obſerve à la vérité ces vertus contraires dans pluſieurs remédes. Cependant les plus habiles Praticiens, après Fernel, redoutent l'uſage interne de l'Aloës dans le vomiſſement ou le crachement de ſang. Nous croyons qu'il eſt au moins plus ſûr de s'en abſtenir dans ces occaſions ; puiſqu'il y a d'autres remédes moins dangereux, & plus excellens.

4°. La quatriéme qualité que l'on attribue à l'Aloës, eſt celle de fermer les plaies & les ulcéres, & d'arrêter les flux de ſang. C'eſt ce qu'il faut éxaminer préſentement.

Preſque perſonne ne révoque en doute la vertu que l'on attribue à l'Aloës, appliqué extérieurement, de fermer les plaies & les ulcéres, & de les conduire à cicatrice, auſſi-bien que d'arrêter le ſang qui coule des plaies, & même les hémorrhoïdes. Les Arabes & les nouveaux conviennent en cela avec les Grecs. „L'Aloës, „(dit Galien, l. 6. *des vertus des Remé-* „*des ſimples*) eſt un reméde qui ferme les

„ sinus, qui guérit les ulcéres difficiles à „ cicatriser, & surtout ceux qui sont à „ l'extrémité du gros intestin & dans les „ parties de la génération. " Et dans le l. 5. *de la Méthode de guérir*, chap. 4. & 5. il fait entendre que l'Aloës a une vertu surprenante d'arrêter le sang. Voici ses termes. „ Mêlez une partie d'Encens „ avec une demie partie d'Aloës; agitez- „ les avec un blanc d'œuf, pour lui don- „ ner la consistence de Miel : ensuite met- „ tez sur du poil de liévre le plus fin, & „ appliquez sur le vaisseau ouvert ou sur „ l'ulcére. " Avicenne approuve le même reméde dans les hémorrhoïdes. Les nouveaux Auteurs ne vantent pas moins l'Aloës comme un reméde balsamique & un très-grand vulneraire : car les Chirurgiens en font un très-grand usage pour mondifier les plaies externes qui ont coutume de se changer en ulcére; soit qu'on le fasse bouillir dans le Vin avec l'Aristoloche, la Nicotiane, la Myrrhe, &c. soit qu'on le mêle avec des Emplâtres & des Onguens convenables; soit qu'on employe sa teinture avec de l'Eau-de-vie, ou de l'Esprit-de-vin, pour laver les ulcéres sordides.

Outre les vertus que nous avons déja rapportées, on attribue encore à l'Aloës

celle de faire mourir les vers des intestins, soit qu'on le prenne intérieurement, soit qu'on l'applique sur l'ombilic.

Les anciens & les nouveaux Médecins, du moins ceux de ces pays-ci, ne conviennent pas de la dose de l'Aloës. Dioscoride en propose ʒß. ou ʒj. pour une dose, afin de lâcher le ventre, & ʒiij. pour purger. Mais aujourd'hui cette dose paroît trop grande. On le donne seulement en substance depuis ϑj. jusqu'à ϑij. sous la forme de bol ou de pilules : car il est si amer & si dégoûtant, qu'il est très-difficile de trouver quelqu'un à qui on puisse le faire avaler étant dissout.

On n'est pas moins partagé sur le tems de le donner. Paul Eginete décide qu'il faut prendre l'Aloës le matin à jeun. Car ceux qui le donnent le soir, dit-il, ou après le repas, causent du mal : car il corrompt les alimens. Cependant on prescrit aujourd'hui l'Aloës ou à jeun, & il purge très-bien; ou avec des alimens au commencement du dîner ou du souper, & alors il lâche & aiguillonne les ventres paresseux.

Les anciens ne le prescrivoient que rarement, sans être préparé par la lotion

ou

ou la nutrition. On le lave ordinairement de cette maniére :

On le réduit en une pouſſiére très-fine, ſeul ou avec de la Craye bien pulvériſée, comme le veut Jacque Silvius ; & on l'agite pendant quelque tems avec une ſpatule de bois, dans de l'eau de fontaine très-pure : enſuite on le laiſſe précipiter pendant un quart-d'heure, ou davantage. Alors on verſe dans un autre vaiſſeau par inclination ce qui eſt plus clair & ce qui ſurnage, & on le laiſſe ſecher au ſoleil. Si cette lotion ne le rend pas encore aſſez pur & luiſant, on le lave de nouveau comme la premiére fois, & même juſqu'à trois & quatre fois, ſi l'on veut. Car les anciens croyoient que par ces lotions l'Aloës perdoit preſque toute ſon acrimonie & ſa vertu purgative.

Cependant quelques nouveaux ſont d'un ſentiment contraire, parmi leſquels Etmuller reconnoît deux ſubſtances dans l'Aloës ; l'une mucilagineuſe, d'où dépend ſa vertu purgative & laxative ; & l'autre réſineuſe, d'où lui vient ſa vertu aſtringente, ou celle de fortifier les fibres de l'eſtomac & des inteſtins.

C'eſtpourquoi lorſque l'on n'a beſoin que de purger, la ſubſtance mucilagi-

neuſe convient ſpécialement : & alors l'Aloës lavé, ou l'extrait gommeux préparé par la lotion, vaut mieux que l'Aloës qui n'eſt pas lavé, & purge plus fortement. Mais lorſqu'il eſt néceſſaire de retenir la ſubſtance réſineuſe & balſamique, ſoit pour moderer la vertu purgative, ſoit pour une autre raiſon ; alors il faut employer l'Aloës ſans être lavé : c'eſt auſſi ce que les expériences de M. Boulduc confirment. Et s'il arrive que l'Aloës préparé & lavé à la maniére des anciens eſt moins purgatif, cela vient peut-être de ce que les particules alkalines de la Craye ont émouſſé les parties ſalines de l'Aloës, & l'ont rendu entiérement incapable de ſolliciter les fibres des inteſtins.

Ainſi nous conclurons avec M. Boulduc, que cette lotion eſt inutile pour adoucir la vertu purgative de l'Aloës; au contraire elle l'augmente plutôt qu'elle ne la diminue. Il ſuffit de choiſir l'Aloës, ou ſoccotrin ou hépatique, pur & dépouillé de toutes particules héterogénes.

Nous ne dirons pas la même choſe de la nutrition, ou, comme on l'appelle de l'*Aloës temperé*, qui eſt une préparation uſitée dans les Boutiques. On diſſout

de l'Aloës choisi en poudre, dans le suc de Roses, de Violette, de Scariole, de Fumeterre, ou quelque autre, ou dans une décoction de médicamens purgatifs ou aromatiques, ou de quelques autres.

On fait ensuite sécher au soleil, ou à un feu doux, sans faire de colature. On répete cela deux ou trois fois, & l'on a un Aloës rosat ou violat; c'est-à-dire un Aloës mêlé & temperé avec l'Extrait de Roses ou de Violettes. Quelques-uns donnent aussi le nom de *lotion* à cette préparation, mais improprement.

Quelques-uns demandent aussi de l'Aloës brûlé, pour fortifier davantage le ventre & en arrêter le flux. Mais cette préparation est inutile; car elle détruit la substance de l'Aloës, & elle ne le corrige pas.

Ainsi l'Aloës pris intérieurement purge les humeurs bilieuses & pituiteuses: il excite les régles & les hémorrhoïdes: il leve les obstructions de la matrice, du foie & du mésentére: il fortifie l'estomac & les intestins: il aide la digestion, & excite l'appétit: il fait mourir & chasse les vers, & empêche la pourriture.

Il convient dans les maladies qui sont causées par l'atonie & l'obstruction des viscéres, dans la cachéxie & les tempé-

ramens froids & humides: mais il nuit à ceux dont les viſcéres ſont chauds & brûlans, dont le ſang eſt bilieux & bouillant, aux hectiques, aux phthiſiques & à ceux qui crachent ou vomiſſent du ſang, ou qui ont quelque hémorrhagie. Il eſt très-nuiſible dans les maladies aigües & inflammatoires; & & les femmes groſſes doivent s'en abſtenir. On le preſcrit utilement à l'extérieur, pour déterger & guérir les ulcéres ſordides. On le recommende auſſi dans les ulcéres des yeux.

℞. Aloës choiſi, en poudre très-fine, ℔ß.

Verſez deſſus du ſuc de Roſe à la hauteur de quatre travers de doigts. Mêlez & réduiſez en une bouillie. Couvrez-la d'un tamis, & l'expoſez aux rayons du ſoleil, & faites épaiſſir juſqu'à la conſiſtence de Miel. Verſez de nouveau ſuc, & évaporez: répetez neuf fois la même choſe. Enfin faites ſécher cette maſſe, & renfermez-la dans une veſſie. C'eſt ce que l'on appelle *Aloës roſat*, dont on forme de petites pilules, qui opérent d'autant mieux qu'elles ſont plus petites. On peut préparer l'Aloës violat de la même maniére.

℞. Aloës rosat, Extrait de Rhubarbe, ana ʒj.
Mastic, ℈j.
Extrait de Gentiane, & d'Absynthe, ana ʒß.
M. F. des Pilules, pour lâcher le ventre, fortifier l'estomac, & aider la digestion.
La dose est ʒj. avant de manger.

℞. Aloës hépatique, Jalap en poudre, ana ℈ß.
Trochisques d'Alhandal, gr. ij.
Trochisques d'Agaric, gr. x.
Huile d'Anis, gout. ij.
Syrop de fleurs de Pêcher, s. q.
M. F. des Pilules purgatives & céphaliques, que l'on donnera le matin à jeun.

℞. Aloës brillant, gr. xv.
Gomme Gutte, gr. ij.
Aquila alba, gr. vj.
Syrop de Nerprun, s. q.
M. F. des Pilules hydragogues, que l'on aromatisera avec une goutte d'huile de Canelle.

℞. Aloës hépatique, Scammonée, ana ʒij.
Mastic, Suc de Réglisse, ana ℈ij.
Syrop de Roses solutives, s. q.
M. F. des Pilules purgatives, que l'on

aromatiſera avec de l'Huile de Clous de Girofle. La doſe eſt ℈j. ou ʒß.

℞. Aloës brillant, ʒj.
Myrrhe, ʒß.
Safran, gr. xv.
Syrop d'Abſynthe, ſ. q.
M. F. des Pilules, pour lâcher le ventre, fortifier l'eſtomac, & exciter les régles. La doſe eſt ʒß.

℞. Aloës ſoccotrin, Gomme Ammoniac, ana ʒvj.
Safran de Mars apéritif, ʒv.
Extrait de petite Centaurée, ʒiv.
Syrop d'Abſynthe, ſ. q.
M. F. une maſſe de Pilules apéritives, pour les pâles couleurs & la cachéxie. La doſe eſt ʒj. le matin & le ſoir.

℞. Aloës ſoccotrin, ʒß.
Vitriol blanc, gr. v.
Eaux de Fenouil, & d'Euphraiſe, ana ℥iij.
M. F. un collyre ſelon l'art.

On fait une Teinture de l'Aloës, & l'Elixir des Propriétés *de Paracelſe.*

La Teinture d'Aloës ſe tire en verſant ſur l'Aloës en poudre, de l'Eſprit-de-vin juſqu'à la hauteur de deux ou trois doigts, & en digerant enſuite au bain de ſable juſqu'à ce que l'Eſprit-de-vin ait acquis

une couleur d'un rouge foncé. On le sépare de la lie, & on le garde pour l'usage. Cette Teinture est purgative, mais moins que la dissolution de l'Aloës que l'on fait dans l'eau: elle fortifie l'estomac, elle tue les vers; & appliquée extérieurement c'est un bon vulnéraire qui empêche la pourriture.

L'Elixir des Propriétés *de Paracelse* se fait par le moyen de l'Esprit-de-vin, ou sans acides ou avec des acides, ou avec de l'Esprit volatil urineux.

℞. Aloës soccotrin, Myrrhe choisie, Safran excellent coupé par petits morceaux, ana ℥j.
Esprit-de-vin rectifié, ℥xx.
Digerez ensemble au bain Marie, ou dans du fumier de cheval, pendant 15. jours.
Ensuite versez la liqueur qui surnage, & placez-la dans un lieu chaud pendant un ou deux jours, jusqu'à ce que tout le marc soit tombé au fond du vaisseau; & ensuite conservez-la pour l'usage.

Quelques-uns ajoutent à cette Teinture ℥j. d'Esprit de soufre retiré par la cloche. Ils laissent encore en digestion pendant trois semaines; après lequel tems on sépare la liqueur du marc, s'il s'y en

trouve: & c'eſt ce que l'on appelle Elixir préparé avec un acide. D'autres mettent juſqu'à ʒj. d'Eſprit volatil de ſel Ammoniac à la place de l'Eſprit acide, & ils préparent de cette façon l'Elixir des Propriétés avec un alkali.

Cet Elixir lâche doucement le ventre; il tue les vers; il pouſſe par les ſueurs; il fortifie le ton des fibres de l'eſtomac & des viſcéres; il fait venir les régles, & il ouvre les veines hémorrhoïdales. C'eſt un excellent préſervatif contre la pourriture, le ſcorbut, la peſte, les maladies malignes & contagieuſes, ſurtout lorſqu'il eſt préparé avec un acide. Il eſt utile aux hyſtériques & aux hypochondriaques. La doſe eſt depuis vj. gouttes juſqu'à xx. une ou deux fois le jour pour altérer & fortifier, & depuis ʒj. juſqu'à ʒij. pour exciter une évacuation raiſonnable. Il faut apporter les mêmes précautions pour ſon uſage, que pour l'Aloës.

On emploie l'Aoës dans l'Hiera picra *de Galien*, l'Hiera d'Agaric *de Nicolas Myrepſe*, l'Hiera Logudii *du même Auteur*, les Pilules Aloëphangines *de la Pharmacopée de Londres*, celles d'Hiera ſimple, d'Hiera compoſée, les Pilules aggrégatives ou polychreſtes,

d'Ammoniac *de Quercetan*, & *de Rufus*; les Pilules cochées, fétides, d'or, *sine quibus*, stomachiques, ou que l'on prend avant le repas, Angeliques, Mercuriales, de Rudius *de la Pharmacopée de Londres*, Impériales *de Lyon*, hystériques & mésentériques *de Charas*, Hydropiques & Tartareuses *de Bontius*, les Tartareuses *de Schroder*, l'Extrait panchymagogue *de Charas*, l'Huile de Scorpion composé *de Matthiol*; dans l'Onguent d'Arthanita *de Mésué*, le Mondificatif d'Ache, l'Emplâtre *de Paracelse*, de Charpi, le Styptique *de Charas*; le Collyre *de Lanfranc*, pour déterger les ulcéres vénériens, & dans la Poudre pour embaumer les corps morts.

ARTICLE II.

De la Scammonée.

LA Scammonée, SCAMMONIUM, SCAMMONIA & SCAMMONEA, *Off.* Σκαμμωνία, *Dioſc.* Δακρύδιον, *Trall. & Quorumd. Græc. recent.* DIACRIDIUM, *Aurel.* SCAMMONEA & SACHMUNIA, *Arab.* eſt un ſuc concret, réſineux & gommeux, purgatif, & fort uſité chez les anciens & les modernes. On en trou-

ve de deux ſortes dans les Boutiques ; ſavoir, la Scammonée d'Alep, & celle de Smyrne.

La Scammonée d'Alep eſt un ſuc concret, leger, rare, fongueux, friable. Lorſqu'on la briſe, elle eſt d'un gris noirâtre, & brillante : lorſqu'on la manie dans les doigts, elle ſe change en une poudre blanchâtre ou griſe : elle a un goût amer avec une certaine acrimonie ; & ſon odeur eſt puante. On l'apporte d'Alep, qui eſt l'endroit où on la recueille.

La Scammonée de Smyrne eſt noire, plus compacte, & plus péſante que celle d'Alep. On l'apporte à Smyrne, d'une ville de Galatie appellée préſentement *Cuté*, & de la ville de *Cogni* dans la Province de Licaonie ou de Cappadoce, près du mont Taurus, où l'on en fait une récolte abondante, comme a raconté l'illuſtre & ſavant Botaniſte Anglois nommé Sherard, qui a été à Smyrne pendant treize ans en qualité de Conſul pour la nation Angloiſe. On préfere la Scammonée d'Alep.

On doit choiſir la Scammonée brillante, facile à rompre, & très-aiſée à réduire en poudre ; qui ne brûle pas fortement la langue ; qui étant briſée & mêlée avec la ſalive de la langue, ou avec

quelqu'autre liqueur, devient blanche & laiteuſe. On rejette celle qui eſt brûlée, noire, péſante, remplie de grains de ſable, de petites pierres ou d'autres corps hétérogénes.

La plante qui produit ce ſuc, s'appelle CONVOLVULUS SYRIACUS, & SCAMMONIA SYRIACA, *Moriſſ. Hiſt. Oxon. part.* 2. 12. Sa racine eſt épaiſſe, de la forme de celle de la Bryone, charnue, blanchâtre en dedans, brune en dehors, garnie de quelques fibres, & remplie d'un ſuc laiteux: elle pouſſe des tiges greſles de trois coudées de longueur, qui montent & ſe roulent autour des plantes voiſines. Les feuilles ſont diſpoſées alternativement le long de ces tiges; elles reſſemblent à celles du petit Lizeron; elles ſont triangulaires, liſſes, ayant une baſe taillée en façon de fléche. De leurs aiſſelles naiſſent des fleurs en cloche, d'une couleur blanche tirant ſur le pourpre ou le jaune. Leur piſtile ſe change en une petite tête ou capſule pointue, remplie de graines noirâtres & anguleuſes. Cette plante croît en Syrie autour d'Alep, & elle ſe plaît dans un terroir gras.

M. Tournefort obſerve que Dioſcoride décrit autrement cette plante. „ La Scam-

„monée (dit-il) pouſſe d'une même „racine beaucoup de tiges de trois cou- „dées de longueur, moëlleuſes, & un „peu épaiſſes, dont les feuilles ſont „ſemblables à celles du Blé noir ſauvage, „ou du Lierre, plus molles cependant, „velues & triangulaires : ſa fleur eſt blan- „che, ronde, creuſée en maniére d'en- „tonnoir; d'une odeur forte : ſa racine „eſt fort longue, de la groſſeur d'une „coudée, blanche; d'une odeur déſagréa- „ble, & pleine de ſuc. "

Le même Dioſcoride approuve la Scammonée que l'on apporte de Myſie, Province de l'Aſie; & il rejette celle de Syrie & de Judée, qui de ſon tems étoit péſante, épaiſſe, falſifiée avec la farine d'Orobe & le lait du Tithymale. L'illuſtre Tournefort a obſervé cette eſpéce de *Convolvulus* hériſſé de poils dans les campagnes de Myſie, entre le mont Olympe & le Sipyle, & même auprès de Smyrne, & dans les Iſles de Leſbos & de Samos, où l'on recueille encore aujourd'hui un ſuc concret qui eſt bien au deſſous de la Scammonée de Syrie.

Ainſi M. Tournefort paroît nous porter à croire que la Scammonée des Boutiques vient de plantes au moins de différente eſpéce, ſi elles ne ſont pas différen-

tes pour le genre ; que celle de Syrie ou d'Alep vient de la plante appellée SCAMMONIA FOLIO GLABRO, Scammonée à feuilles lisses ; & celle de Smyrne ou de Dioscoride, de la plante appellée SCAMMONIA FOLIO HIRSUTO, Scammonée à feuilles velues. C'est cependant ce qu'il n'assure pas.

J'ai demandé à l'illustre M. Sherard ce qu'il en étoit. Il m'a répondu qu'il avoit aussi observé le même *Convolvulus* hérissé auprès de Smyrne, dont on ne retiroit aucun suc : il a ajouté que la Scammonée de Syrie ou le *Convolvulus folio glabro* y croissoit en si grande abondance, qu'il suffit seul pour préparer toute la Scammonée dont on se sert ; & qu'on n'emploie pas même pour tirer ce suc toutes sortes de Scammonée, mais on choisit surtout celle qui croît sur le penchant de la montagne qui est au dessous de la forteresse de Smyrne. On découvre la racine, en écartant un peu la terre ; on la coupe, & on met sous la plaie, des coquilles de moules, pour recevoir le suc laiteux, que l'on fait sécher & que l'on garde. Cette Scammonée ainsi renfermée dans des coquilles est réservée pour les habitans du pays, & il est très-rare que l'on en porte aux étrangers. Toute la

Scammonée qui nous vient par Smyrne, eſt apportée, comme je l'ai déja dit, de Cuté & de Cogni; & les Marchands aſſurent qu'on la retire dans ces endroits du Convolvulus à feuilles liſſes.

Les Grecs & les Arabes rapportent les différentes maniéres de recueillir ce ſuc.

1°. On coupe la tête de la racine: on ſe ſert d'un couteau pour y faire un creux hémiſphérique, afin que le ſuc s'y rende; & on le recueille enſuite avec des coquilles.

2°. D'autres font des creux dans la terre: ils y mettent des feuilles de Noyer, ſur leſquelles le ſuc tombe; & on le retire, lorſqu'il eſt ſec. Méſué rapporte quatre maniéres de tirer ce ſuc, qui le rendent tout différent. 1°. Auſſitôt que la racine s'éleve au deſſus de la terre, on coupe ce qui en déborde, & elle donne tous les jours un ſuc gommeux, que l'on garde lorſqu'il eſt ſeché. 2°. On arrache enſuite toute la racine; & après l'avoir coupée par tranches, il en ſort un lait que l'on fait ſécher à un feu doux, ou au ſoleil: on en fait des paſtilles, ſur leſquelles on imprime un cachet; leur couleur eſt blanchâtre ou variée. 3°. On pile les morceaux des racines, on les exprime; on fait ſécher le ſuc qui en ſort, & on le

marque d'un cachet : celui-ci eſt groſſier, noir & peſant. 4°. Il y a auſſi des perſonnes qui tirent du ſuc des feuilles & des tiges, après les avoir pilées ; on le ſeche enſuite, & l'on en fait de petites maſſes : mais ce ſuc eſt d'un noir verdâtre, & d'une mauvaiſe odeur. On ne nous apporte plus de Scammonée marquée d'un cachet, ni celle qui découle d'elle-même en larmes de la racine que l'on a coupée, & que l'on recueille dans des coquilles près de Smyrne. Elle eſt la meilleure ; mais elle eſt très-rare en ce pays. Sa couleur eſt tranſparente, blanchâtre ou jaunâtre, & elle reſſemble à de la réſine ou de la colle forte. Lobel & Pena en font mention dans leurs obſervations. Celle que l'on nous apporte à préſent, eſt en gros morceaux, opaques & gris. Nous ne ſavons point du tout quelle eſt la maniére de la recueillir : mais il eſt vrai-ſemblable que les maſſes ſont formées de ſucs tirés, ſoit par l'inciſion, ſoit par l'expreſſion ; c'eſt ce qui fait que l'on voit tant de variété de couleurs dans le même morceau.

Dans l'analyſe chymique, la Scammonée donne un peu de liqueur âcre & tenue, laquelle s'éleve la premiére dans la diſtillation, & qui ne donne point de

marques d'acide ou d'alkali : enſuite on en retire une aſſez grande portion de liqueur acide ; & très-peu de liqueur, ſoit acide, ſoit urineuſe ; enfin beaucoup d'huile groſſiére & empyreumatique, & très-peu de terre & de ſel fixe. De tout cela il réſulte un compoſé gommeux & réſineux ; de ſorte cependant que de ʒvj. de Scammonée on retire par le moyen de l'Eſprit-de-vin ʒv. de réſine. Sa plus grande partie ſe diſſout dans l'Eſprit-de-vin ; & il reſte quelques parties mucilagineuſes, ſalines & terreuſes. Mais toute ſa ſubſtance ſe diſſout dans des menſtrues aqueux, qui prennent la couleur de lait après la diſſolution, à cauſe des parties réſineuſes mêlées avec les parties ſalines & aqueuſes.

Les Grecs & les Arabes ont connu & employé la Scammonée. Méſué la regarde comme le plus grand purgatif ; de ſorte qu'en nommant ſimplement le purgatif, on entend la Scammonée, par excellence. Oribaſius la regarde comme le plus violent de tous les purgatifs. Cependant Galien n'en a pas fait mention *dans le livre des facultés des Remédes ſimples*, quoiqu'il en parle ſouvent ailleurs.

Les nouveaux Auteurs ne ſont pas d'un ſentiment différent des anciens ſur les

vertus de ce reméde, & ils n'en font pas moins d'uſage pour tirer les humeurs bilieuſes & pituiteuſes, ou ſéreuſes, des extrémités. On en vante les vertus dans les corps froids & ſéreux, dans les fiévres intermittentes, & dans les crudités: mais on l'eſtime plus pour les perſonnes robuſtes & d'un âge affermi; & moins pour les enfans, les perſonnes foibles, les femmes groſſes, celles qui viennent d'accoucher, dans les fiévres ardentes, & dans les maladies où il y a de la chaleur, & dans les conſtitutions chaudes.

Or il me paroît que la Scammonée purge de deux maniéres; ſavoir, d'abord en irritant par ſes parties âcres & fixes les membranes de l'eſtomac & des inteſtins, & en les excitant à ſe contracter; enſuite en picotant les nerfs par ſes parties volatiles, huileuſes & âcres, & en exprimant ainſi un peu les glandes des viſcéres du bas ventre. Au reſte la Scammonée ne diſſout pas la maſſe du ſang & la lymphe viſqueuſe, auſſi-bien que la Manne, le Jalap, & les autres hydragogues; c'eſtpourquoi elle ne tire pas une ſi grande quantité de ſéroſité tenue & très-fluide. Fernel décrit éxactement & élégamment cette opération de la Scammonée, l. 5. c. 9. *de la Méthode de guérir.*

Elle tire, dit-il, la bile tenue & citrine, auſſi-bien qu'une eau citrine & les humeurs ſéreuſes; & comme ſa vertu eſt violente & qu'on ne peut la retenir, elle évacue promtement les humeurs qui ſont dans les lieux les plus éloignés: cependant elle n'enléve aucune humeur un peu épaiſſe, ſoit pituiteuſe, ſoit bilieuſe, qui eſt attachée & comme adhérente autour des entrailles & des viſcéres. Mais ſon action étant promte & précipitée, elle entraîne ſeulement celles qui ſont tenues & propres à couler; ſoit du bas ventre, comme dans les hydropiques; ſoit des veines & du haut du corps: & c'eſt ce qui fait que l'on rend peu d'urine après en avoir pris.

Mais comme tous les purgatifs ſont ennemis du corps, la Scammonée qui eſt le plus violent, eſt auſſi le plus dangereux. Et en effet les Médecins en rapportent beaucoup d'inconvéniens très-conſidérables; parmi leſquels on lui reproche ſurtout cinq ou ſix défauts. 1°. C'eſt un reméde fort infidéle, & dont l'opération eſt très-incertaine; puiſque quelquefois une petite doſe excite une ſuperpurgation, & au contraire une doſe convenable & proportionnée eſt ſouvent ſans effet & inutile. 2°. Elle produit des vents ſi pi-

quans, qu'ils irritent l'eſtomac, & cauſent des nauſées. 3°. Sa grande acreté cauſe l'inflammation ; ce qui fait qu'elle excite une ſoif inſatiable & la fiévre, ſurtout à ceux qui ſont ſujets à l'obſtruction des viſcéres & à la pourriture des humeurs. 4°. Cette même acreté ouvre les veines ; de ſorte qu'il en ſurvient de trop grandes évacuations : ce que l'on appelle *ſuper-purgations*. 5°. Par ſon acrimonie elle ratiſſe les inteſtins, & ulcére les autres viſcéres, & elle excite le teneſme ou la dyſſenterie. 6°. Par une certaine malignité ſpéciale elle porte la guerre dans les parties principales, & elle bleſſe conſidérablement le cœur, l'eſtomac, le foie, &c.

Or on peut corriger ces vices de la Scammonée par quelques précautions : 1°. En la donnant dans un tems convenable, c'eſt-à-dire, au commencement de la maladie, lorſque la matiére eſt en mouvement ; & alors il faut la donner auſſitôt, ſans quoi il faut attendre que les humeurs ſoient cuites & fluides. 2°. En la donnant à une doſe convenable. 3°. En la préparant avec ſoin & comme il convient.

Les Auteurs ne conviennent pas de la doſe de ce reméde. Les anciens Grecs

avoient coutume de donner les purgatifs avec beaucoup de prudence & de précaution, mais en grande doſe. Pour nous, nous ſommes plus hardis pour purger, mais plus timides ſur la doſe. C'eſt ce qui fait que nous ne retirons pas le même effet des purgatifs. Il eſt vrai que les corps ſous le climat dans lequel nous vivons, ſont purgés plus facilement que ceux des Grecs, & de ceux qui demeurent dans les pays chauds, qui ſont robuſtes & éxercés aux travaux. Ainſi Dioſcoride en donne ʒj. ou le poids de quatre oboles, avec du Vin miellé, pour évacuer par en bas la bile & la pituite. Paul Eginete & Aétius vont juſqu'à ℈ij. Méſué la donne depuis v. gr. juſqu'à xij. ou xvj. ſeulement. Bodæus à Stapel écrit qu'il en a donné très-ſouvent xx. & même xxv. gr. dans du Syrop violat avec un très-heureux ſuccès : xij. ou xv. gr. aux enfans de huit, dix, & douze ans : vj. ou vij. gr. aux enfans de cinq ans. Vedelius fait une diſtinction : „ On donne la Scammonée (dit-il) „ ou comme ſervant de baſe, ou comme „ un ſtimulant, & comme un reméde qui „ aide les autres purgatifs. Comme ſtimu- „ lant, on en donne ij. ou iij. gr. Mais ſi „ on la donne comme le reméde princi- „ pal & comme la baſe, on en donne juſ-

5. qu'à xv. gr. & quelques-uns juſqu'à „ ʒj. " Enfin Fallope leve le différend ſur la doſe de la Scammonée. „ Je vous con- „ ſeille (dit-il) d'en donner toujours une „ petite quantité, plutôt pour ſervir d'ai- „ guillon, que pour autre choſe. " Il donne le nom d'*aiguillon* à cette petite quantité de Scammonée que l'on ajoute aux purgatifs des payſans & des gens robuſtes, ou même des moines. Pour moi, je donne la Scammonée bien choiſie & bien pulvériſée, depuis ij. ou iij. gr. juſqu'à x. ou xij. gr. tout au plus, mais très-rarement; & ce n'eſt pas ſans inquiétude ſur ſon opération, qui eſt toujours incertaine. Car lorſque l'eſtomac ou les inteſtins ſont couverts d'une mucoſité groſſiére, abondante & tenace, alors la Scammonée en eſt envelopée, & coule le long des inteſtins, ſans produire aucun effet. Au contraire, lorſque la membrane des inteſtins n'eſt couverte d'aucune mucoſité, la Scammonée s'arrête dans les rides de l'eſtomac & dans les cellules des inteſtins; elle s'attache à leurs membranes par ſes parties réſineuſes; elle en irrite les fibres; elle y cauſe des ſecouſſes, des inflammations & des ulcéres: c'eſt ce qui fait qu'une très-petite doſe cauſe des ſuperpurgations, des teneſmes & des dyſſenteries.

La Scammonée étant, comme nous l'avons déja dit, une ſubſtance réſineuſe & gommeuſe, dans laquelle la réſine domine, elle ne ſe diſſout pas parfaitement dans les liqueurs aqueuſes ; mais la partie réſineuſe ſe gruméle peu-à-peu, & va au fond de l'eau. Par cette raiſon il n'eſt pas ſûr de la donner dans des liqueurs aqueuſes. C'eſtpourquoi on la prend très-ſouvent ſous la forme de bol ou de pilules, & rarement en boiſſon ; & alors on ne la donne qu'après l'avoir délayée dans quelque Eſprit, ou dans de l'huile, ou avec des ſels.

On a imaginé pluſieurs corrections & pluſieurs préparations, pour tempérer l'acrimonie de la Scammonée, & pour corriger ſes autres défauts.

La premiére maniére de corriger la Scammonée eſt rapportée ainſi par Galien, l. 1. *des Facultés des Alimens.* On ôtoit la pulpe & les graines d'un Coing ; enſuite on en rempliſſoit la cavité de Scammonée : on le couvroit tout-autour de pâte de farine ; on le faiſoit cuire, & on le donnoit à manger au malade. Aujourd'hui on jette communément la pulpe, & l'on garde la Scammonée cuite de cette maniére. D'autres ne conſervent que la pulpe, & rejettent la Scammonée ;

d'autres ſuivent Galien, & conſervent l'une & l'autre.

De quelque maniére que la Scammonée ſoit préparée, on l'appelle *Diagréde*, & on la diſtingue par ce mot de la Scammonée crue ou non préparée. La préparation dont nous venons de parler, s'appelle *Diagréde de Coings*.

Les anciens tempéroient encore la Scammonée avec la crême de ptiſane, comme on peut le voir dans Galien, dans l'endroit que nous avons cité plus haut. Méſué fait cuire la Scammonée avec les graines de Carotte ſauvage, de Fenouil, & avec le Galanga, ſous les charbons ou dans un four. Valerius Cordus verſe deſſus de l'huile de Violette, & il l'y fait macerer; enſuite il la met dans un Coing qu'il couvre de pâte, & il le fait cuire : enfin il verſe deſſus du ſuc de Coing, dans lequel on a fait infuſer des Myrobolans; après quoi il la ſeche peu-à-peu dans un lieu chaud. Quelques-uns la mêlent avec du ſuc de Coing exprimé, & ils l'évaporent peu-à-peu.

Les nouveaux ont prétendu corriger la qualité maligne de la Scammonée par le ſuc de Régliſſe, ou par le Soufre : d'où vient le Diagréde de Soufre, ou Diagréde de Régliſſe. On fait le premier en laiſſant

bouillir une quantité ſuffiſante de Réglisſe dans de l'eau commune, que l'on paſſe enſuite, & que l'on fait épaiſſir juſqu'à la conſiſtence de Miel. Alors on y ajoute une ſuffiſante quantité de Scammonée choiſie & bien pulvériſée; & en remuant continuellement on fait deſſecher au B. M. juſqu'à la conſiſtence d'Extrait.

On fait le Diagréde de Soufre de cette maniére : On étend ſur du papier brouillard de la Scammonée en poudre ; on l'expoſe à la fumée du Soufre que l'on jette ſur les charbons ardens : on remue continuellement, juſqu'à ce que la Scammonée paroiſſe ſe fondre par la chaleur. Plus la Scammonée eſt imbibée de Soufre, plus cette préparation paſſe pour être excellente.

Ce Diagréde ſoufré eſt la baſe d'une poudre fort vantée & très-uſitée dans les Boutiques. On l'appelle *Pulvis de tribus*, à cauſe des trois drogues dont elle eſt compoſée. On la nomme auſſi *Poudre du Comte de Varvic*, à cauſe de l'illuſtre Anglois Robert Dudlé qui en eſt l'inventeur. Elle s'appelle encore *Poudre Cornachine* ; parceque Marc *Cornachini*, Profeſſeur de Médecine dans le Collége de Fiſe, l'a fort vantée dans une Traité qui a pour titre, *Méthode pour guérir ſûrement*,

ment, promtement & agréablement toutes les maladies du corps, qui viennent des humeurs qui péchent par la quantité ou la qualité. Cette Poudre eſt compoſée de Scammonée ſoufrée, d'Antimoine diaphorétique & de Crême de Tartre. Les doſes ſont différentes dans cet Auteur, eû égard aux humeurs nuiſibles : car il preſcrit le Diagréde depuis vj. gr. juſqu'à xx. l'Antimoine diaphorétique depuis iv. gr. juſqu'à xx. la Crême de Tartre depuis ij. gr. juſqu'à vj. Mais préſentement les Apoticaires de Paris conſervent cette Poudre dans leurs Boutiques, compoſée de parties égales de Diagréde, d'Antimoine diaphorétique & de Crême de Tartre : & de cette maniére on en proportionne plus facilement & plus ſûrement la doſe aux différens âges & aux différens tempéramens, en connoiſſant combien il y a de Scammonée dans chaque doſe de la Poudre que l'on preſcrit. On l'ordonne depuis vj. gr. juſqu'à ix. pour les enfans qui ſont à la mammelle, & depuis ℈j. juſqu'à ʒſ. pour les adultes. Cornachini la loue comme une Panacée pour prévenir & guérir toutes les maladies. Il la donne dans les fiévres intermittentes, putrides, aigües; dans le délire ſans fiévre; dans le flux de ventre bilieux, l'hydropiſie, la pleuréſie,

les diarrhées, la dyſſenterie, la goutte, la petite vérole, & contre les vers. Mais il ne faut rien outrer. Car il faut apporter les mêmes précautions dans l'uſage de cette Poudre que celles que l'on emploie pour la Scammonée même, & les autres purgatifs. Cependant il faut avouer que la Scammonée étant ainſi préparée, eſt moins ſujette aux inconvéniens dont nous avons parlé ci-deſſus. Le Médecin peut la preſcrire plus ſûrement, & le malade peut la prendre ſans dégoût.

C'eſt à l'induſtrie des Chymiſtes que l'on eſt redevable de la teinture & de l'extrait réſineux de la Scammonée, ce que l'on appelle improprement *Magiſtére*. La teinture ſe fait en diſſolvant la Scammonée dans l'Eſprit-de-vin, & en ſéparant la liqueur limpide de la lie qui reſte. L'extrait ou la réſine ſe fait en évaporant la teinture juſqu'à la moitié, & en y verſant de l'eau commune, ou quelque autre eau odorante ou convenable: de cette maniére l'Eſprit-de-vin qui tenoit en diſſolution & fluide la réſine, l'abandonne, & les particules réſineuſes tombent au fond de l'eau ſous la forme de la Térébenthine. On lave cette réſine dans pluſieurs eaux, & enfin on la ſéche à la chaleur du ſoleil. Mais la réſine pur-

ge moins que la Scammonée donnée à la même dose; cependant elle irrite plus fortement les intestins, & elle les enflâme souvent. C'est pourquoi il est plus sûr d'employer la Scammonée choisie que sa résine, comme nous l'avons déja observé sur quelques purgatifs.

On essaie aussi de corriger la Scammonée par des liqueurs acides; ou par le suc de Citron, en la dissolvant dans un bain bouillant, & passant la dissolution au travers d'un linge, & en la faisant secher jusqu'à la consistence d'extrait: ou bien on arrose la Scammonée en poudre avec de l'Esprit de Vitriol ou de Soufre, & on la fait secher ensuite. Mais ces corrections détruisent un peu la substance de la Scammonée, & en diminuent par conséquent l'effet. Il vaut mieux la mêler avec quelques Poudres, comme dans la Poudre Cornachine.

La maniére de corriger la Scammonée, que l'on observe dans plusieurs compositions de Pharmacie, est bien plus estimable. On l'étend & on l'adoucit dans le suc des plantes, la pulpe des fruits, & les parties huileuses des graines aromatiques & odorantes. Tels sont les Electuaires solutifs & les Pilules purgatives. On y emploie la Scammonée, ou comme

la baſe & le fondement, ou ſeulement pour ſervir d'aiguillon aux autres remédes; ſur quoi il faut obſerver ici que l'uſage de la Scammonée ſous la forme de pilules eſt bien moins ſûr, puiſque ſes parties réſineuſes ne peuvent pas s'y étendre ſuffiſamment. Il faut ſeulement l'y mettre pour ſervir d'aiguillon aux autres purgatifs.

Enfin j'ajouterai ici le jugement très-équitable qu'a porté le ſavant Hequet ſur ce remède, *dans ſon traité des Purgatifs*; ſavoir, qu'il n'y a aucune ſorte de remède qui demande plus de prudence de la part du Médecin, un tems plus convenable par rapport au malade, & plus de meſures & de préparatifs de la part de l'un & de l'autre.

Les anciens l'employoient extérieurement en linimens & en onguens pour la galle, & pour les maladies froides de la tête, pour réſoudre les tumeurs dures & ſquirrheuſes, pour les douleurs de la ſciatique, &c. & ils l'étendoient ſur de la laine pour faire venir les régles. Préſentement à peine en fait-on d'autre uſage que pour purger.

℞. Scammonée choiſie & réduite en poudre très-fine, gr. viij.
Un peu de jaune d'œuf, ou ʒij.

Broyez pendant quelque tems dans un mortier de marbre avec un pilon de bois, juſqu'à ce que la Scammonée paroiſſe diſſoute. Ajoutez Syrop de Capillaire, ℥j.
Le tout étant bien mêlé, verſez-y peu-à-peu de la décoction d'Orge, ℥vj.
Quelques gouttes d'eau de fleurs d'Orange. F. une potion purgative, agréable à prendre.

℞. Scammonée choiſie en poudre, gr. xv.
Amandes douces pilées, ℥iv.
Pilez & broyez enſemble, & réduiſez-les en une bouillie fine, en verſant peu-à-peu ℥xij. de décoction d'Orge.
Paſſez en exprimant, délayez dans la colature du Syrop Violet ou de Capillaire, ℥jß.
Eau de Canelle ou de fleurs d'Orange, ℥ß.
F. une émulſion purgative pour deux doſes.

℞. Diagréde Regliſſé en poudre, gr. vj.
Sucre blanc, ℥j.
Tartre ſoluble, ℥ij.
Pilez-les enſemble, & les mêlez avec ſoin. Verſez-y de l'eau commune, ℔j.

Le ſuc exprimé de deux Citrons, & eau de fleurs d'Orange, gout. x.
F. une limonade purgative, que l'on prendra par verrées.

℞. Scammonée en poudre, ʒv.
Eſprit-de-vin, ℔j.
Digerez pendant 9. jours. Paſſez au travers du papier brouillard. Diſtillez la liqueur juſqu'à la moitié. Tandis qu'elle eſt encore chaude, ajoutez-y du Sucre très-blanc. ℔ß.
F. un Syrop, que l'on aromatiſera avec quelques gouttes d'huile de Canelle. La doſe eſt depuis ʒß. juſqu'à ʒj. dans quelque liqueur convenable.

℞. Scammonée, ℈iv.
Canelle, ʒij.
Clous de Girofle, ʒß.
Eſprit-de-vin rectifié, ℔j.
Digerez enſemble pendant 9. jours, en remuant de tems en tems. Verſez peu-à-peu la liqueur limpide. Ajoutez-y du Syrop de Coings, ℔j.
M. & conſervez pour l'uſage. La doſe eſt depuis ʒß. juſqu'à ʒiij.

℞. Diagréde Régliſſé, gr. vj.
Rhubarbe en poudre, ℈j.
Conſerve de Coings, ſ. q.
M. F. un bol.

℞. Diagréde Réglissé, gr. vj.
Jalap en poudre, gr. xv.
Aquila alba, gr. x.
Moëlle de Casse récemment tirée, ʒij.
M. F. un bol.

℞. Séné en poudre, Rhubarbe, Crême de Tartre, ana gr. xv.
Diagréde, gr. iij.
Conserve de Roses, f. q.
M. F. un bol.

℞. Diagréde soufré, Diaphorétique minéral, ana ʒß.
Safran de Mars apéritif, Canelle, ana ʒij.
Gomme Ammoniac, ʒj.
Syrop d'Absynthe, f. q.
M. F. une masse de pilules mésentérique, dont la dose est depuis vj. gr. jusqu'à ℈j. dans la cachéxie, & les obstructions du mésentére.

℞. Diagréde Cydonié, ʒj.
Aloës luisant, ʒiij.
Trochisques d'Alhandal, ʒij.
Mastic, Macis, ana ʒj.
Safran, ʒß.
Syrop de fleurs de Pêcher, f. q.
M. F. des pilules purgatives. La dose est depuis x. gr. jusqu'à ℈j.

℞. Diagréde Cydonié, Aquila alba, ana ℈j.

Extrait de Fumeterre, de Gentiane, ana ʒj.

M. F. des pilules. La dose est depuis ʒß. jusqu'à ʒij.

On emploie la Scammonée dans les Pilules aggrégatives ou polychrestes, cochées, fétides, dorées, *Sine quibus*, mésentériques, de *Charas*; Mercuriales, pour l'hydropisie, de *Bontius*; de Sagapenum, de *Camilli*; la Sacrée de Coloquinte, de *Pachius*; la Bénédicte laxative, le Diaprun solutif composé, le Diaphénix, la Confection Hamech, l'Electuaire de Psyllium, le Caryocostin, l'Opiate mésentérique, laxative, des *Médecins de Paris*; l'Electuaire Diacarthame, de Citron solutif, de Suc de Roses, &c.

Article III.

De la Gomme Gutte.

Les plus excellens dons de la nature, dit Rolfincius, *dans son Traité des Purgatifs*, sont souvent cachés dans l'obscurité & même foulés aux piés les plus vils; tandis que les dons médiocres sont souvent fort estimés, & même élevés jusqu'aux nues. Nous pouvons dire la même

chose du remède dont il s'agit présentement, qui est décoré de plusieurs noms & de plusieurs titres qu'il ne mérite que médiocrement.

La Gomme Gutte, GUMMI GUTTA, GUMMI GOTTA, GUMMI GUTTÆ, GUMMI GITTA, GUMMI GAMANDRÆ, GUMMI DE GAMANDRA, GUMMI DE GOA, GUMMI DE PERU, GUMMI PERUANUM, GUMMI DE JEMU, GUMMI LAXATIVUM, GUTTU GAMANDRA, GUTTA GAMU, GUTTA GEMAN, GHITTA JEMOU, CATTA GAMMA, CATTA GEMU, GUTTA AD PODRAGAM, SCAMMONIUM ORIENTALE, CHRYSOPUM, CAMBODIUM & CAMBOGIUM, *Off.* est un suc concret, résineux & gommeux, inflammable, sec, compacte, dur, brillant, opaque; d'une couleur de Safran jaunâtre, formé en masses rondes, ou en petits bâtons cylindriques, sans odeur & presque sans goût. (Au moins, quand on la retient dans la bouche, elle n'a d'abord d'autre goût que celui de la Gomme Arabique; mais peu de tems après elle laisse dans le gosier une légere acrimonie avec un peu de sécheresse.) Elle se dissout dans l'Esprit-de-vin comme dans l'eau, qu'elle rend laiteuse, ou plutôt trouble & jaunâtre. Quelques-uns doutent s'il se fait alors

une vraie dissolution, ou une simple séparation des parties; puisqu'elles tombent peu-à-peu au fond de l'eau, & la laissent limpide.

On apporte la Gomme Gutte de Camboge, du Royaume de Siam, de la Chine, & même de quelques Provinces de l'Amérique. Elle a reçu la quantité de noms qu'elle a, soit à cause de la *Goutte* que l'on dit qu'elle guérit, soit à cause du pays de Cambaye, Cambodje ou Camboge, selon que différentes nations prononcent, soit à cause des différens pays d'où on l'apporte.

Les anciens ne la connoissoient point du tout, & ce n'est que depuis peu d'années qu'elle est connue & employée beaucoup plus par les Peintres que par les Médecins. Elle fut envoyée pour la premiére fois à Clusius l'an 1603. & dans la suite elle commença à être employée peu-à-peu dans l'Europe. On estime celle qui est pure, qui n'est point mêlée de sable ni souillée d'ordures, d'une couleur fauve ou de Safran jaunâtre, qui s'emflâme sur le feu, & qui donne la couleur jaune ou de Soufre à la salive & à l'eau.

Les Auteurs ont été long-tems incertains sur l'origine de ce suc. Charles Clusius soupçonne que c'est le suc de l'Eu-

phorbe. D'autres croient que c'eſt le ſuc exprimé & épaiſſi de la Rhubarbe récente : les autres penſent que c'eſt le ſuc de la plante appellée *Beidelſar* de Proſper Alpin. Quelques-uns prétendent que c'eſt un certain compoſé de ſuc du Tithymale & de la Scammonée. C. Bauhin *dans ſon Pinax* croit que c'eſt le ſuc exprimé du Ricin des Indes. Jean-Charles Roſenberge. *P.* 2. *Rhodolog.* c. 22. aſſure que c'eſt une larme qui découle de la racine du Ricin à laquelle on a fait une inciſion, que l'on teint enſuite avec du Safran des Indes, & que l'on fait ſécher. C. Hoffman conjecture que c'eſt le ſuc de la graine du Ricin teint du ſuc de la Rhubarbe. Jacque Bontius, c. 7. *de la Médecine des Indes*, dit que cette larme jaune découle dans Cambaye, pays voiſin de la Chine, d'une plante ſemblable à une eſpéce de Tithymale, qui eſt ſi haute qu'elle égale & qu'elle ſurpaſſe même les plus grands arbres, qu'elle embraſſe comme le Lierre. Mais Bontius paroît parler ici ſur le rapport d'autrui ; & il n'a jamais vû la plante qui donne la Gomme Gutte, puiſqu'elle vient de deux arbres appellés *Carcapulli.*

Le premier de ces arbres s'appelle CARCAPULLI, *Acoſt. Hiſt. Arom.* ch. 46.

Coddam-Pulli, *H. Malab.* t. 1. 41. Ghoraka Cingalensibus dicta, *Herm. not. ad. H. Malab.* C'est un grand arbre toufu, branchu, dont la racine est grosse, & qui répand au large dans la terre & au dessus des rameaux ou des branches. Son tronc est gros de dix ou douze piés; son bois est blanchâtre, son écorce est blanchâtre & un peu jaunâtre en dedans, rougeâtre en dehors, couverte d'une croute noirâtre. Ses feuilles sont conjuguées deux à deux, portées sur de petites queues; elles sont ovalaires, plus larges dans leur milieu, insensiblement plus étroites aux deux bouts, & terminées par une pointe un peu recourbée d'un côté, & dont les bords sont aussi un peu inclinés en dehors; d'une tissure épaisse & solide, d'un verd foncé & luisantes en dessus, d'un verd-gai en dessous; garnies d'une nervure dans leur milieu, & de quelques petites veines qui vont obliquement jusqu'aux bords, saillantes en dessous; d'un goût acide. Les fleurs sont placées aux sommets des tiges, portées sur des pédicules très-courts; de couleur de chair & jaunâtres, sans odeur, un peu acides; composées de quatre pétales, arrondies, un peu oblongues & concaves, épaisses, compactes, & sans veines. Au milieu des fleurs se trouve un

globule verd, qui eſt l'embryon du fruit, canelé à huit pans ; portant à ſon ſommet une petite tête ou un nombril, compoſé de bourgeons blanchâtres ; environné d'étamines droites, blanchâtres, garnies de ſommets d'un jaune rouge. Le calyce eſt compoſé de quatre feuilles pâles, concaves. Les fruits ſont portés ſur des pédicules d'un pouce de longueur ; ils ſont de la groſſeur d'une Orange, & à huit, neuf, ou dix côtes ſaillantes ; couronnés par une petite tête canelée & à petites côtes. Ces fruits ſont verds d'abord, enſuite jaunâtres ; blanchâtres dans leur maturité, d'un goût doux acide. Au milieu de la pulpe de ces fruits ſont contenues des graines oblongues de la groſſeur d'un doigt, applaties, de couleur bleue foncée.

L'autre eſpéce s'appelle CARCAPULLI, *Linſch.* CARCAPULLI, *de Bry :* KANNA-GHORAKA, id eſt, GHORAKA dulcis, Cingalenſibus, *Herm. not. ad H. Malab.* Cet arbre différe ſeulement du précedent par ſa fleur & ſon fruit qui eſt doux, rond, & de la groſſeur d'une Ceriſe ; car il lui eſt ſemblable en tout le reſte.

Caſpar Bauhin *dans ſon Pinax* renferme mal-à-propos ces deux arbres ſous la même eſpéce. Ces deux arbres, dit

P. Herman, donnent la Gomme Gutte par l'inciſion que l'on fait à leur tronc: mais celle qui découle du Kanna-Ghoraka, vaut mieux; car elle eſt plus douce. Ils croiſſent dans Cambaye, la Chine & l'Iſle de Ceylan.

M. Richer a obſervé dans quelques endroits de l'Amérique, & ſurtout dans l'Iſle de Cayenne, un arbre auſſi grand que le Chêne, qui donnoit de la Gomme Gutte. Mais je ne ſçais pas ſi c'eſt le même arbre que ceux dont nous venons de parler, ou s'il en eſt différent.

P. Herman, dans ſa Matiére Médicale manuſcrite, rapporte qu'il découle un ſuc laiteux & jaunâtre des inciſions que l'on fait aux arbres dont nous venons de parler; que ce ſuc s'épaiſſit d'abord à la chaleur du ſoleil, & que lorſqu'on peut le manier, on en fait de grandes maſſes orbiculaires ou des bâtons cylindriques, que l'on ſéche enſuite parfaitement.

Arnoul Syen, dans ſes Commentaires ſur l'*Hortus Malabaricus*, croit qu'il faut diſtinguer cette ſorte de Gomme Gutte de la Gomme Gutte ordinaire, qu'il croit que l'on recueille de la plante de *Bontius*, qui reſſemble au Tithymale Indien. Mais nous nous en rapportons plutôt à P. Her-

man qui a été témoin oculaire, qu'à M. Syen. La Gomme Gutte n'eſt point en uſage en Médecine chez les Indiens: ils ne s'en ſervent que pour la peinture. Ils la diſſolvent dans l'huile de Lin ; & quand ils ont le ventre reſſerré, ils avalent cette couleur. On porte des côtes de Malabar dans les autres Provinces le fruit ſec du Coddam-pulli. On s'en ſert dans la nourriture, & les habitans lui donnent de grands éloges pour la guériſon des maladies : mais parmi toutes celles qui ſont approuvées par l'expérience, la vertu d'arrêter toute ſorte de flux de ventre eſt la plus remarquable, ſurtout dans ceux qui ont contracté ce mal par le trop grand éxercice de l'amour. Il eſt ſurprenant que ce fruit ait la vertu de reſſerrer, tandis que le ſuc du même arbre eſt purgatif.

Dans l'analyſe chymique, de ℔ij. de Gomme Gutte, il eſt ſorti d'abord ℥ij. ʒij. de liqueur un peu trouble, un peu acide, auſtére, & qui avoit le goût & l'odeur des Amandes améres : ℥iij. ʒj. gr. xviij. de liqueur rouſsâtre, acide, auſtére, & qui piquoit la langue : ℥ij. ʒiij. gr. vj. de liqueur brune, ſoit acide, ſoit urineuſe : ℥iv. ʒij. gr. lx. d'huile limpide, fluide & brune : ℥j. ʒiv. d'huile groſſiére & plus péſante que l'eau.

La masse noire qui est restée dans la cornue, raréfiée & spongieuse, pesoit ℥xj. ʒvj. laquelle étant calcinée pendant 38. heures dans un creuset, a donné ℥j. ʒv. gr. xxiv. de cendres grises, dont on a retiré par la lixiviation xxiv. gr. de sel fixe salé. La perte des parties dans la distillation a été de ℥vj. ʒiv. gr. lx. & dans la calcination, de ℥viij. gr. xlviij.

La Gomme Gutte étant approchée de la flamme, s'allume, brûle & jette une flamme brillante, comme les Résines, & elle répand beaucoup de fumée. Elle se dissout dans l'Esprit-de-vin, mais non pas entiérement : car la sixiéme partie environ ne se dissout pas ; savoir, la partie gommeuse, laquelle se dissout promtement dans l'eau chaude ou l'huile de Tartre. Cette Gomme se dissout aussi dans les menstrues aqueux, & elle se change en un lait blanchâtre ou jaunâtre ; mais elle ne s'y dissout pas entiérement, puisque les particules résineuses se réunissent peu-à-peu, & vont au fond du vaisseau, & l'eau demeure claire & limpide. On voit par-là que ce suc est un composé salin sulfureux, ou résineux & gommeux, formé d'un Soufre leger, qui donne l'amertume & l'odeur au flegme qui sort le premier; d'un Soufre grossier qui ne s'éleve

& ne se sépare de la terre que par un feu violent & ouvert; & d'un sel tartareux, un peu ammoniacal, lequel par le moyen de la distillation se résout partie en acide, & partie en sel urineux. La dissolution aqueuse de la Gomme Gutte acquiert la couleur du sang, en y versant de l'huile de Tartre par défaillance, ou de l'eau de Chaux; parceque les parties sulfureuses se dévelopent, comme l'on peut voir dans la dissolution du Soufre minéral, par une forte lessive alkaline.

Je crois que la vertu purgative de la Gomme Gutte dépend d'une substance sulfureuse tenue, mêlée avec une certaine portion de sels volatils; en ce que ces particules salines-sulfureuses développées par le suc stomacal, & séparées des principes grossiers & fixes, irritent les membranes de l'estomac & des intestins, entrent dans les pores des nerfs, leur donnent des secousses; d'où viennent les nausées, le vomissement & les selles.

Quelques-uns ont crû que cette Gomme contenoit une grande abondance de sel alkali; parceque sa dissolution dans l'eau mêlée avec le Syrop Violat prend une couleur verte.

Cette couleur ne vient pas d'un sel

alkali contenu dans cette Gomme; mais du mélange des molécules jaunes & bleues, qui se trouve dans cette liqueur: c'est ce que les Peintres éprouvent tous les jours, en mêlant des poudres jaunes & bleues, aussi-bien que les Physiciens en unissant des verres jaunes & bleus.

La Gomme Gutte est mise parmi les violens purgatifs hydragogues. Elle évacue surtout les humeurs séreuses & bilieuses tenues, par haut & par bas, aussitôt qu'on en a pris; car elle ne reste pas long-tems dans le corps, & elle ne cause ni peine, ni tranchées. C'est-pourquoi on en fait un fréquent usage dans l'hydropisie, la cachéxie, la toux, la difficulté de respirer, l'asthme, la jaunisse, les catarrhes, la goutte, la galle & autres maladies de cette sorte.

Quelques-uns ont été d'abord timides dans l'usage de ce reméde, parcequ'ils en redoutoient la violence. De ce nombre étoit Grégoire Horstius; lequel, *dans la Section 9. de ses lettres*, a crû qu'il n'en falloit pas faire usage, de peur de faire des expériences en faisant souffrir de cruelles douleurs. Cependant ce même Auteur étant ensuite devenu premier Médecin à Ulme, commença à avoir des sentimens plus moderés sur la Gomme Gutte,

& il ajouta différentes corrections à ce qu'il en avoit dit. D'autres ayant éprouvé d'heureux succès de ce remède, ne firent pas de difficulté de le donner à pleines mains, aux enfans même, aux vieillards, aux femmes grosses & aux phthisiques : entre lesquels Philippe Hechstetter, Médecin d'Ausbourg, a prescrit dans l'espace de neuf ans plusieurs livres de Gomme Gutte, & en a fait prendre à une infinité de malades. En effet ceux qui savent administrer ce remède avec précaution & à propos, y trouvent cet avantage qu'il est sans goût & sans odeur, qu'on le donne en petite dose, qu'il fait son effet en peu de tems, qu'il dissout puissamment les sucs visqueux & tenaces en quelque partie du corps qu'ils croupissent, & qu'ils soient attachés, & enfin qu'il chasse par le vomissement ceux qui sont dans l'estomac, & tous les autres fort abondamment par les selles.

Les Auteurs proposent différentes doses. Les Américains, selon le rapport de Nicolas Monard, en macérent pendant la nuit la grosseur d'une Aveline, ou environ ʒij. dans ℥ij. de quelque liqueur aqueuse ; ensuite ils la passent le matin, & la boivent. Ce morceau ne se dissout pas entiérement ; cependant cette dose seroit

grande pour nous. Les tempéramens ſont différens les uns des autres, comme les pays le ſont des autres pays. Les Américains forts & robuſtes réſiſtent mieux à la vertu des remédes. On preſcrit la Gomme Gutte depuis ij. v. ou vij. gr. juſqu'à xv. tout au plus, quoique Cluſius en étende la doſe juſqu'à xx. gr. J'ai ſouvent donné ce reméde depuis ij. gr. juſ. qu'à iv. ſans cauſer de vomiſſement : quelques-uns qui en avoient pris iv. gr. ont ſouffert des coliques d'eſtomac, mais ce n'eſt qu'un petit nombre. Si l'on réitére cette doſe pendant pluſieurs jours, dès la ſeconde ou la troiſiéme fois il n'y a plus de vomiſſement. Depuis iv. gr. juſqu'à viij. ou x. ce reméde purge par haut & par bas doucement, abondamment & ſans aucune violence : & quand on le donne à cette doſe, il n'a pas beſoin de correctif, ſurtout ſi on le délaye & qu'on le dévelope dans beaucoup de liqueur. Si on le donne ſous la forme de bol ou de pilules, il excite plus facilement le vomiſſement, mais très-rarement lorſqu'il eſt joint avec le Mercure doux.

La Gomme Gutte eſt ſujette aux mêmes inconvéniens que les violens purgatifs ; ſavoir, au bouleverſement de l'eſtomac, au vomiſſement & à la ſuperpurga-

tion : ce que l'on prévient en apportant les mêmes précautions que l'on a coutume d'employer dans l'adminiſtration des autres purgatifs & des émétiques.

Lorſque Philippe Hechſtetter veut empêcher le vomiſſement, & rendre ce reméde plus propre pour l'eſtomac, il ajoute de l'eau de Bouleau avec quelques gouttes d'Eſprit de Vitriol. D'autres eſſayent de le corriger par l'Eſprit de Vitriol, le ſuc acide de Citron, le ſuc de Coings, la fumée de Soufre, les huiles de Canelle, de Macis, & autres, l'eau de Canelle, ou bien avec des Syrops & des ſels. Mais ces correctifs n'empêchent pas que les matiéres contenues dans l'eſtomac ne ſoient rejettées par le vomiſſement. De plus, il n'eſt pas beſoin de correctif, comme nous l'avons déja dit, pourvû qu'on le donne à une doſe convenable, & ſuffiſamment délayé. Ceux qui vomiſſent difficilement ou qui ne ſont pas accoutumés au vomiſſement, doivent s'en abſtenir.

Les Chymiſtes préparent une réſine & un Magiſtére avec ce ſuc : mais ces préparations ſont inutiles ; elles cauſent plus de mal que de bien : car les réſines des purgatifs purgent moins, & allument un plus grand feu dans les viſcéres.

Le même Hechſtetter a encore obſervé que lorſque la Gomme Gutte eſt ſeule & naturelle, elle agit mieux que lorſqu'on la mêle avec les autres purgatifs; qu'elle agit peu en pilules, & qu'elle opére beaucoup en infuſion.

℞. Gomme Gutte, gr. vij.
F. diſſoudre dans ℥xij. de décoction d'Orge.
Ajoutez Syrop Violat, ℥ij.
F. une potion verte, que l'on partagera en deux doſes, & que l'on donnera dans l'hydropiſie anaſarque & l'amas des humeurs ſéreuſes.

℞. Gomme Gutte, gr. vj
Eau commune, ℥vj
Le ſuc d'un Citron,
Sucre très-blanc, ℥ß
M. F. ſelon l'art une Limonade hydragogue.

℞. Manne de Calabre, ℥jß
F. diſſoudre dans ℥vj. d'eau bouillante.
Paſſez, & diſſolvez dans la colature
Gomme Gutte, gr. iv
Ajoutez eau de Canelle, ℥ß
F. une potion hydragogue.

℞. Gomme Gutte, gr. vj.
Manne de Calabre, ʒjß.
Dissolvez dans ʒvj. d'eau d'Endives,
Ajoutez Esprit de Vitriol, gout. iij.
Esprit de Citron, ʒß.
F. une potion.

℞. Gomme Gutte, gr. iv.
Eau des trois Noix, & de fleurs d'Orange, ana ʒiij.
Sucre fin, ʒß.
F. une potion hydragogue.

℞. Gomme Gutte, gr. vij.
Aquila alba, gr. x.
Conserve de Roses, s. q.
M. F. un bol, pour la galle & les maladies de la peau.

℞. Gomme Gutte, gr. vj.
Eleosaccharum de Canelle, ʒij.
M. F. une poudre purgative.

℞. Gomme Gutte, gr. x.
Huile de Geniévre, gout. ij.
Mithridat, s. q.
M. F. des pilules hydragogues.

℞. Jalap en poudre, gr. xij.
Gomme Gutte, gr. iv.
Crême de Tartre, ʒß.
Syrop de Nerprun, s. q.
M. F. un bol hydragogue.

On emploie la Gomme Gutte dans l'Electuaire antihydropique *de Charas*, l'Extrait catholique *de Sennert*, l'Extrait catholique & cholagogue *de Rolfincius*, les Pilules hydropiques *de Bontius*, les Pilules de Gomme Gutte *de Lemort*, & celles *de la Pharmacopée de Londres.*

Article IV.

De l'Opium.

L'Opium & le Meconium, *Off.* Ὄπιον & Μηκώνειον, *Græc.* Affion & Amsion, *Arab.* eſt un ſuc concret, qui eſt tout à la fois réſineux & gommeux, peſant, compacte, pliant, inflammable & d'un roux-noirâtre; d'une odeur puante, aſſoupiſſante; d'un goût amer, âcre, formé en gâteaux arrondis, applatis, de la groſſeur d'un pouce, qui péſent une demi-livre, ou une livre, & ſont enveloppés dans des feuilles de Pavots.

On apporte l'Opium de la Natolie, de l'Egypte, & des Indes.

Les Arabes & les Boutiques ont recommendé ſur tous les autres l'Opium de Thébes, ou celui que l'on recueilloit en Egypte

Egypte auprès de Thébes : mais on ne fait plus à préſent cette diſtinction. De quelque endroit que vienne l'Opium, on eſtime celui qui eſt naturel, un peu mol, qui obéit ſous les doigts, qui eſt inflammable, d'une couleur brune ou noirâtre; d'une odeur forte, puante & aſſoupiſſante. On rejette celui qui eſt ſec, friable, ou brûlé, mêlé de terre ou de ſable, ou d'autres ordures.

Les anciens diſtinguoient deux ſortes de ſuc de Pavot. L'un étoit une larme qui découloit de l'inciſion que l'on faiſoit à la tête des Pavots, & elle s'appelloit Μηκώνος Ὄπος, & par les Médecins Ὄπιον par antonomaſie. L'autre s'appelloit Μηκώνειον ou Μηκώνιον. C'étoit le ſuc épaiſſi que l'on retiroit de toute la plante. Ils diſoient que le Méconium étoit bien moins actif que l'Opium.

Mais préſentement on ne nous en apporte que d'une ſorte ſous le nom d'Opium; ſavoir, un ſuc qui découle de l'inciſion des têtes de Pavots blancs; & on n'en trouve aucune autre eſpéce parmi les Turcs & à Conſtantinople, que celui que l'on nous apporte en gâteaux. Cependant chez les Perſes on diſtingue les larmes qui découlent des têtes auſquelles on fait des inciſions, & ils recueillent

avec grand soin celles qui coulent les premiéres, qu'ils estiment beaucoup comme ayant plus de vertu, comme nous le dirons plus bas.

La plante dont on retire ce suc, s'appelle PAPAVER HORTENSE semine albo, sativum Dioscoridi, album Plinio, *C. B. P.* 170. Sa racine est environ de la grosseur du doigt, remplie, comme le reste de la plante, d'un lait amer. Sa tige a deux coudées; elle est branchue, le plus souvent lisse, quelquefois un peu velue, sur laquelle naissent des feuilles semblables à celles de la laitue, oblongues, découpées, crêpues, de couleur de verd de mer. Ses fleurs sont en rose, composées le plus souvent de quatre pétales blancs, & qui tombent bientôt, placés en rond. Le calyce est composé de deux feuilles; il en sort un pistile ou une petite tête, entourée d'abord d'un grand nombre d'étamines; laquelle se change ensuite en un fruit ou une coque de la figure d'un œuf, qui n'a qu'une seule loge, garnie d'un chapiteau, ridée ou étoilée, munie intérieurement dans toute sa longueur de plusieurs lames minces qui tiennent à ses parois; ausquelles lames est attaché comme à des placenta un grand nombre de graines très-petites, arrondies, blan-

ches ; & d'un goût doux & huileux.

Dans plusieurs Provinces de l'Asie mineure on seme les champs de Pavots blancs, comme nous semons le Froment. Aussitôt que les têtes paroissent, on y fait une légere incision, & il en découle quelques gouttes de liqueur laiteuse, qu'on laisse figer, & que l'on recueille ensuite. M. Tournefort rapporte que la plus grande quantité d'Opium se tire par la contusion & l'expression de ces mêmes têtes. Mais Belon n'en dit rien, non plus que Kæmpfer, qui a fait une dissertation sur l'Opium que l'on recueille dans la Perse. Ces deux derniers Auteurs distinguent trois sortes d'Opium, mais tirées seulement par l'incision, comme nous le dirons tout-à-l'heure.

Dans la Perse on recueille l'Opium au commencement de l'Esté. On fait des plaies en sautoir à la superficie des têtes qui sont prêtes d'être mûres. Le couteau qui sert à cette opération, a cinq pointes ; & d'un seul coup il fait cinq ouvertures longues, paralléles. Le lendemain on recueille avec des spatules le suc qui découle de ces petites plaies, & on le renferme dans un petit vase attaché à la ceinture.

Ensuite on fait la même opération de

l'autre côté des têtes, pour en tirer le ſuc de la même maniére. La larme que l'on recueille la premiére, s'appelle *Gobaar :* elle paſſe pour la meilleure; elle a plus de vertu pour calmer le cerveau: ſa couleur eſt blanchâtre, ou d'un jaune pâle; mais elle devient brune, lorſqu'elle eſt expoſée trop long-tems au ſoleil, ou qu'elle eſt trop ſéche. La ſeconde larme que l'on recueille, n'a pas tant de vertu, & elle n'eſt pas ſi chere; ſa couleur eſt le plus ſouvent obſcure, ou d'un roux-noirâtre. Il y en a qui font une troiſiéme opération, par laquelle on retire une larme très-noire, & de peu de vertu.

Après que l'on a ainſi recueilli l'Opium, on y fait une préparation en l'humectant avec un peu d'eau ou de miel, en le remuant continuellement & fortement avec une groſſe ſpatule dans une aſſiette de bois plate, juſqu'à ce qu'il ait acquis la conſiſtence, la viſcoſité & l'éclat de la Poix que l'on a préparée avec ſoin.

Après avoir ainſi remué long-tems & fortement l'Opium, on le manie un peu dans la main; & enfin on en fait de petits cylindres ronds, que l'on met en vente. Lorſque les Marchands n'en veu-

lent que de petits morceaux, on la coupe avec des ciseaux.

L'Opium ainsi préparé s'appelle chez les Perses THERIAACK MALIDEH, c'est-à-dire, Thériaque préparée par le broyement; ou bien THERIAACK AFIUUN, c'est-à-dire, Thériaque opiée, pour la distinguer de la Thériaque d'Andromaque qu'ils nomment *Theriaack faruuk*. Car ces peuples regardent l'Opium comme le remède vanté par les Poëtes, qui donne la tranquillité, la joie & la sérénité, γαλήνη, ἵλαρη & εὐδία : triple éloge dont on honoroit autrefois l'Antidote Thériacal d'Andromaque.

Cette maniére de préparer l'Opium est le travail perpétuel des revendeurs qui sont dans les carrefours & dans les places, & qui éxercent fortement leurs bras à ce travail.

Ce n'est pas là la seule maniére de préparer ce suc : très-souvent on broye l'Opium, non pas avec de l'eau, mais avec une si grande quantité de Miel, que non-seulement il l'empêche de se sécher, mais encore il tempére son amertume. Et c'est ce que l'on appelle spécialement *Bœhrs*.

La préparation la plus remarquable est celle qui se fait en mêlant éxacte-

ment avec l'Opium, la Noix Muſcade, le Cardamome, la Canelle, & le Macis, réduits en poudre très-fine. On croit que cette préparation eſt très-utile pour le cœur & le cerveau. Elle s'appelle *Polonia*; &, comme d'autres prononcent, *Pholonia*; ſavoir, le Philonium de Perſe ou de Méſué. D'autres n'emploient point les aromates dont nous venons de parler, mais ils mettent beaucoup de Safran & d'Ambre dans la maſſe de l'Opium. Pluſieurs font leur préparation chez eux à leur fantaiſie, pour leur uſage.

Outre ces préparations, dont on ne fait uſage qu'en pilules, Kæmpfer fait mention d'une certaine liqueur célebre chez les Perſes, que l'on appelle *Coconar*, dont on boit abondamment par intervalle.

Les uns préparent cette liqueur avec les feuilles de Pavots, qu'ils font bouillir très-peu de tems dans l'eau ſimple. D'autres la font avec les têtes pilées & macerées dans l'eau; ou bien ils en mettent ſur un tamis, & verſent deſſus ſept ou huit fois la même eau, en y mêlant quelque choſe qui y donne de l'agrément, ſelon le goût d'un chacun.

Kæmpfer ajoute une troiſiéme ſorte d'Opium, qu'il qualifie d'Electuaire, qui réjouit, & qui cauſe une agréable yvreſſe.

Les Parfumeurs & les Médecins préparent différemment cet Electuaire, dont la base est l'Opium ; & on le destine par les différentes drogues que l'on y mêle, à fortifier & à recréer les esprits. C'est-pourquoi on en trouve différentes descriptions, dont la principale & la plus célebre est celle dont on est redevable à Hasjem-Begi ; puisque l'on dit qu'elle excite une joie surprenante dans l'esprit de celui qui en avale, & qu'elle charme le cerveau par des idées & des plaisirs enchantés.

Quelques-uns estiment les têtes de Pavots les plus tendres, confites dans du Vinaigre, pour les servir au dessert.

Dans l'analyse du Pavot blanc, de ℔v. de feuilles avec les tiges il est sorti d'abord ℔j. ℥vj. ʒvj. gr. iij. de flegme limpide, jaunâtre, un peu acide ; d'une odeur & d'un goût désagréable, puant, narcotique, & tel que celui qui sort des feuilles, quand on les pile : ensuite, ℔ij. ℥xv. ʒj. de liqueur limpide, rousâtre, fort acide, & austére, d'une odeur empireumatique : de plus, ℥j. ʒj. gr. liv. de liqueur d'un brun-obscur, alkaline, urineuse, avec très-peu de sel volatil : enfin, ℥j. ʒij. gr. lxvj. d'huile d'une consistence épaisse.

La masse noire qui est restée dans la

cornue, pesoit ℥iv. ʒiij. laquelle étant calcinée au feu de réverbére, a laissé ℥j. ʒiij. gr. xlviij. de cendres, dont on a retiré par la lixiviation ʒiv. gr. lx. de sel fixe purement alkali. La perte des parties dans la distillation a été de ℥iij. ʒj. gr. xxj. & dans la calcination, de ℥ij. ʒvij. gr. xxiv.

De ℔ij. ℥xv. de têtes ou de fruits de Pavots blancs récemment cueillis, & qui n'étoient pas parfaitement mûrs, distillés dans la cornue, il est sorti d'abord ℥xj. ʒvij. gr. xlij. de flegme limpide, un peu acide; d'une odeur & d'un goût désagréable & puant, tel qu'est celui que l'on retire des feuilles de la plante, que l'on pile: ensuite ℔j. ℥xiij. ʒj. gr. xj. de liqueur qui étoit d'abord limpide, roussâtre sur la fin, d'un goût acide & austére, d'une odeur empyreumatique: enfin ʒiij. gr. xxiv. de liqueur d'un roux-obscur ou brune, alkaline urineuse, avec très-peu de sel urineux.

La masse noire qui est restée dans la cornue, pesoit ℥ij. gr. xxxvj. laquelle étant calcinée au feu de réverbére, a laissé ʒiij. gr. lj. de cendres, dont on a retiré par la lixiviation ʒj. gr. xviij. de sel fixe purement alkali. La perte des parties dans la distillation a été de ℥iv. ʒvj. gr. vij. & dans la calcination, de ℥j. ʒiv. gr. lvij.

Il eſt clair par ces analyſes, que les parties du Pavot ſont compoſées de ſel tartareux & ammoniacal mêlés enſemble, & d'une huile fort épaiſſe; & qu'il y a moins de terre dans les têtes, que dans les feuilles & les tiges.

Mais dans l'analyſe de l'Opium, ℔ij. de ce ſuc pur & naturel ont donné ℥xij. ʒij. de liqueur, ſoit acide, ſoit urineuſe: ℥ij. ʒiij. d'huile groſſiére. Le *caput mortuum* qui eſt reſté dans la cornue, peſoit ℥xv. ʒiv. lequel étant calciné au feu de réverbére a laiſſé ℥ij. gr. lx. de cendres, dont on a retiré par la lixiviation ʒiv. gr. xlv. de ſel fixe purement alkali. La perte des parties dans la diſtillation a été de ℥j. ʒvij. & dans la calcination, de ℥xiij. ʒiij. gr. xij.

Ainſi il y a plus de ſel volatil urineux dans l'Opium que dans les feuilles, ou dans les têtes. On ne trouve pas ſeulement du ſel alkali urineux dans l'Opium, comme Pitcarne l'a crû, mais encore un ſel acide, & même puiſſant: ce que l'on prouve, ſoit par l'analyſe, ſoit même en verſant la ſolution de l'Opium ſur la teinture de Tourne-ſol; car elle donne la couleur d'un rouge de feu à cette teinture.

Du ſel, ſoit acide, ſoit alkali, & de l'huile unis enſemble, il réſulte un compoſé réſineux & gommeux, inflammable,

dont la plus grande partie se dissout dans l'eau, & une portion médiocre dans l'Esprit-de-vin. Le soufre grossier que l'on découvre dans l'Opium, est susceptible d'une très-grande raréfaction, comme on le voit évidemment dans les distillations que l'on en fait, qui répandent une odeur très-violente d'Opium. C'est de ce soufre condensé & fort rarefcible, que je crois que dépend la vertu de l'Opium, comme nous le dirons dans la suite.

Tout le monde n'est pas du même avis sur les qualités de l'Opium. Les uns considérant que si l'on en donne quelques grains, il appésantit la tête, excite le sommeil, appaise la douleur, arrête la respiration, & fait mourir en procurant le sommeil, ont crû non-seulement qu'il étoit froid, mais encore qu'il l'étoit au quatriéme dégré. D'autres faisant attention à son goût amer, âcre & caustique, ont dit qu'il étoit chaud. On n'est pas moins partagé sur ses vertus. Les uns l'accusent d'être un somnifére empoisonné, & le rejettent. D'autres en font grand cas, & le comblent de plusieurs titres & de plusieurs éloges. Beaucoup d'anciens Grecs, selon que le rapporte Dioscoride, en ont redouté l'usage, même employé extérieurement.

„ Il eſt rare (dit Galien, l. 2. *de la compoſition des Remédes ſelon les pays*, en „ parlant du mal de tête) que nous ſoyons „ obligés de nous ſervir de remédes com- „ poſés d'Opium, lors même que la vio- „ lence du mal met un homme en danger „ de perdre la vie ; puiſque l'uſage de „ l'Opium bleſſe les parties ſolides, de „ ſorte que l'on eſt obligé alors d'uſer de „ correctif. C'eſt ainſi que les collyres „ compoſés d'Opium ont été funeſtes à „ pluſieurs, en affoibliſſant l'œil, & en „ diminuant la vûe. C'eſt de la même „ maniére que les remédes compoſés de „ ſuc de Pavot, que l'on emploie pour les „ violentes douleurs des oreilles, cauſent „ la difficulté de l'oüie. Car les remédes „ compoſés de ſuc de Pavot engourdiſſent „ le ſentiment : & c'eſt à cauſe de cela „ que nous ſommes obligés de nous en „ ſervir, lorſqu'aucun autre reméde n'a „ pû adoucir le mal. "

Pluſieurs des anciens & des nouveaux ont ſuivi Galien ; tels ſont Fernel, Matthiol, Ruellius, Taberna-Montanus, Rhodius, De Renou, Zacutus Luſitanus, Quercetan, Schroder, &c. Cependant Dioſcoride n'en a pas tant redouté l'uſage. „ L'Opium (dit-il) pris à la groſſeur „ d'une orobe, fait ceſſer la douleur,

„ digére & procure le ſommeil : il eſt pro-
„ pre dans la toux & dans le flux cœlia-
„ que. Mais ſi l'on en prend trop, il eſt
„ nuiſible ; il cauſe la léthargie, & fait
„ mourir. Il eſt efficace pour les douleurs
„ de tête, lorſqu'il eſt mêlé avec de l'huile
„ Roſat : on le mêle avec de l'huile d'A-
„ mandes douces, de la Myrrhe, & du
„ Safran ; & on en fait découler quelques
„ gouttes dans les douleurs d'oreilles. Il
„ eſt utile dans les inflammations des
„ yeux avec un jaune d'œuf cuit. Dans
„ le feu ſacré & les plaies, on le mêle
„ avec du Vinaigre ; & pour la goutte,
„ avec du lait de femme & du Safran.
„ Il fait dormir, appliqué en ſuppoſi-
„ toire."

Parmi les nouveaux, Félix Platerus a remis en uſage l'Opium que l'on avoit, dit-il, négligé long-tems & preſque foulé aux piés. François Sylvius le Hollandois, ou De le Boë a ſuivi le ſentiment de Platerus ; & il diſoit qu'il ne voudroit pas exercer la Médecine, ſi on lui ôtoit l'Opium : c'eſt pourquoi on l'appelloit *Doctor Opiatus*, le Docteur de l'Opium. Mais pour mieux connoître la nature & les forces de l'Opium, il faut conſiderer quels ſont ſes effets, lorſqu'on le donne en petite doſe ; ce qu'il produit dans les

malades, lorſque la doſe eſt trop grande; & enfin les ſymptomes qui ſuivent, quand on en fait un trop long uſage.

On emploie l'Opium intérieurement ou extérieurement. Appliqué extérieurement il inciſe, il réſout, il diſcute les tumeurs; il amollit, il relâche; il fait meurir & cauſe la ſuppuration. Appliqué long-tems ſur la peau, il en fait tomber les poils; il y excite de la démangeaiſon, il l'ulcére quelquefois, & y fait élever des véſicules, s'il eſt récent, & ſi la chair eſt trop délicate. Appliqué ſur le périnée, il excite quelquefois à l'amour; quelquefois il éteint cette paſſion, en engourdiſſant le ſentiment dans cet endroit. Souvent en l'appliquant ſeulement à l'extérieur, il cauſe le ſommeil, & appaiſe les douleurs, quoique ces effets ſoient fort incertains. Il fait quelquefois mourir, ſi on l'applique ſur les ſutures de la tête: il relâche les nerfs, il cauſe la ſtupeur & la paralyſie.

L'Opium ſe prend intérieurement, ou à une juſte doſe, ou à une doſe trop forte. La juſte doſe de l'Opium ſurpaſſe rarement deux ou trois grains, quoiqu'on la porte quelquefois juſqu'à un gros, & même au-delà. On le donne en ſubſtance ſous la forme de pilules, ou diſſout

dans quelque liqueur. Il agit bientôt après qu'on l'a pris ; environ une demi-heure après, ſi on l'a diſſout ; & une heure & demie après, plus ou moins, ſi on l'a avalé en forme de bol.

L'Opium donné à une doſe convenable excite dans les entrailles une certaine ſenſation agréable : il cauſe la joie, il diſſipe les ſoins & la triſteſſe, comme il arrive lorſqu'on a bû du vin modérément : ſouvent il donne à l'eſprit plus de vigueur pour éxercer ſes fonctions ; d'où naît le plus ſouvent l'audace, la confiance en ſoi-même, le courage, la magnanimité, & le mépris des dangers. C'eſt pour cela que les Turcs en prennent une grande doſe pour ſe préparer au combat. Il appaiſe les mouvemens déreglés du ſang & des eſprits ; il calme les douleurs, il ſoulage le corps accablé de laſſitude.

Il arrête les hémorragies qui viennent du bouillonnement du ſang : il arrête, au moins pour un tems, les autres évacuations, excepté les ſueurs & la tranſpiration ; car il les excite, il rend le pouls plein, élevé & lent ; il cauſe la ſéchereſſe de la bouche : il excite de la rougeur & une légere démangeaiſon à la peau : il augmente la ſemence, & il

excite les desirs de l'amour, surtout si l'on en prend une grande dose.

Il a plus d'effet dans les tems chauds & humides, & dans les corps mollasses, comme dans les femmes & les enfans.

L'Opium à une dose convenable produit encore très-souvent d'autres effets, quoique ce ne soit pas constamment. Il cause très-souvent l'assoupissement; mais ce n'est pas toujours. Car quelques-uns dorment moins après avoir pris de l'Opium. Le plus souvent il excite des songes agréables; il appaise le vomissement & le hoquet, & quelquefois il excite l'un & l'autre, aussi-bien que les spasmes & les mouvemens convulsifs: il retarde la digestion des alimens dans l'estomac; il diminue l'appétit; il excite les sueurs; il provoque quelquefois les régles & les lochies qui se sont arrêtées par l'éréthisme des fibres & leur convulsion: il aide quelquefois la sortie du placenta; il est souvent utile pour chasser le calcul & les sables; il fait cesser quelques hémorragies: il augmente le lait des nourrices; il cause le gonflement des mammelles, le priapisme, les songes amoureux, la sortie de la semence pendant le sommeil, la rougeur & la démangeaison de la peau, l'écoulement & quelquefois la

ſuppreſſion d'urines. Tous ces effets ne ſont pas conſtans.

Il y a encore d'autres effets que produit l'Opium, mais moins fréquemment ; tels ſont les paralyſies de peu de durée, ſurtout de la veſſie, le bégayement, le relâchement de la mâchoire inférieure, la ſuppreſſion des ſueurs, la liberté du ventre, l'évacuation de l'eau des hydropiques, comme Willis l'a obſervé, la guériſon de l'engourdiſſement des membres, cauſé par le froid extérieur ; les ſuffocations, l'anxiété, le hoquet, le vomiſſement, les mouvemens ſpaſmodiques, les ſyncopes, les défaillances, & quelquefois la mort ; ce qui arrive cependant très-rarement, & ſeulement dans les corps fort pléthoriques, ou dans les corps fort affoiblis, & qui ſont exténués depuis long-tems : c'eſt pourquoi il faut craindre d'en faire uſage après les grandes hémorragies & après toutes les grandes évacuations. Au contraire l'on voit quelquefois les forces & la vie revenir à ceux qui étoient à demi-morts & réduits à l'extrémité.

Quelquefois auſſi l'Opium reſte trop long-tems dans l'eſtomac ſans produire aucun effet, étant envelopé dans des humeurs épaiſſes & viſqueuſes.

Après que l'opération de ce narcotique eſt finie, voici les effets qui ſuivent le plus ſouvent : le retour des maladies & des douleurs qu'il avoit calmées, qui ſont ſouvent plus conſidérables qu'auparavant, à moins qu'elles n'ayent été détruites ou chaſſées par le bienfait de la ſueur, ou de quelque autre maniére ; la ſueur ſurvient, quoiqu'elle n'arrive pas toujours ; les urines coulent ſouvent ; quelquefois le ventre s'ouvre ; la triſteſſe & le défaut des eſprits prennent la place de la joie ; le pouls eſt languiſſant & abbatu, & l'on ſent de la démangeaiſon dans la peau.

Lorſque l'on prend une trop grande doſe d'Opium, il ſurvient ordinairement les mêmes effets que l'yvreſſe a coutume de produire ; ſçavoir, la belle humeur, les ris immoderés, le relâchement & la foibleſſe des membres, l'aliénation de l'eſprit, la perte de la mémoire, les vertiges, l'obſcurciſſement de la vûe, le relâchement de la cornée, la dilatation de la pupille, le bégayement, l'aſſoupiſſement, le battement de pouls élevé & lent, la rougeur du viſage, le relâchement de la mâchoire, le gonflement des lévres, la difficulté de reſpirer, la fureur, l'ardeur de l'eſtomac, & quelque-

fois la pésanteur; la passion de l'amour, le priapisme, la chaleur & la démangeaison de la peau; les nausées, le hoquet, le vomissement; l'inégalité du pouls, qui est tantôt foible, tantôt élevé; les convulsions, les sueurs froides, les syncopes, les défaillances, & la mort.

Tous ces symptomes n'attaquent pas tous ceux qui prennent de l'Opium, ni avec la même violence; mais ils en sont attaqués plus ou moins, selon la différente constitution du corps, la différente dose de l'Opium, & les différentes circonstances.

Ceux qui ne périssent pas, sont délivrés le plus souvent par un abondant flux de ventre, ou par des sueurs copieuses, qui ont l'odeur de l'Opium, & qui sont accompagnées d'une grande démangeaison de la peau.

Il faut observer que le flux de ventre délivre plus sûrement ceux qui ont pris une trop grande dose d'Opium: que ceux dont la peau est d'un tissu plus lâche, & qui ont l'estomac foible, sont plus dangereusement malades: & que comme les uns sont furieux, & les autres stupides; ceux qui sont furieux, évitent plus facilement la mort que ceux qui sont stupides.

L'usage de l'Opium immoderé & continué trop long-tems produit le relâchement & la foiblesse de toutes les parties, la négligence, la langueur, la nonchalance, la fainéantise, l'engourdissement du corps, la stupidité, comme l'on peut voir dans les yvrognes, excepté le tems qu'on digére l'Opium que l'on vient d'avaler. Il produit encore le dégoût, la lenteur de la digestion, l'hydropisie, la diminution du mouvement & du sentiment, le tremblement des membres: le corps se courbe, la vieillesse vient de bonne-heure, le sang se dénature & devient âcre. Enfin il cause des envies continuelles d'uriner, le penchant à l'amour, le priapisme, & les gonorrhées fréquentes pendant le sommeil.

Ceux qui se sont accoutumés depuis long-tems à un usage immoderé de l'Opium, & qui viennent à le quitter tout-à-coup, sont attaqués de symptomes plus ou moins considérables selon la différente constitution de leur corps, selon qu'ils en ont fait un usage plus ou moins long & immoderé. Ces symptomes sont la tristesse insupportable, l'anxiété, la langueur & le défaut des esprits: tous ces facheux accidens tourmentent cruellement le malade, le portent aux derniéres

extrémités, & quelquefois à la mort même, qui paroît plus désirable que la vie, à moins qu'il ne retourne à l'usage de l'Opium ou du vin, dont la vertu n'est pas comparable à celle de l'Opium. Très-souvent aussi les anciens maux que l'Opium n'avoit fait que pallier & arrêter pour un tems, reviennent avec plus de violence.

Après avoir rapporté les principales opérations de l'Opium, qu'il nous soit permis de faire quelques conjectures sur la maniére dont il agit. Il paroît que les effets de l'Opium que nous venons de rapporter, sont une suite de sa grande action sur le sang. Or il le dissout, le dévelope & le raréfie d'une maniére surprenante. C'est de-là que naissent tant de phénoménes différens, & souvent même contraires. Ce qui prouve la dissolution & la raréfaction du sang, c'est l'élevation du pouls qui est mollet, & non fréquent, la bouffisure & la rougeur du visage, la chaleur répandue par tout le corps, la fluidité du sang de ceux qui usent assiduement de l'Opium : car à peine se fige-t-il après qu'il est refroidi. En effet on a observé que le sang des Turcs & des Indiens qui ont été tués dans le combat, est aussi fluide un ou deux jours

après leur mort, que s'ils venoient d'être tués.

Le sang étant ainsi étendu, les artéres se distendent par tout le corps, & il paroît alors différens effets & différentes scènes, selon les différens viscéres dans lesquels se fait cette promte raréfaction. Aussitôt que le sang qui coule dans les vaisseaux du cerveau, se raréfie; les petites artéres se distendent, elles occupent un plus grand espace, & elles compriment les canaux des nerfs dont elles sont entrelassées; ce qu'elles font plus ou moins, selon que la dilatation des artéres est plus grande ou plus petite. Les nerfs étant ainsi trop comprimés, il y entre une moindre quantité du suc nerveux, & il en aborde moins dans les parties du corps; c'est pourquoi les fonctions se font moins bien, les artéres battent plus lentement, quoiqu'elles soient plus dilatées que de coutume, à cause de la raréfaction du sang: ainsi le pouls est plein, & élevé, mais moins fréquent.

Il s'allume dans tout le corps une chaleur qui n'est pas naturelle; parceque le mouvement circulaire ou progressif du sang étant diminué, & sa fluidité augmentée, son mouvement intestin ou de fermentation, d'où dépend la chaleur,

s'augmente: le ſuc nerveux abordant en moindre quantité aux parties, & réfluant auſſi en petite quantité dans le cerveau, l'engourdiſſement des membres, la diminution du mouvement & du ſentiment ſuivent bientôt.

Le ſommeil eſt auſſi plus ou moins profond, ſelon que les nerfs ou les principes des nerfs deſtinés aux fonctions animales ſont plus ou moins comprimés par les artéres. Enfin la mort s'enſuit quelquefois, ſi le gonflement ſubit des artéres reſſerre tellement la plus grande partie des fibres nerveuſes du cerveau, que le ſuc nerveux n'y puiſſe entrer en aucune maniére. C'eſt de la même maniére que l'Opium ſoulage les douleurs, ou les appaiſe entiérement: non qu'il ôte la cauſe du mal; mais c'eſt qu'empéchant le ſuc nerveux de couler dans les nerfs, il empêche en même tems que la ſenſation n'aille de la partie bleſſée juſqu'au principe des nerfs, ou juſqu'à l'ame.

Par le défaut du ſuc nerveux ou des eſprits animaux, les ſecrétions & les excrétions ſont diminuées ou entiérement détruites, comme on peut le remarquer ſurtout dans le foie & dans les reins. De plus, la même choſe arrive dans

ces viſcéres, que dans le cerveau : car les artéres étant exceſſivement diſtendues, les vaiſſeaux excrétoires de la bile ou des urines ſont comprimés, & l'excrétion de ces humeurs eſt arrêtée. Il n'y a que la ſeule tranſpiration par les pores de la peau & des membranes, qui ſubſiſte après avoir pris de l'Opium, & même elle augmente. Car il n'y a aucun vaiſſeau ſecrétoire deſtiné à la tranſpiration; mais la matiére de la tranſpiration ſe cherche une iſſûe par tous les pores des membranes diſtendues des vaiſſeaux. La ſueur ſurvient auſſi quelquefois; parceque les tuyaux de la ſueur placés à l'extrémité des vaiſſeaux & ſous la peau, ne ſont point envelopés d'artéres ou d'autres vaiſſeaux dilatés, qui puiſſent les comprimer & s'oppoſer à cette évacuation.

Il eſt vrai que l'Opium rétablit quelquefois des évacuations ſupprimées; ce qui arrive, lorſque cette ſuppreſſion vient d'une trop grande irritation des membranes nerveuſes: de ſorte que les eſprits animaux abordant continuellement & abondamment, criſpent & agitent fortement ces membranes. Cette affluence des eſprits animaux étant arrêtée ou diminuée par l'Opium, les fibres nerveuſes ſe relâchent, & les évacuations ſuppri-

mées se rétablissent au moins pour quelque tems. C'est ainsi que quelquefois l'Opium fait agir un purgatif, excite la transpiration, les régles & les lochies, la sortie de l'arriére-faix, celle du calcul des reins, ou d'autres évacuations. C'est de la même maniére qu'il a coutume de calmer les mouvemens spasmodiques des femmes hystériques, ou des hypochondriaques.

Ceux qui usent pendant long-tems de l'Opium, éprouvent souvent que la même dose qui étoit suffisante pour exciter l'assoupissement, devient dans la suite inutile & sans effet. Il en faut une plus grande, & même il faut l'augmenter tous les jours pour procurer le sommeil. Or cela vient de ce que les premiéres doses que l'on a prises, ont donné au sang un certain dégré de fluidité, que la même dose ne peut pas augmenter : car les récrémens superflus du sang étant dissipés par les sueurs ou par la transpiration, la masse du sang est diminuée, les artéres ne sont plus assez distendues pour pouvoir comprimer les nerfs & causer le sommeil.

La même portion d'Opium ne suffit pas pour distendre suffisamment les artéres ; il en faut une plus grande quantité pour dissoudre & raréfier davantage la

la masse du sang; & même il faut augmenter de plus en plus cette dose, jusqu'à ce que le sang ait acquis toute la fluidité qu'il peut avoir. Quand on en est venu à ce point, les plus grandes doses d'Opium que l'on augmenteroit de plus en plus, ne seroient pas capables d'exciter le sommeil.

On demandera ici quels sont les principes par lesquels l'Opium peut exciter cette grande dissolution & ce dévelopement du sang? Je réponds que l'Opium est composé de sels, soit acides, soit alkalis-urineux, & d'un soufre grossier fort condensé, mais capable d'une très-grande divisibilité & d'une très-grande expansion: & je crois que sa vertu somnifére ne dépend pas tant des sels, que du soufre; puisque nous observons que les corps qui sont remplis d'un tel soufre, comme le Safran, la Muscade, le Castoreum, &c. procurent l'assoupissement.

Or l'Opium & les Aromates somnifères étant dans l'estomac, s'y dissolvent par sa liqueur fermentative, & fermentent aussi eux-mêmes. Les soufres narcotiques étant à demi dévelopés par cette fermentation, passent dans la masse du sang: non-seulement ils conservent le mouvement de fermentation qui a com-

mencé dans l'eſtomac, mais encore ils recoivent un plus grand mouvement par le moyen des parties ſpiritueuſes du ſang; ils ſe mêlent avec ſes parties ſulfureuſes, ils les font fermenter avec eux, ils les diviſent, & les atténuent; & par-là ils le diſſolvent & raréfient totalement. C'eſt de-là que vient l'aſſoupiſſement, & l'Opium n'opére qu'après que ſes ſoufres ſont diviſés & parvenus dans la maſſe du ſang. Il eſt vrai que peu de tems après que l'Opium eſt entré dans l'eſtomac, on y ſent une certaine chaleur qui n'eſt pas déſagréable, qui vient d'une douce irritation cauſée par les parties ſalines-huileuſes que le ſuc de l'eſtomac a développées; mais le ſommeil ne ſurvient qu'une demi-heure ou une heure après, qui eſt le tems néceſſaire pour que les parties ſulfureuſes de l'Opium ſoient portées juſque dans la maſſe du ſang.

S'il arrive par hazard que les particules de l'Opium ſoient retenues trop long-tems dans l'eſtomac, ou que l'on en ait pris une trop grande quantité; alors le chatouillement & l'irritation trop forte & incommode qu'il cauſe dans les fibres nerveuſes, excite les nauſées, le hoquet, ou même le vomiſſement.

Toutes ces choſes étant bien éxami-

nées, on voit assez clairement la raison des autres effets de l'Opium : c'est pourquoi nous ne nous arrêterons pas plus long-tems à les expliquer.

Lorsque l'on a pris une trop grande dose d'Opium, & qu'il produit des symptomes fâcheux & qui menacent de la mort, on y remédie d'abord par la saignée, & ensuite par l'émétique ; lequel fait non-seulement rejetter les restes de l'Opium qui sont dans l'estomac ; mais encore les membranes nerveuses sont secouées par les efforts du vomissement, & par-là le cours des esprits dans les parties se rétablit. Les vaisseaux sanguins, excessivement distendus par le sang trop rarefié, se vuident & reprennent leur diamétre ordinaire. Quant à l'un & à l'autre reméde, il faut prendre garde que les forces du malade soient encore suffisantes ; sans quoi le reméde seroit pire que le mal. Ensuite il faut donner des potions acides de sucs de Citron, d'Orange, de graine d'Epine-vinette, de Vinaigre, ou faites avec l'Esprit de Vitriol ou de Soufre : ces remédes empêchent l'expansion des soufres ; ils en répriment la force, & coagulent le sang qui est trop rarefié. On injecte des lavemens âcres : on souffle dans les narines de la poudre de

Pyréthre ou d'Euphorbe. On fait prendre intérieurement des sels volatils. On emploie heureusement des vésicatoires, des sinapismes, des épispastiques aux plantes des piés ou à la nuque du col. On se sert aussi des ventouses, des scarifications, des brûlures, des piqueures, & des frictions douloureuses. Ces remédes secouent fortement les fibres des membranes nerveuses; les esprits abordent en plus grande quantité dans les parties, leur ton se rétablit; les fluides des conduits des reins pressés plus fortement, sortent par où ils trouvent un passage; les secrétions & les excrétions se rétablissent.

Alexandre Thomson Anglois, *dans ses dissertations médicales de l'Opium*, observe sur l'opération des épispastiques, que l'on emploie dans les délires qui viennent de l'Opium, que les malades en sont guéris dans la premiére opération de l'épispastique, aussitôt qu'ils se plaignent d'un froid qui tombe du devant de la tête dans le col. C'est une très-grande preuve que l'aiguillon que ce reméde porte dans la substance nerveuse du cerveau, la délivre d'une trop grande quantité de liquide; ce qui fait finir le délire.

Les anciens qui croyoient que l'Opium étoit très-froid, ont essayé de le corriger

par des remédes chauds & qui diſſolvoient le ſang coagulé. C'eſt de-là que viennent la Thériaque, le Mithridat, le Philonium, & les autres compoſitions de l'Opium.

Les nouveaux ont établi différentes maniéres de tempérer l'Opium ſelon les différentes opinions qu'ils en avoient. Les uns corrigent ſa vertu narcotique par le Caſtoreum & le Safran : les autres par le Vinaigre, le ſuc de Citron, l'Eſprit de Vitriol ou de Soufre, ou par d'autres liqueurs acides ſemblables : les autres par des ſels alkalis, ſoit fixes, ſoit volatils : d'autres par l'Eprit-de-vin, l'Eau-de-vie, le Vin ou d'autres liqueurs fermentées : d'autres par la fermentation même : d'autres enfin par le feu & la torréfaction. Mais puiſque l'on ne preſcrit l'Opium que pour exciter le ſommeil & appaiſer les douleurs, c'eſt mal-à-propos que l'on veut corriger ou diminuer ſa vertu anodine. On veut un ſomnifére, & on le redoute. On donne un reméde ſomnifére ; & l'on voudroit, s'il étoit poſſible, lui ôter ſa qualité aſſoupiſſante. N'eſt-ce pas là ſe contredire ?

Si on excepte cette vertu, l'Opium ne contient aucun poiſon ; il n'a donc pas beſoin de correctif. Il ne faut que le purifier des ordures, de la terre, du ſable &

autrés impuretés avec leſquelles on a coutume de nous l'apporter ; & il n'eſt point à craindre, pourvû qu'on le donne comme il convient & à une juſte doſe.

On purifie l'Opium, ou, pour me ſervir du terme ordinaire, on le prépare en le diſſolvant dans quelque liqueur convenable, que l'on paſſe enſuite. Souvent on en garde la colature, & on le donne par gouttes ſous le nom de teinture d'Opium ou de Laudanum liquide : quelquefois auſſi on fait évaporer cette diſſolution juſqu'à la conſiſtence d'extrait ſolide, & on le donne ſous la forme de pilules ou de poudre.

Comme il y a deux ſubſtances dans l'Opium, l'une gommeuſe, & l'autre réſineuſe ; ce ſuc ne ſe diſſout pas également dans toutes les liqueurs. La ſubſtance gommeuſe ſe diſſout ſeulement dans l'eau, & la ſubſtance réſineuſe reſte entiére. L'Eſprit-de-vin ne tire que la ſubſtance réſineuſe : le Vin ou le Vinaigre diſſolvent l'une & l'autre ſubſtance. De cette diverſité de menſtrues naiſſent différentes teintures d'Opium, qui ſont différentes non-ſeulement par leur nature, mais encore par leurs effets.

Car la teinture de l'Opium tirée par l'Eſprit-de-vin, du conſentement de préſ-

que tout le monde, a une vertu narcotique beaucoup plus forte; elle affecte plus violemment le cerveau, & cause souvent le délire, comme je l'ai observé dans un hypochondriaque, qui dormoit d'un sommeil tranquile lorsque dans les insomnies il faisoit usage de la teinture d'Opium tirée avec l'eau; & qui au contraire devenoit phrenétique, lorsqu'il prenoit de la teinture d'Opium préparée avec de l'Esprit-de-vin.

La teinture d'Opium faite avec le Vinaigre supprime quelquefois les urines, comme l'a observé Jacque Le Mort, très-habile Chymiste & Médecin. Celle qui se fait avec les sels alkalis, est peu utile pour exciter le sommeil; puisque les sels en irritant les membranes nerveuses par leur acrimonie, dissipent le sommeil qui est excité par l'Opium. Il est vrai que la teinture d'Opium unie avec les sels urineux-volatils excite les sueurs; & étant ainsi préparée, elle convient dans quelques maladies. Mais nous croyons avec le savant Wedelius & Le Mort, que l'Opium préparé avec l'eau est le plus sûr & le plus efficace de tous: car on ne doit rien craindre de ce menstrue; & l'Opium préparé de cette maniére est purifié non-seulement des parties hétérogénes qu'il

contient, mais il eſt encore dépouillé de ſa réſine que quelques Médecins redoutent ſi fort. Jean Jones, Médecin de Londres, fait tant de cas de cette ſimple teinture, qu'il lui donne le nom & le titre de Panacée, *dans ſon Traité Anglois de la découverte des myſtéres de l'Opium.*

En effet, puiſqu'il eſt certain que l'Opium n'eſt pas froid, & qu'il ne coagule pas le ſang, comme les anciens le croyoient; qu'eſt-il beſoin de mêler avec lui tant de remédes chauds ou aromatiques? Prétend-on aider par-là la vertu de l'Opium? Mais je demande ce qu'il peut recevoir du Safran, du Caſtoreum, & des autres aromates qui ſont bien au deſſous de l'Opium, ſoit pour procurer le ſommeil, ſoit pour exciter les ſueurs? Quelques-uns mêlent encore ces aromates dans les préparations ordinaires pour d'autres raiſons, pour corriger l'odeur puante de l'Opium, ou même pour le développer davantage; afin de pouvoir le donner en une plus petite doſe. C'eſt pour cette même raiſon que Sydenham préfere l'Opium liquide à l'extrait ſolide; parcequ'un grain d'Opium diſſous ſe partage plus facilement en quinze ou vingt petites gouttes, que l'Extrait ſolide ne ſe partage en vingt parties d'un grain.

La purification ou la préparation de l'Opium par le moyen de l'eau se fait ainsi :

℞. Opium coupé en petits morceaux, q. v.

F. dissoudre dans s. q. d'eau limpide distillée, en le digerant au B. S. Séparez la solution, de la masse qui reste au fond du vaisseau; laissez-la refroidir, & passez-la au travers d'un papier gris. Versez de nouvelle eau sur la masse qui est restée; faites-la digerer. Séparez la solution, de la lie; passez. Réiterez ainsi ces infusions, jusqu'à ce que vous ne tiriez plus de teinture.

Mêlez toutes les solutions.

Faites-les évaporer au B. M. jusqu'à la consistence d'Extrait solide. La dose de l'Opium ainsi préparé est depuis le quart d'un grain jusqu'à un ou deux grains.

Lorsque l'on veut de l'Opium liquide, on dissout un grain de cet Extrait dans la quantité que l'on veut d'eau convenable; & on le donne à plusieurs fois, selon qu'on le juge à propos.

La teinture de l'Opium préparée avec l'eau ne se conserveroit pas long-tems dans les Boutiques; mais elle se moisiroit

bientôt. C'eſt pourquoi, ſi l'on veut conſerver du Laudanum liquide, on prépare cette teinture avec du Vin, ou avec de l'Eau-de-vie; c'eſt ce qui fait qu'il y a deux préparations de Laudanum fort uſitées à Paris; ſavoir, le Laudanum liquide de Sydenham, & les gouttes anodines du Chevalier Talbot ou Tabor.

Le Laudanum liquide de Sydenham ſe fait ainſi :

℞. Opium coupé en petites tranches, ʒij.
Safran coupé par petits morceaux, ʒj.
Canelle, Clous de Girofle pilés, ana ʒj.
Vin d'Eſpagne, ℔j.
Digerez enſemble au bain Marie pendant deux ou trois jours. Paſſez, & gardez pour l'uſage.

Les gouttes anodines du Chevalier Talbot ſe préparent ainſi :

℞. Opium coupé en petites lames, ʒjſs.
Ecorce de Saſſafras, ʒſs.
Racine de Cabaret, ʒſs.
Eau-de-vie, ℔j.
Digerez aux rayons du ſoleil dans un vaiſſeau fermé pendant neuf jours. Gardez la colature pour l'uſage. La doſe eſt depuis iv. gouttes juſqu'à xv, ou xx.

L'Opium préparé a reçu dans les Boutiques le nom de *Laudanum*. C'eſt Paracelſe qui l'a nommé ainſi le premier; comme s'il eût dit *Laudandum*, c'eſt-à-dire, reméde que l'on doit louer.

Quelques-uns propoſent de torrefier l'Opium pour lui ôter ſa puanteur narcotique. Il eſt vrai que la vertu de l'Opium torrefié eſt moindre, non pas à cauſe de l'évaporation du ſoufre narcotique, comme ils l'appellent; mais parceque pluſieurs particules de l'Opium ont été détruites & réduites en charbons par la combuſtion. Ainſi cette correction nous paroît inutile.

D'autres tâchent de diviſer & d'atténuer le ſoufre groſſier de l'Opium par la fermentation. Effectivement, lorſqu'il a fermenté, il n'eſt pas ſi aſſoupiſſant, & il excite plutôt les ſueurs & la tranſpiration, à la maniére des aromates, en agitant le ſang & les humeurs.

Voici comment l'on fait cette fermentation.

℞. Opium,	℔j.
Eau commune,	℔iij.
F. la diſſolution. Enſuite :	
℞. Miel excellent,	℔iij.
Eau commune,	℔xij.
F. la diſſolution.	

M. avec celle de l'Opium dans un vaisseau convenable.

Mettez le tout dans un poële chaud, pour le faire fermenter. Lorsque la liqueur fermente, & qu'elle répand une odeur de Vin, séparez l'écume & la lie: distillez, & tirez l'esprit. Passez la liqueur qui est restée dans l'alambic: évaporez-la à un feu doux, & la réduisez à la consistence d'Extrait. F. dissoudre de nouveau avec la liqueur spiritueuse qui est sortie la premiére, & gardez pour l'usage la teinture réduite à la consistence d'un Syrop clair.

On peut à la vérité donner cette teinture à plus grande dose, que celle qui est simple, ou que celle qui est faite avec l'Eau-de-vie: mais on retire peu d'avantage de cette pénible préparation. Et nous ne croyons pas que celle de Van-Helmont, qui suit, & qui est faite avec l'Opium fermenté & le suc de Coings, soit plus utile & plus profitable.

℞. Suc de Coings récemment exprimé, ℔x.
Opium coupé en lames fines, ℔j.
Exposez-les à une douce chaleur, pour faire fermenter pendant deux ou trois semaines. Séparez ensuite

la liqueur limpide, de la lie qui eſt au fond du vaiſſeau; ajoutez à cette liqueur de la Canelle, ℥iij.
Clous de Girofle, Macis, Noix muſcade, Cardamome, ana ℥j.
Petit Galanga, ℥j℈.
Digerez enſemble pendant deux ou trois jours. Paſſez la liqueur ſur du papier gris, & évaporez juſqu'à la conſiſtence d'Extrait ſolide.

Quelques-uns enlévent à l'Opium ſon odeur puante, par une longue digeſtion & par des diſſolutions & des diſtillations réiterées; & ils croient que de cette maniére ils dépouillent l'Opium de ſon poiſon narcotique.

Voici comment ils font cette opération.

℞. Opium, q. v.
Diſſolvez dans ſ. q. d'eau. Paſſez cette ſolution ſur le papier gris.
Digerez cette colature au B. S. pendant 8. jours: enſuite diſtillez à un feu doux dans un alambic de verre, juſqu'à la conſiſtence de Miel. Verſez de nouvelle eau ſur cet Extrait mielleux.
Digerez pendant 8. jours, & diſtillez de nouveau juſqu'à la conſiſtence de Miel. Verſez de nouvelle eau, &

réiterez les digestions & les distillations, jusqu'à ce que l'eau qui sort, & la masse qui reste, soient sans aucune odeur. Alors dissolvez dans de nouvelle eau; passez, & évaporez jusqu'à la consistence d'un Extrait solide, dont la vertu est si foible, que l'on en peut donner sûrement iv. v. vj. viij. ou x. grains.

Par ces digestions & distillations réitérées de l'Opium les soufres sont divisés, atténués, & s'envolent avec les parties de sel volatil : c'est pourquoi il ne reste que des molécules terrestres avec les soufres & les sels les plus grossiers, qui n'ont presque pas d'action. Ainsi nous regardons cette opération comme peu utile.

Après avoir rapporté les préparations les plus usitées de l'Opium, nous donnerons ici quelques avertissemens sur son usage.

1°. La Teinture ou l'Extrait de l'Opium faite avec des menstrues aqueux, vaut mieux que les autres préparations.

2°. On doit rejetter les Teintures & les Extraits résineux que l'on prépare avec l'Esprit-de-vin : car ils ont une trop grande vertu narcotique ; ils appésantissent la tête; ils enflâment le sang &

les esprits: quelquefois même ils s'attachent aux membranes de l'estomac, & excitent des pésanteurs, des nausées, des hoquets, & des vomissemens.

3°. On rejette les préparations de l'Opium faites avec les acides qui en émoussent & détruisent la vertu. Elles ne sont pas plus utiles avec les sels volatils, dont l'acrimonie empêche le sommeil, à moins que l'on ne veuille exciter les sueurs; car alors elles aident l'Opium. Elles ne sont pas meilleures avec les sels alkalis fixes, qui provoquent les urines, mais qui diminuent beaucoup la vertu somnifére de l'Opium.

4°. L'Opium est moins utile sous la forme de pilules; car son opération est incertaine. Il vaut mieux le donner sous la forme de bol bien mêlé & suffisamment étendu avec d'autres poudres, ou délayé dans quelque liqueur agréable: car il agit plutôt, & excite moins de nausées.

5°. Il ne faut jamais le donner, lorsque l'estomac est rempli d'alimens. C'est-pourquoi il faut attendre quatre heures après que l'on a mangé quelque chose de solide, ou du moins deux heures après un bouillon. On ne doit pas non plus donner des alimens solides, que lorsque

l'opération de l'Opium eſt entiérement finie; ni même des bouillons, ſi ce n'eſt dans un cas bien preſſant, & ſeulement trois heures après avoir donné le narcotique.

6°. On ne doit pas le donner dans le tems que les régles coulent, dans les lochies des femmes accouchées, dans les hémorragies périodiques, ou les évacuations critiques : & ce n'eſt qu'avec précaution qu'on peut le donner après de grandes évacuations, quelles qu'elles ſoient; de peur que par le défaut d'eſprits les malades qui ſont déja portés au ſommeil, ne dorment trop long-tems, & peut-être toujours, ou ne tombent dans la paralyſie.

7°. Il faut le donner avec une très-grande précaution aux perſonnes d'une conſtitution foible, d'une texture lâche, qui ſont affoiblies par une longue maladie; aux enfans, aux femmes groſſes & aux vieillards; à ceux donc l'eſtomac eſt trop foible, & qui digére très-difficilement; à ceux auſſi qui ſont fort pléthoriques; de peur que le ſang venant à ſe développer tout-à-coup, il ne ſurvienne un ſommeil mortel ou une hémorragie. On doit le donner très-rarement dans les maladies aigües, & ſurtout dans les

maladies inflammatoires; de peur qu'une diminution apparente de la maladie ne trompe le Médecin & le malade.

8°. Il faut en interrompre de tems en tems l'usage; de peur qu'étant continuel, il ne soit nuisible ou sans effet.

9°. Il y a principalement trois indications pour donner l'Opium; savoir, les grandes veilles, les douleurs vives & longues, les vomissemens énormes, ou les déjections considérables.

10°. Thomas Sydenham ajoute aussi les grands désordres des esprits animaux. C'est pourquoi il est quelquefois d'un grand secours dans les maladies spasmodiques des nerfs, & dans la passion hystérique.

11°. C'est principalement de cette vertu, que dépend celle que l'on découvre dans l'Opium, de provoquer quelques évacuations qui sont supprimées par la crispation convulsive des nerfs. C'est ainsi que Sydenham, *dans sa Lettre à M. Cole, p.* 488. propose le Laudanum, mais seulement une fois, pour rétablir les purgations supprimées des femmes accouchées, après avoir tenté en vain les autres remédes. „ Dans ce cas, „ (dit-il) quoique le Laudanum soit na-

„ turellement aſtringent, cependant com-
„ me il calme le trouble des eſprits, qui
„ eſt la cauſe de la ſuppreſſion des lo-
„ chies, il peut-être quelquefois très-
„ utile pour en rappeller le cours ; &
„ lorſque les emmenagogues ne ſervent
„ de rien, il peut rappeller les vuidan-
„ ges. Il faut bien obſerver (continue
„ cet Auteur) que ſi nous n'arrivons pas
„ à notre but par ce moyen, & que les
„ lochies ne viennent pas, de ne point
„ répeter l'uſage de l'Opium. "

12°. Pluſieurs Médecins vantent l'Opium comme étant non-ſeulement un ſomnifére dans toutes ſortes de maladies, ſoit chroniques, ſoit aigües, mais encore comme un très-grand reméde altérant; & par cette raiſon, ils lui donnent de très-grands éloges. Mais ceux qui éxamineront attentivement les mouvemens de la nature dans les maladies, éprouveront bientôt combien cette pratique eſt peu sûre & illuſoire. Car non-ſeulement l'Opium n'apporte qu'un ſoulagement paſſager & fugitif, en appaiſant ſeulement les ſymptomes qui reviendront bientôt après, & ſans toucher à la cauſe de la maladie; mais encore il envelope comme d'une nuée épaiſſe les ſignes par leſquels un Médecin peut re-

connoître la maladie, & tirer ſes indications pour la guérir. Il excite des ſymptomes étrangers ; il affoiblit, ou plutôt il détruit les efforts que fait la nature pour faire une criſe parfaite ; & le long uſage que l'on en fait, convertit des maladies ſans danger en des maladies très-conſidérables & ſouvent mortelles. C'eſt ainſi que ce ſuc aſſoupiſſant a coutume d'en impoſer au malade & au Médecin par des tréves trompeuſes ; puiſque la maladie eſt ſouvent un effort de la nature pour vaincre la cauſe du mal, & que la douleur elle-même eſt quelquefois une ſenſation produite par cet effort, & le plus ſouvent une irritation de la partie malade par l'humeur nuiſible que la nature violemment agitée fait tous ſes efforts pour chaſſer. Certes un ſuc qui prive la nature de cet aiguillon, ne mérite pas le nom de reméde. Ainſi dans la néphrétique qui vient d'une petite pierre qui obſtrue les uretéres ; les douleurs qui tourmentent le malade, ne doivent pas paſſer pour inutiles. Car les reins & les muſcles du bas ventre ſecoués par ces irritations, ſont tantôt en contraction, tantôt relâchés : & par ce moyen quelquefois le calcul eſt broyé, diminué, & par le ſecours de la Médecine chaſſé

enfin dans la veſſie. Il faut dire la même choſe des douleurs de la goutte : car l'humeur qui s'eſt figée & arrêtée dans les vaiſſeaux des articulations, eſt broyée & réſoute peu-à-peu par l'irritation & l'inflammation qui eſt dans cette partie ; de ſorte qu'elle paſſe enfin des petits vaiſſeaux dans ceux qui ſont plus grands : ou bien la chaleur de la partie excitée par la douleur, fait une douce effervescence qui rend plus tenue & plus capable de paſſer par les pores de la peau la matiére qui cauſe le mal.

Si l'uſage de l'Opium eſt nuiſible dans ces occaſions, que doit-il produire dans les autres ? C'eſt en vain que l'on nous oppoſe la pratique heureuſe des Médecine qui font grand uſage de l'Opium. Faiſons un peu d'attention à leur méthode, qui conſiſte en tant de remédes âcres, ſpiritueux, & irritans, comme les ſels volatils, les huiles eſſentielles, les odeurs, & les aromates : il n'eſt pas difficile de juger ou que cette méthode a été inventée pour corriger les mauvais effets de l'Opium ; ſavoir, pour diſſiper les affections ſoporeuſes, & pour réveiller la nature que l'Opium avoit engourdie ; ou bien, qu'ils ont employé utilement l'Opium, pour arrêter & réprimer

en quelque ſorte le tumulte cauſé par une méthode inoüie juſqu'à préſent & illégitime.

13°. L'Opium pris en lavement produit les mêmes effets que pris par la bouche, & même ſouvent de plus grands; car il excite quelquefois des ſymptomes plus fâcheux. C'eſt pourquoi on le donne rarement en lavement : mais on donne plutôt des infuſions & des décoctions de têtes de Pavots blancs, que l'on ne doit même employer qu'avec une très-grande précaution, & ſeulement pour arrêter les flux de ventre immoderés & très-violens, ou dans les douleurs exceſſives de la colique.

14°. La vertu de l'Opium appliqué extérieurement eſt très-incertaine & très-douteuſe : c'eſt pourquoi on l'applique très-rarement pour procurer le ſommeil ; ce que l'on ne doit pas faire auſſi avec témerité. Très-ſouvent on applique aux artéres temporales un grain ou deux d'Opium pour appaiſer le mal de dents; & ce n'eſt pas ſans en recevoir du ſoulagement.

Mais Galien avertit que les compoſitions d'Opium appliquées aux oreilles & aux yeux ſont très-nuiſibles : car elles cauſent l'obſcurciſſement de la vûe, &

la difficulté de l'oüie. Elles cauſent auſſi ſouvent la gangrenne, lorſqu'on les applique ſur les plaies.

15°. Il faut porter le même jugement des têtes de Pavots, que de l'Opium, quoique leur vertu ſomnifére ſoit beaucoup plus foible.

On n'emploie ordinairement ici que les têtes de Pavots blancs. On les cueille, lorſqu'elles ſont mûres : on les fait ſécher, & on les garde pour s'en ſervir dans l'occaſion. On les briſe, & on les déchire : on en rejette la graine comme inutile, & l'on en prépare des infuſions, des décoctions, & un Syrop que l'on appelle *Syrop de Diacode.*

Les graines ne ſont pas ſomniféres, elles ſont huileuſes & nourriſſantes ; & on en faiſoit autrefois du pain, ſelon le rapport de Dioſcoride. Non-ſeulement la graine de Pavot blanc eſt nourriſſante, mais encore celle de Pavot noir: car Matthiol écrit que ceux qui habitent dans la vallée du Trentin, dans la Styrie & la haute Autriche, ſe nourriſſent de gâteaux faits avec les graines de Pavots blanc & noir, & avec de la farine ; que quoiqu'ils uſent continuellement dans leur nourriture, de l'huile que l'on exprime de ces graines, cependant

il n'en dorment pas plus long-tems : & les Oliviers étant morts par le froid de 1710. on s'eſt ſervi ici d'huile tirée des deux ſortes de Pavots à la place d'huile d'Olives, & cela ſans aucun danger.

De plus, le ſavant Tournefort a obſervé qu'à Genes les Dames les plus nobles & les filles mangeoient beaucoup de graines de Pavots couvertes de Sucre, & qu'elles n'en étoient pas plus aſſoupies pour cela. C'eſt pourquoi pour préparer des émulſions pour adoucir l'acrimonie des humeurs, & en appaiſer le bouillonnement, on mêle ſouvent de la graine de Pavot blanc avec les quatre ſemences froides. On tire auſſi de l'huile de la graine de ce Pavot, pour employer extérieurement dans les linimens & les onguens.

℞. Une tête de Pavot blanc coupée par petits morceaux, & dont on aura jetté les graines.
F. bouillir dans ℥xij. d'eau de fontaine réduite à la moitié. Paſſez la liqueur. Faites-la prendre au malade à l'heure du ſommeil, pour le faire dormir.

℞. Deux têtes de Pavots blancs; coupez-les par morceaux.
F. bouillir dans ℔j. d'eau claire,

jusqu'à la diminution de la troisiéme partie. Pilez peu-à-peu dans la colature graines de Pavots blancs & de Melons, ana ʒß.
Exprimez, & délayez-y du Syrop de Nénuphar, ʒj.
Partagez cette émulsion en deux doses, que l'on prendra pendant la nuit à quatre heures de distance l'une de l'autre.

℞. Des quatre semences froides, ʒß.
Pilez-les dans ʒvj. de décoction d'Orge, & de racine de Guimauve.
Passez, & délayez dans la colature Syrop de Diacode, ʒß. ou ʒvj.
F. une émulsion, pour prendre à l'heure du sommeil, & loin du repas.

℞. Diacode, ʒx.
Eau distillée de Coquelicot & de Pourpier, ana ʒiv.
Eau de fleurs d'Oranges, ʒß.
M. F. une potion à partager en deux doses, dont on donnera la premiére à l'heure du sommeil, & la seconde quelques heures après, si le sommeil ne survient pas.

℞. Extrait d'Opium solide, gr. j.
Yeux d'Ecrévisses, pp. ʒß.
Pilez dans un mortier de marbre, &

& mêlez éxactement. Partagez cette poudre en ſix parties égales, que l'on donnera de ſix heures en ſix heures pour adoucir la toux violente.

℞. Laudanum opié, gr. ß.
Extrait de Safran, gr. j.
Syrop de Guimauve, ʒß.
Diſſolvez dans ʒvj. d'infuſion de Coquelicot,

F. une potion, que l'on donnera à l'heure du ſommeil, pour appaiſer la toux pendant la nuit, & procurer le ſommeil.

℞. Laudanum opié, gr. j.
Corail rouge, Terre du Japon, ana ʒß.
Pilez, & mêlez éxactement.
Enſuite ajoutez Canelle, Noix muſcade en poudre, ana ℈j.
Extrait de Geniévre, ʒj.
Syrop d'Abſynthe, ſ. q.

M. F. un opiat, que l'on partagera en quatre doſes, que l'on donnera de tems en tems dans les flux de ventre immoderés avec colique, ou dans les ſuperpurgations.

. Caſtoreum, gr. v.
Laudanum opié, gr. j.
ou Laudanum liquide de Sydenham, gout. xij.
Diſſolvez dans de l'eau de fleurs d'Orange, & d'Armoiſe, ana ℥iij.
Ajoutez à la diſſolution Syrop d'Armoiſe, ℥j.

F. une potion, que l'on donnera par cuillerées, pour calmer les maladies hyſtériques.

On emploie l'Opium dans la Thériaque *d'Andromaque*, le Mithridat *de Damocrate*, le Diaſcordium, l'Antidot Orviétan *de Fréderic Hoffman*, le Philonium Romain *de Nicolas de Salerne*, le Philonium de Perſe *de Méſué*, les Pilules de Cynogloſſe, les Pilules de Matthieu ou de Starket, *de la Pharmacopée de Bates*, le Baume hypnotique *de Charas*, la Poudre appellée *le Repos de Nicolas d'Aléxandrie*, les Trochiſques de Karabé.

On emploie les graines de Pavots blancs dans le Syrop de Jujubes *de Méſué*, la Poudre de Roſe *de l'Abbé*, la Poudre d'Haly, le Diatragacant froid *de Nicolas d'Aléxandrie*, appellé *le Repos de Nicolas*; le Philonium de

Méſué, les Trochiſques d'Alkekengi, de *Méſué*, & les Trochiſques *de Gordon.*

ARTICLE V.

Du vrai Acacia, & de l'Acacia de notre pays.

LE vrai Acacia, ACACIA VERA, & SUCCUS ACACIÆ, *Off.* Ἀκακία *Gal. Damocr. & alior.* Ἀκακίας Ἐγχύλισμα, *Dioſc.* Ἄκρυον κυανωπὸν ἀκάνθης, *Androm.* eſt un ſuc épaiſſi, gommeux, de couleur brune extérieurement, ou noirâtre, rouſſâtre ou jaunâtre en dedans; d'une conſiſtence ferme, dure, s'amolliſſant dans la bouche; d'un goût auſtére, aſtringent, non déſagréable, formé en petites maſſes arrondies du poids de 4. 6. ou 8. onces, & envelopé de veſſies minces.

On eſtime celui qui eſt récent, pur, net, & qui ſe diſſout facilement dans l'eau. On rejette celui qui eſt très-noir, & très-ſec, de même que celui qui eſt mêlé d'ordures. On nous l'apporte d'Egypte par Marſeille.

On exprime ce ſuc des gouſſes qui ne ſont pas mûres, d'une plante qui s'ap-

pelle ACACIA folio Scorpioides leguminosæ, *C. B. P.* 392. ACATIA SANT, & AKAKIA, *P. Alp. de Pl. Ægypt.* Nous en avons donné la description *à l'Article de la Gomme Arabique ;* car c'est le même arbre qui porte ce suc & la Gomme Arabique.

On arrose d'eau les gousses qui ne sont pas encore mûres. On les broye, on les exprime, & on fait épaissir le suc exprimé, en le faisant bouillir ; ensuite on en forme de petites masses.

Le suc d'Acacia est composé d'une portion médiocre de sel acide, de très-peu de sel alkali, de beaucoup de terre astringente, & de beaucoup d'huile, soit subtile, soit grossiére : d'où il résulte un composé salé, alumineux & mucilagineux.

On place ce suc parmi les remédes incrassans, astringens & répercussifs. Il affermit l'estomac ; il fait cesser le vomissement & les flux de ventre ; il arrête toutes sortes d'hémorragies, en épaississant le sang, en adoucissant l'acrimonie des humeurs, en fortifiant & affermissant les parties solides. On le donne intérieurement depuis 3ß. jusqu'à 3j. sous la forme de poudre ou de bol, ou dissout dans une liqueur convenable.

Les Egyptiens, ſelon le rapport de Proſper Alpin, font prendre tous les matins un gros de ſuc d'Acacia diſſout dans quelque liqueur, à ceux qui crachent le ſang. Ce même Auteur propoſe ce ſuc en injection dans la matrice, aux femmes qui y ſouffrent de grandes hémorragies.

Les Egyptiens en font fréquemment uſage dans les collyres pour fortifier les yeux, & pour les garantir des inflammations qui ſont fréquentes dans ce pays. On l'emploie utilement dans les gargariſmes répercuſſifs, dans l'angine pour arrêter la fluxion qui commence. Le même Proſper Alpin aſſure que rien n'eſt plus utile pour la chûte de l'anus & de la matrice, que ce ſuc diſſout avec la décoction des feuilles & des fleurs. Il le recommende en fomentation pour les douleurs de la goutte; mais il répercute en reſſerrant : c'eſtpourquoi il n'eſt pas trop sûr dans ces maladies ; puiſqu'il arrête les humeurs, & qu'il les repouſſe ſouvent dans les parties intérieures.

℞. Vrai Acacia, ʒß.
Conſerve de Roſes rouges, ʒj.
Corail rouge, ℈ß.
Syrop de grande Conſoude, ſ. q.

M. F. un bol pour le crachement de ſang.

℞. Acacia d'Egypte, ʒj.
F. diſſoudre dans du ſuc de Plantain & de Lierre terreſtre, ana ʒiij.
Ajoutez Syrop de Roſes ſéches, ʒj.
M. F. une potion, que l'on donnera par cuillerées dans les hémorragies.

On emploie le ſuc d'Acacia dans la Thériaque, le Mithridat, les Trochiſques de Karabé, l'Onguent ſtiptique *de Charas.*

Les Corroyeurs du grand Caire, dit Proſper Alpin, conſument beaucoup de ce ſuc pour noircir les peaux.

Au défaut du vrai Acacia, on ſubſtitue ſouvent dans les Boutiques un autre ſuc que l'on appelle *Acacia de notre pays*, ou *Acacia d'Allemagne*, quoiqu'il ſoit un peu différent pour les vertus du vrai Acacia. C'eſt pourquoi les Apoticaires doivent avoir ſoin dans la compoſition de la Thériaque de rechercher le vrai Acacia, dont on fait un grand uſage en Egypte, & que l'on trouve facilement parmi nous.

L'Acacia de notre pays, ACACIA NOSTRAS, & ACACIA GERMANICA, *Off.* eſt

un suc épaissi, sec, dur, pésant, noir, brillant en dedans, en masses envélopées dans des vessies; d'un goût acide, austére. On l'apporte d'Allemagne, & on le prépare aussi dans nos Boutiques.

La plante dont on tire ce suc, s'appelle PRUNUS SYLVESTRIS, *C. B. P.* 444. *Prunellier* ou *Prunier sauvage*. C'est un arbrisseau épineux, garni de beaucoup de branches, & fort commun dans les haies. Son écorce est cendrée, & tire sur le pourpre. Ses feuilles sont en forme de lance, dentelées à leur circonférence; d'un goût astringent. Les fleurs naissent plusieurs ensemble des tubercules des rameaux, & paroissent avant les feuilles. Ces fleurs sont d'une belle couleur blanche, tendres, amères, un peu odorantes, en rose, à cinq pétales; au milieu desquelles se trouvent des étamines blanches, garnies de sommets d'un jaune de Safran foncé, & qui environnent un style verd plus long, qui s'éleve du calyce, & qui se change ensuite en un fruit.

Comme cet arbre est chargé de beaucoup de fleurs, il donne aussi beaucoup de fruits petits & ovalaires, moins gros que les Cerises ordinaires, verds d'abord, d'un verd de mer avant leur maturité, enfin d'un bleu foncé, quand ils

ſont mûrs ; fort aſtringens, contenant un noyau ſemblable à celui d'une Ceriſe, ou un peu plus petit, mais plus long, & une amande pareille. Sa racine eſt noire.

Les feuilles, l'écorce & les fruits non mûrs de cet arbriſſeau rafraîchiſſent, deſſéchent, & ſont aſtringens. C'eſt pourquoi on en fait fréquemment uſage dans les hémorragies & les flux de ventre.

Quoique Matthiol attribue à toutes les parties du Prunier ſauvage la vertu aſtringente, il faut cependant en excepter les fleurs & les fruits mûrs qui ont la vertu de lâcher le ventre. C'eſt pourquoi quelques-uns donnent les fleurs macerées dans du Vin, ou dans un Syrop préparé par de fréquentes infuſions, pour lâcher le ventre. Et même S. Pauli rapporte que les fleurs deſſéchées & avalées dans de la bierre chaude lâchent le ventre. Tragus recommende l'eau des fleurs, diſtillée & bue, pour la douleur de côté & la pleuréſie : & il aſſure qu'elle eſt beaucoup plus efficace, ſi l'on macére les fleurs nouvelles dans de bon Vin, & qu'on les diſtille au bain Marie ; puiſque cet Eſprit pris intérieurement eſt ſudorifique depuis ʒiv. juſqu'à ʒvj.

Les fruits bien mûrs lâchent le ven-

tre; mais quand ils ne sont pas mûrs, ils rafraîchissent & sont astringens: c'est-pourquoi on les donne confits dans du Miel, à ceux qui sont attaqués de la dyssenterie ou du flux de ventre. En Allemagne on prépare des Vins & de la Bierre qui sont utiles dans les flux de ventre & les régles immoderées, avec des Prunes sauvages non mûres, que l'on fait sécher au four, & que l'on fait ensuite fermenter avec du moût ou de la Bierre.

On exprime encore le suc de ces Prunes non mûres & récentes; on le fait cuire & épaissir jusqu'à la consistence d'Extrait solide. On lui donne le nom d'*Acacia d'Allemagne*, & on le substitue au vrai Acacia. Cependant il est plus acide; aussi passe-t-il pour être plus rafraîchissant & plus astringent: il contient beaucoup moins d'huile; c'est pourquoi il ne tempére pas si bien l'acrimonie des humeurs que le vrai Acacia.

On le donne quelquefois contre les hémorragies & les flux de ventre jusqu'à ʒj. sous la forme de bol, ou délayé dans quelque potion. On le mêle utilement dans les gargarismes pour l'angine, aussitôt qu'elle commence.

℞. Acacia de notre pays, ʒj.
Sel de Prunelle, ʒß.
Miel rosat, ʒj.
Eaux distillées de Roses, & de Plantain, ana ʒiij.
M. F. un gargarisme pour l'angine qui commence.

On emploie les feuilles du Prunier sauvage dans l'Onguent de la Comtesse.

ARTICLE VI.

De l'Hypociste.

L'Hypociste, HYPOCISTIS, *Off.* Ὑποκιστις, *Dioſc.* TARASITH, *Arab.* est un suc desséché, noir, brillant, & d'un goût austére. On nous l'apporte de Provence, du Languedoc & des pays orientaux. On doit choisir celui qui est pur, brillant, noir, & qui n'est point brûlé.

La plante dont on retire ce suc, s'appelle HYPOCISTIS Offic. *C. B. P.* 465. Elle naît sur les racines de différentes espéces de Ciste, & ressemble par sa forme à l'Orobanche. Sa tige est grosse de quatre ou cinq lignes dans sa partie inférieure, & d'un ou deux pouces à son

extrémité supérieure, & elle en a trois ou quatre de hauteur. Elle est charnue, pleine de suc, facile à rompre, blanchâtre, purpurine ou de couleur jaunâtre; d'un goût amer & fort astringent; couverte de petites feuilles ou écailles épaisses, longues d'un demi-pouce, larges de deux ou trois lignes, terminées en pointe mousse, de différentes couleurs dans les différentes espéces. Elle porte beaucoup de fleurs à son sommet, garnies & envelopées de beaucoup de petites feuilles épaisses, ou d'écailles semblables aux précedentes.

La fleur ressemble à un calyce de la fleur du Grenadier; elle est d'une seule piéce, en cloche, longue de sept ou huit lignes, dont la partie inférieure peut être regardée comme le calyce, & dont la supérieure est divisée en cinq quartiers longs de deux lignes, & arrondis. Le milieu de cette fleur est occupé par un pistile long de deux lignes, terminé en un globule canelé; dont les canelures en s'ouvrant dans le tems convenable, jettent une poussiére très-fine: ainsi cette partie tient lieu de pistile, d'étamines & de sommets.

La partie inférieure de la fleur grossit peu-à-peu jusqu'à un demi-pouce d'é-

paiſſeur, & devient un fruit arrondi, de même couleur que la fleur : il eſt mol, partagé intérieurement comme par des rayons, en ſix ou huit parties, plein d'un ſuc viſqueux, gluant, limpide; d'un goût fade, & de pluſieurs graines très-menues & comme de la pouſſiére. Ce globule canelé qui termine le piſtile, reſte toujours attaché à ce fruit qui eſt ſphérique. On arrache facilement cette tige des racines du Ciſte ſur lequel elle naît, & il reſte ſur la racine une petite foſſe liſſe & ſans aucun veſtige de fibres.

M. Tournefort a obſervé dans l'Iſle de Créte des eſpéces d'Hypociſte différentes par la couleur, comme on peut le voir dans le *Corollaire de ſes Elémens de Botanique.* Il n'y avoit que l'Hypociſte à fleurs jaunes, qui étoit odorant, & qui eût l'odeur du Muguet; les autres eſpéces étoient ſans odeur.

Pour faire ce ſuc, on pile les fruits récens, & l'on exprime le ſuc, que l'on fait enſuite ſécher au ſoleil, & que l'on épaiſſit juſqu'à la conſiſtence d'Extrait ſolide. Outre cette préparation de l'Hypociſte, quelques-uns du tems de Dioſcoride ſéchoient les rejettons de la plante; ils les piloient, les macéroient, les faiſoient bouillir, les paſſoient, & en

faiſoient épaiſſir le ſuc juſqu'à la conſiſtence d'Extrait.

L'Hypociſte eſt preſque compoſé des mêmes principes que l'Acacia, & il a les mêmes vertus. C'eſt un puiſſant aſtringent, & on le recommende pour toutes les hémorragies, comme les crachemens de ſang, les pertes de ſang des femmes, & pour les dyſſenteries & la paſſion cœliaque. Bien plus, ſi l'on a deſſein de fortifier quelque partie, (dit Galien, l. 7. *des Remédes ſimples*) qui ſoit affoiblie par un peu trop d'humeurs, le ſuc de l'Hypociſte lui rendra beaucoup de force & de fermeté. C'eſt pour cette raiſon certainement qu'on le mêle aux Epithémes ſtomachiques & hépatiques, & qu'on l'ajoute à l'Antidote fait de Vipére ; afin qu'il fortifie & affermiſſe le corps.

On le prend intérieurement depuis ʒß. juſqu'à ʒj. On l'emploie dans les gargariſmes répercuſſifs comme l'Acacia.

℞. Hypociſte, ʒij.
Syrop de grande Conſoude, & d'Epine-vinette, ana ʒj.
Mucilage de Gomme Adragant, ʒj.
Eau de Plantain & de Pourpier, ana ʒij.
F. un looch, ſelon l'art, dont le malade prendra ſouvent une cuillerée, dans le crachement de ſang.

℞. Hypociſte, ℥j.
Corail rouge, Terre ſigillée, Pierre Hématite, pp. ana ℈j.
Syrop de Lierre terreſtre, ℥j.
Eaux de Plantain & de Pourpier, ana ℥iij.
M. F. une potion à prendre par cuillerée.

℞. Hypociſte, Acacia de notre pays, ana ʒj.
Conſerves de Roſes & de Cynorrhodon, ana ʒij.
Syrop d'Epine-vinette, ſ. q.
M. F. un opiat, que l'on partagera en quatre doſes, & que l'on donnera de quatre heures en quatre heures, pour fortifier l'eſtomac, & pour arrêter la diarrhée, après avoir obſervé les choſes néceſſaires.

On emploie l'Hypociſte dans la Thériaque *d'Andromaque*, le Mithridat *de Damocrate*, les Trochiſques de Karabé, & dans l'Emplâtre royal pour les hernies.

ARTICLE VII.

Du Cachou, & du Lycion des anciens.

LE Cachou, CATECHU, & improprement TERRA JAPONICA, *Off.* eſt un ſuc gommeux, réſineux, durci, d'un roux-noirâtre extérieurement, & d'un roux-brun intérieurement; d'un goût aſtringent, un peu amer d'abord, enſuite plus doux & plus agréable, & ſans odeur. Il y en a de deux ſortes: l'un plus pur, qui ſe fond promtement dans la bouche; l'autre plus groſſier, terreux & comme plein de lie, & ſouvent rempli de terre, de ſable, de petites pierres ou d'autres corps étrangers, & quelquefois brûlé. Celui-ci eſt le moins bon: l'autre eſt plus rare & plus excellent; c'eſt celui qu'il faut choiſir, quand on en trouve.

On apporte le Cachou du Malabar, de Surate, de Pegu, & des autres côtes des Indes. On l'appelle improprement *Terre du Japon*, puiſque l'on ne trouve dans ce pays que le Cachou qui y eſt apporté d'ailleurs.

Les Marchands trompés par la sécheresse & la friabilité de ce suc, ont crû que c'étoit de la terre : mais personne ne doute aujourd'hui que ce ne soit un suc épaissi, tiré de la famille des Végétaux ; puisqu'il se dissout facilement dans l'eau commune, & qu'en le passant on n'y trouve aucune terre, si ce n'est lorsqu'il est malpropre ; qu'il s'enflâme & brûle dans le feu, & ne laisse que peu de cendres. Mais les Auteurs ne conviennent pas de son origine, ni de la plante dont on le tire : ou plutôt c'est un suc que l'on retire par la décoction de plusieurs plantes, & on lui donne le nom de KHAATH, CATE, CATECHU, CAETCHU, & CASTJOE.

Si nous nous en rapportons à Garcias, l'arbre dont on retire le Cachou, est de la hauteur du Frêne ; il a des feuilles très-petites, & fort semblables à celles de la Bruyére ou du Tamaris ; il est toujours verd, & hérissé de beaucoup d'épines. Voici comment il rapporte la maniére de le tirer. On coupe par petits morceaux les branches de cet arbre ; on les fait bouillir, ensuite on les pile : après cela on en forme des pastilles & des tablettes avec de la farine de *Nachani*, & avec la sçiure d'un certain bois noir qui

naît dans ce pays. On fait sécher ces pastilles à l'ombre ; quelquefois on n'y mêle pas cette sciure.

Jacque Bontius décrit ce même arbre, tout couvert d'épines sur le tronc & sur les branches, ayant des feuilles qui sont presque comme celles de la Sabine, ou de l'arbre que l'on appelle *l'Arbre de vie ;* mais elles ne sont pas si grasses, ni si épaisses. Il porte, dit-il, des Féves rondes, de couleur de pourpre ; dans lesquelles sont renfermées trois ou quatre noix tout au plus, & qui sont si dures, que l'on ne peut les casser avec les dents. On en fait bouillir les racines, l'écorce & les feuilles, pour en faire un Extrait que l'on appelle *Cate*, que ces Auteurs croient tous deux être le Lycion Indien de Dioscoride.

Mais Herbert de Jager, *dans les Ephémerides d'Allemagne, Decad.* 2. *An.* 3. écrit que le Lycion des Indes, ou le *Cate* de Garcias, ou le *Khaath* comme les Indiens l'appellent, & le *Reng* des Perses, est un suc tiré non d'un seul arbre, mais de presque toutes les espéces d'Acacia qui ont l'écorce astringente & rougeâtre, & de beaucoup d'autres plantes dont on peut tirer par l'ébullition un suc semblable : & tous ces sucs sont dési-

gnés dans ce pays sous le nom de *Kaath*, quoiqu'ils soient bien différens en bonté & en vertu. Il parle cependant d'un arbre qui porte le plus excellent & le meilleur Kaath : il l'appelle une espéce d'Acacia dont on fait le Kaath ou le Lycion Indien, KHEIR, *Indor. & Decanor.* KHADIRA, *Brachman.* TSAANRA, *Golcondens.* KARANGGALLI PATTI, *Malabar.*

C'est une espéce d'Acacia épineux, branchu, dont les plus grandes branches sont couvertes d'une écorce blanchâtre, cendrée. Les rameaux qui produisent des feuilles, sont couverts d'une peau roussâtre, & ils sortent des plus grandes branches entre les petites épines placées deux à deux, crochues & opposées. Les feuilles ailées, portées sur une côte, sont semblables à celles de l'Acacia, mais plus petites. Cet Auteur n'a pas vû les fleurs ni le fruit. On retire de cet arbre par la décoction, dans le Royaume du Pegu, un suc dont on fait le Kaath si célebre dans toutes les Indes orientales.

L'arbre qui s'appelle ARECA, est aussi fort célebre parmi ceux qui donnent l'extrait Kaath ou le Cachou, selon le rapport d'Herbert de Jager dans l'endroit

que nous avons cité, & selon Jean Otthon Helbigius, *Ephémerides d'Allemagne*, *Ann.* 9. & 10.

C'est une espéce de Palmier qui s'appelle PALMA CUJUS FRUCTUS SESSILIS *Faufel* dicitur, *C. B. P.* 510. FILFEL & FUFEL, *Avicen.* FAUFEL, sive ARECA Palmæ foliis, *J. B.* 1. 389. ARECA, sive FAUFEL, *Clus. exot.* 188. PINUNG, *Bont.* CAUNGA, *H. Malab.* 1. C'est un grand arbre, dont la racine est noirâtre, oblongue, épaisse d'un empan, garnie de plusieurs petites racines blanchâtres & rousses. Son tronc est épais d'un empan près de la racine, & un peu moins vers son sommet: son écorce est d'un verd gai, & si unie qu'on ne peut y monter, à moins qu'on n'attache à ses piés des crochets & des cordes, ou qu'on ne l'entoure par intervalle de liens faits de nattes ou de quelqu'autre matiére semblable.

Les branches feuillées sortent du tronc en sautoir, deux à deux: celles qui sont au dessus, sortent de l'entre-deux des inférieures: elles envelopent par leur base le sommet du tronc comme par une gaîne ou une capsule ronde & fermée; elles forment par ce moyen une tête oblongue au sommet, plus grosse que le tronc de l'arbre même.

Le pié des branches feuillées extérieures se fend & se rompt, & elles tombent successivement l'une après l'autre. Ces branches feuillées sont composées d'une côte un peu creuse en dessus, arrondie en dessous, & de feuilles placées deux à deux & opposées, longues de trois ou quatre piés, larges de trois ou quatre pouces, plus ou moins, pliées comme un éventail, vertes & luisantes. Au haut du tronc, il sort de chaque aisselle de feuille une capsule en forme de gaîne longue de quatre empans, plus ou moins, qui renferme les tiges chargées de fleurs & de fruits; concaves du côté du tronc, convéxes à l'extérieur, lisses & égales, sillonnées profondément au milieu de la partie concave, par où elles se rompent & s'ouvrent; d'un verd blanchâtre d'abord extérieurement, jaunâtres ensuite, & blanches en dedans.

Les tiges qui sont renfermées dans ces gaînes, sont les unes plus grosses & chargées vers le bas de fruits tendres; les autres sont plus gresles, & garnies des deux côtés des boutons de fleurs. Ces boutons sont petits, anguleux, blanchâtres, s'ouvrant en trois pétales, roides, pointus, & un peu épais; ils contiennent dans leur milieu neuf étamines blanchâtres, gref-

es, dont trois ſont plus longues, d'un aune blanchâtre, qui ſont entourées des ix autres plus petites & plus jaunes.

Les fruits encore tendres & mols ſont blancs & luiſans, attachés à des pédicules blancs, de figure anguleuſe, & non arrondis; renfermés pour la plus grande partie dans les feuilles du calyce, qui ſont ovalaires, & entrelaſſées les unes avec les autres: ils contiennent beaucoup de liqueur limpide, d'un goût aſtringent, placée au milieu de la pulpe qui s'augmente avec le tems; & la liqueur diminue, juſqu'à ce qu'il n'en reſte plus: enſuite il naît une moëlle blanchâtre, tandis que la pulpe s'endurcit, & l'écorce acquiert enfin la couleur de jaune doré.

Les fruits devenus aſſez gros, & n'étant pas encore ſecs, ſont ovalaires, & reſſemblent fort à des Dattes; ils ſont plus serrés aux deux bouts, & compoſés d'une écorce épaiſſe, liſſe, membraneuſe, & l'une pulpe d'un brun rougeâtre, qui devient en ſéchant fibreuſe ou cotoneuſe, & jaunâtre: la moëlle, ou plutôt le noyau ou la ſemence qui eſt au milieu, eſt blanchâtre.

Lorſque le fruit eſt ſec, le noyau ſe sépare aiſément de la pulpe fibreuſe: il eſt de la groſſeur d'une Aveline ou

d'une Muſcade, le plus ſouvent en forme de Poire, ou applati d'un côté & ſans pédicule, convéxe de l'autre; ridé, canelé extérieurement; d'une couleur rouſſe ou de Canelle; d'une matiére dure, difficile à couper, panachée de veines blanchâtres, rouſſes & rougeâtres; d'un goût un peu aromatique & légérement aſtringent.

Cet arbre croît ſeulement ſur les bords de la mer, & dans les terres ſablonneuſes.

L'uſage que les Indiens font tous les jours du fruit de cet arbre, lui a donné une très-grande réputation. Ils le mâchent continuellement, ſoit qu'il ſoit mol, ſoit qu'il ſoit dur, avec le Lycion Indien ou le Kaath, les feuilles de Betel, & très-peu de Chaux. Il avalent le ſuc ou la ſalive teinte de ces choſes, & ils crachent le reſte.

Voici la maniére de préparer l'Extrait d'Areca, que l'on appelle auſſi Kaath, ſelon que le rapporte Herbert de Jager dont nous venons de parler, *dans les Ephémerides d'Allemagne, Dec. 2. An. 3.* On coupe en deux ou trois morceaux la Noix d'Areca ou *Faufel*, avant qu'elle ſoit tout-à-fait mûre, & lorſqu'elle eſt encore verte; & on la fait bouillir dans

de l'eau, en y ajoutant un peu de chaux de coquillages calcinés, pendant l'espace de quatre heures, jusqu'à ce que les morceaux de cette noix ayent contracté une couleur d'un rouge obscur. La Chaux y sert beaucoup. Alors on passe cette décoction encore chaude ; & lorsqu'elle est refroidie, on la sépare peu-à-peu de la matiére épaisse & de la lie qui va au fond du vaisseau. Cette lie étant épaisse s'appelle aussi *Kaath*, & on l'emploie de la même maniére que l'Extrait appellé *Cate*. Mais pour rendre cet Extrait plus excellent, ils y ajoutent l'eau de l'écorce encore verte du Tsianra ou de l'Acacia dont nous venons de parler, qu'ils pilent & font macerer pendant trois jours. Enfin, lorsque ce suc est épaissi, ils l'exposent au soleil sur des nattes, & ils le réduisent en petites masses ou en pastilles.

Les Grands du pays & les riches ne se contentent pas de ce Lycion ou de ce Cachou : ils y mêlent du Cardamome, du bois d'Aloës, du Musc, de l'Ambre & d'autres choses, pour le rendre plus agréable & plus flateur. Telle est la composition de quelques Pastilles que l'on prépare dans les Indes, qui sont rondes, plates, de la grosseur d'une Noix vomi-

que, que les Hollandois apportent en Europe ſous le nom de *Siri Gata Gamber*. Telles ſont auſſi des Paſtilles noires, qui ont différentes figures, qui ſont tantôt comme des pilules, tantôt comme des graines, des fleurs, des fruits, des mouches, des inſectes; tantôt comme des crotes de ſouris, ou d'autres choſes ſemblables, que les Portugais font dans la ville de Goa, & que les François mépriſent à cauſe de leur violente odeur aromatique. Mais comme les nations qui fabriquent ces Paſtilles, ſont fort trompeuſes, il leur arrive ſouvent d'y mêler du ſable, de l'argille ou d'autres corps étrangers, pour en augmenter le poids & le volume; de ſorte qu'il eſt rare d'en voir ſortir de pures & naturelles de leur mains.

Garcias & Bontius obſervent que ſi l'on mâche de l'Areca avant qu'il ſoit mûr; il cauſe tout-à-coup le vertige, de la même maniére que ſi l'on s'étoit enyvré avec du Vin. Mais cette incommodité ſe diſſipe bientôt en prenant un peu de ſel & de l'eau à la glace.

Les peuples orientaux recommendent la maſtication du Cachou contre la puanteur de la bouche, pour affermir les dents & les gencives, pour fortifier l'eſtomac, pour arrêter le vomiſſement & les diarrhées

rhées, pour exciter l'appétit, & aider la digestion. La bouche de ceux qui en mâchent, paroît toute en sang, & elle fait peur à voir.

Le Cachou naturel & sans aromates est moderément astringent ; il affermit les dents & les gencives ; il guérit les aphtes & les ulcéres de la bouche, l'angine & les amygdales ; il arrête le crachement de sang ; il empêche les catarrhes : il est utile dans la toux & l'enrouëment, il adoucit la pituite âcre ; il fortifie l'estomac, aide la digestion ; arrête les flux de ventre, le diabéte, & les hémorragies, & il diminue les régles trop abondantes. G. Volfgang. Vedelius rapporte *dans les Ephémerides d'Allemagne*, qu'un jeune homme a été guéri par l'usage du Cachou, d'une hernie variqueuse,

Il me paroît que l'on ne doit rien craindre d'une trop grande dose du Cachou : car l'on peut en retenir continuellement de petits morceaux dans la bouche, & en substituer de nouveaux à ceux qui sont dissous, sans accident fâcheux. Il faut observer que plus les morceaux sont petits, plus ils paroissent agréables au goût. On en prend de la grosseur d'une graine d'Anis, ou de Coriandre. On le

prend en ſubſtance ſous la forme de bol ou de tablettes, depuis ℈ß. juſqu'à ʒß. Vedelius en tire une Teinture de la maniére ſuivante.

℞. Cachou en poudre, q. v. Verſez deſſus ſix ou huit fois autant d'Eſprit-de-vin rectifié : digerez. On retire une très-belle Teinture, que l'on ſépare de la lie en la verſant peu-à-peu, & on la garde pour l'uſage. La doſe eſt depuis xx. goutt. juſqu'à lx.

On emploie heureuſement cette Teinture dans les gargariſmes pour l'angine, de même que le Cachou en ſubſtance.

℞. Cachou, ʒj.
Sucre, ʒj.
Réduiſez-les en poudre fine. M. avec du mucilage de Gomme Adragant, & une goutte ou deux d'huile de Canelle. F. des paſtilles, que l'on tiendra dans la bouche dans les toux catarrhales & les diarrhées.

℞. Cachou, ʒß.
Noix muſcade, Corail rouge pp. ana ʒj.
Syrop de Coings, f. q.
M. F. un opiat. La doſe eſt de ʒj. trois fois le jour dans la ſuperpurgation, la diarrhée & la dyſſenterie.

℞. Cachou, ʒj.
Pierre hématite pp. ʒß.
Diacode, ʒß.
Syrop de Roſes ſéches, ʒj.
Eau de Pourpier, Frais de Grenouilles, ana ʒiij.
M. F. un julep pour le crachement de ſang & les hémorragies.

℞. Cachou en poudre, ʒiij.
Mucilage de Gomme Adragant, Syrop de grande Conſoude, ana ʒj.
Eau de Plantain, ʒiij.
M. F. un looch contre l'hémophtiſie & la toux catarrhale.

On doute ſi le Cachou eſt la même choſe que le Lycion Indien de Dioſcoride. Cette queſtion n'eſt pas facile à réſoudre. Dioſcoride, Galien & Pline ont fait mention de deux ſortes de Lycion; ſavoir, de celui de Cappadoce, & de celui des Indes. Le premier étoit un ſuc tiré d'un certain arbre épineux, dont les branches ont trois coudées de long, & même plus; ſon écorce eſt pâle: ſes feuilles ſont ſemblables à celles du Buis; elles ſont toufues. Son fruit eſt noir comme le Poivre, luiſant, amer, compacte; ſes racines ſont nombreuſes, obliques, & ligneuſes. Cet arbre croît dans la Cappadoce, la Lycie & pluſieurs autres endroits. Les Grecs

l'appelloient Λύκιον, & Πυξάκανθα. On préparoit le Lycion, ou cet Extrait, avec les rameaux & les racines que l'on piloit. On les macéroit enſuite pendant pluſieurs jours dans l'eau, & enfin on les faiſoit bouillir. Alors on rejettoit le bois, on faiſoit bouillir de nouveau la liqueur juſqu'à la conſiſtence de Miel.

On en faiſoit de petites maſſes noires en dehors, rouſſes en dedans lorſqu'on venoit de les rompre, mais qui ſe noirciſſoient bientôt; d'une odeur qui n'étoit point du tout puante, aſtringente, avec un peu d'amertume. On avoit auſſi coutume de faire le Lycion de la même maniére, avec la graine que l'on exprimoit, & que l'on faiſoit ſécher.

L'autre Lycion, ou celui des Indes, étoit de couleur de Safran : il étoit plus excellent & plus efficace que le précedent. On dit, ajoute Dioſcoride, que l'on fait ce Lycion d'un arbriſſeau qui s'appelle *Lonchitis.*

Il eſt auſſi du genre des arbres à épines: ſes branches ſont droites ; elles ont trois coudées, ou même plus ; elles ſortent en grand nombre de la racine, & ſont plus groſſes que celles de l'Eglantier. L'écorce devient rouſſe, après qu'on l'a briſée; les feuilles paroiſſent ſemblables à celles de l'Olivier.

Ces descriptions ne conviennent point du tout avec celles que Garcias & Bontius font du Caté, ou avec celle que Herbert de Jager fait de l'Acacia Indien : d'où nous pouvons conclure que nous n'avons pas le Lycion Indien des Grecs. On ne trouve plus dans les Boutiques le Lycion de Cappadoce.

ARTICLE VIII.

Du Jus de Réglisse.

LE Jus de Réglisse, SUCCUS GLYCYRRHIZÆ, & SUCCUS LIQUIRITIÆ, *Off.* Γλυκυῤῥίζης χυλισμα, *Dioſc. & Gal.* est un extrait & un suc épaissi en petites masses ou en petits pains, du poids de quatre, six, ou huit onces, envelopés de feuilles de Laurier.

Il est compacte, noir, sec, fragile, brillant en dedans lorsqu'on le brise; il se fond dans la bouche; il est d'un goût doux avec quelque acreté. On regarde comme le meilleur celui qui est le plus doux, récent, pur, qui se fond entiérement dans la bouche. On rejette celui qui est brûlé, amer, souillé de sable ou

d'ordures. On l'apporte d'Eſpagne à Marſeille, & d'Hollande.

La plante dont on retire le Jus de Réglisse, s'appelle Glycyrrhiza siliquosa vel Germanica, *C. B. P.* 352. Glycyrrhiza radice repente, vulgaris Germanica, *J. B.* 2. 328. Glycyrrhiza vulgaris, *Dod. Pempt.* 341. Nous en avons rapporté la deſcription & les vertus dans le *Chapitre des Racines.* Cette plante croît dans l'Iſle de Créte, l'Italie, l'Allemagne, & la France; & on en tire le ſuc dans ces pays. Mais on a coutume d'eſtimer celui qui vient d'Eſpagne, ou l'on en prépare une grande quantité, ſurtout auprès de Tortoſe & Lerida, villes de Catalogne.

Dans ces pays, ſelon que le rapporte M. Ant. de Juſſieu très-habile Botaniſte & Naturaliſte, on tire les nouvelles racines au mois de Juillet; on les nettoie, & on les ſéche à l'air: enſuite on les coupe en petits morceaux, & on les fait bouillir dans l'eau; on les paſſe, & on les exprime. On fait épaiſſir au feu ce ſuc, juſqu'à ce qu'on puiſſe le manier dans les mains: alors on en forme de petites maſſes, que l'on envelope dans des feuilles de Laurier, & que l'on fait enſuite ſécher parfaitement au ſoleil.

Ce Jus a les mêmes vertus que la Réglisse. C'est un excellent béchique, que l'on prend utilement tout seul pour les maladies des poumons & de la poitrine, & que l'on mêle aussi avec les autres remédes. Dioscoride le recommende pour la galle de la vessie, & les douleurs des reins.

℞. Jus de Réglisse d'Espagne, ℥ij.
Sucre fin, ℥iv.
Opium, ℥ß.
Mucilage de Gomme Adragant, f. q.
M. F. des trochisques, que l'on retiendra dans la bouche, pour appaiser la toux violente, & pour dissiper les catarrhes.

℞. Jus de Réglisse, ℥j.
Safran coupé par petits morceaux ℈j.
Vin de Canaries, ℔ij.
Digerez à froid pendant 9. jours.
Donnez une ou deux cuillerées de cette teinture plusieurs fois le jour, pour inciser la pituite visqueuse, & exciter l'expectoration.

℞. Eau de fontaine, ℔ij.
Eau de Chaux, ℔j.
Safran coupé par petits morceaux, ℥ß.

Jus de Réglisse d'Epagne, coupé en petites lames fines, ℥j.
Miel de Narbonne, ℥ij.

Digerez au feu dans un vaisseau fermé pendant 24. heures. Passez. Donnez cette liqueur chaude à la dose de ℥iv. toutes les trois ou quatre heures, dans la toux violente, dans le catarrhe, & l'asthme, pour adoucir la pituite âcre, pour inciser les humeurs épaisses, & pour exciter l'expectoration.

On emploie le suc de Réglisse dans la Thériaque *d'Andromaque*, & les Trochisques béchiques noirs *de Charas*.

ARTICLE IX.

Du Sucre.

LE Sucre, SACCHARUM, *Off.* Σάκχαρον, *Dioſc.* Σάκχαρ, *Gal.* Μέλι ἐν καλάμοις, *Theophr.* Μέλι καλαμίνον, *Arr.* Ἁλς Ἰνδικος, *P. Ægin.* ZUCCAR, *Arab.* SACCHARON, *Plin.* est un sel essentiel, gras, huileux, roux ou gris, lorsqu'il n'est pas encore purifié; blanc comme la neige, & brillant comme le cristal; sec & friable sous les dents, quand il est bien purifié; qui

se dissout dans l'eau, & qui devient épais ensuite par l'ébullition; gras, & qui file comme le Miel; doux & agréable au goût, presque sans odeur, extrait des Cannes à Sucre.

Il étoit connu des anciens: cependant il n'étoit pas en usage parmi eux, comme il l'est aujourd'hui parmi nous; ce qui est évident par le témoignage de plusieurs Auteurs, quoiqu'on le tirât autrefois, de même qu'aujourd'hui, de différentes plantes, comme nous le dirons bientôt.

Strabon, l. 15. *de sa Géographie*, dit clairement que dans les Indes le Roseau produit du Miel sans le secours des abeilles. Lucain est aussi de son avis, & il s'exprime ainsi:

Les Indiens boivent le doux suc des tendres Roseaux.

M. Varron dit aussi:

Le Roseau qui croît dans les Indes, n'est pas fort grand. On exprime une liqueur de ses racines, à laquelle le Miel le plus doux ne peut le disputer.

Sénéque, *lettr.* 85. parle ainsi de ce Roseau: „ On dit que l'on trouve dans „ les Indes du Miel sur les feuilles des „ Roseaux, qui est la rosée du ciel, ou „ une liqueur douce & grasse qui sort du

„ Roſeau même. " Ce ſuc mielleux avoit le nom tantôt de *Miel*, tantôt de *Sel*, tantôt de *Sucre*.

„ Il y a (dit Dioſcoride en rapportant les différentes ſortes de Miel) „ une autre eſpéce de Miel concret, que „ l'on appelle *Saccharon*. On le trouve „ dans les Roſeaux aux Indes, & dans „ l'Arabie heureuſe : il a la conſiſtence „ du Sel, & il eſt fragile ſous les dents. "

Archigéne dit que le Sel Indien a la couleur & la conſiſtence du Sel commun, le goût du Miel, la groſſeur d'une Lentille, ou tout au plus d'une Féve.

Galien, l. 7. *des Remédes ſimples*, écrit que l'on apporte le *Sacchar* des Indes & de l'Arabie heureuſe, & qu'il croît dans les Roſeaux : il ajoute que c'eſt une ſorte de Miel, moins doux à la vérité que le nôtre.

Pline dit auſſi que l'Arabie porte le Saccharon, mais que celui des Indes eſt plus eſtimable : il ajoute que c'eſt un Miel que l'on retire des Roſeaux ; lequel eſt gommeux, tantôt blanc, fragile ſous la dent ; de la groſſeur de la plus grande Aveline ; qui ne ſert que pour l'uſage de la Médecine. Le même Pline, l. 6. paroît avoir indiqué nos Cannes qui portent le Sucre, qui naiſſent dans les Iſles de Ca-

naries, lorſqu'il rapporte, ſelon le témoignage de Juba, que dans les Iſles fortunées il croît des arbres noirs & blancs, ſemblables à la Férule : on exprime de ceux qui ſont noirs, une liqueur amére; & de ceux qui ſont blancs, une liqueur agréable à boire.

Il eſt clair par ces témoignages, que dans les tems reculés quelques Roſeaux donnoient par l'expreſſion une liqueur mielleuſe & douce, & qu'elle découloit même naturellement, & ſe formoit en larmes dures & fragiles; ce que l'on peut appeller *Sucre naturel.* Mais il faut avouer que les anciens ne font aucune mention du Sucre fait par l'art, ou de ce ſuc bouilli & formé en grandes maſſes, tel qu'on a coutume de nous l'apporter aujourd'hui.

Il eſt vrai-ſemblable que les peuples de ces tems ne connoiſſoient point cet art. Le Sucre a donc été connu des anciens. Mais quels étoient ces Roſeaux qui donnoient le Sucre, ou cette liqueur mielleuſe ? C'eſt ſur quoi l'on eſt encore en diſpute ; puiſqu'on trouve aujourd'hui dans les Indes & dans les pays Orientaux deux ſortes de Roſeaux qui portent le Sucre ; ſavoir, la Canne à Sucre, & le Roſeau en arbre, qui s'appelle *Mambu*,

& communément *Bambu* & *Bamboë*. Le Sucre découle de lui-même de ce dernier, mais en petite quantité: il se séche & se fige à la chaleur du soleil, & il y a long-tems que les Indiens l'appellent *Sacar Mambu*; mais on n'en fait point de Sucre par expression: au lieu que l'on exprime les Cannes à Sucre pour en avoir le suc, que l'on fait durcir ensuite par l'ébullition jusqu'à la consistence de sel. Ce qui a donné occasion au savant Saumaise de penser que le Sucre des anciens étoit seulement la larme du Roseau appellé *Mambu*, appuyé surtout de l'autorité de Varron, qui compare le Roseau qui porte le Sucre, aux arbres qui ne sont pas fort hauts; & sur l'autorité de Solin, qui, *Chap.* 52. *des Indes*, *p.* 58. parle ainsi: „ Les lieux maréca-„geux produisent un Roseau si gros, „qu'en le coupant & le fendant en deux „entre les nœuds, il sert de barques „pour ceux qui navigent. On exprime „de ses racines une liqueur qui a la dou-„ceur du Miel. " Mais quoique l'on doive rapporter ce que l'on dit ici du Roseau en arbre, au Roseau appellé *Mambu*, on n'exclut pas cependant le Roseau ordinaire qui porte le Sucre, qui devoit fournir une bien plus grande abon-

dance de larmes de Sucre, étant rempli de beaucoup plus de suc. Bien plus il paroît que Lucain a voulu désigner ce Roseau ordinaire, en lui donnant l'épithéte de *tendre*.

Quelques-uns demandent pourquoi ce Sucre naturel qui découle de lui-même du Roseau ordinaire, ne se trouve plus dans les Boutiques, & pourquoi l'on a cessé d'en apporter? Mais la réponse est facile; c'est qu'il en vient très-peu aujourd'hui. Car comme du tems de Discoride & de Galien, auquel on en apportoit en abondance, on ne savoit pas encore la maniére de l'exprimer & de le faire cuire; il étoit nécessaire que les Roseaux que l'on ne coupoit point, & qui avoient bien des années, répandissent d'eux-mêmes ce suc, comme la Gomme & la Résine découlent d'elles-mêmes d'un grand nombre d'arbres. Ainsi il n'est pas étonnant que les anciens ayent eu de ce Sucre naturel en abondance.

Mais depuis que l'appas du gain & la passion pour les richesses a appris aux hommes l'art & la maniére de tirer une plus grande quantité de Sucre de ces Roseaux, en les coupant & en les exprimant, il est arrivé que les Indiens ont coupé tous les ans les Roseaux, & en ont planté

d'autres à leurs places; & comme il ne reſtoit plus de vieux Roſeaux qui fuſſent remplis de Sucre de pluſieurs années, l'opération de la nature a été troublée, & par ce moyen le Sucre naturel des anciens s'eſt perdu.

Ceux qui croient que le Sucre des anciens eſt différent du nôtre, objectent le témoignage de Pline, qui dit que le Sucre eſt ſeulement utile pour la Médecine, & ne dit rien de ſon utilité pour la cuiſine & les confitures. Mais cela vient de ce que du tems de Pline les Grecs & les Latins ne mêloient pas encore du Sucre avec leurs nourritures, peut-être à cauſe de ſa rareté, qui faiſoit que tout le Sucre qu'on leur apportoit, ſuffiſoit à peine pour la Médecine. Cependant les Indiens, comme nous l'avons déja dit, préparoient avec le *ſuc des Roſeaux*, des boiſſons, ſoit pour appaiſer la ſoif, ſoit même pour flater le goût.

Les Arabes on fait mention de trois eſpéces de Sucre; qui ſont le *Sacchar arundineum*, le Sucre de Roſeau ou de Cannes, le *Tabaxir*, & le *Sacchar Alhuſar*.

1°. On dit que le *Sacchar arundineum* d'Avicenne coule des Cannes, & ſe trouve deſſus ſous la forme de ſel. Il ne paroît

pas être different du Sucre des anciens, qui découloit de la Canne à Sucre. On lui donnoit encore le nom de *Tabarzed*, parcequ'on le trouvoit tout blanc.

2°. Le *Tabaxir* d'Avicenne, que les Interprétes ont mal rendu par le mot de *Spode*, ou *Cendre*, peut-être parcequ'il avoit la figure des cendres, n'eſt autre choſe chez les Perſes, les Turcs & les Arabes, que le *Saccar Mambu* des Indes, ou le Sucre naturel des anciens, qui venoit du Roſeau en arbre, dont nous parlerons dans la ſuite.

J'avouerai cependant que lorſque je fais attention aux termes d'Avicenne, je ſoupçonne fort que les Arabes ont déſigné par ce nom le premier Sucre qui a été cuit, & qui a éprouvé le feu. Car il dit que le Tabaxir eſt la cendre de quelques Roſeaux brûlés, dont il dit que l'on raconte cette fable; ſavoir, que les ſommités des Roſeaux pouſſées par le vent combattent les unes contre les autres, & que du frotement mutuel il s'éleve un feu qui les conſume.

Il paroît que cette fable eſt un peu fondée ſur la vérité. En effet lorſqu'on apporta pour la premiére fois du Sucre cuit, & qui n'étoit pas encore bien purifié, mais gris & de couleur de cendres,

tel qu'eſt encore aujourd'hui la Moſcouade, il n'eſt pas difficile de reconnoître que la couleur griſe de ce Sucre leur en a impoſé, & qu'ils l'ont pris pour de la cendre; non qu'il eût été brûlé, mais comme ayant éprouvé le feu & ayant été cuit; en quoi il différoit du Sucre naturel des anciens, qui couloit de lui-même. Cependant nous ne diſons ceci que par conjecture, & nous n'oſons pas l'aſſurer.

3°. Le *Saccharum Alhuſar* d'Avicenne, l'*Alhaſter* de Sérapion, que l'on appelle auſſi *Manne*, différe par ſon goût & par ſes vertus, des eſpéces de Sucre dont nous venons de parler, comme nous le dirons ci-après.

Le Sucre commun, ou celui dont nous faiſons un très-grand uſage, eſt tiré des Cannes à Sucre; il eſt de différente eſpéce, ſelon les différens dégrés de coction & de purification.

La plante dont on le retire, s'appelle Arundo Saccharifera, *C. B. P.* 4. *Sloan. Hiſt. natur. Inſt. Jamaïc. fol.* 108. *Tab.* 66. Arundo Saccarina, *J. B.* 2. 531. Arundo & Calamus Saccharinus, *Tab. Icon.* 257. Canna mellea, *Caſalp.* Viba & Tacomuree, *Piſon.* 108. Sa racine eſt oblique, épaiſſe, genouillée, fibrée, pleine de ſuc: elle pouſſe

un roſeau ou une canne genouillée, liſſe, luiſante, haute de neuf ou dix piés, épaiſſe de deux, trois, ou quatre pouces, ſelon la bonté du terrain où vient cette plante. Les nœuds ſont écartés les uns des autres d'environ quatre doigts; & on juge que le Roſeau eſt d'autant meilleur, que ſes nœuds ſont plus éloignés les uns des autres.

La couleur de ce Roſeau eſt d'un verd tirant ſur le jaune; ces nœuds ſont en partie blanchâtres & en partie jaunâtres, comme ſi deux anneaux dont l'un eſt jaune & l'autre blanc, entouroient chaque nœud; lequel eſt ſaillant, blanchâtre ou noirâtre, & eſt rempli de moëlle fongueuſe, pleine de ſuc, douce & blanche. Les feuilles ſortent du milieu de chaque nœud: elles ſont longues de deux coudées, & quelquefois davantage; pointues, droites, plus étroites que celles du Roſeau ordinaire, ſemblables pour la figure & la ſituation à celles de la Maſſe d'eau; d'un verd jaunâtre, raboteuſes, canelées dans leur longueur, & embraſſant les tiges. Son ſommet eſt orné de beaucoup de feuilles, & pouſſe une panicule longue de deux ou trois piés, branchue, partagée en pluſieurs autres rameaux ou épis, fragiles, greſles, noueux. Dans ces nœuds

naiſſent alternativement des fleurs, [ſans calyce, mais renfermées chacune dans un duvet plus long qu'elles ne le ſont : elles ſont à deux bales oblongues, pointues en forme de lance, droites, concaves, égales, ſans arrêtes ; garnies de trois filets déliés, de même longueur, chargés de longs ſommets, placés autour d'un embryon aigu, ſurmonté de deux ſtyles à poil : les bales tiennent lieu de calyce, & renferment une ſeule graine, oblongue, étroite, & pointue.]

La Canne à Sucre naît d'elle-même dans les Indes, dans les Iſles des Canaries, & dans les pays chauds de l'Amérique. On la plante auſſi ailleurs en pluſieurs endroits : elle ſe plaît dans un terrain gras & humide. Il eſt conſtant par le témoignage de Piſon, qu'il naît naturellement dans la Province *de Rio de la Plata*, des Cannes à Sucre ; qu'elles s'élevent juſqu'à la hauteur des arbres, & qu'elles donnent des cryſtaux de Sucre par la chaleur du ſoleil.

On plante ainſi ces Cannes. On labourе la terre, & on fait avec le hoyau des ſillons paralléles ; de ſorte que le ſecond finit où le premier a commencé. On y place les Cannes à Sucre, & on les couvre de terre. Elles pouſſent des rejettons

à tous leurs nœuds, de sorte que chaque nœud donne une nouvelle Canne. Quand elles ont commencé à pousser, il faut nettoyer la terre tous les trois ou quatre mois, selon la nature du terrain, & en arracher l'herbe qui y croît en abondance, de peur qu'elle ne prenne plus de nourriture que la Canne elle-même. On recommence ce travail, jusqu'à ce que les Roseaux soient parvenus à une certaine hauteur, qu'ils acquiérent dans l'espace de huit, dix, ou douze mois après qu'ils ont été plantés, selon la nature du terrain; de sorte qu'après ce tems ces Roseaux sont propres à donner du Sucre.

Voici la maniére de faire le Sucre. Lorsque les Cannes sont mûres, on les coupe près de la racine, ou dans le nœud même; on jette les feuilles, & on en fait des fagots, que l'on porte au moulin, qui est composé de trois gros rouleaux droits, faits d'un bois très-solide, & garnis de bandes d'acier. Ils se touchent, & sont mûs avec une grande force, ou par l'eau, ou par des chevaux. On y introduit continuellement des Roseaux, qui étant écrasés répandent une liqueur très-douce, que l'on fait cuire ensuite jusqu'à la consistence de Sucre. On ne peut conserver cette liqueur que pendant 24. heu-

res; après ce tems elle s'aigrit, & n'eſt plus propre à faire le Sucre : mais ſi on la garde plus long-tems, on a de bon Vinaigre. On doit laver deux fois le jour les axes & les planches par leſquelles le ſuc découle ; de peur que la liqueur qui les humecte, ne s'aigriſſe & ne faſſe aigrir celle qui y coule enſuite. On fait couler cette liqueur exprimée, par des canaux & des rigoles de bois, dans de grandes chaudiéres de cuivre : on fait un feu doux deſſous; enſuite on la fait bouillir un jour entier, tantôt plus fort, tantôt plus doucement, en y verſant de tems en tems de l'eau, afin de diminuer l'ébullition. On l'écume, & on en ôte la lie abondante qui s'éleve dans cette premiére chaudiére; & cette lie ſert pour nourrir les animaux. Lorſque cette liqueur eſt écumée, on la verſe dans une chaudiére voiſine, dans laquelle on la fait bouillir plus fortement, & on ſe ſert d'une grande écumoire pour en ôter la craſſe. Pour la purifier davantage, on y verſe une forte leſſive faite de cendres de bois & de Chaux vive, & on écume continuellement: alors on paſſe la liqueur au travers d'une étoffe.

Le marc ſert en quelques endroits pour nourrir les eſclaves. Quelques-uns en

ont du Vin, en y mêlant de l'eau. Cette iqueur étant paſſée, on la verſe dans une roiſiéme chaudiére, & on la fait bouillir i grand feu, juſqu'à la conſiſtence requiſe, en la remuant continuellement ivec des cuilléres, en l'agitant, & en 'écumant.

Tandis que le Sucre cuit & qu'il bout, on prend bien garde qu'il ne s'éleve au leſſus des bords des chaudiéres. C'eſt ce que l'on empêche, 1°. en agitant la liqueur avec de grandes cuilléres, en la battant & en la laiſſant tomber de fort haut dans les chaudiéres; car de cette maniére on refroidit & on tempére la liqueur qui bout: 2°. en y verſant dans de certains tems un peu de beurre ou d'huile goutte à goutte; car de cette maniére l'impétuoſité du Sucre eſt auſſitôt apaiſée.

Il faut encore obſerver que ſi l'on y ette la plus petite quantité de ſuc de Limon ou d'un autre acide, le Sucre n'acquiert jamais la conſiſtence ſolide, & ne ſe forme point en grains.

La liqueur étant bien cuite, ce que l'on reconnoît quand après en avoir pris ne cuillerée, & l'avoir jettée en l'air, elle ſe fige & ſe change en une eſpéce de voile, ou de plume; alors on la verſe de

la troisiéme chaudiére dans une marmite de cuivre, où on la fait chauffer doucement, jusqu'à ce qu'elle commence à se former en petits grains. Aussitôt on la verse toute chaude dans des moules ou vaisseaux de terre, qui sont comme des cones dont la base est large, & qui sont pointus à l'autre extrémité, ouverts des deux côtés, & dont le petit trou est bouché avec du bois ou de la paille. On y laisse le Sucre pendant 24. heures, afin qu'il se fige. On porte de ces moules dont le nombre est très-grand, dans de vastes magasins: on les range par ordre sur d'autres vaisseaux de terre, & après avoir ouvert leur petit trou, afin de laisser couler le suc mielleux. On les laisse là pendant 40. jours, plus ou moins. On verse dessus à la hauteur de deux, trois, ou quatre doigts un lut fait avec de la terre argilleuse, plus claire que le Sucre qui est déja figé. L'eau qui découle peu-à-peu de ce lut, & qui passe au travers de la masse de Sucre, en lave les petits grains & les purifie de l'humeur mielleuse, grasse, tirant sur le brun qu'elle entraîne avec elle par les petits trous, & qu'elle fait sortir des moules pour tomber dans les vases qui sont dessous: la terre demeure séche à la partie supérieure des moules,

Toute l'humidité étant dissipée, on tire de ces moules le Sucre séché autant qu'il peut l'être. Il se brise en morceaux qui sont roux, gris, ou d'un gris blanchâtre; & c'est ce que l'on appelle Moscouade rousse ou grise. Il faut, pour être bonne, qu'elle soit d'un gris blanchâtre, séche; qu'elle ne soit point grasse, ni onctueuse; & autant qu'il se peut faire, elle ne doit avoir aucun goût empyreumatique. On ne fait pas beaucoup d'usage de ce Sucre crud, ou de la Moscouade, surtout si elle est de couleur rousse; mais c'est la matiére dont on fait toutes les autres espéces de Sucre.

La liqueur épaisse, grasse, rousse ou tirant sur le brun, qui tombe des moules, ne peut s'épaissir que jusqu'à la consistance de Miel: c'est pourquoi on l'appelle *Syrop de Sucre*, *Miel de Sucre*, *liqueur miellée*, *Remel*, & communément *Melasse* & *Doucette*. Elle est inutile pour la cuisine & la pharmacie, & on doit la rejetter. Cependant quelques Confiseurs dépurent bien ce Syrop, & s'en servent pour confire les fruits rouges; mais mal-à-propos: car son odeur est peu agréable. Quelques-uns le réservent pour en faire de l'Esprit ardent, ou de l'Eau-de-vie.

Ils mêlent éxactement une livre de ce

Syrop dans huit livres d'eau chaude, avec un peu d'écume de bierre : ils laiſſent fermenter le tout dans des vaiſſeaux fermés, juſqu'à ce que ce mélange répande une odeur ſubtile, ſpiritueuſe & vineuſe. Alors ils diſtillent, & ils retirent un Eſprit ardent.

On rafine la Moſcouade dans les Iſles d'Amérique, ou on la tranſporte en France pour la purifier : & on en fait la *Caſſonade*, le *Sucre rafiné*, le *Sucre fin*, ou, le *Sucre Royal*, comme on l'appelle.

La *Caſſonade* ou la *Caſtonade* eſt un Sucre en morceaux ou en miettes, blanc, un peu gras ; d'une odeur un peu mielleuſe qui n'eſt pas déſagréable, qui approche un peu de celle de Violette ; d'un goût qui ſurpaſſe celui du Miel par ſa douceur.

Les Apoticaires choiſiſſent la *Caſſonade* pour faire leurs Syrops, les Electuaires, & les autres compoſitions, comme étant ce qu'il y a de meilleur, ſoit par ſon goût qui eſt doux, ſoit parcequ'elle rend les confections plus blanches & plus belles ; & que les Syrops que l'on en fait, conſervent plus long-tems leur conſiſtence, & ne forment pas ſi facilement des cryſtaux ou du Sucre Candi. La Caſſonade qui eſt blanche, ſéche, odorante,

eſt

eſt la meilleure. Elle ſe fait de la Moſcouade, de cette maniére:

On met la quantité que l'on veut de Moſcouade dans une chaudiére de cuivre; on verſe par deſſus une forte leſſive, autant qu'il en faut pour la deſpumation: alors on y jette peu-à-peu des blancs d'œufs bien battus; on écume, & on verſe alternativement de ces blancs d'œufs, juſqu'à ce que le Syrop ſoit bien purifié & bien limpide: avant que l'humidité ſoit évaporée, on le paſſe dans un couloir, dans lequel les pailles & les ordures reſtent. Enſuite on le fait bouillir de nouveau, juſqu'à ce que toute l'humidité ſuperflue ſe ſoit évaporée. Lorſque ce Syrop a acquis la dureté convenable, on le verſe dans des moules de terre, que l'on a trempés auparavant dans l'eau de fontaine, & dont l'on a bouché le petit trou; & on les place d'abord dans un cellier ou dans une étuve ſéche & un peu chaude.

Lorſque le Sucre eſt durci, on verſe ſur la grande ouverture de ces moules une eſpéce de boue faite d'argille, que l'on tire en France près de Roüen, & dont on fait des pipes à fumer du Tabac: on la délaye dans l'eau, & on la verſe ſur le Sucre à la hauteur de deux ou trois doigts.

Lorſque cette boue, ou cette terre argilleuſe délayée dans l'eau, eſt deſſéchée par la chaleur du lieu, & par la tiédeur & la ſéchereſſe du Sucre qui l'a bû, on l'ôte, & on en met de nouvelle ; ce que l'on répete deux ou trois fois.

Mais à chaque fois que l'on en change, on introduit la pointe d'un fuſeau dans le petit trou des moules ; afin que la partie glutineuſe, que l'on appelle communément *Syrop*, s'écoule plus facilement. On retire enſuite ces maſſes pyramidales de Sucre, qui ſont de couleur inégale, & on les partage communément en trois parties ; ſavoir, la partie haute, la partie moyenne, & la partie baſſe. On les met chacune à part : la partie la moins eſtimable eſt celle qui ſe trouve près du petit trou. On étend enſuite cette Caſſonade ſur de grandes toiles ; on la ſéche à l'air, & on nous l'apporte renfermée dans des caiſſes, ou dans des tonneaux.

Mais ſi l'on veut avoir du Sucre encore plus rafiné & en pyramide, après l'avoir tiré des moules, on le fond deux ou trois fois dans de l'eau de fontaine ; on le fait cuire, & on le verſe de nouveau dans les moules : on ouvre le petit trou, on ajoute du lut, & on obſerve les autres choſes dont nous avons parlé ſur la Caſſonade.

De cette maniére on a du Sucre en pyramide de différentes eſpéces, ſelon qu'il eſt plus pur & plus blanc. Le plus excellent eſt celui qui ſurpaſſe tous les autres par ſa blancheur, ſa pureté, ſon éclat, ſa ſiccité, & qui étant frapé avec le doigt réſonne comme le marbre. On l'appelle *Sucre parfait*, parcequ'il eſt porté à ſa plus grande pureté; & *Sucre fin*, *Sucre Royal*, à cauſe de ſon excellence, & qu'on n'en peut faire de plus pur, ni de plus blanc.

Par rapport au pays où l'on faiſoit le Sucre, on le diſtinguoit autrefois en Sucre de Madére, des Canaries, du Breſil, &c. Mais préſentement tout le Sucre que l'on apporte en France, vient des Iſles d'Amérique de la domination de la France, dans leſquelles les Cannes à Sucre croiſſent en abondance.

Le Sucre Candi, SACCHARUM CANDUM, CANTUM vel CANTIUM, *Off.* Κάνθι, vel Κάνθιον, *Nicol. Myrepſ.* eſt un Sucre dur, tranſparent, anguleux, d'où lui eſt venu ſon nom. Il y en a de deux ſortes: l'un eſt ſemblable au cryſtal, & s'appelle *cryſtallin*, qui ſe fait avec le Sucre le plus pur, ou, comme on l'appelle, avec le Sucre rafiné. L'autre eſt rouſsâtre; il ne devient jamais clair, & il ſe fait avec la Moſcouade & la Caſſonade.

Il faut choisir celui qui est dur, sec, transparent & cristallin; quoique quelques-uns regardent celui qui est rousâtre, comme plus excellent, étant plus gras, & plus propre à guérir les maladies des poumons.

Le Sucre Candi se fait ainsi. On fait fondre le meilleur Sucre dans une petite quantité d'eau, & on le cuit pour en faire un Syrop épais, que l'on verse dans un pot de terre, dans lequel on a arrangé de petits bâtons en treillis & en sautoir. On le place sur une tuile dans un lieu chaud, & on l'y laisse pendant 15. ou 20. jours. Alors on verse dans un autre vase le Syrop qui ne s'est pas figé : on jette un peu d'eau chaude pour laver la graisse que le Syrop a laissée : on jette cette eau, & on remet le vaisseau dans un lieu chaud, pour faire sécher les cristaux. Le lendemain on le casse, & on trouve les petits bâtons chargés de Sucre Candi brillant comme le cristal: on le sépare des petits bâtons & du vaisseaux; on le fait sécher, & on le conserve.

On prépare de la même maniére le Sucre Candi rousâtre; savoir, avec la Cassonade, ou avec la Moscouade.

Le Sucre rouge, ou *de Chypre*, SACCHARUM RUBRUM, *Off.* est un Sucre rous-

sâtre ou brun, un peu gras, cuit & fait de ce qui reste après que l'on a purifié la Cassonade. On l'emploie rarement dans les Boutiques, si ce n'est pour les lavemens.

Dans l'analyse chymique, de ℔ij. de Sucre très-blanc il est sorti ℥j. gr. xxxvj. de flegme limpide, sans odeur & insipide : ℥xij. ʒvj. de liqueur d'abord limpide, ensuite rousâtre & empyreumatique, soit acide, soit urineuse : ʒvj. d'huile rousâtre subtile : ℥ij. ʒiij. gr. xliv. d'huile épaisse.

La masse noire qui est restée dans la cornue, pesoit ℥viij. ʒj. gr. lxiij. Etant calcinée au feu de reverbére pendant 15. heures, elle a laissé ℥j. ʒj. gr. x. de cendres brunes, dont on a retiré par la lixiviation ʒij. gr. lx. de sel alkali fixe. La perte des parties dans la distillation a été de ℥viij. ʒvj. & dans la calcination de ℥vij. gr. liij.

Le Sucre est un sel essentiel, composé d'un sel acide, d'huile & de terre. Lorsqu'il est bien purifié comme dans le Sucre Candi, il forme des crystaux prismatiques, composés de huit surfaces plates, dont les deux bases opposées sont égales & paralléles, les autres sont des parallélogrammes.

Il ne donne aucune marque d'acide ou d'alkali : il s'enflâme, & devient fort

ardent : il se dissout très-facilement dans des menstrues aqueux, & difficilement dans les menstrues spiritueux & huileux. Etant délayé dans l'eau il fermente, & il acquiert d'abord un goût vineux, ensuite aigre.

On fait donc une liqueur vineuse avec le Sucre bien fermenté. On dissout une livre de Sucre dans six ou huit livres d'eau; on y ajoute & on y mêle une cuillerée de bierre nouvellement fermentée : on expose le tout à une douce chaleur dans un vaisseau convenable & fermé, mais qui n'est pas tout plein : peu d'heures après, la liqueur commence à fermenter avec beaucoup de violence ; & trois ou quatre semaines après, plus ou moins, selon la quantité de liqueur, & la chaleur du lieu où on la place, on a une liqueur vineuse très-forte, qui n'est pas différente de l'hydromel. Si on la distille, on en retire un Esprit ardent très-violent. Mais si l'on expose trop long-tems toute cette matiére à une chaleur continuelle, elle se change en peu de tems en un Vinaigre très-fort, & entiérement semblable à celui que l'on retire du Vin.

Quoique les anciens ayent connu le Sucre, cependant ils ne l'ont pas fort vanté; & même ils l'ont employé rarement, &

avec modération. Mais dans la suite ce don très-précieux de la nature est devenu commun chez les Apoticaires, dans les cuisines, dans la bonne & la mauvaise santé, à tous les âges, à tous les pays, dans le manger, & dans la boisson.

On l'apporte présentement en si grande quantité de l'Amérique en Europe, qu'on le met parmi les premiéres marchandises de ce nouveau monde; & le commerce que l'on en fait, égale ou même surpasse celui de l'huile, du vin, du sel, de la soie & de la laine.

Il est étonnant de voir combien l'on consume de Sucre dans les cuisines, & pour l'usage de la Médecine.

Il n'y a point d'alimens agréables, s'ils ne sont assaisonnés de Sucre, surtout dans les desserts. C'est de-là que sont venus les Confiseurs, nouveau genre d'hommes inconnus aux anciens. On ne donne presque point de remédes sans Sucre, soit pour les adoucir lorsqu'ils sont désagréables, & les rendre meilleurs au goût, soit pour conserver ceux qui se corromproient, soit pour corriger & tempérer ceux qui sont trop violens. Car le Sucre adoucit ce qui est âcre, émousse les acides, rend plus doux ce qui est âpre, & donne plus d'agrément à toutes les saveurs. On fait un très-grand

uſage de Sucre dans les Syrops, les Confitures, les Electuaires, les Tablettes & les autres compoſitions. On en prépare auſſi différentes ſortes de boiſſons avec de l'eau, du vin, des liqueurs ſpiritueuſes, les ſucs des fruits, & dans une infinité de décoctions, ſoit pour flater le goût, ſoit pour la Médecine.

Les anciens avoient coutume de ſe ſervir de Miel dans leurs remédes. Actuarius paroît être le premier qui lui a ſubſtitué le Sucre dans ſes compoſitions, & qui l'a mêlé avec les médicamens.

Le Sucre pris moderément avec les alimens fait une aſſez bonne nourriture. Car on aſſure que les cochons deviennent prodigieuſement gras en ſe nourriſſant des Roſeaux dont l'on a tiré le Sucre; & que leur chair eſt ſi tendre & d'un ſi bon goût, qu'on la préfere à celle du chapon. Si l'on prend un petit morceau de Sucre à la fin du repas, après avoir beaucoup mangé, il aide la digeſtion.

Preſque tous les Médecins l'ont recommendé pour les maladies de la poitrine & du poumon. On le preſcrit pour adoucir l'acrimonie de la pituite, pour appaiſer la toux, pour corriger la ſéchereſſe de la gorge & des poumons: on laiſſe fondre pour cela dans la bouche du Sucre blanc

ou du Sucre Candi; car étant fondu par la salive, il tapisse les membranes de ces parties, & les défend de l'acreté de la pituite. Il aide l'expectoration, surtout s'il est réduit en consistence de Syrop, & mêlé avec l'huile de Lin, ou l'huile d'Amandes douces. Pris de la même maniére il appaise les douleurs de coliques, & les tranchées des enfans. Les boissons sucrées purifient la poitrine; elles appaisent la toux, en dissipant la pituite; elles guérissent l'enrouement; elles détergent l'ulcére des poumons; elles font couler les urines; elles lâchent le ventre, & elles sont salutaires dans la pleuresie & la péripneumonie.

Mais si l'on prend le Sucre seul & en trop grande quantité, il est nuisible, surtout aux bilieux : car il fermente alors plus fortement dans l'estomac & les intestins; il excite des vents, & il rend la bile plus fluide en l'atténuant par la fermentation. C'est pourquoi l'on dit que le Sucre & ce qui est doux, produit de la bile; laquelle étant chargée des pointes salines de Sucre, devient plus âcre : c'est pourquoi il excite de la chaleur non-seulement dans les intestins, mais encore par tout le corps, lorsqu'il passe dans la masse du sang. Il cause des vers aux enfans.

Il passe pour être infiniment contraire

aux dents; car il y cauſe de la noirceur & de la craſſe, & il fait qu'elles branlent: c'eſt pourquoi ceux qui ſont prudens, ont coutume de ſe rincer la bouche & les dents avec de l'eau, après avoir fait uſage de Sucre.

Ces inconvéniens qui naiſſent du Sucre pris ſans modération, ſont les moins conſidérables.

Willis, Simon Pauli & Jean Rai lui en reprochent de bien plus grands. Ils imputent à l'uſage immoderé que l'on en fait dans la nourriture & la boiſſon, le ſcorbut & la conſomption, maladies ſi communes en Angleterre. „Et de peur „que quelqu'un ne ſoupçonne (dit J. Rai) „que ces maladies funeſtes qui régnent en „Angleterre, doivent être attribuées à „la conſtitution humide de l'air, c'eſt „qu'en Portugal qui eſt un pays chaud, la „conſomption y eſt devenue épidémique „pour la même raiſon: car les Portugais „conſument plus de Sucre que toutes les „autres nations, excepté les Anglois." Willis parle ainſi, c. 10. *Traité du Scorbut*:

„Je blâme tellement les ſucreries, que „je crois que leur invention & leur uſage „immoderé ont beaucoup contribué au „grand progrès qu'a fait le ſcorbut dans

„ ce dernier siécle. Car ce suc concret est
„ composé d'un sel âcre & corrosif, quoi-
„ qu'adouci par le soufre, comme on
„ peut le voir par l'analyse chymique. En
„ effet le Sucre distillé donne une liqueur
„ qui est à peine inférieure à l'Eau Régale.
„ Si on le détrempe dans beaucoup d'eau,
„ & qu'après qu'il aura fermenté on le
„ distille, quoique le sel fixe ne monte
„ pas facilement, cependant il en sortira
„ une liqueur aussi brûlante & aussi pi-
„ quante que la plus forte Eau-de-vie.
„ Ainsi, comme nous prenons du Sucre
„ en si grande quantité avec presque tous
„ nos alimens, il est vrai-semblable que
„ l'usage journalier que nous en faisons,
„ rend le sang & les humeurs salées &
„ âcres, & par conséquent scorbutiques.
„ Théophile de Garenciéres, auteur céle-
„ bre, *T. de la Phthisie Anglicane*, rap-
„ porte la cause de cette maladie à l'usage
„ immoderé que nous faisons du Sucre :
„ mais je ne sçai si l'on ne doit pas lui
„ attribuer avec plus de raison la cause du
„ scorbut qui s'étend de plus en plus. "
Ainsi parle Willis.

Cependant Fréderic Slare Médecin de Londres, & de la Société Royale, répond très-bien à ces argumens, dans la défense du Sucre écrite en Anglois. 1°. Le scor-

but, dit-il, étoit déja répandu dans les pays ſeptentrionaux, avant que l'on y apportât le Sucre. D'ailleurs cette maladie attaque plutôt le peuple & les pauvres qui font très-rarement uſage du Sucre, que les riches & les grands, chez qui il eſt plus fréquent & plus familier. 2°. Par rapport à la phthiſie que Théophile de Garanciéres appelle le fleau de l'Angleterre, il eſt manifeſte que la cauſe premiére de cette maladie eſt l'air de Londres corrompu par la fumée du charbon de terre; puiſque cette maladie dans ſon commencement ſe guérit ſouvent par le ſeul changement d'air. De plus, cette maladie épidémique en Portugal ne devroit pas tant être rapportée à l'abus du Sucre & des ſucreries, qu'à l'uſage preſque continuel qu'on y fait d'alimens acides, ſi Fréderie Slare lui-même ne la rapportoit à un certain virus vérolique.

Mais ceux qui n'aiment pas les alimens doux, objectent que le Sucre contient du moins un ſel acide fort corroſif, & par conſéquent très-nuiſible. Nous avouons qu'il y a dans le Sucre des pointes acides très-puiſſantes, qui ſont dévelopées par la fermentation, ou ſéparées des autres principes dans la diſtillation, quoique l'on n'en retire pas une ſi grande quan-

tité que du Nitre & du Vitriol : mais on ne doit pas conclure pour cela que cet acide rende le Sucre nuisible. Si cette raison avoit quelque force, les hommes ne pourroient prendre aucune nourriture sans danger : il n'y a aucun mixte parmi les alimens, dans lequel on ne trouve ce principe.

Ce même acide n'est-il pas plus abondant dans le moût & dans le vin ? Ne se trouve-t'il pas dans l'orge, la bierre, le froment & le pain, & dans toute sorte de fruits, comme il est évident par la fermentation ou l'action du feu ? Doit-on regarder pour cela ces alimens comme mauvais & nuisibles ? Point du tout. On retire du Sucre comme de tous les autres sucs des Végétaux un esprit ardent après la fermentation ; mais ce n'est pas pour cela un mauvais aliment : au contraire les liqueurs acides les plus puissantes & les corrosives sont temperées & adoucies par cette même liqueur spiritueuse.

Ainsi dans le Sucre, comme dans le lait & les autres alimens tirés des Végétaux, l'acide est tellement lié & envelopé par les particules huileuses & terreuses, qu'il en résulte un aliment & un assaisonnement salutaire & agréable, & non une nourriture corrosive & funeste, comme

des Auteurs (qui ont rendu d'ailleurs de grands ſervices à la Médecine) l'ont avancé un peu inconſidérément. Le même Fréderic Slare le recommende par beaucoup de titres : il le vante comme un reméde béchique, ſtomachique, qui ranime le cœur & le cerveau ; qui eſt ophtalmique, ſternutatoire, vulnéraire, & propre aux maux de dents. Il ne s'eſt point ſervi d'autre poudre que de celle du Sucre fin, dont il frotoit ſes dents ; ce qui les a conſervées ſaines & propres pendant pluſieurs années, contre l'opinion de ceux qui aſſurent qu'il corrompt les dents, & les défigure par la craſſe qu'il y produit.

Il lui attribue la vertu balſamique, ou celle de préſerver les viſcéres de la pourriture, de même qu'il a la vertu de préſerver de la corruption pendant long-tems les fleurs, les fruits, les racines & les autres parties des Végétaux ou des animaux.

Il confirme ces grandes vertus par deux belles obſervations. L'une eſt tirée du Duc de Beaufort, illuſtre Anglois, qui eſt mort d'une fiévre à l'âge de 70. ans, & qui pendant près de 40. ans mangeoit tous les jours une livre de Sucre, & même davantage. On ouvrit ſon corps, & on trouva tous ſes viſcéres ſains & en

bon état, & ſes dents entiéres & fermes. L'autre obſervation eſt priſe de l'ayeul même de Fréderic Slare, qui s'appelloit Malory, & qui a vécu cent ans; jouiſſant d'une ſanté vigoureuſe & parfaite. Il aimoit le Sucre & le Miel, & il avoit coutume d'aſſaiſonner tous ſes alimens, les viandes même & les fruits, principalement avec du Sucre.

Nous pouvons conclure de-là, que l'on ne doit rien craindre de l'uſage moderé du Sucre : au contraire nous croyons que cet aſſaiſonnement donne aux alimens un agrément qui diſpoſe l'eſtomac à bien faire la digeſtion, qui aide le levain ſtomacal, & qui prépare les alimens à une fermentation convenable, ſoit dans l'eſtomac, ſoit dans les inteſtins ; & que par conſéquent il rend excellente la conſtitution du ſang & de toutes les autres humeurs du corps, laquelle dépend de la premiére digeſtion.

Tant s'en faut que l'on doive regarder le Sucre comme la cauſe de la conſomption des poumons, qu'au contraire le Sucre roſat eſt très-utile aux phthiſiques, & que pluſieurs célebres Praticiens l'ont regardé comme le reméde ſpécifique de cette maladie.

Montanus, Valeriola & Foreſte témoi-

gnent qu'ils ont vû guérir quelques malades qui faiſoient un grand uſage, & qui prenoient une grande quantité de Sucre roſat. Riviére a connu un Apoticaire phthiſique, qui ſe préparoit lui-même une grande quantité de Sucre roſat, qui en mangeoit perpétuellement, & qui a été guéri par ce ſeul reméde, comme il le rapporte *dans le Chapitre de la Phthiſie.*

Il faut cependant obſerver que du conſentement unanime des Médecins, les bilieux, les mélancholiques, les ſcorbutiques, & les femmes hyſtériques doivent s'abſtenir du Sucre; car il fermente aiſément, & il augmente l'efferverſcence & l'ardeur des humeurs qui bouillonnent & qui fermentent, & il rend plus fâcheux les ſymptomes de ces maladies.

Le Sucre appliqué extérieurement eſt un bon vulnéraire; il réſiſte à la pourriture, ſurtout en le délayant avec très-peu d'Eau-de-vie.

Les Turcs, dit Etmuller, ont coutume de laver tous les jours les plaies récentes avec du Vin; & après les avoir lavées, ils les ſaupoudrent de Sucre, & ils ſe guériſſent ainſi fort bien eux-mêmes.

Le Sucre diſſous dans de l'Eau-de-vie, ou dans de l'Eſprit-de-vin qui n'eſt pas rectifié, eſt appellé par quelques-uns

Huile de Sucre. Ce mélange eſt recommendé pour exciter l'expectoration : on dit auſſi qu'extérieurement il eſt utile pour fermer les plaies, pour nettoyer & déterger les ulcéres, & pour empêcher la pourriture.

Le Sucre Candi ou le Sucre blanc, réduit en poudre fine, ſoufflé dans les yeux, diſſipe la taye de la cornée. Il fait le même effet, diſſous dans l'eau d'Eufraiſe, de Chélidoine ou de Fenouil ; il en déterge auſſi & guérit les ulcéres. Il empêche les fluxions de la tête, ſi on en jette ſur les charbons ardens, & que l'on en reſpire l'odeur & la fumée.

On prépare avec le Sucre les Pénides ou Sucre tors, le Sucre d'orge, le Sucre roſat, la Main de Sucre perlée, le Julep Aléxandrin, &c. En un mot on l'emploie preſque dans tous les remédes internes compoſés ; de ſorte qu'on peut appeller celui à qui il manque quelque choſe néceſſaire, un Apoticaire ſans Sucre.

Quelques-uns tirent du Sucre par la diſtillation un eſprit & une huile empyreumatique, mais qui ne ſont preſque d'aucun uſage.

Il y a d'autres eſpéces de Sucre, que l'on tire de différentes plantes ; parmi leſquelles le Roſeau dont nous avons

déja parlé, & qui n'étoit pas inconnu aux anciens, eſt la principale. Il s'appelle ARUNDO MAMBU, *Piſon. mant. arom.* 185. ARUNDO ARBOR, in qua humor lacteus gignitur, qui *Tabaxir* Avicennæ & Arabibus dicitur, *C. B. P.* 18. ILI, *H. Malab.* 1. 16. Ses racines ſont genouillées & fibrées : il en ſort des tiges fort hautes, cylindriques, dont l'écorce eſt verte, dont les nœuds ſont durs ; compoſées de filamens ligneux & blanchâtres, & ſéparées aux nœuds par des cloiſons ligneuſes : de ces nœuds ſortent de nouvelles branches, & des rejettons creux en dedans, garnis auſſi de nœuds armés d'une, de deux, ou d'un plus grand nombre d'épines oblongues & roides : les tiges s'élevent à la hauteur de dix ou quinze piés, avant de donner des rameaux.

Lorſqu'elles ſont tendres & nouvelles, elles ſont d'un verd brun, preſque ſolides, remplies d'une moëlle légere, ſpongieuſe & liquide, que le peuple ſuce avec avidité à cauſe de ſon goût agréable. Lorſqu'elles ſont vieilles, elles ſont d'un blanc jaunâtre, & luiſantes, creuſes en dedans, & enduites d'une eſpéce de chaux : car la ſubſtance, la couleur, le goût & l'efficacité de la liqueur qu'elles contiennent, ſe changent ; & cette liqueur

ſort peu-à-peu ; elle ſe coagule ſouvent près des nœuds par l'ardeur du ſoleil, & acquiert la dureté de la Pierre ponce : elle perd bientôt ſa douceur naturelle, & devient d'un goût un peu aſtringent, ſemblable à celui de l'Yvoire brûlé ; c'eſt ce que les habitans du pays appellent SACAR MAMBU, & que Garcias & Acoſta nomment TABAXIR. Ce ſuc eſt d'autant meilleur, qu'il eſt plus leger & plus blanc ; & d'autant plus mauvais, qu'il eſt plus inégal & de couleur cendrée.

Les feuilles ſortent des nœuds, portées ſur des queues très-courtes ; elles ſont vertes, longues d'un empan, larges d'un doigt près de la queue, plus étroites vers la pointe, canelées, & rudes à leurs bords. Les fleurs ſont dans des épis écailleux, ſemblables à celles du froment, plus petites cependant ; poſées en grand nombre ſur les petits nœuds des tiges : elles ſont à étamines, & pendantes à des filamens très-menus.

On trouve quelques-uns de ces Roſeaux ſi grands & ſi ſolides, que l'on en fait des nacelles, dit G. Piſon : on ne les creuſe pas ; mais on les coupe par le milieu, & on laiſſe deux nœuds à chaque extrémité.

Les Indiens font grand cas des nou-

veaux rejettons, qui ſont fort ſucculens & de bon goût ; parcequ'ils ſervent de baſe à cette célebre compoſition que l'on appelle *Achar*, qui ſert de délices dans les Indes & dans l'Europe.

Quoique tous ces Roſeaux ſoient remplis dans le commencement d'une liqueur agréable, cependant on ne la trouve pas dans tous les Roſeaux ni dans toute ſorte de terre ; mais elle eſt plus ou moins abondante, ſelon la force du ſoleil & la nature du terroir. Or, quoique le prix de ce Sucre varie ſelon la fertilité de l'année, cependant Piſon rapporte qu'on le vend toujours dans l'Arabie au poids de l'argent. Ce qui en fait la cherté, c'eſt que par l'expérience & le conſentement unanime des Médecins, des Indiens, des Arabes, des Maures, des Perſes & des Turcs, il eſt conſtant qu'il convient dans les ardeurs, & dans les inflammations internes & externes, comme auſſi dans les dyſſenteries bilieuſes, en le donnant en trochiſques, ou plutôt en forme de boiſſon. Les Indiens même s'en ſervent contre les ſtranguries, les gonorrhées & les hémorragies.

Les anciens connoiſſoient cette eſpéce de Sucre, quoiqu'on l'ait confondue avec le Sucre ordinaire que l'on tire des Cannes

à Sucre. Les Perſes & les Arabes l'appellent encore *Tabaxir*, mot que les Grecs & les Latins qui ont interprété les Arabes, ont rendu par celui de *Cendre* ou de *Spode*. Sur quoi il faut obſerver que le Spode des Arabes eſt bien différent de celui des anciens Grecs : car ceux-ci ont entendu par ce mot la cendre du Cuivre, & les Arabes entendent par le même mot de *Spode* le Sacar Mambu, ou même le Sucre commun.

On nous apporte du Canada, Province ſeptentrionale de l'Amérique, une autre eſpéce de Sucre gras, rouſsâtre & doux au goût, que l'on retire de quelques eſpéces d'Erable, dont la principale s'appelle ACER MONTANUM CANDIDUM, *C. B. P.* 430. ACER MAJOR multis, falsò Platanus, *J. B.* 1. 168. ACER MAJOR, *Dod. Pempt.* 840. C'eſt un grand arbre fort beau, dont l'écorce eſt médiocrement unie & polie, & le bois tendre & facile à travailler. Ses branches ſont nombreuſes, & s'étendent de toutes parts : elles ont de grandes feuilles, larges, anguleuſes, ſemblables à celles de la Vigne ; mais elles ſont plus unies & plus molles : en deſſus elles ſont d'un verd foncé, en deſſous elles ſont preſque blanches, attachées à une queue longue & rougeâtre.

Les fleurs ſont en roſe, d'un blanc verdâtre, & ramaſſées en grapes & pendantes. Les fruits qui leur ſuccédent, ſont compoſés de deux & quelquefois de trois capſules, qui ſe terminent en une aîle membraneuſe, ſemblable aux aîles de l'Ephemére, ou aux aîles intérieures de la Cigale. Ces capſules ſont remplies chacune d'une graine arrondie, blanche & petite. Cet arbre ſe plaît dans les lieux humides & dans les montagnes. Il fleurit au mois de May, & ſon fruit eſt mûr au mois de Septembre.

Au commencement du Printems, lorſque les nouveaux bourgeons ſe gonflent, & avant qu'ils s'épanouiſſent en feuilles, il découle abondamment du tronc, des branches, ou des racines, auſquelles on a fait une inciſion, un ſuc doux & bon à boire; & même en Automne après que les feuilles ſont tombées, & pendant tout l'Hyver. Ce ſuc reſſemble très-bien au Sucre par ſon goût. Les Canadiens font une inciſion à ces arbres ſur la fin de l'Hyver: ils en reçoivent le ſuc pour en faire des boiſſons, & ils le font cuire & en retirent un Sucre qui n'eſt pas différent de celui des Cannes à Sucre. De huit livres de ce ſuc il reſte une livre de Sucre brun, que l'on peut purifier

& rendre blanc comme le Sucre commun.

On fait avec ce Sucre bien écumé, & avec des feuilles de Capillaire de Canada, un Syrop que plusieurs estiment beaucoup, même en France, pour les maladies de la poitrine.

Ce n'est pas seulement les plantes terrestres qui donnent du Sucre, mais encore les plantes marines. Olaüs Borrichius *dans les Mémoires de Copenhague, des années* 1671. & 1672. fait mention d'une certaine Algue qui donne du Sucre, & qui se trouve sur les côtes de l'Islande. „ Il naît „ (dit-il) dans la mer d'Islande une espéce „ d'Algue qui n'a été décrite par aucun Au„ teur que je sache, & qui cependant n'est „ pas fort différente de l'Algue à petites „ feuilles des Vitriers, si ce n'est que sa „ feuille est un peu plus grasse & jaunâ„ tre. Lorsqu'elle a été jettée par les flots „ sur le bord de la mer, & qu'elle y est „ restée quelque tems, elle se charge peu„ à-peu par la chaleur du soleil de petits „ grumeaux de sel qui sont doux & de bon „ goût; & les habitans des côtes de cette „ Isle s'en servent à la place de Sucre: „ bien plus, comme ils connoissent très„ bien cette plante, ils la recueillent sou„ vent, même avant qu'elle soit couverte

„ de ce doux ſuc ; ils en font uſage à la „ place de ſalade, & ce mets n'eſt point „ déſagréable. "

Avant que de finir cet article, qu'il nous ſoit permis de faire quelques conjectures ſur le Sucre *Alhaſſer* ou *Alhuſar* des Arabes ; auquel ils ont donné tantôt le nom de *Manne*, tantôt celui de *Sucre*, ne ſachant à quelle eſpéce ils devoient le rapporter.

Avicenne diſtingue le Zuccar Alhuſar, du Sucre que l'on tire des Roſeaux.

Le Zuccar Alhuſar, dit-il, eſt une Manne qui tombe ſur l'Alhuſar, & il reſſemble aux grains de ſel : il a quelque ſalure & quelque amertume, & il eſt un peu déterſif & réſolutif. Il y en a de deux ſortes ; l'un eſt blanc, & l'autre tire ſur le noir. Il appelle le blanc *Jamenum*, & le noir *Agizium*. Il éclaircit la vûe ; il eſt utile pour les poumons, l'hydropiſie anaſarque, en le mêlant avec du lait de chameau qui vient de mettre bas : il eſt bon pour l'eſtomac, le foye, les reins & la veſſie ; & il n'excite pas la ſoif, comme les autres eſpéces de Sucre, parceque ſa douceur n'eſt pas grande.

Quoique Avicenne appelle ce Sucre, *Manne qui tombe du Ciel*, peut-être parcequ'il eſt formé en petits grains qui reſſemblent

ſemblent à de la Manne, cependant il ne vient point du tout de la roſée; mais il découle d'une plante appellée Alhuſar, de la même maniére que les Gommes & la Manne elle-même, comme Sérapion le fait voir manifeſtement en ces termes :

„ L'Alhaſſer (dit Sérapion, *Chap. du* „ *Sucre*,) a des feuilles larges, & il ſort „ du Zuccar des yeux de ſes branches & „ de ſes feuilles ; on le recueille comme „ quelque choſe de bon : il a de l'amer- „ tume. Cette plante porte des Pommes „ qui ſont comme les teſticules des cha- „ meaux, d'où découle une liqueur brû- „ lante, ſtyptique, & très-propre pour „ faire des cautéres. Le bois de l'Alhaſſer „ eſt poli, gros, droit, & beau : c'eſt pour „ cela que les amans lui ont comparé dans „ leurs chanſons les bras & les jambes de „ leurs maîtreſſes. "

On ne trouve point à préſent dans nos Boutiques ce Sucre nommé Alhaſſer : cependant il n'eſt pas inconnu en Egypte ni dans l'Arabie; car c'eſt une larme qui découle d'une plante d'Egypte, qui s'appelle BEID EL OSSAR, *P. Alp. de Pl. Ægypt.* 86. APOCYNUM ERECTUM, incanum, latifolium, Ægyptiacum, floribus croceis, *Herman. Par. Bat.* APOCYNUM ÆGYP-

TIACUM lacteſcens, ſiliquâ Aſclepiadis, *C. B. P.* 303. Beidelſar Alpini, ſive APOCYNUM SYRIACUM, *J. B.* 11. 136. C'eſt une plante qui vient comme un arbriſſeau : elle a pluſieurs tiges droites qui ſortent de la racine, & s'élevent environ à la hauteur de deux coudées : ſes feuilles ſont larges, arrondies, épaiſſes & blanches ; d'où il découle une liqueur laiteuſe, quand on les coupe.

Ses fleurs ſont jaunes, ſafranées. Ses fruits ſont pendans, deux à deux, oblongs, de la groſſeur du poing, attachés chacun à un pédicule de la longueur d'un pouce, courbé, épais, dur, & cylindrique. L'écorce extérieure eſt membraneuſe, verte : l'intérieure eſt jaune, & reſſemble à une peau mince paſſée en huile : elles ſont liées enſemble par des filets ſemblables aux poils de la Pulmonaire.

Tout l'intérieur du fruit eſt rempli d'un duvet blanc, auſſi mol que de la ſoie, & de graines de la forme de celles de la Citrouille, mais la moitié moins groſſes, plus applaties, brunes ; la pulpe en eſt blanchâtre intérieurement, & d'un goût amer. Les tiges & les feuilles ſont blanches, couvertes de duvet ; & enfin toute la plante paroît être ſaupoudrée d'une

farine grossiére. L'écorce des tiges & la côte des feuilles sont remplies de beaucoup de lait amer & âcre. Cette plante s'appelle communément en Egypte *Ossar*: & son fruit *Beid el Ossar*, c'est-à-dire, œuf d'Ossar.

Honorius Bellus n'a pû rien savoir sur le Sucre que l'on dit qui se trouve sur cette plante, ou qui en découle, n'ayant pas pû l'observer sur les nouvelles plantes qu'il a cultivées. Il a seulement remarqué que le lait qui découle de la feuille que l'on a arrachée, se fige avec le tems à la plaie, & devient comme une certaine Gomme blanche fort semblable à la Gomme Adragant, sans avoir cependant de la douceur.

Il est vrai-semblable que cette larme, ou cette espéce de Sucre, découle d'elle-même seulement dans les pays chauds. Cette plante naît, selon P. Alpin, dans des lieux humides auprès d'Alexandrie, dans le bras du Nil appellé *Nili Calig*, & au Caire près de Mathare, qui est presque toujours humide, & marécageux à cause de l'eau du Nil qui y croupit long-tems.

On se sert, dit P. Alpin, de ses feuilles pilées, soit crues, soit cuites dans l'eau, en forme d'emplâtre pour les

tumeurs froides & les douleurs. On fait avec ſon duvet des lits ou des couſſins; on s'en ſert auſſi à la place d'amadou pour retenir le feu de la pierre à fuſil. Toute cette plante eſt remplie d'un lait très-chaud & brûlant, que pluſieurs ramaſſent dans quelques vaiſſeaux pour tanner le cuir, & en faire tomber les poils ; car ſi on le laiſſe quelque tems dans ce lait, tous les poils tombent. Ce lait étant deſſéché lâche le ventre, & produit des flux de ventre dyſſentériques, qui ſont mortels.

C'eſt un excellent reméde pour guérir la dartre vive, & pluſieurs autres maladies de la peau, ou pour en ôter les taches ; on en frote les parties affectées. Le tems nous apprendra peut-être ſi la larme qui découle d'elle-même, & à qui on a donné le nom de *Sucre*, a la même acrimonie.

* ARTICLE X.

Du Tartre, & de ſes préparations.

* Cet Article a été mis dans le premier Volume, à la ſuite des autres Sels, *pag.* 258.

CHAPITRE NEUVIE'ME.

Des Champignons, des Galles & des inſectes qui naiſſent ſur les plantes.

ARTICLE I.

Des Champignons ou Truffes, appellés TUBERA CERVINA.

CE que l'on appelle TUBERA CERVINA & BOLETI CERVI, *Off.* TUBERUM GENUS quibuſdam, CERVI BOLETUS *J. B.* III. 851. [LYCOPERDASTRUM TUBEROSUM, ARRHIZON, FULVUM, cortice duriore, craſſo & granulato; me-

dullâ ex albo purpurascente; semine nigro, crassiore, *Mich. Nov. Gen. Pl.* 220. *n°.* 10. *Tab.* 99. *fig.* 4.] est une espéce de Champignon ou de Truffe de la grosseur d'une Noix, quelquefois d'une Aveline, & même plus petite; arrondie, raboteuse & inégale; d'une substance qui n'est ni dure, ni molle; d'un noir pourpré; couverte d'une écorce semblable au cuir; d'un gris qui tire sur le roux; parsemée de grains à sa superficie, & qui renferme une espéce de substance fongueuse, d'un blanc tirant sur le pourpre, [subdivisée & distribuée en des cellules qui ne sont pas luisantes, ni tenaces, mais cotonneuses & molles, remplies de très-petites graines, qui font une masse, & qui sont attachées par des filamens. Cette même substance ayant donné sa graine mûre, se resserre, & forme un petit globule.] Lorsque cette Truffe est récente, elle a un goût & une odeur forte, muriatique & spermatique; mais lorsqu'elle est séche & gardée depuis quelque tems, elle n'en a presque point de sensible.

Elle naît sous la terre comme les autres Truffes, sans racines, au moins visibles. On la trouve dans les forêts épaisses & les montagnes escarpées d'Allemagne & de Hongrie.

Les anciens n'ont fait aucune mention de ces Truffes. On les appelle *Truffes de cerf*, dit C. Bauhin, parcequ'on les trouve dans les lieux où les cerfs s'exercent à l'amour : & Matthiol rapporte que les chaſſeurs aſſurent que cette Truffe croît ſous la terre comme les Truffes ordinaires, dans les endroits où eſt tombée la ſemence du cerf. Mais ce ſont de pures fables, rejettées par J. Bauhin & autres Auteurs. Il eſt plus vrai-ſemblable que ce nom lui vient de ce que les cerfs ſont très-avides de cette Truffe ; de ſorte qu'étant attirés par ſon odeur, ils ne ceſſent de grater la terre où elle eſt cachée, juſqu'à ce qu'ils l'ayent découverte. Ces Truffes ſont remplies de beaucoup de ſel volatil.

Quoique l'on ne faſſe pas uſage de ces Truffes parmi les alimens, on leur donne cependant de grands éloges : car on s'en ſert dans les remédes qui excitent à l'amour ; & pour cet effet on en donne ʒj. ou ʒjß. en poudre dans du Vin. On dit qu'elles font venir beaucoup de lait, ſi l'on en prend dans de la ptiſane ou dans du lait de femme, & encore plus ſi l'on y mêle un peu de Poivre long. On dit encore qu'en fumigation elles ſont apéritives pour les parties des femmes, &

qu'elles détournent les ſuffocations de la matrice.

Il ne manque pas de femmelettes ſuperſtitieuſes qui abuſent de ces Truffes pour faire des breuvages qui excitent à l'amour, après avoir marmoté entre leurs dents quelques paroles d'enchantement. Lonicerus & Cordus nient que ces Truffes ayent la vertu de porter à l'amour.

Et en effet on ne peut leur attribuer autre choſe que ce qui convient aux autres Champignons, qui eſt de produire un ſuc groſſier, d'exciter des vents, de gonfler un peu, & de cauſer par ce moyen l'érection des parties de la génération.

Article II.

De l'Oreille de Judas.

L'Oreille de Judas s'appelle Fungus Sambucinus, ſive Auricula Judæ, *Off.* Agaricus auriculæ forma, *I. R. H.* 562. [Agaricum auriculæ forma, *Mich. p.* 124. *n°.* 1. *Tab.* 66. *fig.* 1.] Fungus membranaceus auriculam

REFERENS, ſive SAMBUCINUS, *C. B. P.* 372. SPONGIA SAMBUCI, *Schroder.* GUMMI SAMBUCI, *Dod. Pempt.* C'eſt une ſubſtance fongueuſe, qui naît au bas du tronc des vieux Sureaux.

[Elle n'eſt percée d'aucun trou : elle n'a point de petites dents, ni de petites lames; mais elle eſt unie.] Elle eſt ſpongieuſe, coriace & membraneuſe, repliée comme une oreille, blanchâtre & griſe en deſſous, noirâtre en deſſus, ſans odeur; d'un goût de terre, & inſipide. Elle eſt portée ſur une queue très-courte, ou plutôt elle n'en a point du tout; mais elle eſt attachée à la ſouche de l'arbre. Quelquefois ce Champignon eſt unique, quelquefois il eſt double.

On lui attribue la vertu aſtringente & deſſicative.

Il eſt rare qu'on le prenne intérieurement. Infuſé dans du vin ou dans une eau convenable, il lâche beaucoup le ventre, & il évacue d'une maniére ſurprenante les eaux des hydropiques, comme le rapporte Simon Pauli. On a coutume de le donner en gargariſme & pour laver la gorge dans l'angine, dans le commencement des tumeurs & des inflammations qui y ſurviennent. On le fait bouillir alors dans de l'eau de Roſes

ou de Plantain, ou dans une décoction de sommités de Roses rouges, ou de Chevrefeuille, ou dans du lait; ou on le macére dans du vinaigre. Il guérit aussi l'ophtalmie, en l'infusant dans de l'eau de Roses, de Bluet, de Frais de grenouilles, ou quelqu'autre.

℞. Oreille de Judas, q. v.
Infusez dans s. q. d'eau distillée de fleurs de Sureau.
Macérez pendant la nuit; séparez l'eau, & gardez-la pour arrêter les inflammations des yeux.

℞. Oreille de Judas, ℥ij.
Orge mondé, Réglisse, ana ℥ß.
Fleurs de Mauve en arbre, pinc. ij.
F. bouillir dans ℥xviij. d'eau de Plantain jusqu'à la diminution de la troisiéme partie. Passez. Dissolvez dans la colature Sel de Prunelle, ℥j.
Miel rosat, ℥ij.
F. un gargarisme, pour les inflammations de la gorge.

ARTICLE III.

De l'Agaric.

L'Agaric, AGARICUM & AGARICUS ; *Off.* Αγαρικὸν, *Græc.* AGARICUS, ſive FUNGUS LARICIS, *C. B. P.* 375. AGARICUS, *Dod. Pempt.* 486. eſt une ſubſtance fongueuſe, arrondie, anguleuſe, inégale, en morceaux tantôt plus grands, tantôt plus petits, de la groſſeur du poing, & quelquefois de la tête d'un homme; très-légere, blanche comme de la neige, friable, & qui ſe change en farine lorſqu'on la manie dans les doigts, entrecoupée de quelque fibres.

Son écorce qu'on a coutume d'enlever, eſt calleuſe, griſe, rouſsâtre, [dont la partie inférieure eſt percée tantôt d'un grand trou, tantôt d'un petit nombre, dans leſquels ſont attachées de très-petites graines;] d'un goût d'abord douceâtre, amer bientôt après, âcre, & qui cauſe des nauſées avec une légere aſtriction. Il naît ſur les troncs du Meléze, & rarement ſur ſes branches. Lorſqu'il croît ſur cet arbre, il ne porte plus alors de Térébenthine, ſelon Paul Herman.

On estime l'Agaric qui est blanc, léger, friable ; & on rejette celui qui est pésant, noirâtre, moins friable : on n'estime pas non plus celui qui croît trop près de la souche de l'arbre, parcequ'il tire un peu de la couleur noire de l'écorce ; & même il est ordinairement plus aqueux, & par conséquent moins friable. On rejette l'écorce comme inutile ou nuisible.

Dioscoride & Pline distinguent deux sortes d'Agaric ; le mâle, & la femelle. Le mâle est rond & égal partout ; selon Pline, il est plus amer & plus hérissé. L'Agaric femelle a des veines droites en dedans comme des peignes, & qui font comme des cloisons. Selon le même Auteur, cette espéce se dissout plus facilement ; elle est douce d'abord, mais elle devient bientôt amére. Celle-ci est préferée, & le mâle est rejetté. On n'observe point à présent ces distinctions dans les Boutiques. On y choisit le plus blanc & le plus léger, & elles l'appellent *Agaric femelle*, & donnent le nom d'*Agaric mâle* à une autre espéce qui est plus pésante, & noirâtre. Celui-ci s'appelle encore AGARICUS pedis equini facie, *I. R. H.* 562. FUNGUS in caudicibus nascens, unguis equini formâ, *C. B. P.* 372. FUNGI IGNIARII,

Trag. 943. On n'en fait aucun uſage en Médecine: il ſert ſeulement pour la teinture.

Il naît ſur les troncs des vieux Noyers, des Chênes, ou d'autres arbres. Sa ſubſtance eſt calleuſe & ligneuſe tout-autour; ſes fibres ſont droites; elle eſt molle à ſon milieu. Sa couleur eſt griſe en dehors, obſcure en dedans, & tirant ſur le brun. On le rend mol & très-propre à prendre le feu, en le préparant de la maniére ſuivante.

On le fait bouillir dans de la leſſive; on le ſéche, & on le pile: enſuite on le fait bouillir de nouveau dans l'eau nitrée, & on le ſéche.

Notre Agaric eſt la même choſe que celui des anciens, quoique Saumaiſe ſoit d'un ſentiment contraire. Les anciens Grecs ne ſavoient pas trop ſi c'étoit une racine, ou un Champignon qui naiſſoit de la pourriture des arbres. Pline & Méſué ont ſoupçonné que c'étoit une eſpéce de Champignon; car ils croyoient que l'origine de l'Agaric & des Champignons n'étoit pas différente, & que c'étoit le fruit des grands arbres qui commençoient à vieillir, ou à ſe pourrir. C'eſtpourquoi ils croyoient que l'Agaric naiſſoit par la pourriture, de même que les abcès. Parmi

eux, Pline a écrit qu'il venoit des arbres de la France, qui portent des fruits de la figure des pommes de Pin.

Braſſavolus & d'autres diſent qu'ils ont vû de l'Agaric naître ſur des Chênes ; d'autres, ſur le Chêne-verd, ſur le Sapin, & ſur la Peſſe : mais Matthiol & Belon aſſurent qu'ils n'ont jamais vû l'Agaric naître ſur d'autres arbres que ſur le Melézе. Et en effet il eſt certain que c'eſt un Champignon qui ne vient que ſur cet arbre : & les Champignons que d'autres ont vû naître ſur les Chênes ou ſur d'autres arbres, ſont des eſpéces d'Agaric bien différentes du vrai Agaric des Boutiques, ſoit pour la couleur, ſoit pour la forme & les vertus.

Ainſi l'Agaric eſt une plante qui de ſon naturel eſt paraſite, c'eſt-à-dire, qui naît ſur les autres plantes, & qui ſe nourrit de leur ſuc, & dont nous ne connoiſſons pas encore bien la fleur & les fruits, ou les graines.

Dioſcoride rapporte que l'Agaric naît dans l'Agarie, pays de la Sarmatie, d'où lui eſt venue ſon nom. On en recueille préſentement dans le Dauphiné, dans les Alpes & autres montagnes, ſur les Melézes.

Dans l'analyſe chymique, de ℔iij. ℥xj.

d'Agaric très-blanc, il eſt ſorti ℥xvj. ʒiv. gr. xxxiv. d'une liqueur d'abord purement aqueuſe, tranſparente, enſuite rouſsâtre, acide, après cela brune, empyreumatique, qui brûloit la langue comme le Poivre : ℥ij. ʒvj. gr. xxxvj. de liqueur rouſsâtre, remplie de ſel volatil-urineux & très-peu acide : ℥xvj. ʒvj. gr. xxv. d'huile fluide.

La maſſe noire, compacte & dure, qui eſt reſtée dans la cornue, peſoit ℥xij. Etant calcinée pendant 19. heures dans un creuſet, elle a laiſſé ℥j. ʒiij. de cendres d'un brun rouſsâtre, dont on a retiré par la lixiviation ʒij. de ſel fixe, âcre & purement alkali. La perte des parties dans la diſtillation a été de ℥x. ʒvj. gr. lix. & dans la calcination il s'eſt diſſipé, en fumée & en flamme, ℥x. ʒv.

On voit par cette analyſe, que l'Agaric eſt compoſé d'un ſel tartareux & ammoniacal, uni avec beaucoup d'huile, & avec une très-petite portion de terre : leſquels principes ſont tellement mêlés entr'eux, qu'il en réſulte un mixte ſalin-réſineux ; puiſque ℥ij. d'Agaric ont donné par le moyen de l'Eſprit-de-vin ℥vjß. d'un Extrait réſineux, d'un goût déſagréable, & qui cauſoit des nauſées : au lieu que l'eau diſſout & extrait peu de

choſe de l'Agaric, & elle le change en un marc mucilagineux. Par où l'on voit que la macération ou la décoction de l'Agaric dans des menſtrues aqueux eſt peu utile. Cependant ſon infuſion dans l'eau donne la couleur de pourpre au papier bleu. La principale vertu purgative de ce reméde paroît dépendre de cet eſprit ou de cette huile ſubtile, âcre & brûlante, qui eſt ſortie d'abord dans la diſtillation, d'où vient le goût âcre de ce médicament.

Dioſcoride & Galien avec les anciens Grecs ont recommendé l'Agaric pour pluſieurs maladies différentes; mais ſurtout pour la jauniſſe, l'épilepſie, l'aſthme, la ſciatique & la goutte, & ils n'ont fait qu'effleurer ſa vertu purgative: de ſorte que l'on peut conjecturer que les anciens ont employé l'Agaric; non pas tant pour purger, que pour inciſer & pour ouvrir. Avicenne loue auſſi l'Agaric à une petite doſe, mêlé avec un peu d'Opium, comme un reméde inciſif & digeſtif. On lui attribuoit la vertu vermifuge & aléxitére. C'eſt ſous cette qualité qu'on le fait entrer dans la Thériaque & les autres compoſitions aléxitéres, comme on peut le voir dans Scribonius Largus: cependant pluſieurs Arabes le placent parmi les

évacuans. Les nouveaux le mettent aujourd'hui parmi les purgatifs, & il eſt recommendé ſurtout pour évacuer la pituite ; ce qui vient peut-être de ce qu'après avoir pris de l'Agaric, les déjections ont coutume d'être blanches. On l'emploie en qualité de purgatif dans pluſieurs compoſitions purgatives. On s'en ſert auſſi communément pour rendre fluide, & pour préparer à l'évacuation, la ſéroſité qui étoit prête à ſe coaguler : c'eſt-pourquoi on croit qu'il eſt utile dans les catarrhes, le coryza, les écoulemens d'eau, l'aſthme, la toux, la cachéxie, les fleurs blanches, la ſuppreſſion des régles, les fiévres quotidiennes & lentes, lorſqu'elles ſont entretenues par un amas d'humeur crues. On le donne non-ſeulement à ceux qui ſont robuſtes & forts, mais encore à ceux qui ſont foibles, aux jeunes gens, aux vieillards, & même aux femmes groſſes, ſans aucun danger, pourvû que la nature de la maladie le demande.

Quelques-uns lui refuſent la vertu de purger. Car Maſſaria, inſtruit par ſa propre expérience, aſſure que l'infuſion d'Agaric n'a aucune vertu purgative. Et en effet elle tire peu de l'Agaric, comme nous l'avons déja obſervé. Mais

cependant ſa ſubſtance même lâche le ventre, quoique foiblement ; & c'eſt pour cette raiſon qu'on le mêle avec d'autres purgatifs, qu'il aide beaucoup, en inciſant & en atténuant les humeurs épaiſſes & tenaces.

C. Hoffman croit qu'il n'a point ou n'a que très-peu la vertu aléxitére que les anciens lui attribuoient. Mais s'il ſert de quelque choſe dans la Thériaque & les autres antidotes, nous croyons que c'eſt en inciſant & en détergeant.

Pluſieurs obſervations des Médecins font voir que l'Agaric a auſſi ſes déſavantages & ſes dangers. Voici les trois reproches qu'on lui fait : il charge & appéſantit l'eſtomac, d'où viennent les nauſées & le vomiſſement ; il diſtend les viſcéres, d'où vient le gonflement des hypochondres & du bas ventre, & quelquefois l'inflammation : enfin il agit avec une lenteur extraordinaire ; ce qui fait que les malades reçoivent peu de ſoulagement de ce reméde.

C'eſt pour ces raiſons que Daniel Ludovic le rejette de ſon Droguier. Cependant il ne faut pas mépriſer un reméde que les anciens ont fort vanté, & que les nouveaux emploient ſouvent avec avantage. On doit apporter des précautions

pour en faire uſage, & l'employer à propos.

Les catarrhes, pour leſquels on le vante principalement, doivent être ſans fiévre, & tels que la ſéroſité épaiſſe & gluante ait beſoin de ce reméde, pour pouvoir être fondue & rendue coulante. Il faut dire la même choſe des maladies de la poitrine, ſurtout de l'aſthme & de la difficulté de reſpirer, qui viennent de l'engorgement des poumons.

Il faut s'en abſtenir dans les maladies aiguës, & dans toutes celles où l'une & l'autre bile domine, ou lorſque le ſang eſt trop vif & les viſcéres brûlans, comme dans beaucoup de mélancholiques, dans les bilieux, les phthiſiques, les femmes hyſtériques, ainſi que le ſavant Hecquet, Médecin de la Faculté de Paris, l'a très-bien obſervé *dans ſon Traité manuſcrit des Purgatifs.*

L'Agaric en infuſion ou en décoction a très-peu de vertu; mais il fait mieux ſon effet en ſubſtance. On en preſcrit la poudre ſeule, ou préparée ſous la forme de trochiſques, depuis ʒß. juſqu'à ʒjß. ʒij. & en infuſion ou en decoction, depuis ʒij. juſqu'à ʒß.

Les anciens ont eſſayé de corriger les vices & les défauts de l'Agaric par des

ſtomachiques chauds & aromatiques, ſurtout par le Gingembre, & par les inciſifs, comme le ſel Gemme, l'*Oxymel*, pour en émouſſer l'acrimonie. Les nouveaux le corrigent de différentes maniéres.

Pluſieurs redoutent l'Agaric en poudre, à cauſe de ſa légereté qui fait qu'il s'attache à l'œſophage & aux inteſtins : c'eſt pourquoi ils le prennent en trochiſques. Mais qui eſt-ce qui pourroit avaler cette poudre ſeule & ſéche ?

Si on la mêle avec quelque liqueur ou avec quelque Syrop, elle ne s'attachera plus aux membranes de l'eſtomac, ou du moins elle ne s'y attachera pas ſi facilement. Quelques-uns font un peu rotir l'Agaric, pour tempérer & détruire ſa vertu émétique & dangereuſe : mais de cette maniére on le détruit, & on le change en une terre ou en un charbon inutile. D'autres en propoſent un extrait réſineux, comme plus excellent que la poudre : mais cette réſine eſt d'un goût déſagréable, qui cauſe des nauſées ; elle nuit plus à l'eſtomac & aux inteſtins qu'en la donnant en ſubſtance même : ainſi cette correction eſt pire que le reméde lui-même.

Il n'y a donc aucune correction qui

ſoit meilleure, que d'en faire des trochiſques, dans leſquels on corrige par des aromates, ſon goût déſagréable qui cauſe des nauſées, auſſi-bien que ſon acrimonie nuiſible à l'eſtomac.

Quelques-uns croient diriger la vertu de l'Agaric par des remédes convenables au but que l'on ſe propoſe. Ainſi pour porter plus facilement ſa vertu à la tête, ils ajoutent le Stécas Arabique, la Muſcade, le bois d'Aloës, l'Aſpic: ils conduiſent ſa vertu juſqu'à la poitrine, par le Capillaire, la racine d'Iris & l'Hyſſope; au foie, par la Chicorée; à la rate, par l'écorce de Tamaris, & le Ceterac; à la matrice, par la Matricaire, la Myrrhe; à la veſſie & aux reins, par les cinq racines apéritives. Ceux qui ne ſont pas trop attachés à l'école des Arabes, jugeront aiſément ce qu'il faut penſer de ces directions.

On a coutume de préparer les trochiſques d'Agaric dans les Boutiques de Paris, de cette maniére:

℞. Gingembre blanc pilé, ʒij.
Vin blanc, ʒiv.
Macérez à froid pendant 24. heures; paſſez. Enſuite,
℞. Agaric choiſi, ratiſſé & réduit en une poudre très-fine, ℔ß.

Humectez-le avec le Vin ci-dessus, afin d'en faire une masse solide, dont on fera des trochisques que l'on séchera à l'ombre.

℞. Décoction de feuilles d'Aigremoine & de Pimprenelle, ℥vj.
F. dissoudre trochisques d'Agaric & Electuaire de Citron, ana ʒij.
Syrop de fleurs de Pêcher, ʒj.
F. une potion.

℞. Séné mondé, Trochisques d'Agaric & Turbith gommeux, ana ʒj.
Canelle pilée, ℈j.
Sel de Tartre, gr. xv.
Infusez pendant la nuit dans ℥vj. d'eau de riviére.
Dissolvez dans la colature du Syrop de Nerprun, ℥j.
F. une potion pour l'hydropisie.

℞. Agaric en petits morceaux, ʒiv.
Racine d'Iris de Florence, ʒij
Feuilles séches de Nicotiane; ℈j
Feuilles d'Hyssope & de Thym ana poig. j
F. bouillir dans ℔iij. d'eau commune jusqu'à la diminution d'un tiers.
Dissolvez dans la colature de l'Oximel simple, ʒiv
Le malade en prendra deux ou trois fois tous les jours, à la dose de ℥vj pour chaque fois.

℞. Trochiſques d'Agaric, 3ß.
Mercure doux, gr. vij.
Diagréde, gr. iij.
M. F. des pilules purgatives avec le Syrop de fleurs de Pêcher.

℞. Trochiſques d'Agaric, 3j.
Jalap en poudre, & Aloës lavé, ana gr. xij.
Aquila alba, gr. x.
Huile diſtillée de Succin, gout. ij.
De Marjolaine, gout. j.
Conſerve de fleurs de Sauge, ſ. q.
M. F. des Pilules pour les catarrhes.

On ſe ſert rarement d'Agaric à l'extérieur, quoique les anciens le recommendent pour les morſures & les bleſſures venimeuſes des animaux.

On emploie l'Agaric dans la Thériaque, le Mithridat, la Confection Hamech, l'*Hiera picra* avec l'Agaric, l'*Hiera* de Coloquinte, le Syrop de Roſes avec le Séné & l'Agaric, le Syrop d'Ellebore *de Quercetan*, les Pilules d'Agaric *de Méſué*, les Pilules *ſine quibus*, les Pilules Mercuriales *de Charas*.

ARTICLE IV.

Des Noix de Galle.

LES Noix de Galle, GALLÆ, *Off.* Κηπιδες, *Græc.* HAFS, & HAFUS, *Arab.* ſont des corps qui naiſſent ſur les Chênes, dont il y a pluſieurs ſortes, qui différent par la groſſeur, la couleur, le poids, la figure, & leur ſuperficie qui eſt unie ou raboteuſe. Les Noix de Galle viennent à la vérité ſur des Chênes ou ſur des arbres qui portent du gland, mais non pas dans tous les pays; puiſqu'on n'en trouve point dans les pays froids. Car J. Rai obſerve que les Chênes n'ont jamais porté de Noix de Galle en Angleterre; & la raiſon qu'il en donne, c'eſt que l'on ne voit point dans ce pays les inſectes qui leur donnent naiſſance. Ce n'eſt pas le fruit d'un arbre, comme quelques-uns le penſent; mais des excroiſſances contre nature, qui doivent leur origine à la piqueure & à la morſure de quelques inſectes. Car ces animaux & ſurtout certaines mouches piquent les bourgeons, les feuilles, & les rejettons les plus tendres de ces arbres, [& ils

er

en déchirent les vaiſſeaux les plus minces: le ſuc coule de la plaie: il y aborde avec plus d'abondance; parceque la réſiſtance eſt diminuée, les vaiſſeaux ſe diſtendent de plus en plus par l'humeur qui s'y répand; ce qui forme ces tumeurs qui ont tant de figures différentes,] quoiqu'elles ſoient contre nature, eu égard à l'arbre qui les porte: cependant elles ſont deſtinées à être comme la matrice qui doit recevoir les œufs de ces animaux, les conſerver, les échaufer, les faire éclore & les nourrir.

Quand on ouvre les Noix de Galle mûres & récentes, on trouve à leur centre des vermiſſeaux, ou plutôt des nymphes; & tantôt il n'y en a qu'une, tantôt il y en a pluſieurs logées en autant de différentes cellules. Ces nymphes ſe dévelopent après quelque tems, & ſe changent en mouches qui ſont quelquefois de même genre, & quelquefois d'un genre différent.

Peu de tems après qu'elles ſont formées, elles ſe cherchent une iſſûe en rongeant la ſubſtance de la Noix de Galle, & enfin elles font un trou rond à la ſuperficie, par lequel elles ſortent & s'envolent. Si les Noix de Galle ne ſont pas percées, on y trouve le vermiſſeau ou la mouche: mais ſi elles ſont ouvertes, on les trouve

vuides, ou remplies d'autres animaux qui ſont entré par hazard par ces petits trous, & qui ſe ſont caché dans ces petites taniéres.

On diſtingue deux ſortes de Noix de Galle dans les Boutiques; ſavoir, celles d'Orient que l'on appelle *Noix de Galle d'Alep*, ou *Alepines*, & celles de notre pays.

Les Noix de Galle d'Alep ſont arrondies, de la groſſeur d'une Aveline ou d'une petite Noix, anguleuſes, plus ou moins raboteuſes, péſantes; de couleur blanchâtre, verdâtre, ou noirâtre; compactes & réſineuſes en dedans, d'un goût aſtringent & acerbe.

Celles de notre pays ſont rondes, rougeâtres ou rouſſes, polies à leur ſuperficie, légeres, faciles à rompre, d'une ſubſtance plus raréfiée, ſpongieuſes, & quelquefois creuſes. Elles ſont moins bonnes, ſoit pour la teinture, ſoit pour la Médecine.

Les Noix de Galle n'étoient pas inconnues aux anciens. Les premiéres s'appelloient Ὀμφακῖτις, & les autres Ὀνεκνῖτις; comme ſi l'on diſoit *Noix de Galle des ânes*.

Dans l'analyſe chymique, de lbv. de Noix de Galle d'Alep bien ſechées il eſt

ſorti ℥viij. ʒvijß. de liqueur un peu jaunâtre & un peu acide: ℥vj. ʒvij. de liqueur rouſsâtre, acide, un peu empyreumatique: ℥xiv. ʒij. de liqueur brune, un peu ſalée, âcre, empyreumatique, ſoit acide, ſoit urineuſe: ℥ij. ʒv. gr. liv. d'huile viſqueuſe, épaiſſe, d'une conſiſtence ſemblable à la Poix, de peu d'odeur, un peu fétide.

La maſſe noire qui eſt reſtée dans la cornue, peſoit ℥xxviij. ʒv. gr. liv. laquelle étant calcinée a laiſſé ℥ij. gr. ij. de cendres brunes, dont on a retiré par la lixiviation ʒvij. gr. l. d'un ſel alkali fort âcre. La perte des parties a été dans la diſtillation de ℔j. ℥ij. ʒiv. & dans la calcination, de ℥xxvj. ʒv. gr. lij. On voit par cette analyſe que les Noix de Galle contiennent beaucoup de ſoufre fixe & groſſier, avec un ſel ammoniacal.

Il faut obſerver de plus, que les Noix de Galle donnent à la ſolution du Vitriol la couleur noire, ou plutôt celle de violette foncée; ſavoir, lorſque le ſel alkali des Noix de Galle ſe joint au ſel acide vitriolique, & en fait ſéparer les parties métalliques: car alors ces particules ne vont pas au fond de la liqueur; mais elles s'uniſſent avec les particules ſulfureuſes des Noix de Galle, leſquelles nagent

dans le fluide, & soutiennent les particules métalliques. C'est pour cette raison que l'infusion ou la décoction de ces Noix, sert aux Chymistes & aux Physiciens, pour éxaminer les eaux minérales. Car si elles contiennent un sel vitriolique, ou un peu de fer ou de cuivre, cette infusion, ou cette décoction donne à ces eaux la couleur noire, violette, de pourpre ou tirant sur le pourpre, selon qu'elles contiennent plus ou moins de sel métallique.

Les Noix de Galle sont fort astringentes. C'est pourquoi plusieurs les louent prises intérieurement dans les dyssenteries, les flux de ventre & les hémorragies. On a découvert depuis peu qu'elles avoient la vertu fébrifuge: & c'est M. Reneaume Médecin de la Faculté de Paris, qui a rendu cette découverte publique *dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de l'année* 1711. On la donne depuis 3ß. jusqu'à 3j. au commencement de l'accès dans les fiévres intermittentes; surtout dans celles, dit M. Reneaume, qui dépendent du trop grand relâchement du ton de l'estomac.

On les emploie aussi extérieurement pour resserrer & repercuter, & pour affermir & fortifier les parties qui sont

trop relâchées. On s'en ſert en décoction pour guérir la chûte de la matrice, & pour empêcher celle de la vulve & de l'anus, & pour guérir les fluxions qui peuvent y arriver.

℞. Noix de Galle, & Ecorce de Grenade, ʒj.
Feuilles de Sauge, de Laurier, de Camomille, Fleurs de Balauſtes, ana pinc. ij.
F. bouillir dans du gros Vin & de l'eau chalybée.
Appliquez en fomentation pour la chûte de l'anus.

On emploie les Noix de Galle dans l'Emplâtre pour les hernies, appellé communément Emplâtre contre les ruptures *de Charas*.

Les Teinturiers en font ſouvent uſage. On en fait auſſi de l'encre à écrire, dont voici la meilleure maniére :

℞. Eau de riviére, ℔iv.
Vin blanc, ℔ij.
Noix de Galle d'Alep, pilées, ℥iv.
Macérez pendant 24. heures, en remuant de tems en tems.
F. bouillir enſuite pendant une demi-heure, en écumant avec une plume.
Retirez le vaiſſeau du feu, & ajoutez-y Gomme Arabique, ℥ijß.

Vitriol de Hongrie, ℥ij.
Alun de roche, ℥ß.
Sucre Candi, ℥ß.

Digérez de nouveau pendant 24. heures.

F. bouillir pendant un quart-d'heure. Paſſez la décoction au travers d'un linge.

Article V.

De la Graine de Kermes, & de la Cochenille.

LA graine de Kermes, graine d'écarlate, Vermillon, s'appelle Kermes, Chermes, Granum Kermes, Granum infectorium, Coccum baphicum, Coccum infectorium, *Off.* Κόκκος βαφικὴ, *Dioſc.* Kermes & Karmes, *Arab.* C'eſt une coque membraneuſe, de la groſſeur d'un Pois ; unie, brillante, d'un rouge brun comme les Prunes, couverte d'un duvet très-fin ou d'une pouſſiére griſe remplie d'une infinité de petits œufs rougeâtres, ou même d'animaux qui étant preſſés entre les doigts répandent une liqueur de couleur d'écarlate, d'un goût

un peu âcre, un peu amer, & d'une odeur qui n'eſt pas déſagréable.

Cette coque vient ſur les feuilles & les tendres rejettons d'une certaine eſpéce de Chêne. On n'en trouve pas dans tous les pays, mais ſeulement dans les plus chauds; & ce n'eſt pas dans tous les tems, mais ſeulement aux mois de May & de Juin, & dans les années les plus chaudes.

La plante ſur laquelle s'attache cette graine, s'appelle ILEX ACULEATA COCCIGLANDIFERA, *C. B. P.* 4. 25. ILEX COCCIGERA, *J. B.* 106. [QUERCUS FOLIIS OVATIS, dentato-ſpinoſis, *Van-Royen flor. Leyd. Prod.* 81. 8.] C'eſt un arbriſſeau dont la racine eſt ligneuſe, qui rampe au loin & au large, couverte d'une écorce de différente couleur ſelon la nature du terroir, tantôt noirâtre, tantôt rougeâtre : elle eſt greſle, épaiſſe de quatre ou ſix lignes, quelquefois fibrée : elle pouſſe pluſieurs jets de la hauteur de trois ou quatre palmes ; ligneux, couverts d'une écorce mince, blanchâtre ou cendrée ; partagés en pluſieurs rameaux chargés de feuilles placées ſans ordre, dont les bords ſont ſinueux, ondés, armés d'épines, fort ſemblables aux feuilles du Houx, mais plus petites, longues de huit ou dix

lignes, larges de ſix ou ſept, liſſes des deux côtés, d'un beau verd : elles ne tombent pas, & ſont portées ſur une queue longue d'environ une ligne. [Cet arbriſſeau porte des fleurs mâles & femelles ſur le même pié. Les fleurs mâles forment un chaton lâche ; elles ſont ſans pétales, & ont un calyce d'une ſeule piéce, partagé en cinq ou en quatre parties, dont les découpures ſont partagées en deux & terminées en pointe, & pluſieurs étamines (environ huit) très-courtes ; dont les ſommets ſont grands & à deux bourſes. Les fleurs femelles ſont auſſi ſans pétales, & ſont ſur un bouton, ſans pédicule ; compoſées d'un calyce d'une ſeule piéce, coriace, hémiſphérique, raboteux, entier, & que l'on a peine à appercevoir. L'embryon eſt ovoide, & très-petit : il porte deux ou cinq ſtyles déliés, plus longs que le calyce, garnis de ſtigmates ſimples, & qui ſubſiſtent. Le fruit eſt un gland ovoide, liſſe, couvert d'une coque coriace, dont la baſe eſt comme ratiſſée, attaché dans un petit calyce court & comme épineux.]

Cet arbriſſeau croît dans les collines pierreuſes autour de Montpellier, de Niſmes, d'Avignon & autres endroits du

Languedoc, ou la graine d'écarlate eſt d'un grand revenû : il vient auſſi en Provence, en Eſpagne, & en Italie.

Outre ſes fruits naturels qui ſont des glands, on voit ſur ſes différentes parties, au mois de May, une eſpéce de coque fort célebre, que l'on appelle *Graine d'Ecarlate*, ſur l'origine de laquelle les Auteurs ont beaucoup diſputé. Car les uns ont crû que c'étoit un fruit ; d'autres, que c'étoit une ſorte de récrement qui provenoit de la piqueure faite à cet arbre par un inſecte : d'autres ont eu d'autres ſentimens. Mais M. De Reaumur (*a*), le plus habile homme que l'on puiſſe trouver pour la recherche des ſecrets de la nature, a enfin découvert que la graine d'Ecarlate eſt une eſpéce d'inſecte de la famille de ceux qu'il appelle *Gallin-ſectes*. Il diſtingue avec M. Emeric (*b*) Médecin d'Aix, trois tems dans l'accroiſſement de cette graine d'Ecarlate.

Le premier tems eſt vers le commencement du mois de Mars. Alors il s'attache ſur le tronc, ſur les branches & ſur les feuilles de l'Ilex un animal plus petit

(*a*) Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire des Inſectes. *Tom.* 4 *Mem.* 1.

(*b*) Hiſtoire des Plantes qui naiſſent aux environs d'Aix, par M. Garidel.

qu'un grain de Millet; il y reſte comme engourdi & immobile, & dans la ſuite il s'enfle peu-à-peu. Cet animal a la figure des cloportes; il eſt long, ovale, plus pointu vers la queue, convéxe ſur le dos, rouge, parſemé de petits points brillans comme l'or, ayant quelques rides en travers, ſix pieds, & deux antennes qui ſe meuvent facilement, & qui égalent preſque toute la longueur du corps; deux yeux noirs, & deux queues immobiles, leſquelles ſont de la même longueur que le corps. Conſideré dans ce tems au microſcope il paroît d'un très-beau rouge, ayant deſſus ſon ventre & tout autour une eſpéce de duvet qui repréſente la figure d'un nid; & dans les endroits du deſſous du corps du Kermes, qui ne ſont point couverts de duvet, le microſcope fait voir quantité de points qui ont le brillant de l'or. Son dos eſt convéxe, & forme un hémiſphére ridé; & dans la partie antérieure de ſon corps il y a trois groſſeurs qui tiennent la place de tête: celle du milieu eſt la plus conſidérable & un peu arrondie; les deux latérales ſont plus menues, & recourbées vers leur milieu.

Le ſecond tems de la diviſion que fait M. Emeric, eſt dans le mois d'Avril;

alors cet animal eſt entiérement changé, & il eſt devenu rond & gros comme un Pois. Sa peau eſt plus ferme; & le coton qui dans le premier tems étoit deſſus par intervalles & par petits floccons, y eſt partout étendu en forme de poudre : il ne paroît plus qu'une coque ou un gouſſe remplie d'une liqueur rougeâtre, ſemblable à du ſang diſſous.

Enfin le troiſiéme tems tombe vers le milieu ou vers la fin de May, & c'eſt celui où l'on trouve dans cette eſpéce de coque, ſous le ventre de cet animal, des œufs une fois plus petits que les graines de Pavots blancs: ils ſont remplis d'une liqueur d'un rouge pâle; vûs au microſcope, ils ſemblent parſemés d'une infinité de points brillans de couleur d'or.

Ils ſont compoſés d'une membrane mince, blanche, tranſparente, & d'une liqueur d'un rouge pâle. Chaque coque contient environ 2000. de ces petits œufs, qui ſont le fruit du premier animal; leſquels étant ſecoués, il en ſort autant de petits animaux entiérement ſemblables au premier, qui ſe diſperſent ſur les branches & ſur les feuilles de l'Ilex, juſqu'à ce qu'au Printems ſuivant ils ſe fixent dans les diviſions du tronc & des rameaux pour y faire leurs petits.

Lorſque le Kermes acquiert une groſſeur convenable, alors la partie inférieure du ventre s'éleve & ſe retire vers le dos, & laiſſe une eſpace vuide entre le ventre & le duvet qui y étoit attaché ; & de cette maniére il devient ſemblable à un cloporte qui eſt à demi roulé. C'eſt dans cette eſpace vuide qu'il dépoſe ſes œufs, après quoi il meurt & ſe deſſéche.

Quand ces œufs ſont éclos, les petits animaux demeurent cachés pendant quelque tems ſous le cadavre de leur mere : ils en ſortent enſuite pour chercher leur nourriture ſur les feuilles, non en les rongeant comme les chenilles, mais en les ſuçant avec leurs trompes.

M. De Reaumur diſtingue deux ſexes dans ces animaux ; ſavoir, les femelles dont nous venons de parler, & les mâles qui en ſont très-différens.

Car, ſelon M. Emeric, ce ſont de petites mouches qui reſſemblent en quelque maniére à des couſins, qui ont ſix piés, dont les quatre qui ſont en devant, ſont plus courts & les deux poſtérieurs ſont plus longs, partagés par quatre articulations, & armés de trois petits ongles courbés. Ils ont deux antennes ſur la tête, longues d'une demi ligne, mobiles, cane-

lées obliquement & articulées. Une eſpéce de queue eſt attachée à la partie poſtérieure du corps ; elle eſt longue d'une demi-ligne, & elle s'ouvre de tems en tems en deux. Tout leur corps eſt couvert de deux aîles tranſparentes. Ils ſautent avec impétuoſité comme les puces, & ils ſervent à donner la fécondité aux femelles.

La récolte de la graine de Kermes eſt plus ou moins abondante, ſelon que l'Hyver a été plus ou moins doux. Des femmes arrachent avec leurs ongles le Kermes avant le lever du ſoleil ; & de peur que les petits inſectes ne ſe perdent, elles jettent du Vinaigre deſſus : enſuite elles l'expoſent au ſoleil pour le faire ſécher ; ce qui lui donne la couleur rouge.

Garidel & Emeric font mention d'une autre eſpéce de Kermes blanchâtre, qu'ils diſent que les gens du pays appellent *la mere du vermiſſeau*. Mais ils ajoutent que cette eſpéce produit des œufs blanchâtres, d'où naiſſent des animaux qui ſont auſſi blanchâtres, parſemés de petites taches argentées, & que ces animaux ne ſont pas rouges comme Quiqueran le raconte ; de ſorte que, ſelon leur ſentiment, c'eſt une autre eſpéce de

Kermes peu différent du rouge.

Hyacinthe Ceſtoni a obſervé en Toſcane, auprès de Livourne, une autre eſpéce de Kermes noirâtre ſur de petits Ilex, qui eſt ſemblable à celui dont on ſe ſert pour la teinture. Lorſqu'il eſt mûr, il eſt rempli d'un ſuc blanchâtre & de petits œufs blancs : il en ſort de petits animaux, qui ne ſont pas différens de ceux du Kermes ordinaire; mais ils ſont blanchâtres. On en peut lire l'hiſtoire étendue dans les ouvrages de Valliſnieri.

On peut conclure de-là qu'il y a pluſieurs eſpéces de Kermes, qui ne ſont différentes que par la couleur, & dont on ne choiſit que celle qui eſt rouge pour la teinture & la Médecine.

Pluſieurs Botaniſtes on crû que le Kermes qui ſert à la teinture, ne venoit que ſur l'*Ilex*. Mais le ſavant Liſter, ſelon que le raconte J. Rai, a obſervé de ces ſortes de graines en Angleterre, qui naiſſoient ſur les rejettons des Ceriſiers & des autres arbres.

La graine de Kermes ſert à la Médecine, & à teindre la laine & la ſoie.

Pour l'uſage de la Médecine on pile ces graines nouvelles & bien mûres dans un mortier de marbre; on les laiſſe en-

ſuite digérer dans un lieu frais pendant ſept ou huit heures, afin que ce ſuc ſe diviſe un peu, & ſoit moins tenace : alors on l'exprime, & on le met à l'écart pendant quelques heures, afin que les parties groſſiéres aillent au fond du vaiſſeau. On verſe la liqueur par inclination, & on la ſépare de la lie qui eſt épaiſſe. On mêle avec ce ſuc dépuré une partie égale de Sucre, & on le fait cuire à un feu doux juſqu'à la conſiſtence d'un Syrop épais. On appelle ce mélange *Conſerve*, *Suc* ou *Syrop de Kermes*, & on en fait la célebre Confection d'Alkermes.

D'autres préparent ce même Syrop ſans feu, de cette maniére : On mêle trois parties de Sucre avec une ſeule partie de ſuc de Kermes pilé, & on macére pendant un jour dans un lieu frais. Ce ſuc étant paſſé & exprimé, acquiert la conſiſtence de Syrop. Il paſſe pour être meilleur que le précedent, auquel le feu a enlevé une grande portion de particules volatiles. Ce ſuc ainſi préparé en Languedoc eſt envoyé en grande quantité dans les pays étrangers, ſous le nom de *Suc* ou de *Syrop de Kermes*.

Mais ſi l'on veut conſerver les grains entiers, on les recueille lorſqu'ils ſont

mûrs, & on les expose dans une chambre ouverte de tous côtés, sur des toiles. Dans les commencemens où cette graine est pleine d'humidité, on la retourne deux ou trois fois le jour; de peur qu'elle ne s'échauffe trop. Mais si ces petits animaux, venant à sentir la chaleur, sortent & s'efforcent de s'enfuire; celui qui les garde, secoue la toile & les rejette vers le milieu jusqu'à ce qu'ils meurent.

Alors on se sert d'un crible pour séparer des coques ces sortes d'animaux, qui ont la figure de poussiére; ensuite on les presse doucement entre les doigts, & on les réduit en boules ou en pastilles, que l'on fait sécher au soleil. On les appelle *Pastel d'Ecarlate*, ou *Ecarlate de graine:* on fait sécher à part les coques à demi vuides, & on les garde.

On prépare le Kermes de la même maniére pour les Teintures, avec cette seule différence que les coques étant vuides & mises dans des paniers, on les plonge deux ou trois fois dans de fort Vinaigre: ensuite on les étend sur de la toile, & on les séche; ce qui leur donne une couleur rubiconde & plus brillante. On arrose aussi de fort Vinaigre la poudre rouge, ou les petits animaux, aussitôt

qu'ils commencent à se mouvoir : on en fait des masses, que l'on réduit en pastilles: on les fait bien sécher, & on les envoie dans les pays étrangers. Les Teinturies de France s'en servent rarement, depuis que l'on nous a apporté la Cochenille.

Dans l'analyse chymique, de ℔j. de graine de Kermes récente il est d'abord sorti beaucoup de flegme sans odeur & sans goût, ensuite empyreumatique : ʒvj. de sel volatil concret : un peu d'une huile citrine ; & enfin une grande portion d'huile épaisse de la consistence du beurre, de couleur roussâtre, d'une odeur empyreumatique, qui n'étoit cependant pas fort puante, qui n'a donné aucune marque de sel acide.

La masse noire qui est restée dans la cornue après la distillation, n'a point donné de sel fixe par la lixiviation ; de sorte que cette graine d'Ecarlate paroît venir de la famille des animaux.

Les anciens Grecs, selon le témoignage de Dioscoride & de Galien, reconnoissoient seulement dans la graine d'Ecarlate une vertu astringente. C'est pourquoi ils la broyoient avec du vinaigre, & ils l'appliquoient sur les plaies & sur les nerfs qui étoient blessés. Les Arabes sont

les premiers qui ont fait mention de sa vertu cordiale. Mésué l'a recommende pour la palpitation de cœur, la syncope, l'aliénation d'esprit, & la mélancholie. Mais présentement la poudre de Kermes est fort célebre pour l'acouchement difficile, pour rétablir & soutenir les forces abbatues, pour appaiser le vomissement & fortifier l'estomac. On la donne dans du vin, ou dans une eau cordiale, ou dans un œuf à la coque. On a coutume de l'employer heureusement pour empêcher l'avortement des femmes grosses qui se sont blessées, ou qui sont prêtes à faire de fausses couches.

Bien plus, les femmes grosses qui craignent l'avortement, avalent souvent de la soie teinte dans la graine de Kermes. On donne le Kermes en poudre depuis ℈ß. jusqu'à ʒß. & le Syrop depuis ʒß. jusqu'à ʒj. J'ai connu plusieurs femmes qui n'avoient jamais pû parvenir à leur terme sans avorter, & qui sont heureusement accouchées au bout de neuf mois, sans aucun accident, après avoir pris pendant tout le tems de leur grossesse les pilules suivantes.

℞. Graine de Kermes récente en poudre, & Confection d'Hyacinthe, ana ʒj.

Germes d'œufs desséchés & en poudre, ℈j.
Syrop de Kermes, ſ. q.
M. F. neuf pilules pour trois doſes.

Les femmes groſſes qui ſe ſont bleſſées par hazard, ou qui craignent l'avortement pour d'autres raiſons, doivent avaler auſſitôt trois de ces pilules, bûvant par deſſus un verre de bon Vin mêlé avec de l'eau, ou une eau cordiale convenable, ou de l'Eau vulnéraire.

On doit répeter la même doſe ſix heures après, & une troiſiéme doſe encore ſix heures après la ſeconde; de ſorte que la malade prendra ces neuf pilules dans l'eſpace de douze heures. Enſuite elle prendra tous les mois, les trois derniers jours du déclin de la lune, trois pilules ſemblables le matin à jeun; ce qu'elle continuera juſqu'à ſes couches, en obſervant les précautions convenables.

℞. Graine de Kermes en poudre, ʒj.
Santal rouge, & Sang-Dragon, ana ʒß.
Corail rouge, pp. ʒjß.
Germes d'œufs desséchés & en poudre, ℈j.
Confection d'Hyacinthe, ʒij.
Syrop de Grenade, ſ. q.
M. F. une opiate. La doſe eſt ʒj. le

matin pendant neuf jours, pour prévenir l'avortement.

℞. Syrop de Kermes, ℥iij.
Sucre Candi, ℥j.
Poudre de Joie de Galien, ʒij.
Huile de Noix muſcade, diſtillée, gout. iv.
Eau de Canelle, ℥iv.
Eau Roſe, ℥ij.
Vin d'Alicanthe, ℔ß.

M. F. en boire ℥ij. le matin & le ſoir, contre l'avortement & l'accouchement difficile, ou pour rétablir les forces qui ſont affoiblies par une longue maladie, ou par la vieilleſſe.

Quelques-uns refuſent à la graine d'Ecarlate la vertu cordiale, ne lui attribuant que la vertu aſtringente. Mais s'ils faiſoient attention à ſon analyſe, ils comprendroient que cette graine étant remplie de ſel volatil, elle eſt propre à fournir des parties actives à la maſſe du ſang deſtituée d'eſprits.

Garidel *dans l'Hiſtoire des Plantes d'Aix* obſerve que les Pigeons mangent avec avidité la graine de Kermes, & en donnent à leurs petits; mais que cette nourriture leur eſt contraire, de ſorte qu'elle fait mourir les plus jeunes; & que ceux

qui ſont plus forts, ſont attaqués d'un flux de ventre qui eſt rouge.

Nous pourrions conclure de cette obſervation, que le Kermes ne ſeroit pas tout-à-fait éxemt de danger, ſi l'uſage fréquent que l'on en fait, ne prouvoit le contraire. Mais il peut ſe faire que ce qui eſt nuiſible aux Pigeons, ſoit ſalutaire aux hommes en quelques circonſtances.

Quant à ce que Simon Pauli rapporte d'après Rondelet, qu'une perſonne fut attaquée de la dyſſenterie pour avoir fait un trop grand & trop fréquent uſage de la Confection d'Alkermes; nous croyons que l'on doit attribuer cette maladie non à la graine de Kermes, mais plutôt à la pierre d'Azur qui entre dans cette compoſition.

Le Syrop de Kermes a les mêmes vertus que la graine de Kermes. On l'emploie dans la célebre Confection d'Alkermes, & la graine de Kermes dans la Confection d'Hyacinthe, la Poudre de Perles rafraîchiſſante, &c.

Outre la graine de Kermes, il y a d'autres graines ſemblables que l'on trouve ſur les racines de différentes plantes; telles ſont la graine d'Ecarlate de Pologne, dont les Polonois ſe ſervent pour donner

une belle teinture d'écarlate à la ſoie & la laine. Elle ſe trouve ſur les racines d'une certaine herbe appellée *Knavel*. On en trouve auſſi de ſemblable ſur les racines de la Pimprenelle, du Plantain, de la Pariétaire, de la Piloſelle & autres. On n'emploie jamais, ou très-rarement, ces graines dans l'uſage de la Médecine.

[Nous ajouterons ici ce qui regarde la Cochenille; parcequ'elle a beaucoup de rapport à la graine de Kermes.

La Cochenille s'appelle Coccinella, Cochinilla & Cocciniglia, *Off.* Cochenilla Hiſpanis, *Breyn. Hiſt. Coc. 6.* Cochinille, ſive Fici Indici grana, *Park. Theatr.* 1498. Ficus Indicæ grana, *C. B. P.* 458. Nocheznopalli, ſeu Nopalnochaztli, id eſt, Coccus Indicus in tunis quibuſdam naſcens, *Hernand. Hiſt. Mexic. Pl.* 78. Scarabeolus Hemisphericus, Cochineeliser *Gaz. Petiv.* 1. fig. 5. & *Sloane. Hiſt Jam.* 2. 208.

Les graines de Cochenille des Indes telles qu'on les trouve communémen dans les Boutiques, ont une figure tout à-fait irréguliére, convéxes d'un côté applaties de l'autre, & même un pe concaves, marquées de canelures ou d

rides transversales; de couleur de pourpre intérieurement, & à l'extérieur tantôt d'un roux noirâtre, tantôt d'un gris de cendres un peu mêlé de rouge. Celles qui ont cette couleur, passent pour les meilleures. On nous les apporte du Royaume du Méxique, où elles produisent un grand revenû.

Elles ont passé long-tems pour des fruits; mais les recherches éxactes des nouveaux Auteurs ont fait voir que c'étoit une sorte d'insecte qui s'attache à l'*Opuntia* qui est une plante d'Amérique, & que l'illustre De Reaumur croit qu'il faut placer au nombre des *Progallinsectes.*

La Cochenille est donc un insecte qui a la figure d'un œuf, de la grosseur d'un petit Pois, vivipare, qui a six piés, & une trompe qui lui sert à tirer le suc des plantes pour s'en nourrir; dont le corps est composé d'anneaux; restant immobile sur les plantes sur lesquelles il se nourrit, lorsqu'il s'y est une fois fixé, n'étant sujet à aucun changement.

On en distingue communément de deux sortes. L'une est domestique, & plus excellente, (c'est la *Cochenille Mesteque*) qui donne une teinture plus pure & plus copieuse, & qui se vend plus cher. L'autre

eſt celle des forêts, & qui donne une couleur moins belle : mais il eſt très-vrai-ſemblable que l'on ne doit pas en faire deux eſpéces. Car la différence qui ſe trouve entr'elles, doit être priſe de ce que celle-ci naît d'elle-même & ſans le travail des hommes, & qu'elle ſe nourrit ſur des arbres incultes ; & l'autre au contraire eſt élevée avec un très-grand ſoin dans le tems convenable, & placée ſur des arbres que l'on cultive avec beaucoup d'attention ; ce qui fait qu'elle ſuce un ſuc plus pur & plus convenable.

Car ceux qui ont ſoin de la Cochenille, placent des *Opuntia* dans un certain ordre ; ils les cultivent avec ſoin, ils les défendent contre les injures des autres animaux ; & s'il s'en gliſſe quelques-uns, ils les chaſſent très-ſoigneuſement, en nettoyant les arbres avec des queues de renard, de peur de faire du tort en même tems aux nouvelles pépiniéres de ces inſectes.

D'ailleurs, quelques-uns croient avec beaucoup de vrai-ſemblance que la différence qui ſe trouve entre ces deux ſortes de Cochenille, peut venir du différent tems de la récolte, ou de la différente condition de la Cochenille, ſelon qu'on

qu'on la recueille, ou pleine ou ayant fait ſes petits; de ſorte que celle qui a été recueillie dans un tems plus convenable, doit paſſer pour la meilleure.

Sur la fin de l'année, lorſque les pluies & le froid qui ſont très-contraires à ces animaux, approchent, on cueille les branches ou les feuilles (car il importe peu comment on les appelle,) chargées de Cochenilles qui n'ont pas encore acquis leur dernier dégré d'accroiſſement. On conſerve ces branches à la maiſon, juſqu'à ce que l'Hyver ſoit paſſé. Elles ſe nourriſſent pendant ce tems du ſuc abondant dont ces feuilles ſont remplies. Lorſque la ſaiſon devient plus douce, & que ces petits animaux ſont prêts à faire leurs petits, les Indiens font des nids ſemblables à ceux des oiſeaux, mais plus petits: ils ſe ſervent pour cela de mouſſe qui naît ſur les arbres, ou de foin mollet, ou de duvet de Coco: ils mettent dans chacun de ces nids douze ou quatorze inſectes; ils attachent ces nids aux épines des Opuntia. Trois ou quatre jours après, les Cochenilles font leurs petits, qui ſortent de leurs nids peu de jours après, & s'attachent aux arbres, ſe promènent ſur leurs branches, & s'y fixent enfin pour s'y nourrir & groſſir; & les

femelles y dépoſent leurs petits, après avoir été rendues fécondes par les mâles.

Lorſque la ſaiſon eſt convenable, on fait trois fois la récolte de la Cochenille dans un an.

Premiérement, lorſque les meres ont fait leurs petits, on recueille leurs corps morts qui ſont reſtés dans les nids. Trois ou quatre mois après on fait une autre récolte ; ſavoir, lorſque les Cochenilles qui avoient été comme ſemées ſur les arbres, ont acquis leur accroiſſement. Car alors avant que de faire leurs petits, les Indiens les détachent doucement avec un petit pinceau, & n'en laiſſent que quelques-unes pour fournir une troiſiéme récolte de leur poſtérité.

Lorſque les Indiens ont recueilli les Cochenilles, ils les font mourir, ou en les plongeant dans l'eau bouillante après les avoir renfermées dans des corbeilles, & ils les font enſuite ſécher au ſoleil ; ou bien ils les mettent ſur des nattes dans un four que l'on a fait chaufer comme il convient, ou enfin ſur des lames chaudes. C'eſt de cette différente maniére de faire mourir les Cochenilles, que viennent les différentes couleurs. Tandis qu'elles vivent, elles

ſont couvertes d'une pouſſiére blanche : celles que l'on fait mourir dans l'eau bouillante, perdent cette pouſſiére, & acquiérent une couleur d'un noir-brun : celles que l'on fait mourir dans les fours, gardent cette pouſſiére, & elles ont une couleur de gris de cendre ; enfin celles que l'on fait mourir ſur des lames, deviennent noires.

La Cochenille a les mêmes vertus que la graine de Kermes. Elles paſſe pour un excellent reméde cordial, ſudorifique, aléxipharmaque & antifébrile, guériſſant toutes les fiévres quelque malignes qu'elles ſoient ; c'eſt pourquoi on la donne dans la peſte & les fiévres pétéchiales.

Hernandez aſſure qu'étant pilée dans du Vinaigre, elle eſt aſtringente, & qu'elle eſt d'un grand ſecours appliquée ſur les plaies en forme d'emplâtre. Il ajoute qu'elle fortifie la tête, le cœur & l'eſtomac, & qu'elle nettoie très-bien les dents. Mais on en fait rarement uſage en Médecine. Elle entre dans la Confection d'Alkermes. Elle ſert beaucoup plus aux Peintres & aux Teinturiers, non-ſeulement pour donner la couleur de pourpre appellée *Lacca*, mais encore pour tirer la cou-

leur vive, ſemblable à du ſang, que l'on appelle communément *couleur d'écarlate*; laquelle étant mêlée avec du bleu, fait la couleur violette.]

Fin du Traité des Plantes éxotiques.

TABLE

DES CHAPITRES ET ARTICLES Contenus dans le Traité des Médicamens éxotiques.

TOME SECOND.

SECTION I. DEs Médicamens éxotiques tirés de la famille des Végétaux, *Page* 3

CHAPITRE I. Des Racines, *Ibid.*

ARTICLE I. Du vrai Acorus, de l'Acorus des Indes, & du faux Acorus, *ib.*

ART. II. De l'Angelique, 9

ART. III. De l'Anthore, 14

ART. IV. Des Ariſtoloches, ronde, longue, Clématite, & de la petite, 17

ART. V. Du Behen blanc & rouge, 29

ART. VI. Du Butua, 33

ART. VII. De la Carline, 40

ART. VIII. Du Caſſummuniar, 47

ART. IX. De la Squine, 49

ART. X. Du Contrayerva, 60

ART. XI. Du Coſtus, 67

ART. XII. Du Curcuma, ou Terra Merita, 75

ART. XIII. Du Souchet long & rond, 81
ART. XIV. Du Dictame blanc, ou de la racine de la Fraxinelle, 86
ART. XV. Du Doronic, 91
ART. XVI. Du petit & du grand Galanga, 99
ART. XVII. De la Gentiane, 105
ART. XVIII. De la Réglisse, 109
ART. XIX. De l'Ellébore blanc & noir, 115
ART. XX. Des Hermodactes, 134
ART. XXI. Du Jalap, 139
ART. XXII. De l'Impératoire, 149
ART. XXIII. De l'Ipécacuanha, 153
ART. XXIV. De l'Iris de Florence, & de celle de notre Pays, 167
ART. XXV. Du Méchoacan, 174
ART. XXVI. Du Meum Athamantique, 179
ART. XXVII. Des différens Nards, 183
ART. XXVIII. Du Ninzin, & du Gins-eng, 192
ART. XXIX. De la Pyréthre, 205
ART. XXX. De la Rhubarbe, & du Rapontic, 211
ART. XXXI. De la Sarsepareille, 228
ART. XXXII. Du Seneka, 237
ART. XXXIII. De la Serpentaire de Virginie, 244
ART. XXXIV. Du Turbith, 251
ART. XXXV. De la Zédoaire, & du Zérumbeth, 258
ART. XXXVI. Du Gingembre, 270
CHAPITRE II. Des Ecorces, 277
ART. I. De la Canelle, *ibid.*
ART. II. De la Casse en bois, 296
ART. III. De la Casse qui sent le Clou de Girofle, 299
ART. IV. De la Canelle blanche, 301
ART. V. De l'Ecorce de Winter, 305

ART. VI. De l'Ecorce du Pérou, appellée Quinquina ; & de la Caſcarille, 308
ART. VII. De la Codaga-pale, 359
ART. VIII. Du Simarouba, 363
CHAP. III Des Bois, 368
ART. I. Du bois d'Aloës, ou Agallochum, *ibid.*
ART. II. De l'Aſpalathe, & du bois de Rhodes, 378
ART. III. Du Gayac, 385
ART. IV. Du Bois Néphrétique, 410
ART. V. Des Santaux citrins, blancs & rouges, 414
ART. VI. Du Saſſafras, 422
CHAP. IV. De quelques Plantes maritimes, 428
ART. I. Du Corail, & du Madrepore, *ib.*
ART. II. De la Coralline, 446

TOME TROISIE'ME.

Suite de la Section I. des Médicamens éxotiques.

CHAPITRE V. DEs Tiges, des Feuilles & des Fleurs, *Page* 1
ARTICLE I. Du vrai Calamus aromaticus, *ib.*
ART. II. Du Jonc odorant. 5
ART. III. Du Malabathrum, ou Feuille Indienne, 10
ART. IV. Du Séné, 12
ART. V. Du Dictame de Créte, 23
ART. VI. Du Thé, 27
ART. VII. Du Stéchas, 38
ART. VIII. Du Safran, 41
CHAP. VI. Des Fruits & des Graines, 56

ART. I. Des Dattes, *ibid.*
ART. II. Des Jujubes, 85
ART. III. Des Sebeſtes, 93
ART. IV. Des Raiſins ſecs, 99
ART. V. Des Figues ſéches, 107
ART. VI. Des Myrobolans, & de la Féve de Bengale, 120
ART. VII. De la Coloquinte, 132
ART. VIII. De la Caſſe ſolutive, 149
ART. IX. Des Tamarins, 169
ART. X. De la Vanille, 178
ART. XI. Du Cardamome, & de ſes eſpéces, 184
ART. XII. De l'Amome, 197
ART. XIII. Des Cubébes, 202
ART. XIV. Du Poivre, & de ſes eſpéces, 206
ART. XV. Des Clous de Girofle, du Clou matrice, & du Clou de Girofle Royal, 227
ART. XVI. De l'Anacarde, 237
ART. XVII. De la Noix d'Acajou, 243
ART. XVIII. De la Noix appellée Ben, 248
ART. XIX. Du Cacao, 261
ART. XX. Des Piſtaches, 272
ART. XXI. Des Pignons doux, 277
ART. XXII. Du Ricin, & du Médecinier, 281
ART. XXIII. Du Café, 298
ART. XXIV. De la Noix muſcade, & du Macis, 309
ART. XXV. De la Noix Vomique, du Bois de Couleuvre, & de la Féve de Saint-Ignace, 328
ART. XXVI. Du Cartame. 353
ART. XXVII. De la Poudre à vers, 360
ART. XXVIII. De l'Anis de la Chine, appellé Semence de Badiane, 365
CHAP. VII. Des Sucs liquides & concrets des Plantes, 369

TABLE
DES RESINES LIQUIDES.
ARTICLE I. Du Baume de Judée, 371
ART. II. Du Baume du Pérou, blanc & brun, 386
ART. III. Du Baume de Tolu, 390
ART. IV. Du Baume de Copahu, 393
ART. V. Du Liquidambar, 401
ART. VI. Du Storax liquide, 404
ART. VII. De la Térébenthine, & de ſes différentes eſpéces, 409

TOME QUATRIE'ME.

Suite de la Section I. des Médicamens exotiques.

DES RESINES SOLIDES.
ARTICLE I. DEs Réſines Animé, & Copal, *Page* 1
ART. II. Du Benjoin, 10
ART. III. Du Camphre. 17
ART. IV. De la Caragne, 34
ART. V. De la Réſine Elémi. 36
ART. VI. De la Larme, que l'on appelle communément Gomme de Lierre, 42
ART. VII. Du Labdanum, 50
ART. VIII. Du Maſtic, 58
ART. IX. De l'Oliban, ou de l'Encens, 67
ART. X. De la Sandaraque, 75
ART. XI. Du Sang-Dragon. 82
ART. XII. Du Storax ſolide, 95
ART. XIII. De la Tacamaque, 103
DES SUCS GOMMEUX.
ARTICLE I. De la Gomme Arabique, de celle du Sénégal, & de celle de notre Pays. 108
ART. II. De la Gomme Adragant. 117
ART. III.

ART. III. De la Manne solutive. 125

DES GOMMES RESINES.

ARTICLE I. De la Gomme Ammoniac, 162
ART. II. De l'Assa fœtida. 169
ART. III. Du Bdellium, 197
ART. IV. De l'Euphorbe. 204
ART. V. Du Galbanum, 213
ART. VI. De la Myrrhe, 219
ART. VII. De l'Opopanax. 231
ART. VIII. Du Sagapenum, 234
ART. IX. De la Sarcocolle, 239
CHAP. VIII. Des Sucs extraits des Plantes par l'art. 243
ART. I. Du Suc d'Aloës, *ibid.*
ART. II. De la Scammonée, 273
ART. III. De la Gomme Gutte, 296
ART. IV. De l'Opium, 312
ART. V. Du vrai Acacia, & de l'Acacia de notre Pays, 363
ART. VI. De l'Hypocisse, 370
ART. VII. Du Cachou, & du Lycion des anciens. 375
ART. VIII. Du Jus de Réglisse, 389
ART. IX. Du Sucre, 392
CHAP. IX. Des Champignons, des Galles & des insectes qui naissent sur les Plantes. 437
ART. I. Des Champignons ou Truffes, appellés *Tubera Cervina*, ib.
ART. II. De l'Oreille de Judas. 440
ART. III. De l'Agaric. 443
ART. IV. Des Noix de Galle. 456
ART. V. De la Graine de Kermes, & de la Cochenille. 462

Fin de la Table.

ERRATA DU IV. VOLUME.

Page	24	*Ligne*	5 *Lisez* Caryophylli.
	25		12 de Camphre, on le coupe en morceaux.
	65		9 l'Hiera Picra,
	75		30 le Vernis,
	78		17 LeCedre qui porte des bayes.
	93		15 du Benjoin.
	102		11 Par la distillation il sort d'abord de l'eau, ensuite une huile jaune, excellente pour.
	132		18 dans le Corasseni.
	160		21 Cuscute.
	167		10 ana gr.
	176		20 C'estpourquoi quelques-uns lui donnoient le nom de feuille, φυλλον
	177		4 ριζίας
	184		2 on ne l'y recueille pas.
	274		20 comme l'a raconté.
	277		10 ce qui en étoit.
	278		14 Feuilles de Noyer.
	284		14 par bas.
	313		11 deux sortes d'Opium.
	339		28 répriment la force.
	354		4 il peut être.
	362		1 ℞.
	363		9 Εγχυλισμα
	380		11 aisselle des feuilles.
	381		16 se durcit.
	401		17 succulente.
	405		18 par ce moyen.
	407		25 bien ce Syrop.
	418		25 Willis s'exprime ainsi.
	421		21 & les plus corrosives.

ERRATA DU III. VOLUME.

Page 20	*Ligne* 22	*Lisez* en infusion.
25	14	& le sommet de longs bouquets de fleurs purpurines.
35	28	l'on peut.
40	15	*Effacez* en.
42	13	la partie supérieure.
44	14	nouveau.
58	30	Chou.
125	27	subcinericio.
146	29	d'un nom.
155	20	du Tourne-sol.
185	25	*των λοϐων*
187	22	au Millet.
188	26	*Le grand Cardamome, le Méleguette.*
235	10	l'avortement.
269	19	paroîtroit.
287	13	du Ricinoïde.
331	18	*Effacez* en.
333	24	Wepfer.
342	21	Schaffouze.
385	9	de l'eau.
415	7	Appliquée.
429	4	C'est.